

John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o

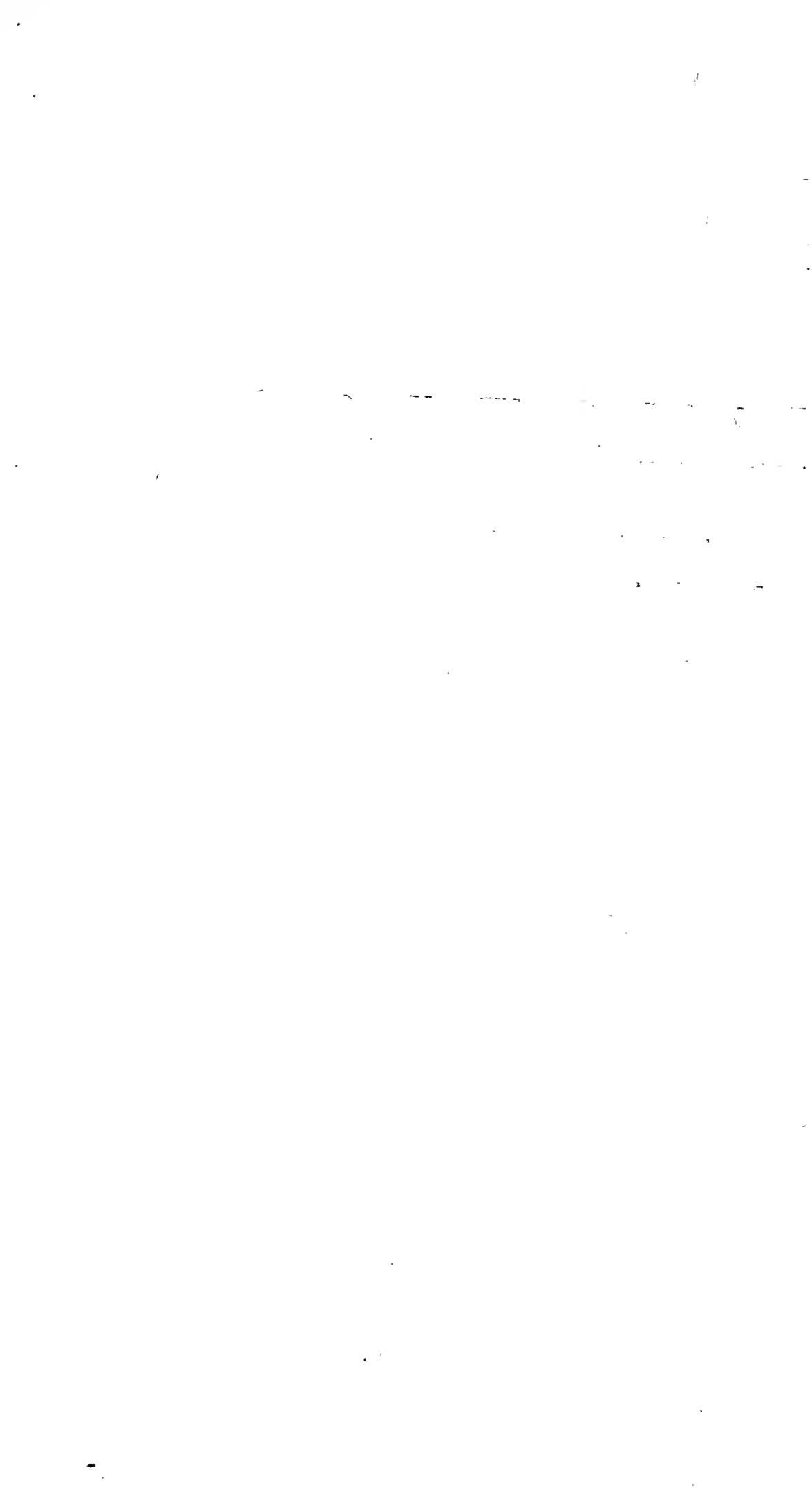
ADAMS

182.1

v. 2

L'ESPION
ANGLAIS.

TOME SECOND.



L'ESPION
ANGLOIS,
OU
CORRESPONDANCE SECRETE
ENTRE
MILORD ALL'EYE
ET
MILORD ALLE'AR.

Singula quæque notando. HOR.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & considérablement augmentée.

TOME SECOND.



A LONDRES,
Chez JOHN ADAMSON,
M D C C L X X X.

ADAMS 182.1

L'ESPION

ANGLAIS.

LETTRE VI.

Sur le procès criminel entre le Maréchal Duc de Richelieu, & Madame la Présidente de Saint-Vincent.

VOUS êtes curieux, Milord, de savoir tous les détails concernant l'étrange procès criminel, existant entre le maréchal duc de Richelieu & Madame la présidente de Saint-Vincent. Les gazettes ne vous en ont parlé qu'en bref & d'une façon entrecoupée. Vous désirez une récapitulation complète de cette affaire monstrueuse, depuis son origine jusques à ce moment. J'ai été obligé pour vous satisfaire de prendre beaucoup d'informations à cet égard, de questionner des avocats, des procureurs, des magistrats, des pairs même ; de lire, de parcourir du moins les nombreux mémoires qui en ont paru, & je me trouve en état aujourd'hui de vous instruire.

Ce procès ressemble beaucoup à celui du comte de Morangiès, c'est-à-dire qu'il a pour base une mauvaise foi décidée de la part d'une

Tome II.

des deux parties, une méchanceté profonde & réfléchie ; qu'il tend à ruiner & à deshonorer à la fois celui qui succombera. Il est moins atroce au fond, en ce qu'en supposant que la présidente de Saint-Vincent eût fabriqué, ou fait fabriquer les billets que le maréchal argue de faux, elle lui avoit pourtant accordé des faveurs précieuses, rendu des services qu'une seule qualité peut arbitrer ce qu'elle verra. Les répétitions à exercer contre l'échange, soit en vertu de promesses, soit en retranchant sur ces titres, elle avoit toujours tête-à-tête jamais fourni la valeur des effets. En recourant, au contraire, le crime de la part de Richelieu, il s'atténue par la déclaration & la première ; il se tourne en escroquerie gratuite, & n'acquiert de gravité que par l'obtention de l'accusateur à vouloir l'imputer à une femme innocente, à user de tout son crédit pour lui faire subir une multitude de vexations dont le récit vous fera frémir, à envelopper avec elle plusieurs autres victimes de la procédure extrajudiciaire (1).

Dans le procès du comte de Morangiès, au contraire, tout est noir, infame, abominable. D'une part, ce seroit une famille de filoux méditant la perte d'un militaire sans défiance, lui surprenant de sang froid des billets pour une somme énorme, sans lui en four-

nir

(1) Par ce terme, qui n'est gueres connu qu'en France, on entend une procédure qui n'est point faite dans l'ordre ordinaire, soit par rapport à la hiérarchie des tribunaux, soit par rapport à la forme, contraire à celle prescrite par les ordonnances enregistrées.

nir aucune valeur, & devant le faire succomber sous ces titres juridiques qui n'admettent ni défense ni discussion. De l'autre, c'est un grand seigneur, s'appropriant la fortune des malheureux qu'il a séduits de la manière la plus perfide, employant tous les secours que peut donner l'autorité pour retirer les titres qu'ils ont contre lui, pour acquérir ~~un~~ ^{un} désaveu propre à les combattre sans courir d'autre risque que de restituer ce qu'il leur a pris.

On a donc gémé de la manière dont a été se passé le premier procès, & peut-être aurez-vous récrier beaucoup contre l'arrêt déporté du second. Heureusement les circonstances sont différentes. Ce n'est plus un complot de patriciens contre des plébéiens: c'est un grand seigneur aux prises avec la femme d'un magistrat de distinction; c'est une fille de la qualité d'une des plus anciennes maisons de France, contre un maréchal de France, un duc & pair, mais dont le nom ne vaut pas à beaucoup près celui de sa partie adverse. Enfin, ce n'est plus un tribunal bâtard, un assemblage de juges mercénaires, vils esclaves que l'autorité fait mouvoir comme elle veut; c'est le parlement, c'est le tribunal de la nation, c'est la cour des pairs qui doit prononcer.

Maintenant, quel est le corps de délit? Quels en sont les accessoires aggravans? Quelle marche a-t-on tenue? Où en est ce procès intéressant? Le voici.

Un bruit se répand, peu après la mort du feu roi, qu'il court sur la place des billets souscrits du maréchal duc de Richelieu, qu'on

dit n'être pas de lui. La rumeur s'éclaircit insensiblement, & l'on apprend que ce dernier se plaint que Madame la présidente de Saint Vincent ait fait cette manœuvre; qu'il nie les billets: qu'il s'en trouve, soit en négociation, soit entre les mains de cette dame, pour 425,000 livres (1); que, malgré l'esprit d'ordre & de justice du nouveau regne, il a obtenu une lettre de cachet contre l'accusée & qu'elle est à la Bastille (2). Il en transpire ensuite davantage, & suivant les détails de cet enlèvement violent, un commissaire (3) est accompagné d'un exempt de police, à la suite de 20 hommes armés, s'est transporté sur-vent de la miséricorde: là, sans égard à la présidente, sans respect pour son grade & pour sa naissance, il a renversé ses commodes & ses secrétaires; il a visité ses papiers, s'est saisi de ses lettres, il a fouillé jusques dans ses poches, & il a tout emporté avec la prisonnière. Dans le séjour affreux où elle est détenue, un tribunal odieux est bientôt érigé: on procède à une instruction illégale, & c'est ce même délégué de l'inquisition française qui préside à un interrogatoire, où tout est à la charge de l'accusée, & rien n'est à sa décharge. Les témoins entendus lui semblant trop favorables par cette espece d'essai, on fait à quoi s'en tenir, on change de plan. La

(1) En douze billets au porteur, de sommes différentes & à diverses échéances; savoir cinq de 25,000 livres chacun, deux de 30,000 livres; trois de 40,000 livres, & deux de 60,000 livres.

(2) Au mois de Juillet 1774.

(3) Le Sr. Chesnon, très-renommé pour ces expéditions barbares.

présidente est élargie , mais tenue en chartre privée , & gardée à vue dans son appartement par des alguasils de la police. Le maréchal rend plainte contre elle au Châtelet (1) , & la fait décréter de prise de corps , à *ses risques , périls & fortune* , ainsi que plusieurs autres co-accusés. Ceux-ci étoient les mêmes témoins qui n'ayant pas voulu servir contre sa partie adverse , sont convertis en coupables , afin qu'ils ne pussent pas au moins contribuer à établir sa justification & son innocence. Le lieutenant-criminel (2) témoigne tant de partialité , qu'on se propose de le prendre à partie. L'affaire s'amène provisoirement à la Tournelle , & il se déporte de sa qualité de juge. La révolution heureuse de la magistrature survient dans cet intervalle & prolonge la détention des malheureux. La présidente de Saint-Vincent devient accusatrice à son tour ; elle rend plainte en subornation de témoins. L'honneur du maréchal se trouvant compromis , la cour des pairs s'assemble pour en connoître (3). Les requêtes , les mémoires , les écrits de toute espèce se multiplient à l'infini : le procès se complique de plus en plus ; les parens de la captive interviennent par une dénonciation au procureur général.

Cependant M. de Richelieu ne cesse d'intriguer. Il manœuvre si bien qu'il obtient que

(1) Le titre de cette plainte étoit *en faux contre les auteurs , fauteurs , complices & adhérens de la fabrication des billets au porteur , prétendus signés de lui*. Elle est du 27 Juillet 1774.

(2) Le Sr. Bachois de Villefort.

(3) Par arrêt rendu en la Tournelle , le 7 Mars 1775.

l'affaire ne fera point plaidée à l'audience , pour se soustraire à une publicité qui ne pouvoit que lui être humiliante & honteuse. Ensuite la cour des pairs déclare nulle la procédure instruite extrajudiciairement à la Bastille , ainsi que l'ordonnance du Sr. lieutenant criminel , qui en ordonnoit l'apport au Châtelet pour servir de base à la sienne ; & cependant en ordonnant l'élargissement provisoire de plusieurs co-accusés , & annullant les décrets lancés contre eux , laisse subsister celui contre la présidente (1). Enforte que , par une inconséquence incroyable , tout l'édifice d'une procédure monstrueuse , établie sur une première reconnue illégale , vexatoire , odieuse , reste & doit servir de fondement à la nouvelle.

Tel est le précis rapide , Milord , de l'ordre & de la marche tenus par les divers tribunaux qui ont connu de cette affaire. Elle en est encore au point que je viens de vous indiquer. Ces préliminaires étoient nécessaires , avant de peser les probabilités pour & contre ; car le public n'ayant point pardevers lui les informations & autres pieces secretes du procès , ne peut juger que sur les mémoires , sur la petite quantité de faits certains parvenus à sa connoissance , & sur les inductions , tirées du caractère , des mœurs , de l'état , des qualités des personnages. Il faut donc aussi vous peindre les principaux figurans dans cette scene judiciaire.

Vous connoissez de réputation , & même vous avez vu le défenseur de Gênes , le vain-

(1) Ainsi que celui contre un nommé Canron , ancien secretaire du maréchal de Richelieu.

queur de Minorque , le conquérant d'Hanovre. Tels sont les titres à la gloire du maréchal duc de Richelieu. Malheureusement sa vie privée ne répond pas à cet éclat extérieur. Elle est souillée par beaucoup d'anecdotes scandaleuses. On fait que ses mœurs sont , on ne peut plus , dépravées ; & sans fouiller trop avant dans l'histoire de sa vie , il est public qu'une grande princesse (1) lui attribue les derniers dérèglements du feu roi , lui reproche d'avoir entraîné de nouveau dans le vice , dans la fange de la débauche , ce monarque décidé à ne plus donner de scandale à ses sujets. S'il restoit quelque doute sur la dissolution de ce seigneur , on ne pourroit le conserver après la lecture de plusieurs missives de sa part , produites au procès , adressées à Madame de Saint-Vincent. Ce ne sont rien moins que les billets doux d'un courtisan spirituel & galant , à une femme de qualité , aimable & délicate ; ce sont les déclarations les plus grossières & les plus infâmes d'un homme de la lie du peuple envers la plus méprisable gourgandine. Sa seule conduite avouée à l'égard de la présidente , le caractérise mieux que tout ce qu'on en pourroit dire. Un hazard fatal la met en relation avec lui ; aussitôt il en est épris , il médite la conquête de sa cousine , car il la traitoit de telle , d'après quelque parenté

(1) Madame Adélaïde a dit à Choisy au Sr. d'Outremont , avocat , en lui parlant du testament de Louis XV , commencé dès 1766 , & où il témoigne son desir de revenir de ses égaremens , qu'elle ne doutoit pas que son auguste pere ne fût alors dans cette disposition , mais que le maréchal duc de Richelieu l'avoit replongé de nouveau dans le désordre.

éloignée : il cherche à la dégouter du couvent où elle s'étoit retirée , de convention avec sa famille , confirmée par l'autorité : il lui peint son asyle comme une prison choisie par la tyrannie de son époux : il lui offre son crédit pour l'en arracher ; il fait lever la lettre de cachet ; il la transfere à Tarbes , de-là à Poitiers. Enfin , ne pouvant jouir à son aise de cette femme lubrique , dans ces lieux où il ne peut la visiter que durant ses voyages , il profite de la détresse où elle se trouve , & lorsqu'elle lui demande des secours , il répond : *quittez Poitiers , venez à Paris*. Elle accourt , guidée par l'espoir. Arrivée dans la capitale , elle se trouve logée à un troisieme étage , au couvent de la miséricorde. Là , dénuée de tous les secours de son mari & de sa famille , furieux d'une telle évasion , elle est réduite , elle & sa femme-de-chambre , au pain & à l'eau. C'est alors que touché en apparence du sort malheureux de cette nouvelle Ariane , il lui fait un mandat de cent mille écus , la source de tout le procès : munificence extraordinaire , qui contraste bien singulièrement avec la plus grande parcimonie dont le maréchal a usé jusques-là envers elle.

Mais quelle est donc cette femme si séduisante , dont un courtisan rassasié de bonnes fortunes s'éprend sur ses lettres & presque sans l'avoir vue ; pour laquelle il tente les efforts du zèle le plus actif & le plus entreprenant ; qu'il soustrait à l'autorité de son époux & de son pere ; qu'il promene sous l'influence royale de couvent en couvent ; & qui , ranimant les facultés d'un vieillard affoibli par l'âge & par les débauches , irrite ses desirs , au point qu'il ne peut se passer d'elle & veut l'attirer

auprès de lui ? Je l'ai vue , mon cher compatriote ; j'ai été dans sa prison plusieurs fois , sous prétexte de lui demander de ses mémoires , qu'elle distribuoit elle-même , & voici ce que j'en ai remarqué. Elle paroît âgée de 45 à 50 ans : elle a de grands traits assez bien proportionnés ; quelque chose de lascif dans la figure : celle d'un homme semble l'animer tout-à-coup & répandre dans tous ses sens un feu rapide. Sa vivacité extrême la rend mal-propre , & fait qu'au milieu de la parure la plus riche , ses ajustemens se flétrissent promptement. Elle a un fond de gaieté & d'étourderie , qui l'empêche de conserver longtems la sensibilité à ses malheurs , d'abord extrême , mais bientôt affoiblié par une succession continue de sensations & d'idées nouvelles (1). Quant à son esprit , je l'ai jugé très-léger , très-futile , incapable de la moindre réflexion. Telles sont les notions que j'en ai conçu durant mes courtes visites.

Madame de Saint-Vincent est de Villeneuve de Vence. Sa maison est très-connue & très-ancienne en Provence. Elle est arriere-petite-fille de Madame de Sevigné , si fameuse par ses lettres. Au couvent dès l'âge de six ans , elle n'en est sortie que pour épouser le magistrat dont elle porte le nom , président à mortier au

(1) C'est ce qui donne la solution de sa conduite pendant l'instruction de son procès , supposé que l'anecdote soit vraie. Le maréchal , dans un de ses mémoires , intitulé : *observations* , lui reproche d'avoir durant ce tems , la veille , le jour même de sa confrontation , composé les chansons les plus licentieuses contre les témoins & contre ses juges mêmes.

parlement d'Aix, beaucoup plus âgé qu'elle, & si appliqué aux devoirs & aux fonctions de son état, qu'elle prétend ne l'avoir jamais vu que la nuit. Quoi qu'il en soit, après l'avoir rendu pere de deux enfans, elle a été obligée de s'en séparer (1), & de se retirer au couvent. C'est-là qu'elle eut occasion d'écrire au maréchal de Richelieu pour obliger une religieuse. (2) Ce seigneur, qu'elle ne connoissoit

(1) Les amis & les partisans de M. le maréchal de Richelieu prétendent, que Madame la présidente de St. Vincent avoit donné une galanterie à son mari, ce qui fut le motif de la séparation. Ils ajoutent une anecdote singulière & très-propre à démontrer combien elle étoit dominée par la lubricité de son tempérament, si elle est vraie. Ils disent que cette dame, non encore guérie, & voyageant pour se rendre au lieu de sa destination, entra dans une auberge où elle devoit coucher, qu'ayant entendu les propositions grossières que des mulletiers faisoient à la servante de l'hôtellerie pour l'engager à venir coucher avec eux, elle la fit appeler en particulier, & profita de la répugnance de cette fille pour tourner à son profit cette bonne fortune aux yeux d'une Messaline ; qu'elle lui donna de l'argent, afin qu'elle parût acquiescer aux desirs de ces brutaux & la laissât se substituer à elle à la faveur de l'obscurité de la nuit. Je passe sous silence, Milord, la fin de l'aventure, qui se termina vraisemblablement au grand contentement d'une pareille louve. On ajoute que les mulletiers ne furent pas si satisfaits ; qu'ils recueillirent les fruits amers partagés avec le président, & que furieux contre la servante dont ils croyoient avoir été si cruellement trompés, à leur retour dans l'auberge, ils la maltraitèrent si fort qu'elle fut obligée de révéler le marché honteux de la présidente. Ce qui a rendu cette histoire publique.

(2) Dans le couvent de l'Arpajonnée, à Milhau en Rouergue,

presque pas , eut égard à sa recommandation , se trouva *enchanté , transporté* , de lui être bon à quelque chose , & entama un commerce de lettres galantes dont vous venez d'apprendre les suites , & qui n'ont jamais été accompagnées que d'un bienfait de mille écus , avant le fameux mandat du centuple.

Le troisieme acteur intervenant dans le procès , est M. de Vedel - Montel , chevalier de Saint - Louis , major au régiment Dauphin , infanterie ; & c'est , sans doute , celui auquel M. le maréchal en veut le plus. L'amour propre & la jalousie doivent concourir à le lui rendre odieux. C'est un homme aimable , beaucoup plus jeune que lui , & par la lecture des lettres surprises chez Madame de Saint-Vincent , il n'a pu ignorer que ce rival secret étoit le préféré. Du reste , cet officier , quoique développant dans ses mémoires une grande fierté , de la noblesse , des sentimens , une ame haute & inflexible , est dans le fait un intrigant , qui vouloit mettre à profit la passion de la présidente envers lui & celle de M. de Richelieu envers elle ; qui , en conséquence , avoit aidé de sa bourse Madame de Saint - Vincent , dans l'espoir d'être bien dédommagé par les faveurs que pourroit lui procurer la protection d'un maréchal de France , d'un duc & pair , d'un seigneur alors très-accrédité auprès du roi , à raison des fonctions secretes qu'il y remplissoit & de ses liaisons intimes avec la maîtresse du monarque. Il a été cruellement trompé : au lieu de son avancement & de sa fortune , il n'a trouvé que l'indigence & des fers. Son attachement à la présidente , manifesté par les papiers saisis chez elle , l'a rendu suspect au

maréchal, qui bientôt de témoin nécessaire l'a fait convertir en accusé ; par-là on infirmoit toutes les preuves ou présomptions qui auroient résulté de son témoignage.

M. de Vedel connoissoit l'intimité qui subsistoit entre M. de Richelieu & Madame de Saint-Vincent. Il avoit vu & lu les lettres réciproques de ces deux amans. Il avoit suivi la génération & les diverses métamorphoses des billets, matière du procès, il en avoit comparé & jugé la signature exactement semblable à celle des épîtres du maréchal & au corps de leur écriture. Il étoit tellement convaincu de l'authenticité de ces billets, qu'il en avoit garanti un. Il avoit assisté à la reconnoissance qu'en avoit fait le notaire de M. de Richelieu ; il savoit que son contrôleur (1), ses avocats au conseil & au parlement, son intendant, &c. en avoient décidé de même à l'égard de plusieurs autres. On sent quel intérêt avoit l'accusateur d'écarter & d'anéantir tant de faits avérés, tant d'affertions embarrassantes, tant d'inductions à en tirer. Et l'officieux lieutenant criminel, par un décret lâché provisoirement, remplissoit les desirs & prévenoit les inquiétudes d'un seigneur qu'il ne vouloit pas défobliger. Aussi M. de Vedel avoit-il démontré dans ses défenses l'injustice de cet acte despotique du juge, en établissant qu'il n'existoit, lorsqu'il a été décrété, aucune preuve juridique du faux dont se plaint le maréchal de Richelieu ; que, quand la preuve existe-

(1) Les ducs & pairs appellent ainsi leurs maîtres d'hôtel, par assimilation avec les princes du sang, qu'ils fignent à cet égard.

roit, il n'en résulteroit pas que Madame de Saint-Vincent fût auteur de ce faux; & qu'en supposant même, contre toute évidence, qu'elle en fût coupable, il n'en a eu ni pu avoir aucune connoissance, & conséquemment n'en est ni n'en peut être le complice. Aussi a-t-il été élargi par arrêt de la cour des pairs (1); mais son décret de prise de corps est converti en décret d'ajournement personnel, ce qui le laisse toujours *in reatu*.

M. l'abbé de Villeneuve-Flayose, neveu de Madame de Saint-Vincent, est le quatrième décrété au procès. Ce jeune homme, d'une figure gracieuse, enjoué, pétulant, fol, ne sembloit pas devoir s'attendre à la captivité. J'ai lu imprimée sa requête à la cour des pairs. Après avoir fait valoir son illustre origine d'ayeux dont le sang regne encore sur presque tous les trônes de l'Europe, & même avec celui des augustes maisons de Bourbon & d'Autriche, il soutient qu'on l'accuse à tort de la négociation des effets argués de faux : que, quand il l'auroit fait, il ne seroit pas reprehensible ; qu'il n'avoit aucune raison de les suspecter, & que ce n'est pas un crime digne de la prison dans un neveu de n'avoir pas cru sa tante coupable & de lui avoir rendu service : justification trouvée si péremptoire, que cet abbé, élargi avec les autres décrétés, n'est qu'en simple état d'affigné pour être oui, en attendant les gros dommages & intérêts qu'il a droit de répéter pour les horreurs d'une captivité de onze mois, pendant lesquelles

(1) L'arrêt est du 27 Juin dernier.

il se plaint d'avoir perdu sa santé, sa fortune & son état.

Je vois encore un abbé de Trans impliqué dans la procédure, pour quelques services rendus à Madame de Saint-Vincent, relativement aux billets, sans que durant son cours on ait pu alléguer contre cet ecclésiastique de qualité aucun reproche.

Après ces acteurs plus illustres, on en trouve d'un degré inférieur. Il seroit difficile que dans une accusation d'escroquerie prétendue, ou mieux encore, de faux, il n'y eût pas d'entremetteurs, de brocanteurs, de prêteurs sur gages & autres gens de cette espece, ne vivant qu'aux dépens des dupes, pêchant en eau trouble, & ne pouvant exister qu'au milieu du désordre, de l'infamie & de la scélératesse.

M. le maréchal de Richelieu a voulu confondre parmi cette vile canaille un Sr. Benaven, ancien receveur de tailles de la ville d'Agde, intéressé dans les affaires du roi. Il l'accuse d'avoir eu des liaisons suspectes avec sa partie adverse, d'avoir fait des modèles de billets, de s'être mêlé de la négociation des faux, d'avoir prêté son nom pour la vente d'effets acquis en échange, d'avoir participé au bénéfice, en un mot, d'être un homme trop fécond en ressources pour n'avoir pas été de la plus grande utilité dans les projets criminels qu'il s'agit de dévoiler à la justice. Ce *Monsieur de la Ressource*, comme l'appelle plaisamment son avocat (1) d'après une co-

(1) Me. François de Neuf-château, dans son *précis pour Benaven*.

médie , a en effet la réputation d'un grand intrigant & la mérite. Vous en allez juger, Milord, par une anecdote qu'il avoue lui-même (1), & qui a servi de prétexte à la plus grande partie des vexations qu'il a essuyées : ce qui ne la rend point étrangère au procès ; elle est d'ailleurs curieuse & courte. C'est lui qui parle.

„ J'étois , il y a quelques années , à Londres ; j'y rencontrai un françois expatrié (2), qui mettoit à l'encan un morceau historique (3) dont l'impression auroit promis la gloire du roi.

„ Je crus de mon devoir , comme bon françois , de ne rien oublier pour arrêter un dessein aussi pernicieux. A force de remontrances & de pressantes sollicitations , j'obtins de l'auteur qu'il suspendroit jusqu'à mon retour à Paris la vente du manuscrit , dont l'héroïne pourroit faire l'acquisition plus chèrement qu'un libraire.

„ Mon premier soin , en arrivant , fut d'avertir le lieutenant de police (4) , qui en parla au ministre des affaires étrangères (5) , intéressé personnellement à la négociation , par le rôle qu'il devoit jouer dans l'ouvrage. L'un & l'autre m'obligerent d'en-

(1) Dans sa requête à nosseigneurs du parlement , les chambres assemblées , les princes & pairs y séant.

(2) Le Sr. Morande.

(3) Les mémoires secrets d'une femme publique , ouvrage où l'auteur prétendoit rendre compte de la vie de la comtesse Dubarri.

(4) M. de Sartine , encore dans cette place.

(5) M. le duc d'Aiguillon.

„ trer en correspondance avec le particulier
 „ en question. Le magistrat se chargea d'exa-
 „ miner lui-même mes lettres, de les faire
 „ mettre à la poste & d'en retirer les réponses.
 „ L'écrivain demandoit 24,000 livres. Le
 „ ministre trouva le prix excessif, & soupçon-
 „ nant que ce faiseur du libelle pourroit en re-
 „ tenir une copie, qu'il feroit imprimer plus
 „ tard, ma mission fut arrêtée. Il trouva plus
 „ sûr d'envoyer des espions pour enlever le
 „ libelliste. Ceux-ci ayant échappé la corde,
 „ dont ils étoient menacés, il a fallu rentrer
 „ en pourparlers. Le Sr. de Beaumarchais a été
 „ envoyé à Londres *ad hoc*, & a traité à 36,000
 „ livres & 2,000 livres de pension; ce qui,
 „ joint aux gros honoraires qu'il a retirés pour
 „ son propre compte, prouve à quel point on
 „ avoit à cœur d'empêcher la publicité de cette
 „ infamie.”

Voici maintenant comment ce fait, qui auroit dû rendre le Sr. Benaven agréable & précieux au gouvernement, a été tourné contre lui & a servi à prolonger sa captivité : autre détail, Milord, qui vous fera mieux connoître ce pays-ci que toutes mes observations.

Cet accusé, décrété comme les autres, de prise de corps aux *risques, périls & fortune* de M. le maréchal, avoit précédemment été mis à la Bastille (1) par une première lettre de cachet. Il n'en sort (2) que pour être transféré au Fort-l'Evêque, en vertu d'un décret, (3)

(1) Le 25 Juillet 1774, où il fut détenu pendant 36 jours.

(2) Le 10 Août 1774.

(3) Du 14 Août.

décerné par le lieutenant criminel sans preuves. Ayant répandu un mémoire où il demandoit son élargissement à la Tournelle, en ce que dans aucun cas il n'étoit susceptible de l'animadversion de la justice, il fait craindre à son puissant adversaire qu'il n'obtienne une liberté réclamée si justement. Celui-ci, à la dévotion duquel le ministère étoit encore, surprend une seconde lettre de cachet (1) provisoire, restée sourdement aux mains du concierge de la prison, pour avoir son effet, seulement lorsqu'il interviendrait arrêt à la décharge du Sr. Benaven.

On ordonne la translation du prisonnier à la Conciergerie, ce qui dérouté la manœuvre du maréchal. Il remédie à cet inconvénient en faisant signifier l'ordre du roi (2) au greffier de cette géole, sous le même sceau du secret.

En conséquence, refus de celui-ci d'ouvrir les portes à l'accusé, au moment où la cour des pairs en ordonne l'élargissement provisoire (3). Il fait un commandement au greffier de la prison (4), qui requiert un référé devant les rapporteurs (5). Le croiriez-vous? ces magistrats, qui par essence ne reconnoissent point

(1) En date du 20 Février 1775.

(2) La signification est du 17 Mars, jour auquel la cour des pairs avoit décidé de l'incompétence du Châtelet, & ordonné la translation des prisonniers à la Conciergerie.

(3) Par arrêt du 28 Juin 1775.

(4) Le Commandement est du 30 Juin.

(5) Mrs. Rolland de Challerange & Titon de Villotran.

de lettres de cachet, membres d'une cour qui a si souvent réclamé contre cet abus de l'autorité, contre ces actes du despotisme le plus violent, ont la foiblesse de solliciter M. de Richelieu pour qu'il consente à la main-levée de celle-ci, & le maréchal s'y refusant, les pairs n'osent prendre sur eux de faire exécuter leur arrêt. L'assemblée charge le premier président d'en rendre compte au roi (1).

S. M. déclare solennellement (2) qu'elle entend que l'arrêt soit exécuté. Le premier président fait récit (3) aux chambres assemblées, garnies de pairs, de la réponse du monarque & d'une lettre de M. de Vergennes, (4), qui marque être autorisé à donner ordre de mettre le Sr. Benaven en liberté. A l'instant le geolier en reçoit d'opposés, (5) le retient en chartre privée, & le maréchal fait lâcher une troisième lettre de cachet, en vertu de laquelle la victime est transférée une autre fois au Fort-l'Evêque, où elle est mise au secret & au cachot, avec le traitement le plus horrible (6).

Heureusement pour l'accusé, M. de Males-

(1) Encore ne devoit-ce être que par occasion, le jour où la cour devoit députer au roi, pour le complimenter sur son sacre.

(2) Le 2 Juillet. (3) Le 4 Juillet.

(4) Secrétaire d'état au département des affaires étrangères.

(5) Sans doute du duc de la Vrillière, encore en place, ayant le département de Paris, le grand distributeur de lettres de cachet, & si habitué à en donner, qu'il signaloit sa sortie du ministère par une dernière vexation.

(6) Le 5 Juillet.

herbes succède au duc de la Vrillière (1). Il fait son rapport de l'affaire au conseil (2). Sa liberté est ordonnée. Le maréchal intrigue encore : il faut avoir de nouveau recours au secrétaire d'état de Paris, & ce n'est que lorsque ce ministre est furieux, qu'il déclare qu'il ne se couchera point qu'on ne lui ait apporté la nouvelle de l'élargissement du Sr. Benaven, qu'il sort enfin de sa captivité. (3)

Nous verrons en tems & lieu pourquoi cet acharnement du maréchal contre le Sr. Benaven, partie très-étrangere à lui, au premier coup-d'œil. Pour suivons la liste des autres décrétés ou impliqués au procès. Je trouve un Sr. Rubit l'ainé, marchand mercier, premier tailleur du roi, se plaignant aussi des persécutions de M. de Richelieu, qui l'accuse d'être un des auteurs ou des fauteurs d'une trame criminelle, dont il ne feroit que la premiere victime, si elle étoit constatée, d'avoir brocanté, agioté, usuré, sur des billets dont il connoissoit la fausseté : ce qui implique contradiction; car un faiseur d'affaires n'échange ses marchandises que pour du papier solide, ou du moins qu'il croit tel. L'accusation ne pouvoit donc tenir, & ce négociant emprisonné suivant la formule barbare employée si souvent dans ce procès, jouit de sa liberté avec les autres, & attend la fin de l'instance pour être dédommagé de ce qu'il a souffert dans ses biens, dans sa personne & dans son honneur.

Une femme Le Roy est dans le même cas : son crime prétendu étoit d'avoir des liaisons

(1) Le 13 Juillet. (2) Le 28 Juillet.

(3) Le 4 Août.

avec M. de Vedel , d'avoir été dépositaire d'un paquet cacheté & dont elle ignoroit le contenu. Décret , prison , vexation en conséquence ; & de sa part , plainte contre le juge prévaricateur , qui par une lâche & coupable condescendance s'est prêté aux volontés d'un accusateur forcené. Liberté provisoire.

Enfin un sieur Canon , ancien secrétaire du maréchal , s'est fait connoître comme un des co-accusés , par une requête assez gauche , assez mal tournée. Son grief est assis , suivant lui , sur un propos qu'il a tenu , inculpant fortement Madame de Saint-Vincent , puisqu'il l'auroit accusée *de lui avoir proposé des choses qui ne pouvoient que le conduire à la corde*. Il n'a pu obtenir sa liberté.

Les autres personnes mêlées plus indirectement dans cette affaire , sont un Sr. Préville , qui avoit racheté un des billets , (1) , après s'être assuré auprès du notaire de M. le maréchal qu'il seroit payé , & qui avoit pris toutes sortes de précautions pour en acquérir la certitude. Un abbé Froment , aumônier du couvent de Madame de Saint-Vincent , ecclésiastique de mœurs douces & honnêtes , témoin dangereux en sa faveur , dont il falloit la priver par une accusation directe contre lui. Un nommé Dubois , qui n'a rien fait imprimer , acteur peu important , sans doute. Une prétendue comtesse de St. Jean , exerçant à Paris tour-à-tour le rôle de femme galante , d'entremetteuse , de joueuse & de solliciteuse , amie de la présidente , ayant beaucoup participé à la négociation de ces billets , pouvant lui être

(1) De la valeur de 60,000 livres.

très-utile , mais très - susceptible de corruption par les agens & l'or du maréchal. Un M. Dumas , ancien gouverneur des isles de France & de Bourbon , plus ancien amant de cette dame , son esclave dévoué , & conséquemment ne pouvant que recevoir les impressions qu'elle voudra lui donner.

Il ne me reste plus , Milord , qu'à vous exposer avec impartialité ce que je pense du fond du procès. Mais comme cette lettre m'a mené un peu plus loin que je n'aurois voulu , qu'elle est déjà très-longue , je remets à l'ordinaire prochain mon jugement & celui de tous les gens judicieux qui voient l'affaire avec le même sang-froid que moi.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Paris , ce 20 Août 1775.

LET TRE VII.

Probabilités pour & contre , dans l'affaire du maréchal duc de Richelieu contre Madame la présidente de Saint-Vincent , & quelques anecdotes y relatives.

JE reviens , Milord , au procès du maréchal. J'ai profité de l'intervalle que j'ai mis entre ma dernière lettre & celle-ci , pour ranger en ordre mes idées & les exposer avec le plus de clarté qu'il m'a été possible. En voici le résultat.

Au premier coup-d'œil de cette affaire , tout est pour Madame de Saint-Vincent. Elle a les

titres juridiques les plus sacrés , des billets au porteur , au nombre de douze , souscrits de M. de Richelieu , revêtus de toutes les formes nécessaires. Elle administre à l'appui vingt-deux lettres qui en déterminent les motifs , qui en annoncent l'origine & la filiation , qui en précédent & confirment l'envoi.

M. le maréchal s'inscrit en faux contre les billets & les lettres ; il en accuse sa partie adverse ; il la dénonce à la justice comme la plus adroite & la plus vile des faussaires ; il contracte l'obligation de l'en convaincre. Elle est décrétée de prise-de-corps avec ses co-accusés. Des experts en écriture certifient de la fausseté des signatures en question ; ils jugent que celles des billets ont été calquées à la vitre , ainsi que les lettres.

Des témoins déposent ensuite que Madame de Saint-Vincent avoit précédemment commis plusieurs faux à Milhaud , à Poitiers. Elle-même en avoue deux : l'un , d'une correspondance prétendue du Sr. Peixotto , banquier de M. de Richelieu à Bordeaux , avec elle ; l'autre , de la signature de ce même Peixotto , apposée au bas d'un mandat de M. de Richelieu à ce banquier.

Ces faits , très-graves , affoiblissent de beaucoup la cause de la présidente.

1^o. La décision des experts lui fait perdre au civil toute action contre le maréchal pour en exiger le paiement des billets.

2^o. Elle annonce un crime de faux , & ce faux étant au profit de Madame de Saint-Vincent , il est très - probable qu'elle en est l'auteur.

3^o. Cela le devient encore davantage par

les dépositions des témoins, qui constatent de sa part une habitude de faire des faux.

4^e. Son propre aveu d'en avoir fait deux dans cette affaire même, avance de beaucoup la conviction.

Cependant l'accusée ne se déconcerte pas. Elle commence par renoncer à sa créance, puisqu'elle convient n'en avoir pas reçu la valeur ; mais elle prétend que l'affertion de la fausseté des billets de la part des vérificateurs pouvant faire preuve dans le cas où il s'agiroit seulement de statuer sur le sort de ces papiers, n'en est pas une dans une action criminelle, où il s'agit de prononcer sur le mérite de l'accusation intentée contre elle. Elle déclare qu'elle ne garantit point leur vérité physique & intrinsèque, mais que s'ils sont faux elle les a reçus tels du maréchal, & qu'elle défie surtout ce dernier de la convaincre de les avoir fabriqués.

Dans cette défense, il faut en convenir, on trouve moins une accusée qui se justifie, qu'une femme adroite & subtile, chicanant son adversaire, disputant le terrain & profitant de la moindre prise qu'il lui donne. Ainsi son titre se trouve détruit d'une part ; de l'autre elle reste sous une inculpation grave, soutenue d'inductions tirées par témoins & par ses aveux, & le plus grand nombre des probabilités est contre elle : elle doit succomber.

Mais bientôt la scène change ; d'accusée elle devient accusatrice : elle se plaint de la manière vexatoire & illégale dont l'affaire a été entamée à la Bastille, de la procédure monstrueuse du Châtelet, de la subornation de témoins ; elle demande à faire preuve. Sa requête

est admise & fait saisir de la cause la cour des pairs. La première procédure est annulée (1), ainsi que l'ordonnance du lieutenant criminel qui en ordonnoit l'apport au Châtelet de Paris pour servir de base à la sienne. Celle-ci subsiste, au contraire (2); on la déclare valable : on joint au fond la requête en élargissement provisoire de la part de la présidente (3), lorsque tous ses co-accusés sont élargis ; les uns en état d'assignés pour être ouïs, les autres en état de décret d'ajournement personnel.

Ici, la balance, absolument penchée contre Madame de Saint-Vincent, se relève & reprend son équilibre.

1^o. Le procès change de face. La fausseté des billets n'est plus le point de la question ; la décision des experts n'a de force contre l'accusée.

2^o. La présomption qu'elle est auteur du faux des billets, puisqu'ils sont faits en sa faveur, devient égale contre le maréchal, puisque devant les payer, il avoit non moins d'intérêt de les donner faux pour être dispensé d'acquitter ses promesses.

3^o. Il faut, sans doute, pour donner quelque consistance à cette présomption, prouver que la présidente les a reçus de la part de M. de Richelieu. Mais celui-ci a la tâche plus difficile encore de prouver que c'est la présidente qui les a fait faux.

(1) Dans les séances de la cour des pairs, des 23 & 24 Mai 1775.

(2) Par arrêt de la cour des pairs, du mercredi premier Juin 1775.

(3) Par arrêt de la cour des pairs, du 2 Juin 1775.

4°. Le commencement d'induction acquise contre elle par les faux antérieurs que dénoncent les témoins, se perd, si ces témoins sont subornés, comme s'offre de le démontrer Madame de Saint-Vincent.

5°. La procédure extrajudiciaire annullée, ainsi que la piece servant de base à celle du Châtelet, les décrets prononcés par ce dernier tribunal contre les co-accusés de la présidente, anéantis ou infirmés, donnent bien lieu de croire qu'il y a eu de la machination, de l'injustice, de la partialité dans la maniere dont le procès a été entamé.

6°. De cette marche de la cour des pairs, qui, elle-même, ainsi que je l'ai insinué dans la narration des faits judiciaires, ne semble pas exempte d'inconséquence & de prévention, il s'ensuit de fortes préventions contre le maréchal. On n'a point ordinairement recours aux voies illégales, vexatoires & despotiques, lorsqu'on ne craint pas les regards trop pénétrants & trop sûrs de la justice; on ne court pas les risques de gâter par la forme le fond d'une bonne cause, & de provoquer contre soi le glaive de Thémis, dont on veut appesantir le bras sur la tête du coupable.

7°. Par la libération de quelques co-accusés, pouvant redevenir témoins en sa faveur, directement ou indirectement, Madame de Saint-Vincent reprend beaucoup d'ascendant sur son accusateur.

8°. On ne peut dissimuler pourtant qu'il ne reste à sa charge les deux aveux graves qu'elle a faits, énoncés ci-dessus. Voyons si elle les réfute par ses raisonnemens d'une façon satisfaisante.

A l'égard de la correspondance simulée du banquier Peixotto (1), elle prétend ne l'avoir supposée que pour calmer l'impatience de M. Vedel, qui lui avoit prêté de l'argent sur les promesses de M. le maréchal de Richelieu, consignées dans ses lettres, toujours remplies d'assurances de zèle, de secours pécuniaires prêts à venir. Elle convient que sa conduite est reprehensible en ce cas, qu'elle a manqué à la vérité, qu'un mensonge ne peut se colorer d'aucun prétexte, d'aucune excuse. Mais que résulte-t-il de son aveu ? une supercherie, & non un faux. Elle ne vouloit point tromper le banquier, qu'elle mettoit en jeu à son insçu : il n'étoit nullement question de lui escroquer de l'argent, de faire usage contre lui ou contre quelque autre (2) de cette correspondance fictive ; elle ne devoit pas même naturellement arriver à sa connoissance. Le seul homme auquel elle étoit destinée, n'en devoit éprouver qu'une sorte de bien momentanée, de la tranquillité d'esprit & de la confiance jusqu'au moment de l'accomplissement des paroles de M. de Richelieu.

La présidente va plus loin, & tire de ce fait même une induction contre le maréchal, en ce qu'il établit évidemment la bonne foi du Sr. de Vedel, sa connoissance certaine & intime des promesses de ce grand seigneur, sa conviction

(1) C'est un banquier de Bourdeaux.

(2) On ne peut cependant disconvenir qu'elle en vouloit faire usage contre M. de Vedel, qu'elle induisoit en erreur, pour l'engager à lui prêter peut-être encore de l'argent.

nion intérieure qu'elles étoient réellement de lui. Autrement il feroit absurde qu'elle eût cherché à lui persuader que l'homme indiqué dans ces lettres fausses étoit disposé à réaliser des faussetés ; à lui , qui en étoit de moitié , qui en connoissoit toutes les manœuvres , qui les dirigeoit peut-être ; à lui , en un mot , le témoin , l'agent , le complice du faux de ces lettres & de ces promesses.

Il faut convenir que son raisonnement spécieux & avancé avec beaucoup de confiance , ne feroit pas trop bon , si les avocats du maréchal ne l'avoient rendu tel par une accusation non moins outrée que celle contre la présidente : savoir , que M. de Vedel a coopéré au faux & en est complice. Aussi reprend-elle une nouvelle force à cette objection qui , détruite , lui donne droit d'en conclure que M. de Vedel avoit vu les lettres de M. le maréchal de Richelieu ; qu'il savoit que dans ces lettres il étoit question d'argent & de Peixotto ; qu'ayant pris toutes les précautions imaginables pour s'assurer de la vérité de ces lettres , il en étoit convaincu & y croyoit réellement ; que s'il est de bonne foi , & non complice , ce qu'il a vu est donc vrai , ce qu'il dit est donc vrai ; les lettres de M. le maréchal qu'il a lues sont donc vraies , les promesses de M. le maréchal , contenues dans ces lettres , sont donc vraies : que si tout cela est vrai , M. le maréchal est donc le vrai menteur , le faussaire , le seul coupable dans cette affaire.

Quant à l'*accepté Peschot* , une autre maladresse du maréchal de s'être rendu accusateur de madame de Saint-Vincent , suivant lui l'auteur du faux , est employée encore contre lui.

Il est prouvé que le nom de Peschot , défiguré , tronqué par une orthographe ridicule , ne caractérise aucun dessein formé d'avoir voulu contrefaire la signature véritable du banquier. (1) Cependant la présidente , à ce qu'assure le maréchal , avoit tous les secours nécessaires pour réussir dans la fabrication de ce faux. Elle s'étoit procurée des lettres de Peixotto. D'ailleurs elle s'étoit savamment exercée. Elle avoit contretiré des signatures , calqué des *bons pour* , fabriqué des lettres entières ; elle étoit une fée dans son nouvel art : cette opération ne devoit être qu'un jeu pour elle. Là voilà , cette femme atroce à qui les faux ne coûtent rien , cette femme habile qui fait des faux avec tant d'art , là voilà sur le point d'en faire un : elle le souhaite , elle le desire , il est nécessaire à ses projets : elle a pris toutes ses précautions pour y réussir ; toutes ses batteries sont prêtes , elle va les mettre en œuvre. Point du tout : elle cherche une main étrangere , & à l'écriture qu'elle ne s'est procurée que dans l'intention de la contrefaire , elle en substitue une autre , prise au hasard , sans précaution & sans choix. Ces signatures véritables , qu'elle a eu l'adresse de se choisir pour modèles , elle ne les copie pas ; elle n'en imite ni la forme ni les traits ; elle n'en prend pas même l'orthographe ; elle forge la signature d'un autre nom. Et je serois , dit-elle , la même femme qui aurois fait des signatures

(1) C'est d'autant plus extraordinaire , que celle des lettres étoit sans doute mieux faite & simulée , ainsi que le corps de l'écriture , ce qu'on induit de la réticence de la présidente , qui sans convenir de ce premier faux , mieux exécuté , le laisse présumer par-là-même.

fausses de M. de Richelieu d'une maniere si ressemblante aux véritables ; qui avec des mots épars , pris çà & là , aurois fabriqué des lettres entieres & en grand nombre ; qui aurois poussé la ressemblance jusqu'au point d'induire en erreur l'avocat , le procureur , le notaire , l'intendant , le secrétaire de M. le maréchal ; qui aurois su donner , en un mot , au plus grave , au plus difficile de tous les faux , des caracteres de vérité frappans & inimitables !..... on ne le croira pas.

Elle en conclut qu'elle ne fait point faire des faux & que dans cet art perfide elle est sans connoissance & sans talens , puisque celui-ci ne peut partir de la même main qui a fait l'autre ; que la maladresse du faux *Peschot* ne peut se concilier avec l'adresse du faux *Richelieu* : que l'un seroit le chef-d'œuvre de l'art , le plus haut point de perfection où l'homme puisse atteindre ; que l'autre est le barbouillage d'un imprudent écolier , le comble de la gaucherie & de la bêtise.

Ces argumens sont très-fins sans contredit : ils sont concluans d'après les assertions trop hasardées du maréchal ; mais ils ne détruisent pas les aveux de la coupable & les inductions générales qui en découlent. Il résulte donc tout au plus égalité de probabilités des faits judiciaires.

Livrons-nous à présent à toutes les réflexions qu'a fait naître cet étrange procès , & que j'ai recueillies des diverses conversations que j'ai si souvent eues à ce sujet avec des interlocuteurs différemment intéressés , ou ne cherchant que la vérité.

On a beaucoup cité un mot du maréchal à sa confrontation avec la présidente , sur son

obstination à soutenir qu'elle tenoit les billets de lui : *mais, Madame, regardez donc, lui dit-il, votre figure dans le miroir, & voyez s'il est possible qu'elle vaille cent mille écus?* A ce persiflage, on objecte la réponse non moins bonne de l'accusée : *regardez plutôt la vôtre, M. le maréchal, & voyez si elle peut s'agréer à moins.* Ces sarcasmes ont, sans doute, une sorte de bon sens dont il faut les rapprocher.

Les uns demandent s'il est vraisemblable que M. de Richelieu, comblé de bonnes fortunes, rassasié de plaisirs & blasé sur toutes les femmes, eût consenti à donner cette somme énorme à une dont il avoit joui depuis long-tems, qu'il avoit refusée durement en plusieurs occasions & qui sembloit lui être devenue fort à charge ?

Les autres répondent qu'il est encore moins possible que la présidente de Saint-Vincent se soit livrée entièrement à la discrétion d'un vieillard usé, ne pouvant satisfaire, exciter ou remplir ses desirs, si elle n'eût été séduite par de belles promesses ; que c'est pour se tirer de cet engagement, que le maréchal avoit pris le parti de lui donner, vrai ou faux, un mandat, auquel on juge facilement qu'il n'avoit pas envie de faire honneur de son vivant.

Ceux-ci, pour justifier la vérité de l'envoi des billets par le maréchal, insistent & interrogent à leur tour ; demandent s'il est concevable qu'une femme isolée, abandonnée par son mari, par sa famille, dépendante entièrement de son cousin, devenu son protecteur, eût hasardé de fabriquer de faux billets, dont le moindre danger étoit de lui faire per-

dre les bontés de son bienfaiteur actuel ou futur, sans aucun espoir d'en être payée, dans la crainte même de ne jamais tromper personne, puisqu'elle ne pouvoit négocier ces papiers que vis-à-vis d'usuriers, d'agioteurs, d'escrocs, tous gens trop experts pour ne pas prendre en pareil cas les renseignemens les plus sûrs & les plus multipliés ? S'il est concevable que ceux-ci eussent hasardé les moindres fonds en échange de pareils billets envers une avanturiere sans argent & sans crédit, s'ils n'eussent été intimement convaincus qu'ils étoient vrais, d'après les informations prises auprès des gens d'affaire du maréchal de Richelieu & chez le maréchal lui-même ? S'il est concevable que d'autres se fussent entremis de la négociation de ces billets, s'ils n'eussent été dans la même bonne foi ? car, quel bénéfice espérer d'un côté d'une femme obérée, faisant les plus grands sacrifices pour toucher une foible somme d'argent ; de l'autre, de gens furieux d'être dupes ou trop fins pour l'être ? Mais si tous ces gens-là n'étoient pas participans de la fourberie de Madame de Saint-Vincent, ils ont donc été injustement accusés dans cette affaire, ils y peuvent donc avoir la qualité de témoins. Or, tous concourent à établir, non, si l'on veut, la vérité des billets, mais leur tradition aux mains de Madame de Saint-Vincent de la part du maréchal de Richelieu : donc, s'ils sont faux, ils sont faux par le fait du maréchal.

Ceux-là ne peuvent s'imaginer, au contraire, qu'un grand seigneur, un duc & pair, un maréchal de France, osât revenir contre une signature qu'il auroit donnée, encore

moins contre une qu'il auroit donnée sciemment faussée. Qu'auroit-il fait, suivant eux, dans l'un & l'autre cas ? Il auroit attendu l'échéance des billets, & en auroit éludé le paiement, comme tant d'autres gens de son rang, qui ne payent pas leurs dettes, soit par les moyens toujours à leur disposition, soit par celui qu'il a pris dans ce cas-ci, en s'inscrivant en faux & les faisant déclarer tels par des experts : il ne se feroit pas engagé de gaieté de cœur & sans nécessité dans un labyrinthe de procédures, dont il auroit dû craindre de se tirer d'autant moins bien, qu'il n'auroit pu se dissimuler les difficultés d'attribuer à sa partie adverse des faux qu'il auroit faits ou fait faire. Quelle atrocité d'ailleurs d'inculper d'un tel crime une femme, qui n'en auroit eu d'autre envers lui que trop de faiblesse & trop de constance : peut-elle se présumer d'un vieillard octogénaire, à qui jusqu'à présent on n'a pu reprocher aucune noirceur ? Et pour soutenir cette accusation, combien d'autres crimes ne falloit-il pas commettre ? Corrompre des experts en écriture, suborner des témoins, accuser sept ou huit innocens, les envelopper dans les horreurs d'une procédure criminelle, avoir continuellement l'autorité à ses ordres, gagner les juges & les faire coopérer à ses iniquités, au risque de voir s'écrouler tout cet édifice d'infamies & d'abominations par la mal-adresse ou le remords du plus vil soutien. Enfin, à quoi auroit abouti cette longue suite de forfaits accumulés ? A se venger encore un coup d'une infortunée, qui ne lui auroit point fait de mal ; à compromettre son honneur à lui-même.

me, ses biens & ses dignités..... Contre quoi?..... contre rien. Cet enjeu feroit d'un écervelé : mais la machination feroit d'un scélérat profond & réfléchi , ce qui implique contradiction.

Sans doute, Milord, plus j'avance dans la discussion de ce problème moral à résoudre, plus les difficultés se multiplient & s'augmentent. Pour y mettre le comble, il faut vous apprendre qu'un des rapporteurs lui-même (1), juge integre, fort éclairé, & formé par une longue expérience, ayant toutes les pieces du procès sous les yeux, convenoit en être effrayé, & ne savoit de quel côté se décider : „ *soit que je jette les regards, disoit-il à un* „ *de ses amis, sur le sac du maréchal de Ri-* „ *chellieu, soit que je les jette sur celui de* „ *Madame de Saint-Vincent, je répugne à* „ *m'en occuper, je ne trouve qu'horreurs &* „ *turpitudes.* ” Il faut apprécier cependant ce propos à sa juste valeur. Ce magistrat, très-religieux, très-pudibond, vouloit parler sans doute des détails du commerce impudique de ces deux amans, consignés avec la plus grande étendue, & dans les lettres déposées (2) & dans les interrogatoires de la présidente : il étoit trop prudent pour s'ouvrir sur le fond de la question.

(1) M. Rolland de Challerange.

(2) Il est fâcheux pour le maréchal de n'avoir pu soustraire toutes ses lettres à Madame de St. Vincent, qui, indépendamment des ordures grossieres, des termes dignes de la plus vile canaille, dont elles sont remplies, sont pleines de fautes d'orthographe; circonstance peu honorable pour le doyen de l'académie française.

Quoi qu'il en soit, je ne me rebute point, & j'ose lever le voile étendu sur ce mystère d'iniquités, après avoir récapitulé les probabilités pour & contre, établies dans cette affaire, d'après les faits judiciaires, les défenses des parties, les raisonnemens du public, & je me détermine par des axiomes moraux que personne ne peut contester.

En premier lieu, toutes choses égales, dans le doute d'un délit, commis entre un accusé foible & un accusateur puissant, la connoissance du cœur humain, celle du monde & l'expérience journalière nous apprennent qu'il y a cent à parier contre un que le dernier est coupable, par la plus grande facilité qu'il a eue à l'être, à faire retomber la peine sur l'innocent abandonné, & par l'espoir de s'y soustraire, même en succombant. Donc, jusqu'ici le maréchal est le criminel.

En second lieu, celui-là est réputé avoir commis le crime, à qui le crime est utile. Donc, la présidente de Saint-Vincent en est l'auteur au premier coup-d'œil; mais cependant, dans l'hypothèse actuelle des billets faux, en réfléchissant nous avons observé que si l'une devoit recueillir le fruit de ce faux, l'autre avoit eu aussi un intérêt, moins pressant il est vrai, de le commettre, celui de se débarrasser des importunités d'une femme séduite, dont il avoit joui & dont il vouloit jouir encore. Ainsi, toute compensation faite, il faut réduire à moitié, à 50 contre cent, les degrés de probabilités établis sur le premier axiome.

En troisième lieu, le crime a ses degrés : on ne parvient guères à en commettre un

grand, fans s'être exercé par de petits. On en articule beaucoup contre le maréchal, fans doute, mais non prouvés, non avoués, non de la nature de celui-ci. Au contraire, la présidente avoue deux sortes de faux : elle en avoue même un troisieme, dont je ne vous ai pas encore parlé; savoir, que pour mieux attendrir son protecteur amant, elle avoit profité de la grossièrè & de l'accouchement de sa femme de chambre pour se supposer grosse elle-même, & lui persuader que l'enfant nouveau-né étoit le fruit de leur commerce. On affoiblit de beaucoup ces aveux, en établissant que de tels faux n'en sont pas; qu'ils n'ont jamais eu pour objet de nuire; que ce ne sont que de simples menfonges. Quelque chose qu'on dise en faveur de Madame de Saint-Vincent, il en résultera toujours des présomptions fortes contre sa candeur; & j'estime que non-seulement ici les cinquante degrés de probabilités existans en sa faveur s'anéantissent, mais qu'il en résulte cinquante contre elle.

En quatrieme lieu, celui-là n'a pu commettre le crime, qui n'a pas eu les facultés de le faire. Elles sont de trois especes : facultés intellectuelles, facultés physiques, facultés auxiliaires. D'après les dires mêmes du maréchal, & le caractère établi de Madame de Saint-Vincent, elle n'a jamais eu les premières; jamais ce génie méditatif & profond, capable d'une grande étendue d'idées, d'une longue suite de combinaisons, d'une patience invincible, telles, en un mot, que l'auroit exigé un crime réfléchi depuis plusieurs années. Elle n'a jamais eu les secondes, qu'elle

n'auroit pu acquérir que par un exercice habituel, soutenu, qu'en devenant une fée dans l'art des fauslaïres ; & l'on voit qu'elle y étoit si inepte, que même pour le faux le plus simple, pour mettre un *accepté Pefchot*, elle emprunte une main étrangere. Enfin elle n'a pas eu les troisiemes : on a vu qu'on ne pouvoit supposer raisonnablement qu'elle eût pu employer la quantité de complices qu'elle auroit dû avoir, & qu'elle n'auroit pu acquérir qu'à prix d'argent, quoiqu'elle ne possédât rien.

Du côté du maréchal, toutes les difficultés s'applanissent, au contraire. Les faux se font naturellement & sans combinaison, ou par une griffe, ou par lui-même, ou par quelqu'un gagé pour cela. Il est par état entouré d'une multitude de gens d'affaires, tous dévoués à son service & à ses volontés. Il est riche, il a un grand crédit : tous les scélérats, tous les fauslaïres, tous les roués de la cour & de la ville font à ses ordres. Ici se trouve la multitude des présomptions si grande d'un côté, celle des impossibilités si multipliée de l'autre, que les cinquante degrés de probabilités en faveur du maréchal s'évanouissent, & que la balance baïsse au moins d'autant en faveur de la présidente.

En cinquieme & dernier lieu, quand on a le bon droit pour soi, on ne substitue pas ordinairement l'autorité aux loix, la force aux formes judiciaires, le despotisme à la justice. Vous avez vu, Milord, comment le maréchal en a usé, combien de lettres de cachet, d'abus énormes, d'intrigues fourdes, de manœuvres odieuses, de violences criantes, de tyrannies

incroyables ont été employés de son côté ; & les probabilités qui en résultent , jointes aux cinquante degrés qui font déjà incliner la balance contre lui , augmentant le poids au moins dans la même proportion , il reste encore cent contre un à parier qu'il est coupable.

Maintenant , comment est-il parvenu à ce point d'atrocités effrayantes ? Voici ce qu'on en raconte de plus vraisemblable. M. de Richelieu , toujours curieux de conserver auprès du roi la faveur qu'il avoit , excédé en même tems des importunités de Madame de Saint-Vincent , qu'il avoit enlevée à la sauve-garde de son époux , de ses pere & mere , de toute sa famille , imagina de la faire venir à Paris , soit pour amuser le roi par ses folies & l'exciter par sa lubricité , soit comme propre à recruter de jeunes personnes destinées à réveiller les sens engourdis du monarque blasé sur tout. Les uns veulent qu'il lui ait procuré une entrevue avec ce prince , & qu'ayant touché les cent mille écus qui en étoient le prix , il les ait gardés , & en ait donné son billet à la présidente. D'autres , que Louis XV ayant eu la bonté de payer de tems à autre les dettes de cet illustre Proxénète , il ait espéré de faire comprendre l'acquit de celle-ci , avec l'acquit des autres. La mort du roi ayant dérangé ses projets dans tous les cas , il a trouvé dur d'être obligé de payer sans avoir reçu ; il a cru pouvoir , sans faire un crime , substituer à un titre réel des engagements illusoires , dans l'espoir que durant l'intervalle , ou la présidente , ou lui mourroit , ou que le bénéfice du tems ameneroit quelque moyen de se débarrasser de cette créance fictive.

L'impatience de la présidente , en négociant

les billets qu'il lui avoit bien recommandé de tenir secrets, a dérangé son plan; elle lui a donné de l'humeur. Accoutumé à voir tout fléchir sous son autorité, il a employé celle qui lui restoit, dans l'espérance de mettre Madame de Saint-Vincent hors d'état de prouver la filiation des billets & d'en constater le faux. Il ne craignoit pas même les regards de la justice d'alors : le Châtelet étoit abâtardi, le Parlement n'existoit plus. Il avoit dans l'exemple du comte de Morangiès un sûr garant des dispositions du tribunal phantastique, remplaçant la cour des pairs. Au cas où il eût été chargé de quelqu'accusation, les difficultés qu'auroit fait naître le concours des pairs avec des magistrats réprouvés par les princes & par eux, auroit entraîné des lenteurs & des contestations qui auroient étouffé le fond sous la forme. Il sembloit donc ne rien risquer, en se laissant aller aux circonstances, & pouvoir s'embarraffer impunément dans un labyrinthe de procédures qui n'envelopperoit que la victime isolée de sa barbarie.

Les circonstances ont changé, lorsqu'il n'y avoit plus moyen de reculer. Il a trouvé le sanctuaire de Thémis habité par les anciens magistrats; il a esquivé des mortifications qui lui ont fait sentir le danger de cette révolution (1) & la nécessité de recourir aux ma-

(1) M. le duc de Richelieu, lorsque son procès est venu du Châtelet à la Tournelle, est allé trouver le président de Gourgues, chef de ce tribunal, & lui demanda un bon rapporteur : *il n'y en a point d'autre à présent*, Monsieur le maréchal, lui a-t-il répondu avec hauteur.

nœuvres , à l'intrigue , aux moyens de corruption qu'il fait employer avec tant de succès. Il n'a rien négligé pour triompher. Il va voir les juges assidûment , & dès qu'il en connoît quelqu'un susceptible de séduction , ou de flatterie , ou de quelque autre genre de tentation , par lui ou par ses amis , mâles ou femelles , il ne manque pas de l'employer. C'est ainsi qu'il a éludé plusieurs points dont il redoutoit la décision ; c'est ainsi que la procédure de la Bastille n'a été cassée que de 59 voix contre 54 ; en sorte que dans la cour des Pairs & dans le Parlement , où l'on réclame sans cesse contre les voies illégales , contre les détentions violentes , contre les lettres de cachet , il s'est trouvé cette multitude de votans qui n'ont point craint d'aller effrontément contre tous les principes. C'est ainsi que la procédure du Châtelet , devant s'écrouler avec celle de la Bastille qui lui servoit de base , a été reconnue bonne. C'est ainsi que la présidente est restée dans les fers , & que Benaven (1) n'en est sorti qu'après six semaines

(1) J'ai promis de rendre compte des raisons qui ont rendu ce Benaven si odieux au maréchal , les voici. Ce paragraphe est tiré d'un mémoire intitulé : *précis pour le Sr. Benaven contre le maréchal duc de Richelieu.*

„ Dans les mois de Novembre & Décembre derniers , plusieurs personnes vinrent me visiter au Fort-l'Evêque. Elles m'offrirent de m'en faire sortir dans l'espace de vingt-quatre heures. A cette promesse , se joignit celle de me faire donner par M. de Richelieu tous les dommages-intérêts que je pourrois demander ; on devoit même y joindre une place , avec des appointemens très-honnêtes. M. le maréchal de Richelieu ne refuseroit pas de recevoir mes lettres sur cet objet , & de se prêter aux arrangements que je croirois les plus avantageux. ”

de son élargissement ordonné par arrêt de la cour des pairs.

Entre les princes , le prince de Conti avoit

„ On sera surpris , sans doute , de cette paix proposée tout-à-coup après des hostilités aussi cruelles.

„ Mais cette capitulation si favorable en apparence , contenoit un article secret. Je ne pouvois me régénérer ainsi dans l'estime de M. de Richelieu qu'à une petite condition : il s'agissoit de déposer tout ce que je savois sur les billets argués de faux , qui étoient entre les mains de Madame de Saint-Vincent. ”

„ Ces offres furent réitérées plusieurs fois. Ma réponse fut bien simple : j'avois dit tout ce que je savois sur les billets ; je n'avois plus rien à dire , ni à déclarer. Je rejetai avec horreur une proposition dont les auteurs m'insultoient , en me supposant capable d'ajuster mes aveux avec mon intérêt & de sacrifier l'honneur à l'argent. ”

„ Alors on déplora mon obstination à ne vouloir pas dire ce que je ne savois pas. On ne me laissa pas ignorer que mes scrupules étoient des crimes impardonnables , & pour me faire mieux expier mon attachement à la vérité , l'on me menaça nettement d'un ordre du roi , qui me retiendrait toute ma vie en prison. ”

„ Je ne tins pas grand compte de cette menace ; je savois bien qu'on peut surprendre à l'autorité des ordres injustes : je le savois par mon expérience même ; mais des ordres surpris contre moi , avoient tourné la première fois à la confusion de ceux qui n'avoient pas rougi de les solliciter. Ce succès me rassuroit autant que mon innocence. D'ailleurs , j'entendois dire que nous avions le bonheur de vivre sous un monarque , ennemi de toutes ces violences arbitraires , & que la liberté des citoyens étoit enfin respectée. Ces nouvelles du bonheur public pénétoient au fond de ma prison , elles venoient consoler & ramener mon cœur. ”

„ Mais tandis que je me reposois avec sécurité sur le calme de ma conscience , la fraude & le crédit s'unissoient pour réaliser la menace que j'avois cru impuissante. Le 20

été pendant quelque tems le seul qui eût témoigné de la chaleur & du zèle pour la défense de la vérité. Il s'étoit élevé avec force contre les abus d'autorité qu'on trouvoit à chaque pas dans cette affaire, & surtout contre les lettres de cachet. Il avoit déclaré qu'il se réservoir de mettre en délibération cette dernière matière, de rappeler les ordonnances des rois, qui défendoient d'avoir égard aux lettres closes, & de traiter de remontrances à faire sur cet objet. Le maréchal s'est tellement remué qu'il a circonvenu S. A., qu'il l'a gagnée, & qu'elle le protège aussi hautement aujourd'hui qu'elle le décrioit auparavant.

Entre les pairs, le duc de la Rochefoucault, qui depuis le retour du Parlement s'est signalé dans toutes les assemblées par une éloquence très-énergique, soutenue des plus excellens principes, est presque le seul que n'aient pu ébranler les menées incroyables de ce vieux courtisan, blanchi dans l'art des fourberies & des séductions.

Les magistrats ont été plus difficiles à ga-

Février dernier, un ordre du Roi arrivoit à mon insçu au concierge du Fort-l'Evêque; cet ordre & l'écrou ont été également secrets; je n'en ai eu la révélation & la certitude, que depuis que je suis transféré dans la Conciergerie Palais."

„J'ai obtenu une expédition collationnée de l'écrou fait à cette dernière prison, sur une copie informée de l'ordre du roi dont il s'agit. On espère s'en servir apparemment pour anéantir l'effet de ma liberté provisoire; mais, me sieroit il de craindre un pareil attentat, sous les yeux de la cour des pairs? J'ai réclamé sa protection & sa sauvegarde: je suis sans inquiétude."

gner, par l'aversion naturelle qu'ils ont pour lui, comme un des suppôts du chancelier, le plus ardent, le plus acharné à leur destruction. Combien cependant déjà n'ont pu lui résister ! Chaque jour il fait des progrès parmi eux ; & ceux qu'il ne peut retourner absolument en sa faveur, il les engage du moins à temporiser, à laisser s'éterniser ce procès. Et c'est ce qui paroît le plus à craindre aujourd'hui pour la victime infortunée qui languit dans les fers.

Je ne vois de ressource pour Madame la présidente de Saint - Vincent que dans l'intervention de sa famille. M. le vicomte de Castellane & M. le marquis de Simiane, au nom de plus de cinquante parens & alliés, ont cru devoir dénoncer à M. le procureur général *les délits faits & injures* dont M. le maréchal s'est rendu coupable envers eux. Cette démarche a été terrible pour l'accusateur. Il se prévaloit du silence de tant d'illustres personnages (1). Ils paroissent enfin, & ont déjà

(1) „ *Mais informés, disent-ils dans le préambule de leur mémoire, que M. le maréchal de Richelieu se sert avec le plus grand avantage de leur silence, ils se présentent conduits par le sentiment douloureux de leur propre injure ; pressés par la loi, déterminés par l'honneur, ils se portent sur cette scène honteuse ; ils y voient une femme foible, frivole, étourdie, retenue dans les fers, aux prises avec un homme actif & puissant ; il est défendu par l'appareil des plus grandes places ; il est appuyé sur une fortune immense ; c'est sa parente même qu'il choisit pour sa victime ; il l'a arrachée à l'asyle que la prudence de sa famille lui avoit préparé pour la défendre contre sa propre foiblesse & contre les malheurs qu'elle pouvoit lui causer ; il la poursuit, il veut l'immoler à sa vengeance.*”

répandu un *mémoire à consulter* (1), où ils déclarent qu'ils n'entrent point dans la justification des crimes qu'on impute à l'accusée, qu'ils abandonnent sa cause confiée au plus auguste tribunal de l'Europe, dont ils ne doivent ni prévenir ni craindre les arrêts; mais qu'ils y portent leurs plaintes des outrages sanglans qu'ils ont reçus. Ils les prouvent par les faits : ce qui donne lieu à un historique où toute la turpitude de l'accusateur est dévoilée. Ils lui reprochent d'avoir ravi une femme à l'autorité de son époux, une fille à l'autorité de son pere (2); d'avoir trompé le ministère pour la rendre libre, & par cette liberté funeste, de lui avoir fourni l'occasion de commettre toutes les horreurs qu'on lui reproche & déshonorer un nom respectable (3).

„ Nous nous présentons pour dire aux princes , aux pairs , aux juges de la nation : nous sommes offensés , rendez-nous justice. Nous disons à tous les hommes : il est un oppresseur qui s'élève sur nous ; il renverse les loix ; il force nos asyles ; il s'empare de nos personnes ; & s'il reste dans le secret de nos maisons quelques traces de nos faiblesses , il les expose aux yeux de l'univers & nous dévoue à la honte. Nous leur disons : notre cause est la vôtre , nos dangers sont les mêmes ; faites des vœux pour nos communs succès.”

(1) La consultation signée *Piet Dupleffis*, est du 28 Juin 1775.

(2) „ Il éprouva de notre part , est-il dit dans le *mémoire*, beaucoup de résistance ; il s'expose à des prises assez vives avec M. le vicomte de Castellane.”

(3) „ Nous nous élevons contre M. le maréchal de Richelieu , pour lui dire : il est prouvé par vos propres aveux que c'est vous qui avez perdu votre parente & la nôtre ; sans vous , elle seroit ignorée ; vous êtes la cause de tous les maux qu'elle a pu vous faire. Nous ferions ,

Ils parcourent ensuite le détail des vexations horribles qu'a éprouvées sous sa tyrannie la victime de ses séductions. J'ai été attendri par

s'il étoit possible , l'absurde supposition que Madame de Saint-Vincent est cent fois plus coupable que vous ne le dites ; mais c'est vous qui avez détaché ce furieux ; s'il vous a grièvement blessé , s'il a fait des ravages horribles , croyez-vous être reçu à vous en plaindre ? La loi vous répondra : vous êtes un imprudent , pourquoi avez-vous brisé ses chaînes ; vous serez puni comme auteur de tous les maux causés à la société. Vous connoissiez Madame de Saint-Vincent , que ne la laissiez-vous à Milhaud ? pensez-vous que les juges ne seront pas enfin fatigués de l'ardeur avec laquelle vous poursuivez votre parente & la nôtre , dont vous êtes le corrupteur & le complice ? Tous les crimes que vous lui supposez , sont les vôtres ; parce que sans vous elle ne les eût pas commis. Votre témérité & vos accusations sont une double injure faite à des familles qui n'ont jamais eu à rougir que des liaisons que vous formâtes avec elles.

... Nous nous élevons enfin contre M. de Richelieu pour lui dire : vous êtes le ravisseur de madame de Saint-Vincent ; vos lettres ; vos aveux , tout prouve que , malgré notre résistance , vous l'avez enlevée à notre autorité , que vous deviez respecter ; & que c'est vous qui avez employé la sollicitation & le crédit pour rendre cette femme trop crédule , la compagne & la victime de vos vices ; que c'est vous qui l'avez conduite à l'opprobre & à la honte : vous ne pouviez que la flétrir en l'approchant de vous."

... Nous avons toujours ce reproche à faire à M. de Richelieu : sans vous , la fille du marquis de Vence eût été ignorée , son père n'auroit pas ressenti la flétrissure que vous imprimez à sa fille , & qui réjaillit sur les siens. Illustre chef d'une famille respectable , époux vertueux , enfans trop infortunés , cet homme a versé sur

l'éloquence simple, douce & noble de cet écrit, digne de ses auteurs & n'ayant rien du bavardage ordinaire des Avocats. Aussi a-t-il produit le plus grand effet dans le public, & le maréchal, furieux, a présenté requête pour en demander provisoirement la suppression comme injurieuse, calomnieuse. Les conclusions du ministère public lui étoient favorables; mais dans le cours des opinions, très-longues, l'avis dominant a été de joindre cette requête au fond (1).

Je vais terminer, Milord, par une anecdote qui, pour un spectateur non prévenu, est peut-être plus propre que tous les raisonnemens, à faire découvrir, présumer, du moins, de quel côté est la bonne cause.

M. de Richelieu ne pouvant empêcher l'éclat que fait dans le monde son procès, instruit combien les affaires de palais intéressent aujourd'hui le public, & ne pouvant se dissimuler que tous ses mémoires jusqu'à présent étoient très-mal faits, a voulu mettre sa cause entre les mains d'un jeune abbé qu'on lui a désigné comme très-propre à la soutenir par ses talens oratoires, & à jeter sur la partie adverse ce ridicule qui amuse les cercles, ces sarcasmes qui font donner gain de cause à celui qui fait mieux les manier. Il a une conférence avec lui, il lui expose son affaire, ses divers moyens, il cherche à l'éblouir par les promesses les plus brillantes. L'abbé Coulon (c'est le nom du

vos jours le poison le plus affreux : c'est par la honte & par la douleur qu'il vous mène à la mort, & il ose invoquer la justice !"

(1) Dans les assemblées des 28 & 29 Août.

défenseur qu'il vouloit se choisir) lui dit qu'avant d'entreprendre sa défense, il faut qu'il voye Madame la présidente de Saint-Vincent. Il se transporte à la Conciergerie; il interroge la prisonniere; il la tourne & retourne; il se met parfaitement au fait de ce qui la concerne : il revient chez lui : il pese les probabilités résultantes des deux récits, des pieces qui lui ont été communiquées, des raisonnemens qu'on lui a faits. Il se décide; il va trouver le maréchal; il lui déclare qu'il ne peut se charger de sa cause, & il devient le plus zélé défenseur de l'opprimée. Il faut croire qu'une conviction intime a seule déterminé l'abbé Coulon, car si l'espoir des récompenses pécuniaires, ou d'une faveur distinguée, l'eût fait agir, il ne pouvoit hésiter entre l'un & l'autre.

Marquez-moi, Milord, si vous êtes de mon avis, & si vous trouvez que j'aie tenu la balance juste. Je puis vous certifier du moins qu'aucune passion ne m'a dirigé, & que l'erreur où je serois tombé, seroit de mon esprit & non de mon cœur. Celui-ci n'est partial que pour vous & lorsqu'il s'agit de vous servir.

A Paris, ce 31 Août 1775.

L E T T R E V I I I.

Sur la Dame Gourdan ; sur une femme de condition arrêtée chez elle ; procès singulier à cette occasion ; anecdotes , &c.

LES filles du haut style, Mylord, les pail-lards honteux de cette capitale, en un mot tout le monde libertin & galant est dans la consternation, d'un arrêt prononcé il y a quelques jours par la Tournelle, qui décrete de prise de corps la fameuse surintendante des plaisirs de la cour & de la ville, la Dame Gourdan, que par une dénomination plus décente & plus honorable on appelloit *la petite comtesse*. Cette femme étoit surtout essentielle aux étrangers, comme d'une grande ressource pour eux. J'en ai quelquefois usé depuis mon séjour ici, & je puis vous en parler pertinemment. Ce qui la rendoit précieuse entre ses semblables, c'étoit son art de s'insinuer chez les femmes comme il faut, de gagner leur confiance & de les rendre dociles aux propositions qu'elle leur faisoit. Vous sentez qu'il falloit qu'elles fussent proportionnées à l'objet désiré ; car enfin, de l'aveu même d'une reine, il n'est point de personne du sexe qui ne puisse s'acheter ; il ne s'agit que du prix. C'est un talent tel qui lui avoit procuré la connoissance des princes, des évêques, des magistrats, & qui la fait regretter de tant d'illustres personnages. Comment une en-

trémetteuse aussi essentielle a-t-elle pu mériter l'animadversion de la justice? Voici l'histoire. Elle paroît bien romanesque ; mais je la tire du récit de la Dame accusée. Elle vous amusera.

Madame d'Oppy, (c'est son nom) femme d'un grand bailli d'épée de la ville de Douai, étoit à Paris en 1766 par nécessité. Un chevalier de Saint-Louis qu'elle avoit vu en Flandres chez ses beaux-freres, mais qu'elle connoissoit peu personnellement, profite du vuide de société où elle se trouve, pour lui rendre des visites assidues & se rendre nécessaire auprès d'elle par des apparences de dévouement & de zele (1). Bientôt il lui fait sentir la nécessité de se procurer des liaisons dans un pays où l'ennui succède tour-à-tour au dégoût des affaires. Il lui vante une femme de condition de ses amies, d'un certain âge, bien répandue, tenant un état considérable & recevant la meilleure compagnie. C'étoit précisément ce qu'il falloit à une femme qui, avec un nom, de la figure, & surtout de la jeunesse, avoit besoin, pour paroître décemment dans le monde, d'une personne de son sexe qui lui servît en quelque sorte de sauve-garde & d'introductrice. Le moyen que Madame d'Oppy ne se laissât point aller à une proposition aussi décente de la part d'un militaire qu'elle croyoit de ses amis ! Elle n'avoit pas assez d'expérience des intrigues de Paris, pour savoir que les fonctions les plus mal-

(1) Observez que Madame d'Oppy ne nomme point ce chevalier de Saint-Louis, on ne fait pourquoi ; car on ne doit pas craindre de déshonorer un pareil homme & de le dénoncer à la société.

honnêtes y font souvent l'appanage de l'homme décoré & le moyen de parvenir aux honneurs. Elle accepta donc avec empressement & fut conduite chez la prétendue comtesse.

Celle-ci, prévenue du rôle qu'elle devoit jouer, le remplit à merveille, & soutint par un extérieur convenable la bonne idée qu'on avoit donnée d'elle. D'ailleurs, une vaste & belle maison, un domestique nombreux, des appartemens meublés superbement, tout annonçoit l'opulence de la maîtresse. Elle accabla de politesses la présentée, se félicita d'avoir fait sa connoissance, en remercia le chevalier, & parut vouloir se lier plus intimement avec une femme aussi aimable. Cette intimité ne put avoir lieu alors, à cause d'un voyage que Madame d'Oppy fit peu après chez elle. Mais en 1768, de retour à Paris, ne songeant plus à son aventure, elle se trouve attaquée au bal de l'opéra par un masque qui, après l'avoir tourmentée un peu, se fait reconnoître pour la femme chez laquelle elle a été conduite deux ans auparavant. Grands reproches d'une part, excuses de l'autre. On pardonne, à condition qu'on viendra se justifier à un souper dont le jour est indiqué. Madame d'Oppy s'y rendit. Il n'y avoit en femmes qu'elle & sa nouvelle amie. Le reste des convives consistoit en hommes, qu'à leurs noms, vrais ou faux, elle reconnut pour gens du plus haut parage. Le souper fut gai, mais sans indécence, & l'on se retira de bonne heure.

L'historienne laisse ici une lacune, & passe brusquement au 15 Avril, jour fatal où s'étant empressée d'aller chez la comtesse sur un billet d'invitation, elle se trouve assail-

lie par un inspecteur de police (1) & un commissaire (2), qui l'arrêtent par ordre du roi, & lui apprennent que le lieu où elle est, est un lieu de prostitution; que la femme qu'elle croit son amie, son égale, en est la directrice; que c'est la Dame Gourdan, nom trop célèbre dans la capitale, mais ignoré d'une femme honnête. Cette abominable entremetteuse se rend alors son accusatrice, & lui met sur le compte des débauches dignes de la dernière de ses infâmes élèves: elle en fait sa déclaration. Le chevalier de Gricourt, beau-frère de Madame d'Oppy, voyoit tout, entendoit tout d'un appartement voisin. Il étoit le chef secret & invisible de l'exécution (3), &, sans égard aux réclamations de sa belle-sœur, aux protestations de son innocence, à ses refus obstinés de rien signer, à ses larmes, à ses sanglots, il la fait conduire à Sainte-Pélagie, dans une de ces maisons de force, destinées à purger les familles & la société de leurs plus vils rebuts, à envelopper dans les ténèbres la honte d'un mari déshonoré, l'opprobre d'une femme scandaleuse, à donner un frein, en un mot, à ces Messalines, dont aucune

(1) Le Sr. Marais, chargé du détail des filles & des mauvais lieux. (2) Le Sr. Mutel.

(3) Madame d'Oppy prétend que son mari ignoroit tout cela, n'étoit prévenu de rien; que le chevalier de Gricourt seul, conjointement avec l'abbé de Gricourt, son frère, & leur sœur, avoient obtenu l'ordre de la police; & que ce n'étoit pas faute de tems que M. d'Oppy n'avoit pas été instruit, puisque l'ordre du roi, d'arrêter sa femme, étoit du 14 Mars.

aucune pudeur ne peut arrêter les écarts & les débauches.

Là, Madame d'Oppy, mere de famille, femme de condition, l'alliée d'une infinité de maisons illustres, est dépouillée de ses habits, couverte d'une robe de bure, & reçoit le signe de l'infamie, en voyant tomber ses beaux cheveux, l'ornement de sa tête.

Cependant son mari, à l'insu duquel elle prétend que s'étoit conduit tout le complot, apprend les horreurs qu'on impute à sa femme. Il arrive à Paris, il la voit, il entend sa justification. Mais trop foible, & pour la tourmenter innocente, & pour résister aux efforts des instigateurs de sa persécution, il prend un milieu; il fait convertir la lettre de cachet, qui retient Madame d'Oppy prisonniere à Sainte-Pélagie, en une autre, qui l'exile dans une terre (1) où elle doit vivre avec lui, sans pouvoir se remontrer à Paris, sous quelque prétexte que ce soit.

Arrivés en ce lieu, aux cris d'alégresse de leurs vassaux, les deux époux souperent, coucherent ensemble, & scellerent dans le lit conjugal une paix où l'épouse avoit seule à pardonner. Elle avoit déjà tout oublié, à ce qu'elle assure; mais elle retomba bientôt dans de nouvelles anxiétés. A travers la satisfaction apparente de son mari, malgré les preuves de tendresse qu'il lui prodiguoit, elle déméloit un trouble, une contrainte, une agitation qu'il dissimuloit mal: elle ne put résister à son desir de s'éclaircir. Ayant trouvé un moment favorable pour fouiller dans les

(1) A la Fleche.

poches de M. d'Oppy, elle en tire une correspondance odieuse, dont le résultat est un plan concerté de l'arrêter de nouveau au moyen d'un autre ordre du roi, & de la faire enfermer pour le reste de ses jours dans un couvent (1).

A cette lecture effrayante elle prend son parti, & ne voit son salut que dans la fuite. Après avoir erré en plusieurs endroits, elle se fixe en Angleterre. Elle apprend que son mari, au bout d'un an de délai, a rendu plainte contre elle en adultere pardevant le juge de son domicile à Noyon (2), & l'a fait condamner à la peine de l'authentique. Elle repasse en France (3), y reste cachée, dans l'espoir de venger son honneur attaqué; elle parvient enfin à faire lever la lettre de cachet toujours subsistante (4). Elle interjette appel de la procédure de Noyon & en demande la nullité. Cependant son mari rend une nouvelle plainte (5), qui commençant où vient finir la première, embrasse tout l'intervalle écoulé depuis son évasion, & articule de nouveaux faits d'adultere pendant le séjour de sa femme à Londres.

C'est dans cet état du procès qu'est intervenu l'arrêt (6), qui décrète de prise de corps

(1) Eppeville, en Picardie.

(2) La plainte est du 28 Juin 1769.

(3) En 1772. (4) En 1773.

(5) Dans le tems où sa femme interjetoit son appel.

(6) Il est du 6 Novembre. Il déclare nulle la sentence de Noyon, en ordonne seulement l'exécution quant au décret de prise de corps, & cependant le convertit en décret d'ajournement personnel, donne acte au Sr. d'Oppy de sa

la Dame Gourdan & deux autres femmes publiques (1) ayant servi de témoins contre l'accusée. Mais la première, qui a des amis partout, a été avertie par de jeunes conseillers, & s'est soustraite à la captivité. Quoi qu'il en soit, ses fonctions se trouvent interrompues, & c'est ce qui désole tant de gens de tout sexe, de tout âge, de toute condition & de tout pays, à qui cette appareilleuse rendoit les services essentiels de sa profession. On a saisi & annoté ses meubles, mis les scellés chez elle. On lui avoit fait représenter auparavant son livre, qui est déposé au greffe. On dit que ce livre est une pièce très-curieuse. Pour en connoître l'importance, il faut que vous sachiez, Milord, que les lieux de débauche de cette capitale ne sont pas simplement comme nos bagnes à Londres : ils sont ici d'institution politique. Celles qui y président, par essence espionnes de la police, tiennent un registre exact de toutes les personnes qui viennent chez elles, & entrent à cet égard dans les détails les plus particuliers qu'elles peuvent apprendre. Vous sentez combien ils doivent être amusans. C'est sous le feu roi, & surtout à la fin de son règne, que cet historique du libertinage de la capitale étoit fort recherché. On assure que le magistrat chargé de cette partie en dernier lieu (2), y donnoit une atten-

nouvelle plainte, lui permet d'informer, & à cet effet le renvoie pardevant le lieutenant général du bailliage.

(1) La femme Eudes & la femme Grenier.

(2) M. de Sartine. On prétend que c'est Madame la marquise de Pompadour qui, pour dissiper l'ennui de son auguste amant, avoit imaginé cette gazette.

tion particuliere ; qu'il occupoit journellement un secrétaire de confiance très-intime , à rédiger de ces divers matériaux une gazette galante & luxurieuse , & que le monarque & sa maîtresse (1) en faisoient leurs plus cheres délices. Le lieutenant de police d'aujourd'hui n'a pas cet avantage. Le jeune prince , ami des mœurs , rejetteroit avec indignation une chronique aussi scandaleuse , il rougiroit des turpitudes qu'on y dévoile. Mais ces archives d'horreurs & d'infamies n'en subsistent pas moins , comme pouvant servir à diriger le Ministère dans quantité d'opérations fourdes , à lui fournir le fil de beaucoup de choses & le secret de presque toutes les familles. La Dame Gourdan , par l'étendue de son commerce & par ses pratiques distinguées , devoit être plus recommandable qu'une autre au gouvernement. C'est ce qui excite la curiosité des amateurs , soit pour découvrir dans son journal bien des gens qu'on ne se doutoit pas d'y trouver , soit dans la crainte de s'y voir inscrits eux-mêmes. De quelque manière que le procès tourne , on espere au surplus qu'une femme aussi importante ne sera que suspendue dans l'exercice de son ministère & qu'elle le reprendra incessamment. On fait qu'elle a déjà réclamé les bontés des personnages en place les plus éminens ; on dit même qu'elle a eu l'audace d'écrire à M. le Duc de Chartres , & d'engager S. A. à s'intéresser pour elle.

Du reste , si l'on discutoit à la rigueur la

(1) On conçoit combien cette gazette avoit dû prendre faveur sous la comtesse Dubarri , & les jolis commentaires qu'elle pouvoit y faire.

conduite de cette entremetteuse, elle seroit très-punissable, sans doute : il y a tout à parier que Madame d'Oppy dans un intervalle de deux ans, n'avoit pu ignorer quel étoit le métier de la prétendue comtesse, en supposant qu'elle y fût allée innocemment la première fois. Mais il y a à présumer aussi, que celle-ci gagnée par les instigateurs de la persécution contre une femme adultère (1), se fera prêtée à l'abominable complot médité pour la surprendre, & aura disposé le piège adroit où elle devoit être arrêtée. Or, soit qu'elle ait seulement favorisé le libertinage d'une femme de condition mariée, & dont le commerce lui est interdit par les réglemens de son métier exécrationnable, soit qu'elle ait servi d'agent aux calomniateurs de cette épouse infortunée, qui leur aura donné prise par son étourderie & son indiscretion ; dans l'un & l'autre cas, elle devroit être châtiée exemplairement, plus ou moins, suivant l'atrocité de ses manœuvres.

Pendant que je suis sur le compte de Madame Gourdan, il faut vous faire part de deux anecdotes qui la concernent, anciennes déjà, & qu'on

(1) Madame d'Oppy prétend qu'ayant perdu les enfans qu'elle avoit eus de son mari, ses beaux-freres & sa belle-sœur, intéressés à la calomnier pour faire anéantir les clauses avantageuses de son contrat de mariage, ont profité de la foiblesse du caractère de son mari & ont dirigé toute l'accusation d'adultère ; ils auroient même, suivant elle, préparé de loin son introduction chez Madame Gourdan, pour la conduire enfin dans le précipice d'horreurs où ils l'ont jetée. Il faut convenir que ce dernier projet est trop absurde pour le supposer, à moins qu'elle n'y eût donné occasion par sa conduite galante & peu honnête.

m'a apprises. Vous verrez par la première, que cette infâme étoit très-propre à jouer tous les rôles qu'on vouloit lui faire faire pour assouvir sa cupidité. La seconde est une preuve qu'il étoit très-aisé de se méprendre sur son compte, mais que l'erreur ne pouvoit durer longtems.

Un fermier général (1), vieux libertin très-riche, voyoit en société une femme de condition, venue à Paris avec son mari pour solliciter à la cour quelque grace. Elle étoit fraîche, aimable, enjouée : elle avoit donné dans l'œil du Turcaret. Celui-ci avoit essayé de s'insinuer auprès d'elle, mais sans succès ; ce qui n'avoit fait qu'irriter ses desirs. Il va trouver Madame Gourdan ; il lui fait part de son amour, & déclare être disposé à tous les sacrifices pécuniaires, si elle peut déterminer cette beauté à lui devenir favorable. Il ajoute qu'il fait qu'elle n'est pas à son aise, & l'autorise à s'avancer en propositions solides, aussi loin que l'exigeront les circonstances. Du reste, il promet de forts honoraires pour l'entremetteuse. Celle-ci commence par faire connoissance avec la femme-de-chambre : elle se ménage un accès chez la maîtresse, comme marchande à la toilette qui vient lui faire voir des bijoux, des étoffes & autres effets précieux à acheter. Elle découvre bientôt le foible de la dame : elle a une fureur de diamans inconcevable, mais elle ne sait comment faire pour les payer ; elle manque d'argent. Madame Gourdan vient rendre compte au financier de sa commission ; elle lui dit que l'ouverture est faite, mais que la négociation est chère ; qu'il s'agit d'un écrin de dix mille écus. Le publi-

(1) Le Sr. Dongé.

cain , ladre de son caractère , étoit trop épris pour l'être en pareil cas. Il va chez un bijoutier , se munit de la plus belle garniture de cette espèce & la confie à l'appareilleuse , qui ne doute plus d'éblouir la provinciale avec de telles offres. Elle s'y prend adroitement , & comme la commission devenoit de plus en plus délicate à cause de l'époux , elle engage la dame à venir chez elle secrètement pour voir les diamans en question , très-beaux , qui ne seront point chers , dont le propriétaire est obligé de se défaire à bon compte. La jeune femme qui , à l'exemple de quantité de ses semblables , traitoit tout cela à l'insu de son mari , accepte le rendez - vous comme plus commode. Elle logeoit dans le quartier de la comédie italienne. Un dimanche , sous prétexte d'aller à l'église , enveloppée d'une caleche , elle va chez la prétendue marchande à la toilette , qui de son côté n'avoit pas manqué de prévenir le fermier général , de lui annoncer que la beauté , docile à ses desirs , consentoit à une entrevue à telle heure. La jeune femme arrivée la première , suivant la combinaison de la dame Gourdan , elle lui déploie les diamans , elle les lui essaye , elle lui met les girandoles aux oreilles , la bague au doigt , le collier au cou , &c. Celle-là se livrant à la vanité ordinaire de son sexe , s'admire dans cet éclat : „ mais tout cela sera bien cher , dit-elle ? — „ Non , Madame , répond l'entremetteuse. ” En même tems elle fait entrer le financier : „ voilà le propriétaire ; vous vous arrangerez „ à merveille ensemble : je vous quitte. ” Elle sort aussitôt , ferme la porte & laisse la victime en proie aux desirs effrénés du vieux paillard ,

qui, de son côté, croyant ses propositions acceptées, fait les déclarations les plus chaudes & se met en devoir de recueillir le fruit de ses avances. Tout cela s'étoit passé si brusquement, que la dame pétrifiée n'avoit pas reconnu d'abord le fermier général. Elle lui témoigne sa surprise & le repousse avec indignation. Etonné à son tour, il demande si elle s'est flattée de recevoir ce cadeau impunément ? il s'ensuit une explication affreuse. Elle apprend où elle est, en vain elle veut sortir : point de clef à la porte : elle a beau sonner, personne ne répond. L'infâme hôtesse du lieu voyoit le combat par une ouverture secrète. Elle se flattoit toujours que les diamans opéreroient leur effet : elle ne pouvoit concevoir qu'une femme résistât à un pareil appât. Cependant il fallut terminer cette scène, qui ne prenoit pas décidément la tournure convenable, & qui commençoit à fatiguer le paillard publicain. Il remet ses diamans dans sa poche. La beauté, furieuse, menace la Gourdan de la faire mettre à l'hôpital. Tout considéré, de peur que l'aventure ne parvînt aux oreilles de son mari, elle a trouvé plus prudent de rester tranquille, de profiter de la leçon, de renoncer aux diamans, & surtout de ne point voir de marchandes à la toilette.

L'autre anecdote est plus plaisante. La petite comtesse, non moins utile aux plaisirs de la cour qu'à ceux de la capitale, revenoit un jour de Versailles où elle avoit conduit deux nymphes, morceaux choisis, qu'elle avoit présentés à quelque grand. Aux approches de Paris, son carrosse cassa, elle est obligée de mettre pied à terre avec ses deux élèves. M. l'évêque

de Tarbes (1) passe dans le même tems : il est touché de l'accident ; il prend part au sort de ces dames, leur offre sa voiture pour les ramener : il insiste. La Gourdan trouve très-comique de se voir dans le carrosse d'un prélat ; elle accepte, & se pavane aux yeux de tous les spectateurs. C'étoit un jour où la route de Versailles étoit encore plus fréquentée que de coutume. Une infinité de jeunes seigneurs se rendoient à la cour : plusieurs reconnoissent le prélat & sa compagnie. Arrivés, ils n'ont rien de plus pressé que d'en rire & d'en faire l'histoire du jour. Elle parvient aux oreilles de Madame la comtesse Duharri, qui en amuse le monarque. S. M. ordonne au grand-aumônier de mander de sa part l'évêque de Tarbes, & de lui faire des reproches sur sa conduite scandaleuse. Le prélat ne fait ce que cela veut dire. Enfin la plaisanterie s'éclaircit, & il reconnoît que la charité n'est pas toujours bien placée ni bien récompensée.

Vous voilà maintenant au fait, Milord, de cette première abbesse de Paris. Je ne manquerai pas de vous instruire de son sort, & du moment où elle reprendra son bercail dispersé aujourd'hui.

Je vous embrasse, &c.

Paris, ce 11 Septembre 1775.

(1) M. de Lorry.

L E T T R E IX.

Du Wauxhall d'été; du Wauxhall d'hiver; de celui des nouveaux Boulevards, de la fête de M. l'Ambassadeur de Sardaigne; du Colisée; des promenades nocturnes du palais royal; Courtisane singuliere admirée chez Torrè, &c.

Les François, Milord, nous singent en tout. Ils ont aussi des lieux publics, servant de promenades pour les oisifs, ayant quelque rapport aux nôtres, mais se ressentant toujours de la facilité de la nation. On n'y voit pas de ces parties de table, l'ame de la société & où se déployent les plus douces affections. Ils ne les ont point tournés en institution politique, en y offrant de ces tableaux dont nous les avons décorés, propres à enflammer l'amour de la gloire chez nos concitoyens par le spectacle de leurs victoires & des défaites de nos rivaux. Enfin ils ne les égayaient point par une musique soutenue, qui en forme une espece de spectacle flattant les oreilles & occupant le cœur. Celui-là est si vuide, qu'on y cite souvent le mot d'un étranger, qui après s'être promené longtems au *Colisée*, & voyant toujours la même chose, c'est-à-dire une multitude d'hommes & de femmes circulant & revenant sans cesse au même point, s'écria : *quand cela commencera-t-il?*

Le Sr. Torrè est le premier qui ait exécuté

un *Wauxhall* à Paris (1). Les freres *Ruggieri*, artificiers Italiens, qui donnoient des feux au public dans un fauxbourg de la capitale, où le plaisir de la promenade se trouvoit joint à celui du spectacle, lui en avoient fourni l'idée. Il a renchéri sur ses rivaux par un fallon en ronde, où le luxe se joint à l'élégance. M. l'ambassadeur d'Espagne ayant imaginé de prendre ce lieu pour y donner sa fête en l'honneur du mariage de M. le Dauphin (2), a fait construire un second fallon en quarré (3), à l'autre extrémité de l'emplacement, dans un genre moins brillant, mais qui forme variété & jouit d'une des plus belles vues qu'il soit possible d'avoir.

Si quelqu'un pouvoit se flatter de soutenir avec les ressources de l'imagination un établissement aussi difficile à maintenir en France, où l'amusement même doit se présenter sans cesse sous une nouvelle forme, pour ne pas ennuyer un peuple volage, & dont le premier plaisir est le changement, ce seroit l'inventeur du *Wauxhall*. C'est d'abord un homme de génie pour tout ce qu'on appelle *Fêtes Pyrrhiques*. Il excelle par l'abondance, la précision, la rapidité de son exécution, le mouvement, la

(1) Il s'est ouvert pour la première fois le 6 Août 1768, sous le nom de *Fêtes Foraines*, & le 25 Mai 1769 il s'est rouvert plus embelli, & a pris décidément le nom de *Wauxhall*.

(2) En 1770; le bal de M. l'ambassadeur eut lieu la nuit du 10 au 11 Juin.

(3) Ce second fallon est du Sr. Gondouin, architecte, qui s'est distingué depuis par les nouvelles écoles de chirurgie.

diversité, le dessin de ses plans. Il est admirable pour la décoration, où il fait joindre l'agréable à l'utile. En un mot, ses feux sont autant de *pantomimes*, qui non seulement frappent les yeux, mais vont jusques à l'ame & la remuent. Telle est l'idée qu'on m'a donnée ici de cet artiste. Son emplacement ne lui permet pas de déployer ses talens en ce genre ; mais j'ai été enchanté d'une illumination en feux colorés, portée à un degré de perfection dûe à lui seul.

Le Sr. Torrè a encore eu recours à d'autres inventions, pour soutenir l'intérêt & la curiosité du public. Il a donné de petites *Pantomimes*, des *Cocagnes*, des *Concerts*, des *Loteries*. Ce seroient de foibles secours, d'ailleurs momentanés seulement, sans fond, abondant des *plus jolies & des plus brillantes filles de Paris*, qui se renouvelant sans cesse y attirent les amateurs en ce genre, & font de ce lieu une espece de *Bourse d'Amour*, où se négocient & se trafiquent ces effets galans. C'est, pour parler plus convenablement, un ferrail, où chacun suivant sa faculté vient *jetter le mouchoir* & se préparer une nuit voluptueuse.

Le *Wauxhall* du Sr. Torrè n'étant propre qu'aux plaisirs de la belle saison, son rival, le Sr. *Ruggieri*, obtint la permission de faire construire à la *Foire St. Germain* un *Wauxhal d'hiver*, qui s'est ouvert dès le *Carnaval* 1769. Celui-ci est un vrai palais de Fée (1) : ce n'est qu'or, azur & glaces ; mais il est en miniature, & ne peut gueres contenir que 1,500 spectateurs. Sa forme n'est cependant

(1) Il est du Sr. le Noir, architecte.

pas agréable ; il est en baignoire. La saison où il est en vogue & le peu de durée de ce spectacle, le soutiennent, d'autant qu'il jouit de l'avantage de survivre, ainsi que les spectacles forains, à la clôture des autres (1). Les femmes de qualité s'y rendent alors en foule, & y prennent le plaisir de la danse. C'est le seul qui présente ce coup d'œil, & où il ne soit pas malhonnête à une femme comme il faut de s'exposer ainsi en public.

C'est ici le moment de vous parler, Milord, d'un troisième *Wauxhall*, établi sur les boulevards neufs (2) depuis plusieurs années, mais qui étoit resté imparfait, par l'impossibilité qu'avoient éprouvé jusqu'alors les entrepreneurs d'en obtenir l'ouverture. La fête que vient de donner (3) M. l'ambassadeur de Sardaigne, en l'honneur du mariage du Prince de Piémont avec *Madame Clotilde*, leur a heureusement fourni l'occasion de retirer une partie de leurs frais en le louant à son Excellence, qui l'a fait finir & arranger de la manière la plus convenable pour son objet. Tout le monde est convenu que le local étoit dé-

(1) L'Opéra & les deux Comédies se ferment la veille du dimanche de la passion : les spectacles de la foire & le *Wauxhall d'hiver* ne se ferment que la veille du dimanche des rameaux.

(2) On appelle *Boulevards neufs* la partie du Sud, qui embrasse Paris depuis l'arsenal jusques aux invalides, qui a été arrangée & plantée depuis que les anciens ont repris vogue. Cette promenade, pour le sol, pour la vue & pour la régularité, est infiniment préférable à l'autre.

(3) Elle a eu lieu le 25 Août.

licieux , mais différentes circonstances ont contrarié les intentions de M. le comte de Viri. D'abord , quoiqu'il eût désiré qu'on prît les plus grandes précautions pour empêcher que la fête ne fût troublée par aucun accident finistre , quoiqu'en conséquence la police eût fait afficher plusieurs jours d'avance l'ordre & la marche des voitures , tant pour *l'aller* que pour le retour , aucun de ces arrangemens n'a été observé , il y a eu la plus grande confusion. On en a rejeté la faute sur M. le maréchal de Biron ; il s'étoit chargé de faire garder les passages par son régiment , qui a mal rempli ses ordres. Le tems n'a pas été favorable au feu d'artifice : une pluie survenue mal-à-propos a empêché qu'il ne fût tiré avec le succès désiré , ou plutôt l'a fait manquer tout-à-fait. Du reste , toute la cour s'y est rendue , la famille Royale , la Reine & même le Roi. Madame la nouvelle Princesse de Piémont y est restée plus tard , comme l'objet de la fête , & Mesdames ont voulu lui tenir compagnie. On ne s'est point apperçu en cette occasion que la première eût aucun regret de quitter la France. Elle avoit cette joie naïve d'une jeune personne , dont les sens commencent à s'ouvrir à tous les plaisirs. La foule n'étoit pas aussi considérable qu'on se l'étoit imaginé ; mais l'emplacement avoit des inconvéniens pour l'entrée & pour la sortie , qui gênoient beaucoup la circulation. Du reste , on ne s'est plaint que de la mesquinerie des gens de M. l'Ambassadeur , qui ont mal rempli ses ordres sans doute , ont laissé manquer les rafraîchissemens & ont fort mécontenté le public.

On a voulu, Milord, renchérir sur tous les Wauxhalls, dont je vous ai fait l'énumération, par un monument dont le nom seul devoit donner la plus haute idée. En effet, le mot Colisée, rappelant l'idée du Cirque élevé par Vespasien, décoré d'un grand nombre de statues & destiné aux fêtes dont les Empereurs amusoient le peuple Romain, ne pouvoit convenir qu'à un lieu magnifique & où tout répondroit à son titre. Telle fut l'opinion qu'on en conçut d'abord, puisque dès sa création (1) il fut regardé comme d'une importance assez grande pour que le roi voulût prendre soin lui-même (2) de la direction & de l'administration de ce spectacle. Sa première destination ne dérogeoit pas à cette sublimité. L'ouverture devoit s'en faire par la ville, qui avoit ordre de choisir ce local pour y donner telles fêtes qu'elle jugeroit à propos à l'occasion du mariage de M. le Dauphin, annoncé pour l'année suivante (3). Du reste, les Prévôt des marchands & Echevins étoient maîtres d'en faire usage dans les diverses occasions de réjouissances publiques, où ils voudroient déployer leur zèle & où les talens de leurs artistes auroient besoin de ce vaste emplacement.

La destination ultérieure & générale du Co-

(1) Par arrêt du conseil du 26 Juin 1769.

(2) C'est-à-dire le secrétaire d'état ayant le département de la maison du Roi, car en France tout se fait au nom de S. M. & S. M. ne fait rien. Au surplus, ces direction & administration devoient se faire de la même manière que celles de l'académie royale de musique.

(3) Il devoit avoir lieu au mois de Mai 1770.

lifée , dont la construction étoit évaluée à trois années de durée , consistoit à offrir des *Danses publiques* , des *Fêtes Hydrauliques* & *Pyrrhiques* , des *Fêtes Etrangères* & toutes autres qui ne seroient point de nature concurrente de celles de l'Académie Royale de musique & des Comédies Françoises & Italiennes.

Malgré ces annonces imposantes , le Colisée n'a pu servir au premier objet par des retards dans sa construction (1) , & il ne remplit le second que très-médiocrement. Les *Fêtes Hydrauliques* se réduisent à des joutes sur l'eau , c'est-à-dire , sur un bassin resserré , espèce de *crapaudière* ou de mare fangeuse , qui n'offre ni l'étendue , ni le jeu , ni le point de vue nécessaires à de pareils spectacles. J'entends regretter tous les jours les jeux Pléjens , institués par la ville (2) , & abolis par autorité supérieure , pour favoriser ce nouvel établissement. Ceux-là , outre l'amusement qu'ils procuroient au public , avoient une utilité réelle ; c'étoit , au milieu de ces farces , puériles en apparence , de former insensiblement d'excellens mariniers. Les *Fêtes Pyrrhiques* consistent dans des feux d'artifice , presque toujours uniformes , & souvent très-médiocres. Quant aux *Fêtes Etrangères* , on m'a parlé d'un *Couronnement de l'Empereur de la Chine* , qui étoit bien la plus plate chose qu'on pût voir.

(1) Malgré la condition absolue , imposée aux ouvriers , d'achever au plus tard leurs ouvrages au 15 Mai 1770 , le mariage de M. le Dauphin étant fixé au 16 , les travaux n'étant point achevés , l'ouverture n'a pu se faire alors , ni même en 1770.

(2) En 1768.

Ainsi le Colisée , réduit à sa juste valeur , malgré l'immensité du terrain , la beauté de l'architecture , la magnificence du décor , ne présente rien de plus attrayant que le *Wauxhall* , & celui-ci auroit empêché l'autre de prendre consistance , si la jalousie ne l'eût fait fermer. Ce n'est que de cette année , & par une grace spéciale de la Reine , que le Sr. Torré a eu la liberté de rouvrir son spectacle , plus à portée du public (1). D'ailleurs , l'influence ministérielle l'a longtems écarté du Colisée. Plus le duc de la Vrillière , excité par sa maîtresse , intéressée dans cet établissement , frappoit des coups d'autorité (2) pour forcer les oisifs à tourner leurs pas de ce côté-là , & plus on se roidissoit & l'on le désertoit. Encore même aujourd'hui ces propriétaires (3) se plaignent de n'avoir

(1) Le *Wauxhall* du Sr. Torré est sur les Boulevards du Marais , au lieu que le Colisée est hors de Paris & fort éloigné de plus des trois quarts des habitans de cette grande ville ; ce qui le rendra toujours incommode & désagréable au grand nombre , principalement aux gens qui n'ont point de voiture.

(2) On a empêché le concert spirituel d'avoir lieu dans le printems , dans l'été & l'automne , aux jours où vaquent les autres spectacles. On a forcé les marchands de la foire St. Ovide de se transporter à la place de Louis XV , voisine du Colisée. On en a avancé & retardé la durée , malgré l'incommodité du local , dans l'espoir que le Colisée en recueilleroit du monde. Enfin , sur la fin du regne de Louis XV , il étoit question d'abattre les arbres des boulevards , pour détruire cette promenade & exciter plus efficacement les habitans de Paris à en chercher une vers le Colisée. On a parlé plus haut de l'interruption des Jeux Pléjens.

(3) Ces propriétaires sont si honteux de leur folle

touché jusqu'à présent ni fonds ni revenus ; ils sentent que leur entreprise est une des plus folles qui aient été conçues depuis longtems ; qu'elle ne peut subsister sans la plus haute & la plus injuste faveur , & que même avec tous les secours qu'elle demande , elle doit les ruiner à la longue , s'ils ne se débarrassent des charges qui les accablent. C'est ce qui fait la matiere d'un procès très-compiqué , dont on m'a présenté les mémoires volumineux (1). Je n'ai pu que les parcourir , & ce que j'en ai tiré de plus clair , c'est que , d'après les plans du Sr. le Camus , architecte , élève de l'académie , présentés au roi & approuvés , ainsi que d'après son devis , la construction ne devoit revenir à la compagnie qui en faisoit les frais , qu'à 720,000 Livres ; qu'elle a déjà payé plus de 1,000,000 Livres ; & que , suivant les sommes demandées , montant à 2,675,507 Livres , il resteroit dû près de 1,600,000 Livres (2).

entreprise , qu'ils n'osent se nommer , & craignent de se faire connoître. Ils agissent par des prête-noms.

(1) Ils sont pour la plupart d'un Me. Oudet , Avocat très-prolix & très-obscur.

(2) C'est ce qui fait l'objet du procès. Les propriétaires veulent d'abord revenir contre ceux des terrains d'environ 16 arpens , loués par an 38,875 Liv. tandis que chacun d'eux auparavant ne rapportoit pas 120 Liv. par an. Ils veulent ensuite être indemnisés par certains ouvriers , auxquels ils attribuent toute leur perte , à cause du retard de leurs ouvrages , par d'autres qui ont contrevenu à leurs marchés dans la qualité de ces mêmes ouvrages. Enfin il est question de faire régler les mémoires de tous. Ils voudroient aussi se faire affranchir des 20,000 Livres de rétribution par an qu'ils doivent à l'opéra , ainsi que des vingtiemes , autres impositions & droits réclamés par les fermiers généraux.

Je n'ai pas manqué de visiter ce beau lieu. Il est grand, noble, élégant dans certaines parties; d'autres ne me paroissent pas proportionnées à l'ensemble. En général, il est trop vaste pour le nombre habituel des spectateurs, qui est au plus de 3,000 environ, & il en faudroit 40,000 pour le bien remplir.

Tous ces monumens du luxe & de la volupté françoise n'approchent pas d'une sorte de spectacle qui s'est établi naturellement & sans frais (1), bien supérieur, suivant moi, par l'aisance, la familiarité, l'abandon qui y regnent. Ce sont les promenades nocturnes du *Palais-Royal*, occasionnées par certains concerts, que des amateurs demeurant sur ce jardin, donnent après souper, & qui servent de prétexte aux voisins de descendre dans les allées, d'y amener leurs amis & d'y former une espece de bal, d'autant plus agréable qu'à la faveur de l'obscurité, sans l'incommodité du masque, on en a toute la liberté. Comme ces entours sont occupés par des filles d'opéra, par d'autres entretenues, par les courtisannes les plus célèbres & par des femmes galantes qui profitent volontiers de la facilité de l'incognito pour se livrer impunément aux aimables folies qu'il permet, il en résulte beaucoup d'avantures, dont les unes restent ensevelies dans l'ombre du mystère, dont les autres percent & font l'entretien du lendemain.

M. le comte d'Artois, qui a pris plaisir à ces modernes Saturnales, en augmente l'a-

(1) Il en coûte 1 livre 10 sols pour entrer au Wauxhall, au Colisée, &c. & quelquefois 3 livres.

grément & le concours. Il s'y rend presque tous les soirs : ce qui donne lieu à beaucoup de conjectures sur les motifs de cette assiduité de S. A. Royale. Bien des gens croient qu'elle en veut à une Dame de la suite de Madame la Duchesse de Chartres (1), & le grand nombre fait l'honneur à une fameuse impure (2) de la regarder comme l'objet des voyages du Prince.

Après vous avoir parlé, Milord, de ces divers théâtres de la lubricité Parisienne, je voudrois vous faire passer en revue les divinités principales qui en font les héroïnes. On pourroit en compter une centaine, toutes remarquables par leurs talens, par leur faste, ou par des anecdotes particulières. Mais ce tableau est si changeant, si mobile, qu'il faudroit le renouveler trop souvent. Il suffira de vous en citer quelques-unes, qui, ayant plus de consistance, ont acquis une célébrité plus durable, & dont les noms passeront à la postérité, comme ceux des *Rhodope*, des *Phriné* & des *Laïs*.

La première, qui m'ait frappé entre celles qui ne sont remarquables par aucun talent, est une que les autres courtisannes appellent *la Philosophe*. Voici ce qui lui a mérité ce titre auguste, & la manière dont j'ai appris son histoire.

J'étois, il y a quelques jours, au *Wauxhall* de *Torré* (3); je vis une jeune personne qu'on

(1) Madame la marquise de Genlis.

(2) La Dlle. Du Thé.

(3) Le 15 Juin 1776.

entouroit, qu'on suivoit, qu'on se montrait avec étonnement. Ne pouvant l'aborder, je montai sur une chaise, comme beaucoup d'autres, pour la voir. Je remarquai une fille d'une taille moyenne, rondelette, d'une figure assez régulière ; sa peau me parut décolorée dans les parties où le rouge ne l'animoit pas : ses yeux, quoique vifs, ne sembloient pas avoir tout leur feu : en un mot, je la pris pour une convalescente. Je demandai au comte de Lau*****, très au fait de la carte, quelle étoit cette beauté ? pourquoi elle caufoit une telle sensation ? „ C'est une héroïne d'amour, me „ répondit-il ; c'est une impure digne d'être „ née en Angleterre, qui a toute votre „ berté de penser & vient de le prouver. Elle „ se nomme Mlle. *Germancé*. Dans un accès „ de désespoir jaloux, se voyant abandonnée „ d'un officier aux gardes (1), dont elle étoit „ éperduement éprise, à qui depuis longtems „ elle prodiguoit ses caresses, elle n'a pu résister à sa douleur ; elle n'a trouvé parmi „ la jeunesse florissante qui lui faisoit la cour „ & l'entouroit, aucun mortel capable de le „ remplacer dans son cœur, ou de la consoler de cette perte. Elle a froidement résolu de se soustraire aux divers agrémens „ de la vie dont elle jouissoit, & elle a pris „ la nuit dernière une quantité d'opium, „ propre à l'endormir pour jamais. Avant de „ faire cette opération, elle écrit une lettre „ très-pathétique au perfide, où elle lui annonce cette fatale nouvelle, en lui déclara-

(1) Le marquis de Flamanville.

„ rant qu'il doit se regarder comme l'auteur
 „ de sa mort ; qu'elle n'existera peut-être
 „ plus lorsqu'il recevra son billet ; que ce-
 „ pendant si sa perte peut réveiller en lui
 „ quelque sentiment de pitié , elle exige qu'il
 „ se rende chez elle & recueille ses derniers sou-
 „ pirs. Le militaire a pris l'épître pour une
 „ plaisanterie : il n'a point voulu aller chez
 „ la délaissée , mais il y a envoyé un de ses
 „ amis , qui l'a trouvée trop véritablement en-
 „ tre les mains de la faculté , occupée à la
 „ rappeler à la vie. Après quatorze heures de
 „ tentatives , on a arrêté l'effet du poison : elle
 „ a reconnu son extravagance , & la voilà au-
 „ jourd'hui plus charmante , plus enjouée que
 „ jamais. Elle rit elle-même de son histoire ;
 „ elle apprend à toutes ses camarades que la
 „ mort n'est rien ; que le genre qu'elle a choisi
 „ est très-agréable ; qu'au moment où l'on
 „ s'endort on éprouve les sensations les plus
 „ délicieuses. Vous croyez bien que cette mo-
 „ rale répandue parmi les courtisanes ne fera
 „ pas fortune , mais elle leur donne une grande
 „ vénération pour Mlle. Germancé , & lui vaut
 „ cette dénomination grave & barbare de la
 „ *Philosophe.* ”

La façon obligeante dont ce Seigneur me
 fatistit sur ma demande , la connoissance parfaite
 qu'il a des filles de Paris & les sarcasmes ingénieux
 dont il assaisonne ses narrations , me
 donnerent l'envie de m'instruire par son entre-
 mise. Il me donna rendez-vous au Colisée ,
 lieu plus propre à me faire passer successivement
 sous les yeux tous les objets de ma curiosité , à
 me les désigner par ordre & sans la moindre con-
 fusion. Je vous rapporterai la prochaine fois

cette conversation, dont j'ai tenu note dans le tems, que je vais réduire en dialogue pour plus de clarté, en vous prévenant que je n'ai pu retenir toutes les faillies du comte, qui, ainsi que des éclairs rapides, m'ont ébloui, sans laisser dans mon imagination aucune trace de leur passage. Je me piquerai seulement d'être exact sur les faits.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, le 14 Septembre 1775.

*DIALOGUE entre M. le Comte de Lau*****,
& Milord All'Eye, au sujet des Filles les
plus célèbres de la Capitale.*

LE COMTE.

Le Colifée fera brillant aujourd'hui (1), Milord, on y attend le comte d'Artois, & toutes nos nymphes ne manqueront pas de s'y rendre, si elles n'y sont déjà, car l'assemblée me paroît nombreuse. Entrons dans l'intérieur.....

MILORD.

Qu'apperois-je, comte? vous pâlissez; vous soupirez à l'aspect de la première femme qui se présente!..... C'est Mlle. Arnoux, autant que je puis me la remettre.

LE COMTE.

Ah! Milord, je ne puis la voir sans être ému, tant l'habitude a de force sur nous! Est-il possible que j'aie été aussi longtems fol

(1) Le 18 Septembre.

de cette figure-là ; que je lui aie sacrifié la plus aimable , la plus jolie , la plus vertueuse de toutes les femmes !

M I L O R D.

A vous dire vrai , celle-ci n'a rien de merveilleux : une figure longue & maigre , une vilaine bouche , des dents larges & déchauffées , une peau noire & huileuse , je ne lui vois que deux beaux yeux.

L E C O M T E.

Eh , oui ! *deux beaux yeux n'ont qu'à parler : Delicta juventutis meæ ne memineris, Domine !*

M I L O R D.

Au surplus , elle est très-bien au théâtre ; elle a peu de voix , mais beaucoup d'onction , & d'ailleurs elle joue supérieurement comme actrice. On dit aussi qu'elle a de l'esprit.

L E C O M T E.

Surtout de celui qu'il me faut , du méchant , du poliflon.

M I L O R D.

On m'a raconté d'elle un calembour qui est bien dans le dernier genre & m'a beaucoup fait rire. C'est à l'occasion de Mlle. *Château-neuf* (1), de Mlle. *Château-vieux*, de Mlle. *Château-fort* & autres noms de cette espèce : *tous ces châteaux*, dit-elle, *sont des châteaux branlans.*

L E C O M T E.

Celui à Mlle. *Vestris* est aussi fort & plus fin. Cette danseuse émérite de l'opéra (2) plaisantoit,

(1) Celle là est encore à l'opéra , & fait quelquefois des rôles où elle chante seule.

(2) Elle s'est retirée en 1763. Elle est sœur du fameux *Vestris*.

fantoit Mlle. *Arnoux*, lorsque j'avois l'honneur de jouir de ses bonnes graces, sur ce qu'elle étoit grosse continuellement. Elle lui répondit : *ma chere camarade, une souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise*. Ce qui portoit à plomb sur cette Italienne, qui se van-toit d'avoir apporté de son pays la recette pour ne point faire d'enfans.

Sa réflexion, dans un cercle de ses semblables, à l'occasion de la mort de *Louis XV*, est d'une hardiesse qui ne peut se pardonner qu'à une pareille langue : *nous voilà orphelines de pere & de mere !* Il faut se rappeler que Madame la comtesse *Dubbarri* fut exilée au même instant.

Il m'en revient encore un autre, qui n'est qu'un sarcasme gai à l'égard de Mlle. Duplant, (1) alors entretenue par un boucher (2). Un gros vilain chien, tel qu'un marchand de cette espece en a ordinairement pour l'accompagner, avoit pénétré par hazard sur le théâtre de l'opéra : *tiens*, dit-elle à sa Consœur, *tiens, voilà un courier de ton amant*.

M I L O R D.

Elle soutient donc réellement sa réputation de fille à bons mots.

L E C O M T E.

Comme cela : elle est étourdie & imprudente. Elle hasarde tout ce qui lui passe par la tête, & dans le grand nombre de choses qu'elle se permet, il n'est pas étonnant qu'il ne s'y

(1) Chanteuse à l'opéra, faisant les grands rôles, ceux à baguette principalement.

(2) Un nommé *Colin*, qui s'est ruiné, dit-on, en se donnant les airs d'entretenir des filles d'opéra.

trouve quelques faillies heureuses : on oublie tout le mauvais ; celles-ci restent ; on en fait recueil. D'ailleurs, on lui en prête beaucoup.

M I L O R D.

Quel est ce jeune homme avec qui elle est ?

L E C O M T E.

C'est un élève de l'art des Vitruve, dont elle s'est amourachée, & qu'elle doit épouser, suivant le bruit public. Sur ce qu'on lui reprochoit de s'en tenir, après avoir vécu avec les plus grands Seigneurs, à un simple architecte : *que voulez-vous, s'est-elle écriée, tant de gens cherchent à ruiner ma réputation, il faut bien que je prenne quelqu'un pour la rétablir !*

Au surplus, on ne fait comment cela s'accorde avec le goût qu'elle affiche depuis quelque tems ; elle est scandaleusement rivale de Mlle. *Rausoux*.

M I L O R D.

Quoi ! de cette actrice de la Comédie Française, si renommée pour ses impudicités, qu'on appelle dans les curiosités de la foire (1), *la grande Louve*, ou *la Laye des bois* ?

L E C O M T E.

La voilà, pendant que nous en parlons. Elle est avec Mlle. *Virginie* (2), qu'elle promène en triomphe, comme un amant feroit à l'égard d'une maîtresse dont il s'honoreroit. Elle l'a enlevée à la première, & ce n'est qu'une

(1) Facétie qui a couru dans le tems de la foire *St. Germain*, où sous prétexte d'animaux rares qu'on y voyoit, on avoit désigné certaines courtisannes courues par des vices caractérisés.

(2) Chanteuse qui a débuté à l'opéra.

revanche. Elle sert tour-à-tour aux plaisirs infâmes de l'une & de l'autre.

Vive Mlle. *La Guerre* ! Elle est franche du collier. Voyez cette figure ronde & vermeille comme une rose : il y a plaisir à se ruiner pour un minois comme celui-là. C'est en faveur de cette actrice que le duc de Bouillon a mangé 800,000 livres en trois mois.

M I L O R D.

N'est-ce pas elle qui chantoit l'autre jour à l'opéra dans *Cythere assiégée* (1), lorsque la reine y est venue avec Madame *Clotilde* ? Elle m'a semblé avoir du talent, une jolie voix.

L E C O M T E.

Elle promet beaucoup. Savez-vous la chanson faite sur elle & son amant (2) ?

(Il chante)

Bouillon est preux & vaillant ,

Il aime *La guerre* ;

A tout autre amusement

Son cœur la préfère.

Ma foi , vive un chambellan ,

Qui toujours s'en va disant :

Moi , j'aime *La Guerre* ,

O gué ,

Moi , j'aime *La Guerre*.

Au sortir de l'opéra ,

Voler à *La Guerre* ,

De *Bouillon* , qui le croira ?

C'est le caractère.

Elle a pour lui des appas

(1) Ballet héroïque du chevalier *Gluck*.

(2) Elle est sur l'air : *Si le roi m'avoit donné Paris, sa grande ville, &c.*

Que d'autres n'y trouvent pas ;
 Enfin, c'est *La Guerre* ,
 O gué,
 Enfin, c'est *La Guerre*.

A *Durfort* il faut *Du Thé* ,
 C'est sa fantaisie :
Soubise , moins dégoûté ,
 Aime *La Prairie* ;
 Mais *Bouillon* , qui pour son roi
 Mettroit tout en désarroi ,
 Aime mieux *La Guerre* ,
 O gué ,
 Aime mieux *La Guerre*.

Pour que vous entendiez ce dernier couplet, il faut vous faire connoître les personnages. Je pourrois vous montrer le premier ici ; il ne manqueroit pas d'y être , s'il le pouvoit ; mais il a ordre du roi de rester dans ses terres , jusqu'à ce qu'il ait acquitté ses dettes. Une petite anecdote arrivée récemment n'a pu que contribuer à sa disgrâce ; il est grand partisan de Mlle. *Du Thé* , que je vais vous montrer tout-à-l'heure. Celle-ci étoit fort maltraitée dans la facétie que vous connoissez & que vous m'avez citée (1). Un auteur des boulevards (2) avoit imaginé d'en

(1) *Les Curiosités de la foire St. Germain*. Voici son article : No. 6. ,, *Machine*. Un très-bel automate curieux (c'est la Dlle. *Du thé*). Il représente une belle créature , qui fait tous les actes physiques , mange , boit , danse , chante & agit comme une personne naturelle , comme un corps animé , doué d'intelligence. Il dépouille un étranger proprement. On seroit flatté de le faire parler. Les connoisseurs y ont renoncé , les amateurs aiment mieux le faire mouvoir."

(2) Il se nomme Landrin.

faire une piece de théâtre pour *Audinot*. Le titre piquant avoit attiré beaucoup de monde à la premiere représentation. La princesse en question qui se montre à toutes les nouveautés de ce genre, y étoit. Elle fut cruellement attrapée de se trouver dépeinte de façon à ne pouvoir s'y méprendre : elle en tomba en pâmoison, en syncope. Cette aventure fit un bruit du diable parmi ses partisans, & le duc de Durfort, en qualité de son ancien chevalier, crut devoir en prendre la défense. Il s'arme de pied en cap pour sa dame, & moderne Dom Quichotte va trouver le directeur forain. Il veut absolument savoir quel est l'insolent qui a osé jouer Mlle. Du Thé. Heureusement pour le poëte menacé de la dangereuse ire du paladin, le Sr. Audinot tient bon. Alors elle retombe toute entiere sur celui-ci, il lui est enjoint d'être plus circonspect, & surtout de s'abstenir de mettre en scene la courtisane, à peine de voir son théâtre mis en pieces, réduit en poudre. Il s'est tenu pour dûment averti, & a fort bien fait de ne pas se jouer à cet étourdi.

Quant à *La Prairie*, elle est diablement verte & marécageuse. C'est le nom d'une de celles qui figurent dans la petite maison de M. le maréchal prince de Soubise, & qu'il prend plaisir à faire mettre nues. C'est le costume chez S. A. comme chez M. l'abbé Terrai.

M I L O R D.

Expliquez-moi, je vous prie, cette assimilation.

L E C O M T E.

Elle est relative à une historiette arrivée chez ce ministre, dans sa superbe maison de la

rue *Notre-Dame-des-champs*. Il la faisoit voir à une personne très-aimable , dont ce fatyre en rabat dévorait les appas. Celle-ci cherchoit surtout un lit superbe qu'on évalue à des sommes exorbitantes. Elle y arrive enfin , & trouve un tableau voilé qui s'ouvre & offre le plus beau corps de femme nue.... *Ah ! si donc , Monsieur l'abbé* , dit-elle en s'écriant : *Madame , c'est le costume* , répond-il de sang-froid , lui indiquant ainsi ce qu'exigeoit ce prêtre impudique des malheureuses associées à sa couche.

M I L O R D.

S'il se met de même , cela doit faire un beau contraste.

L E C O M T E.

Ah ! je vois la Du Thé..... Admirez cette tête magnifique.

M I L O R D.

C'est une beauté froide & muette , une figure moutonnière qui n'inspire rien.

L E C O M T E.

Vous avez raison. Il y a beaucoup plus de vanité que d'autre sentiment de la part de ceux qui achètent ses faveurs.

M I L O R D.

Mais comment cette fille a-t-elle fait fortune ?

L E C O M T E.

Comme beaucoup de marchands , par la vogue ; & cette vogue lui est venue d'avoir donné les premières leçons du plaisir à M. le duc de Chartres. Elle étoit alors simple *espalier d'opéra* , (1) sous le nom de *Rosalie*. Il étoit question de former le jeune prince avant son

(1) On appelle ainsi les chanteuses ou danseuses de chœurs.

l'mariage aux exercices de *Vénus*. Rosalie fut acceptée & mérita de recevoir des complimens de M. le duc d'Orléans. On a cru pendant quelque tems que M. le comte d'Artois avoit du goût pour elle ; ce qui a donné lieu aux rieurs de dire *que son altesse royale ayant eu une indigestion de biscuit de Savoye, venoit prendre du thé à Paris*. Ce quolibet a été bientôt répandu & a excité la rumeur générale. Le public en a conçu une si forte indignation contre cette impure, qu'à *Long-champ* (1) s'étant montrée dans un carrosse à six chevaux avec l'appareil d'une femme de la plus haute qualité, elle a été tellement entourée & huée, qu'elle n'a pu entrer en file & que son carrosse a été obligé de rétrograder ; il a fallu qu'elle s'en allât. Au fait, je crois bien que ce prince en a essayé, mais cela n'a jamais été loin ; cependant elle voudroit le faire accroire. Pour le persuader, elle plaissante depuis quelque tems sur un sylphe à ses ordres, qui lui fait tous les cadeaux qu'elle desire. Elle montre une infinité de bijoux venus ainsi d'une manière invisible,

(1) Long-champ est une abbaye dans le bois de Boulogne, qui dans la semaine sainte sert de point de ralliement à la promenade. Le prétexte d'aller à ténèbre, à ce couvent, où il y avoit de belles voix, avoit d'abord occasionné le concours. Mais les indécences des spectateurs ont depuis forcé à fermer l'église. Comme c'est, à proprement parler, la première promenade publique de l'année, que la cessation des spectacles rend alors les oisifs fort désœuvrés, on se rend en ce lieu, où l'on fait assaut de belles voitures. Les élégans en font faire de neuves pour y briller, & le luxe en est poussé à un point incroyable.

& par des réticences affectées elle donne à entendre que ce génie bienfaissant & son esclave est cet auguste amant.

MILORD.

J'appерçois une fille en grand bonnet , qui du reste annonce beaucoup d'opulence & de faste. On fait cercle autour d'elle.

LE COMTE.

C'est la pénitente *Granville* , qui sort de Ste. Pélagie & n'en est pas moins insolente , comme vous voyez. Ce couvent est une maison de force , où l'on met par ordre du roi les femmes coupables d'adultère , les filles d'un certain ordre qui ont forfait à leur honneur & les courtisannes de distinction qu'on ne veut pas confondre avec les raccrocheuses , qu'on envoie à l'hôpital. La première punition usitée à Ste. Pélagie est , suivant l'ancienne coutume , de raser celles qui y entrent. Voilà le sujet de cet embéguinement de malade de Mlle. Grandville. Du reste , elle doit être fort glorieuse ; c'est le roi lui-même qui a ordonné sa détention & son châtement. C'est un jugement digne de Salomon.

Cette coquine , ainsi que ses semblables , non contente d'être entretenue par un maître des requêtes (1) , entretenoit à son tour , ou du moins prodiguoit ses faveurs à un militaire , dont le premier avoit plusieurs fois exigé le sacrifice & toujours inutilement ; c'est-à-dire qu'on lui donnoit de belles paroles & qu'on voyoit en cachette l'amant préféré. Un jour le robin averti par ses espions , arrive & trouble le tête à tête. Le militaire prend

(1) M. Chaillon de Jonville.

fait & cause pour la nymphe : il s'échauffe , & dans sa fureur méprisante pousse son rival dans un cabinet qu'il referme sur lui : il le tient ainsi sous la clef , & afin qu'il n'en doute pas , le rend témoin d'une scene pour laquelle ordinairement on n'en prend point. S'étant réciproquement enivrés de leurs caresses , le couple amoureux met le comble à l'insulte en délivrant le prisonnier & en le persiflant de la façon la plus amere. On le renvoye enfin bien cathéchisé , & l'on l'exhorte à ne pas être aussi indiscret une seconde fois.

Cependant au bout de quelques jours Mlle. Granville fait des réflexions & sent de quelle importance il est de ne pas laisser échapper une aussi bonne proie : elle va chez l'amant ulcéré , elle convient de lui avoir manqué essentiellement , mais c'est par intérêt pour lui-même qu'elle l'a fait : elle craignoit que ce militaire violent ne poussât l'outrage à l'extrême vis-à-vis d'un magistrat sans armes & sans défense. Elle se repent amèrement d'avoir par son imprudence laissé aller les choses si loin : cela n'arrivera plus ; elle a ouvert les yeux & congédié pour jamais ce brutal.

De son côté , le maître des requêtes avoit aussi fait des réflexions & médité une vengeance cruelle. Pour mieux l'assurer il s'étoit proposé de pardonner en apparence cette fois-ci , comme tant d'autres , de reprendre ses droits auprès de la nymphe , mais de n'en user que pour transmettre à son rival un poison qu'il ne lui pouvoit administrer directement. Bref , il gagne sciemment la vérole , dans l'espoir de la communiquer à l'infidelle , qui en infectera l'auteur

de son ignominie. Par une providence bien mal dirigée tout semble concourir à faire triompher en amour la trahison & la perfidie. La courtisane est instruite à tems de cette scélératesse. Elle va chez son entreteneur & , sous quelque prétexte , elle découvre des signes non équivoques du virus vénérien qui coule déjà dans ses veines. Alors elle l'accable de reproches , elle lui prodigue les injures , les imprécations dans les termes les plus énergiques , & se retire en lui déclarant qu'elle va instruire tout Paris de son abominable conduite.

Le maître des requêtes , confondu de toute manière , n'a plus autre chose à faire que de se mettre entre les mains de quelque suppôt d'Esculape , & de renoncer pour jamais à sa maîtresse. Cependant il ne peut convenir décemment de son infâme vengeance ; il se prétend ainsi maltraité par l'objet de sa passion. En conséquence il a recours à M. le lieutenant général de police , pour se faire restituer environ 20,000 livres de billets qu'il a donnés à la courtisane. Le magistrat n'ose prendre sur lui de juger un pareil différend ; il en réfère au ministre , qui lui-même très-embarrassé en rend compte au roi : S. M. commence par exiler dans ses terres un magistrat sur le compte duquel roule une telle aventure : il déclare les billets bien & dûment acquis , mais pour la réparation du scandale & des mœurs outragées , il fait enfermer Mlle. Granville.

M I L O R D.

La décision est tout-à-fait judicieuse.

L E C O M T E.

Approchons de Mlle. Le Vasseur , qui sûrement dit quelque polissonnerie.

M I L O R D.

Qu'appellez-vous Mlle. Le Vasseur ? ou je me trompe , ou c'est *Rosalie* de l'opéra.

L E C O M T E.

Sans doute ; mais elle ne s'appelle plus ainsi ; vous ne devineriez jamais pourquoi elle s'est débaptisée. C'est depuis la comédie des *Courtisannes* du Sr. Palissot , où l'une des héroïnes s'appelle *Rosalie* ; la première n'a voulu avoir rien de commun avec celle-ci & a repris son nom de famille.

M I L O R D.

Elle est donc dans la réforme ?

L E C O M T E.

Elle est entretenue par l'ambassadeur de l'empereur.

M I L O R D.

Qui , M. le comte de Mercy-Argenteau ?

L E C O M T E.

Lui-même. Il en est fol : elle le mène comme elle veut. Il y a certains jours la semaine où ils soupent ensemble , mais personne de la maison n'en doit rien savoir. L'actrice a une porte de communication chez son excellence : alors on ne peut entrer chez M. l'ambassadeur , il est censé dans de grandes affaires.

M I L O R D.

Cette fille n'est pas jolie , elle est même laide ; mais elle a quelque chose d'enjoué qui peut séduire. La gentille personne avec qui elle est !

L E C O M T E.

C'est *Cléophile*. C'est aussi un membre du corps diplomatique ; elle a subjugué la gravité espagnole.

M I L O R D.

Ah ! c'est la maîtresse de comte d'Aranda ,

l'ambassadeur d'Espagne. Il est plaissant de voir cette enfant faire la loi à l'ancien ministre de S. M. Catholique.

LE COMTE.

Elle la lui fait parfaitement. A l'avènement de Louis XVI au trône, ce jeune prince ayant annoncé son respect pour la décence & les mœurs, son excellence crut devoir se conformer au goût du monarque & rompre avec cette fille; mais il n'en eut pas la force, & mit seulement plus de mystère dans son commerce. Cette ferveur d'hypocrisie étant passée, il a repris, comme les autres, son train ordinaire.

MILORD.

Elle a quelque talent, ce me semble : elle danse.

LE COMTE.

Oui, c'est une élève du séminaire d'Audiot.

MILORD.

Il se mêle donc du métier ?

LE COMTE.

Sans doute, mais en tout bien, tout honneur, avec le privilège de la police & sous l'inspection du ministère. Son spectacle, exécuté *par de petits enfans*, lui sert de prétexte : il forme ainsi au libertinage les jeunes filles presque au sortir du berceau, & ce qui feroit mettre une entremetteuse au carcan, est pour lui une source d'opulence & de protection.

MILORD.

Comment n'a-t-on pas fait attention à cela ? car enfin les loix doivent veiller à la sûreté des familles, à la conservation des mœurs, & la politique du moins devroit arrêter un libertinage qui tend à la destruction de la population, en

énervant, avant qu'ils soient formés, ces enfans des deux sexes.

LE COMTE.

Vous avez raison. L'archevêque de Paris a voulu clabauder. Mais enfin il nous faut des spectacles : *Panem & Circensès*. Pourvu que les peres & meres ne s'opposent point à de pareils enlèvemens, c'est à merveille, & cet ogre de *pucelages* n'a rien à craindre.

MILORD.

Vous me faites frémir !..... Soit, qu'on laisse une carrière libre aux cinq ou six nymphes que j'entrevois groupées ensemble, & qui me semblent toutes excellens sujets pour la population.

LE COMTE.

Vous avez bien raison : cela a tous ses crins : cela a fait ses preuves : il n'en est pas une qui ne soit mere de famille. C'est Mlle. *Felme*, avec *Fanfan*, *Renard*, *Julie*, *Lolotte*, *Lilia*, *Seiffret*. C'est le commun des martyres : elles brillent dans l'obscurité ; elles sont pour les talens nocturnes. Vous feuillerez cela pour quelques louis à votre aise.

MILORD.

Peut-être trop à l'aise, en effet.

LE COMTE.

Aimeriez-vous mieux Mlle. *Quincy*, ci-devant femme-de-chambre de Mlle. Du Thé, aujourd'hui sa semblable, sa camarade ? Voyez comme elles sont bien ensemble ! que c'est édifiant ! elles ne se méconnoissent ni l'une ni l'autre !

MILORD.

Je crois, ma foi, que voilà une femme honnête qui leur parle !

LE COMTE.

Si honnête que M. le duc de Sully vouloit lui confier l'éducation de ses enfans ; mais sa famille n'a pas jugé l'institutrice bonne, & a fait enfermer ce Seigneur, qui auroit pu faire quelque sottise plus grande.... C'est la *Fleuri Hocquart*.

MILORD.

Est-elle parente de ces Hocquarts dont je connois plusieurs ?

LE COMTE.

De très-près, car elle a couché longtems avec l'un d'eux. Elle en porte le nom, comme ces héros grecs ou romains, qui prenoient celui d'une ville ou d'une province conquise..... Tenez, en voilà une qui a le nom d'une dynastie de papes : elle s'appelle *Urbain*.

MILORD.

Elle a l'air bien sot, bien bête, bien dédaigneux, bien vain !

LE COMTE.

Elles sont à-peu-près toutes comme cela, plus ou moins, mais celle-ci excelle dans ces qualités qu'elle annonce.

MILORD.

Quelle est cette grande femelle, dont la majesté lubrique invite les amateurs ?

LE COMTE.

Vous la définissez bien. C'est Mlle. *Dubois*, ci-devant actrice de la comédie françoise, & qui a quitté le théâtre pour se livrer plus librement au métier..... Elle tient catalogue de ses amans pour ne les pas oublier : elle nous en comptoit la semaine dernière 16,527 ; & sûrement le nombre est augmenté depuis.

MILORD.

Vous plaiguez. Il y a peut-être vingt ans

qu'elle a commencé sa liste : ce feroit donc , à ne pas discontinuer , près de trois par jour ! & d'ailleurs , le tems des couches ! car je vois avec elle plusieurs enfans , qu'elle n'a pas fait faire par d'autres sans doute.

LE COMTE.

Tout cela est vrai. Mais si vous connoissiez son appétit ! elle met quelquefois les morceaux doubles pour aller plus vite.

MILORD.

Vous êtes bien méchant , Monsieur le comte ?

LE COMTE.

Non , elle vous le dira elle-même. Quand elle trouve deux amis de bon accord , elle couche avec eux à la fois pour n'en méconter aucun. D'ailleurs , elle est à toute main ; elle a une égale ardeur pour l'argent & pour le plaisir.

MILORD.

Mais voilà différens sujets de l'opéra , de la comédie françoise. Est-ce que les Italiens ne fournissent rien ?

LE COMTE.

Ils vivent tous comme de bons bourgeois : ils sont presque tous maris & femmes. Voulez-vous pourtant trouver une beauté de ce théâtre ? Allons vers la piece d'eau : j'ai apperçu *Colombe*.

MILORD.

Celle qui doit chanter dans *la Colonie* (1), & que nous avons entendu répéter ?

LE COMTE.

Oui , qui a du goût pour l'italien. C'est au

(1) Piece en deux actes , traduite de l'italien & mêlée d'ariettes , parodiée d'après la musique du Sr. Sacchini.

LE COMTE.

maréchal de Duras qu'on est redevable de cette acquisition. On n'en vouloit point; le public ne s'en soucioit pas, mais ce seigneur, qui a le tact fin, a prévenu qu'elle feroit plaisir. Il a fallu la recevoir....

Ici le comte chante *La, mi, re, la, mi, la.*

MILORD.

Vous n'êtes gueres honnête! vous chantez au nez de cette nymphe! que frédonnez-vous-là?

LE COMTE.

L'épithaphe d'un de ses amans. Il s'étoit excédé de débauches pour lui plaire. Il en périt; on grava sur son tombeau en notes de musique : *La, mi, re, la, mī, la.* Cette fille se nomme *Miré* : entendez-vous à présent ce calembour harmonique?

MILORD.

Il est singulier!

LE COMTE.

Regardez, Milord, ce charmant enfant. Devinez quel est son pere? Voyez comme il est fait à peindre. Quelles graces! Quelle souplesse dans ses mouvemens!

MILORD.

Mais il ressemble à sa mere avec qui il est apparemment. Elle n'est plus de la premiere jeunesse, mais elle a dû être charmante.

LE COMTE.

Aussi l'a-t-elle été. C'est la femme d'un violon, Madame *Montgauthier*, la maîtresse du danseur *Vestris* dont elle a eu cet amour. Elle a été compagne d'armes avec Madame la comtesse Dubarri, qui dans sa faveur ne l'a point méconnue & l'a toujours accueillie avec distinction.

M I L O R D.

Quel est ce gros garçon avec qui elle est ?

L E C O M T E.

C'est le frere du *Diou de la Danse* ; c'est le cuisinier, si vous voulez : c'est un Vestris. Celui-ci n'a d'autre talent que de bien manger. C'est le pourvoyeur de la famille. Il est si admirateur du danseur, que la dénomination dont il se sert dans ses extases en faveur de son frere, lui est restée.

M I L O R D.

Ah ! Comte, quelle araignée !

L E C O M T E.

Que dites-vous ! prosterner-vous plutôt. C'est Terpsycore elle-même. C'est Mademoiselle *Guimard*.

M I L O R D.

Ma foi, elle n'est bonne à voir qu'au théâtre.

L E C O M T E.

Il ne faut pas disputer des goûts. C'est une de nos courtisannes qui ait fait la plus grande fortune. Croyez qu'elle n'est pas de si mauvais aloi, puisque l'église en a voulu tâter. Demandez à M. l'évêque d'Orléans.

M I L O R D.

M. de Jarente, ce prélat renommé pour ses dissolutions, qui avoit la feuille des bénéfices ?

L E C O M T E.

Et c'est chez Mlle. *Guimard* qu'on alloit les payer. C'est ce qui faisoit dire à Mlle. Arnoux : *je ne conçois pas comment ce petit ver à soie est si maigre, il vit sur une si bonne feuille !* Au reste, je veux vous faire faire connoissance avec elle, surtout vous faire voir sa maison appelée *le Temple de Terpsycore* ; car si nos

courtisannes ne font pas bâtir des pyramides , comme les courtisannes Grecques (1) , elles font construire des demeures délicieuses , de petits palais , dont ne parlera pas l'histoire , mais où viennent s'engloutir autant de trésors que dans les vastes monumens de l'antiquité. Trouve-t-on à Athenes ou dans Rome une femme publique qui ait eu deux théâtres à la fois , comme celle-ci ? qui ait enlevé à la capitale les meilleurs acteurs des trois spectacles , pour les concentrer chez elle & les faire servir à ses amusemens (2) ? Voilà une sorte de luxe dont les folies anciennes ne fournissent aucun exemple.

M I L O R D.

Il faut en convenir : vous autres François avez fait de grands progrès dans la carrière de l'extravagance humaine. Mais sans vouloir vous le disputer , Londres vous fourniroit de bonnes anecdotes sur le compte de notre nation.

L E C O M T E.

J'en ai vu maintes preuves durant mes voyages chez vous. Ce qui pourroit même vous donner grand droit à la concurrence , c'est qu'on compte peu de vos courtisannes enrichies aux dépens des François , & que les nôtres , au

(1) L'histoire ancienne parle d'une courtisane (*Rodope*) , qui de ses grands biens , acquis à Naucrates , où elle avoit exercé son métier , fit bâtir une des fameuses pyramides d'Egypte.

(2) Il a fallu , dit-on , une défense des gentilshommes de la chambre pour empêcher les coryphées des comédies Française & Italienne d'aller jouer chez Mlle. Guimard , parce qu'ensuite ils se reposoient & ne jouoient pas pour le public.

contraire , se trouvent en grand nombre , chargées de vos dépouilles.

M I L O R D.

Ce qui vous fait emporter la pomme sans contredit de ce côté-là , c'est Madame Dubarri. Mlle. l'Ange passant sans interruption du bordel sur le trône , des bras des laquais dans ceux du monarque ; culebutant le ministre le plus puissant & le plus redoutable ; opérant le renversement de la constitution de la monarchie ; insultant à la famille royale , à l'héritier présomptif du trône & à son auguste compagne , par son luxe incroyable , par ses propos insolens , à la nation entière mourant de faim , par ses profusions vaines , par les déprédations connues de tous les roués qui l'entourent ; voyant ramper à ses pieds non-seulement les grands du royaume , les ministres , mais les princes du sang , mais les ambassadeurs étrangers , mais l'église canonisant ses scandales & ses débauches. Voilà le dernier période de la corruption , de l'asservissement , de l'infamie , parce que ce n'est pas le vice d'un seul , mais l'avilissement & l'opprobre de tous.

L E C O M T E.

Il me paroît , Milord , que vous crayonnez furieusement dans la maniere angloise , quand vous vous en mêlez. Songez que nous ne sommes pas venus ici pour parler morale.

M I L O R D.

Pardon ! c'est que les extrémités se touchent.

L E C O M T E.

Voilà bien du tumulte ! c'est sans doute le comte d'Artois qui arrive.

MILORD.

Comme toutes ces filles se mettent en armes sur son passage!

LE COMTE.

Depuis l'exemple de Madame Dubarri dont vous parliez à l'instant, elles ont une furieuse émulation..... Tenez, voilà de la chair fraîche qui tenteroit tous les capucins du monde.

MILORD.

A vous dire vrai, ces figures sont ravissantes. Ce sont deux anges véritables. Est-ce la mere qui est avec elles.

LE COMTE.

C'est leur marraine: c'est la présidente *Brisson*, la vice-gérante de la *Gourdan*, qui triomphe de son éclipse, & profitera du tems pour la supplanter.

MILORD.

Les jolis minois qu'elle conduit & semble nous proposer!

LE COMTE.

Je ne connois point cela; c'est du neuf, certainement.

MILORD.

Peste, que c'est friand!

LE COMTE.

L'eau déjà vous en vient à la bouche! allons, Milord, détournez vos regards & suivons notre entretien.

MILORD.

Je m'en tiens-là, comte. Nous ne trouverons sûrement rien qui vaille ces beautés naïves..... J'ai presque dit ces vierges!

LE COMTE.

Oui, des vierges, comme *La Chanterie*.

Mais, comte, elles s'en vont ! suivons-les donc.

LE COMTE.

Ecoutez avant cette anecdote. Cette La Chanterie étoit autrefois une fille des chœurs de l'opéra, d'une beauté rare, ingénue, un ange femelle. Les peintres la prenoient pour modèle. Un d'eux, chargé de peindre une mère du Christ pour le tableau d'un maître-autel, avoit eu recours à sa tête, & l'avoit rendue très-ressemblante. Un anglois qui visitoit les curiosités de nos églises, mais avoit parcouru auparavant celles de nos spectacles, & en avoit recueilli des fruits amers, appercevant cette belle tête, calquée sur celle de La Chanterie, s'écria avec surprise : *ah ! voilà la Vierge qui m'a donné la chaude p.... !*

M I L O R D.

Vos historiettes sont charmantes ; mais je n'écoute plus rien, je suis ferru. Il faut que nous soupions avec ces élèves de Madame Brillon, aux risques de trouver une nouvelle La Chanterie.

LE COMTE.

La génération n'en est pas interrompue. Allons, je veux être votre Mentor. Je vais vous aboucher avec la présidente, mais je vous moriginerai, & toutes les fois qu'il vous prendra envie pendant le repas de toucher à quelque mets dangereux, je serai impitoyable, comme le médecin de Sancho, je vous le ferai enlever.

M I L O R D.

Quand nous y ferons, nous verrons. Pressons-nous, si S. A. R. en avoit desir !

Ne craignez rien ; il y en aura pour tout le monde. Mais , Milord , on ne peut vous fuivre ! Vous êtes d'une ardeur. Ah ! Madame Brissón , si vous aviez une copieuse pacotille de pareilles marchandises , vous nous auriez bientôt conquis toute l'Angleterre !

LETTRE X.

Sur l'Entrée de Madame la Comtesse d'Artois à Paris.

QUOIQUE cette cérémonie , Milord , ne semble devoir se pratiquer qu'envers le souverain & son auguste compagne , l'usage en France est qu'elle s'étende à toute la famille royale. Ce peuple est tellement idolâtre de ses maîtres , qu'il cherche à les multiplier le plus qu'il peut , & les voit se reproduire avec joie dans tous les personnages qui ont droit à le devenir. Depuis longtems il n'avoit joui de ce spectacle , lorsqu'en 1773 il en a été dédommagé par les entrées successives du Dauphin & de la Dauphine , du comte & de la comtesse de Provence. En 1774 , celle du comte & de la comtesse d'Artois étoit annoncée : la maladie & la mort de Louis XV ont retardé cette fête successivement jusqu'à ce moment. Aussi les Parisiens n'ont rien perdu au retard ; ils en ont même eu deux pour une. La grossièreté de Madame la comtesse d'Artois n'ayant pas permis à la princesse d'accompagner son époux , il a fait seul son entrée

au mois de Mars dernier (1). On m'a dit que le cérémonial avoit été le même que celui pour *Monsieur*, alors comte de Provence; c'est-à-dire que cette Altesse est venue comme fils & non seulement comme frere de roi. Vous avez vu dans les gazettes les détails de ces diverses cérémonies, qui sont toujours les mêmes, & où elles sont consignées de la façon la plus étendue. Je ne vous en répéterai pas le récit relativement à l'entrée de Madame la comtesse d'Artois, & je ne vous ferai part que de ces anecdotes particulières dont les papiers publics ne font pas mention, qui échappent à la connoissance du grand nombre, & font la partie la plus intéressante de ces sortes d'événemens nationaux.

D'abord on a prétendu que la reine, affligée des préparatifs considérables faits par la ville pour la réception de sa belle-sœur, a imaginé qu'ils feroient plus superbes que ceux de sa propre entrée comme Dauphine : qu'une sorte de jalousie commune à tout le sexe (& les plus grandes princesses n'en sont pas exemptes) avoit donné de l'humeur à S. M., qui se rejetant sur la précipitation avec laquelle on accéléroit une journée fatigante pour l'accouchée, nouvellement relevée, avoit témoigné son zèle à cet égard trop vivement ; que son altesse royale en avoit été émue, & qu'il en étoit survenu une révolution, cause du retard (2). Une sensibilité plus belle, au gré des courtisans qui connoissent mieux le cœur de S. M., a été le principe de cette tracasserie. Elle a craint que

(1) Le 7 Mars 1775.

(2) L'entrée avoit d'abord été fixée au 25 Septembre, & a été remise au 30.

la vue d'une princesse , mere de l'héritier présomptif de la couronne jusqu'à présent en seconde ligne , ne lui enlevât à elle-même quelque chose de l'affection des Parisiens. Sa crainte s'est accrue quand elle a su le desir qu'avoit la comtesse d'Artois d'avoir avec elle le nouveau-né , & de l'associer à son triomphe. C'est à quoi la reine s'est surtout opposée , sous des prétextes étrangers & plausibles. Enfin toutes les difficultés étant levées, la cérémonie a eu lieu.

La princesse a parcouru dans sa marche le long circuit d'usage. Dans le commencement sérieuse , timide & préoccupée d'autres choses , elle n'a pas semblé prendre garde à la foule qui l'entouroit ; ce qui a glacé le public & retenu ses acclamations , les démonstrations diverses de sa joie & de sa tendresse. Ce n'est qu'au bout d'un très-long tems qu'on a fait sentir à Madame la comtesse d'Artois combien le peuple étoit affligé de son indifférence apparente ; qu'un signe de tête seulement de sa part vivifieroit les spectateurs tristes & silencieux. S. A. Royale s'est prêtée avec bonté à ce conseil , elle a salué tout le monde avec affection , & les applaudissemens ont recommencé pour ne plus finir.

Entre les corps qui figurent à ces sortes de spectacles , celui des *Poissardes* (1) ne doit point être omis : elles se distinguent toujours aux fêtes publiques. Ces femmes grossieres ont une gaieté franche , qui n'est altérée par aucun respect humain , qu'on se plaît même à encourager

(1) Par ce mot on entend ici une communauté de femmes qui vendent le poisson.

encourager , en leur permettant toutes les faillies qu'elle leur suggere , & qu'augmente , qu'aiguise d'ordinaire la liqueur forte (1) dont elles font un usage habituel , & dont elles redoublent les doses en ces jours solennels. La circonstance étoit propre à fournir à leur imagination des jeux de mots orduriers & licencieux : à travers leurs chants bruyans , accompagnés de danses & de gestes expressifs , j'ai retenu les couplets suivans :

Célébrons tous à Paris
Un vaillant enfant de France :
Au moment qu'il entre en danse ,
Zeste , il vous a fait un fils !
C'est un vi c'est un vi
C'est un vigoureux mari !

Sa moitié que nous voyons ,
On diroit qu'elle n'y touche ,
Mais en nuptiale couche
A des talens non moins bons.
Le beau con le beau con
Ah ! le beau concert , dit-on.

Pour chanter les deux époux
En riant Bacchus s'avance : (2)
Déjà dans la cuve immense ,
S'entassent ses raisins doux.
Allons fou allons fou
Allons , allons fouler tous.

Je ne fais , Milord , si vous penserez comme moi ; mais dans ce mauvais Pont-neuf je

(1) C'est-à-dire l'eau-de-vie.

(2) La saison des vendanges a effectivement eu lieu de meilleure heure cette année.

n'ai du moins pas trouvé de fadeur , & j'y remarque une liberté polissonne digne de la populace angloise. Ceux composés par ordre de la police (1), encore plus bêtes, étoient fades à faire vomir. Je ne vous en citerai qu'un, pour que vous puissiez en juger :

Vantons en ce beau jour les fortunés époux ,
 Les hautes vertus du pere ,
 Et les appas de la mere ,
 Ses yeux vifs , brillans & doux :
 Chantons aussi d'Angoulême ,
 Son esprit , sa grace extrême ;
 Il a déjà , ma foi ,
 L'air d'un grand roi !

Ce grand roi , d'un pied six pouces , bavoit alors dans sa barcelonette (2) & infectoit ses couches. O François , que vous êtes plats & bas dans votre adulation ! qui peut être sensible à vos louanges , puisque vous les prodiguez également & à ceux qui les méritent & à ceux qui ne les méritent pas , & quel-

(1) Elle a des poètes à ses gages , auxquels elle commande ainsi des vers à chanter dans les occasions importantes , soit pour exalter la joie de la nation dans ses succès , dans ses réjouissances & fêtes publiques , soit pour la consoler & la distraire durant ses calamités. Ces chansonniers , comme vous le présumez bien , ne sont pas pris dans une sphere brillante. Il y avoit autrefois le cocher d'un M. de Vertamont qui en étoit le coryphée.

(2) On appelle de ce nom l'espece de couverture dont est enveloppé dans sa corbeille un enfant nouveau-né : c'est un vêtement substitué au maillot , depuis la nouvelle éducation adoptée ici , graces à l'Emile de M. Rousseau.

quefois aux personnages les plus dignes de votre mépris & de votre exécration !

Quoi qu'il en soit, je remarquai peu de politique de la part de M. d'Albert dans cette occasion. Il ne pouvoit ignorer la sensibilité de la reine, qui, quoique mal-fondée, étoit à ménager. En faisant chanter les louanges de la princesse, il auroit dû ne pas faire appuyer sur le nouveau-né. Il faut plutôt mettre cette inadvertance sur le compte des subalternes, chargés de lire & de revoir ces vaudevilles des rues, qui ne faisant attention qu'à l'héroïne du jour, crurent devoir laisser passer tout ce qui pouvoit flatter & réjouir davantage la comtesse d'Artois.

Ce qui mit le comble à mon dégoût, ce fut le lendemain en entrant dans un café, pour déjeuner avec une mignonette (1), de recevoir, en attendant qu'elle fût prête, une piece de vers imprimée, à l'occasion de la fête de la veille. Ces vers portoient au bas : par la muse limonadiere (2). C'étoit la maîtresse du lieu. On me dit qu'elle étoit en possession de célébrer ainsi tous les rois, reines, princes & princesses de France ; qu'elle avoit même chanté le roi de Prusse, l'Impératrice-reine, &c. & qu'elle avoit reçu en récompense des présens de tous ceux qu'elle avoit loués. Je jugeai que la louange avoit donc quelque chose de bien enivrant, quelque mal préparée qu'elle fût : je haussai les épaules & conseillai à la muse limonadiere de

(1) Termes des cafés de ce pays-ci, pour désigner une demi-tasse de chocolat.

(2) Son nom est Madame Bourette.

continuer à faire de mauvais vers, tant qu'on les lui payeroit bien ; mais surtout de faire de meilleur chocolat , si elle vouloit avoir ma pratique.

Adieu , milord ; on parle de faire une grande opération au ministre de la guerre , qui pourroit bien lui être funeste. Vous en ferez des nouvelles.

Paris , ce 5 Octobre 1775.

LE T T R E X I.

Sur M. le maréchal du Muy , sur son ministère & sur sa mort.

C E qu'on avoit craint , Milord , est arrivé. M. le maréchal du Muy est mort. En attendant qu'on lui ait nommé un successeur , & que j'aie à vous parler du saint du jour , il faut vous entretenir de celui-ci , qui pourroit l'être longtems , à en croire ses partisans , & même quelque jour faire des miracles pour ceux qui y ont foi. Il s'est fait périr comme un sot ; mais engagé dans le combat , il l'a du moins soutenu avec courage. Atteint depuis quelques mois de coliques , il consulta le frère Côme (1) & se fit fonder. On reconnut qu'il avoit une pierre , mais non adhérente. Ce ministre , quoiqu'il n'ait pas souffert depuis , qu'il pût même aller en voiture &

(1) Feuillant très-renommé pour la taille de la pierre , dont il est parlé dans l'*Observateur Hollandois*.

monter à cheval sans ressentir de douleur, voulut se débarrasser d'un ennemi dont la présence l'inquiétoit & lui faisoit envisager un avenir plus sinistre. Il préféra de se faire opérer sur le champ. Le voyage de Fontainebleau approchoit, la saison & la circonstance lui paroissant également favorables, il prend congé de S. M.; il lui dit qu'il fera dans trois semaines à son service, ou dans le tombeau. Il convient du jour de la catastrophe avec l'opérateur. Il est indiqué au 9 de ce mois, jour de St. Denis. Le matin, le frere Côme se rend en fiacre, escorté d'un médecin, son ami (1), à l'hôtel du malade. Ils sont fort surpris de voir un cordon-bleu sortir de chez lui à cette heure, accompagné d'un nombreux domestique. Ils approchent: c'étoit le maréchal. Le religieux lui témoigne son étonnement, lui demande s'il a changé d'avis? Le comte du Muy lui répond que c'est fête, qu'il va à la messe & qu'il fera ensuite à sa disposition. Il l'engage à se rendre toujours au lieu indiqué, à ne point se laisser voir à Madame la maréchale & à l'attendre. Placé sur le lit de douleur, il subit la cruelle opération durant sept minutes (2); supplice d'une longueur extraordinaire, occasionné par la pierre, qui étoit friable & s'étoit cassée en huit morceaux. On admira la constance du

(1) Le docteur Grandclas.

(2) On a dit dans Paris, & répété dans les papiers publics, que cette opération avoit duré 36 minutes, ce qui est absurde; il n'est aucun malade qui pût soutenir un supplice aussi long. Ceux qui ont parlé ainsi, y comprenoient les préparatifs & les suites du pansement de l'opération.

patient pendant tous les détails de l'extraction : mais son courage n'étant pas épuisé , il dit à l'opérateur de ne point se lasser , de bien visiter , qu'il fait souffrir.

Une autre scène affreuse se passoit durant cet intervalle. Madame la maréchale , qui n'étoit point instruite de la résolution de son mari , que celui-ci avoit été voir avant d'aller à l'église pour mieux la tromper , par un de ces pressentimens dont on ne peut rendre raison , vient pour entrer dans l'appartement de son époux. Les ordres étoient donnés de la retenir & de lui sauver un spectacle qu'elle n'auroit peut-être pu soutenir. L'opposition nouvelle qu'elle rencontre , & la vue du manteau du Feuillant la mettent tout de suite au fait & dans un état de désespoir inconcevable. Ce n'est qu'après que la crise est passée qu'il lui est permis de voir le comte , auquel on annonce bientôt son état critique , le danger où il est. Sa fermeté ne se dément point : il demande les secours de l'église , & il meurt le lendemain de l'opération. La tête de sa tendre épouse se perd ; elle tombe dans le délire , elle se jettoit par la fenêtre , si l'on ne l'eût retenue.

Telle a été la fin d'un ministre sur lequel j'ai voulu rassembler le plus de faits & d'anecdotes qu'il m'a été possible , pour satisfaire votre curiosité & entrer dans vos vues philosophiques. Voici ce que m'en a raconté un officier très-instruit , qui le connoissoit beaucoup & que j'ai cru impartial.

„ M. du Muy doit principalement sa fortune
 „ à feu M. le Dauphin , dont il avoit l'honneur
 „ d'être le menin ; c'étoit celui de ses courti-
 „ sans que ce prince aimoit le plus. Il avoit pris

„ la plus grande confiance en lui : il le regar-
 „ doit comme un homme d'un génie supérieur ;
 „ & avoit une forte de vénération pour ce
 „ Mentor , qui s'est surtout manifestée à la mort
 „ de son maître. On a trouvé dans ses papiers
 „ une priere à Dieu qu'il récitoit tous les jours ;
 „ il y demandoit à l'être suprême de lui conser-
 „ ver longtems M. du Muy pour l'aider un
 „ jour de ses conseils lorsqu'il seroit sur le trône.
 „ Celui-ci de son côté , cherchant à se rendre
 „ digne du poste brillant qui lui étoit destiné ,
 „ non-seulement s'étoit perfectionné dans tou-
 „ tes les connoissances de son métier , mais avoit
 „ voulu en acquérir dans les autres parties dont
 „ un homme d'état doit être instruit. Il avoit
 „ parcouru successivement , par ordre & aux
 „ dépens de M. le Dauphin , les différentes pro-
 „ vinces du royaume , & s'étoit mis au fait du
 „ local & de leur administration. Il étoit fort
 „ respecté à l'armée , & a bien rempli les diverses
 „ fonctions qui lui ont été confiées comme offi-
 „ cier général. On ne peut assurer ce qu'il au-
 „ roit fait étant chef , s'il étoit pourvu de l'é-
 „ tendue de capacité nécessaire pour les grandes
 „ opérations : la dévotion puérile & minutieuse
 „ dont il suivoit trop les petites pratiques dé-
 „ taillées , faisoit craindre que son esprit ne s'en
 „ fût affoibli & rétréci. Il étoit grand ami de
 „ l'ordre & de la discipline , ce qui découloit
 „ nécessairement de son caractère religieux. Il
 „ avoit présidé à un fameux conseil de guerre
 „ tenu à Lille (1), où trente-trois officiers du
 „ régiment Royal-Comtois avoient été cassés &
 „ condamnés à des détentions plus ou moins

(1) Le 12 Juillet 1772.

„ longues pour cause d'insubordination envers
 „ deux chefs (1), contre lesquels ils avoient
 „ formé un parti, dressé, signé & envoyé des
 „ mémoires féditieux & calomnieux. Quelque
 „ juste que parût cet acte de rigueur par l'aveu
 „ même des coupables, il s'étoit rendu désa-
 „ gréable à toute l'infanterie, qui avoit pris
 „ fait & cause dans cette querelle.

„ Dès le précédent regne il avoit été ques-
 „ tion de confier le département de la guerre
 „ au comte du Muy, lors de l'exil de M. le
 „ duc de Choiseul (2). On le fonda, mais
 „ il se refusa constamment à toute faveur
 „ venant d'une cour corrompue. Il comprit
 „ combien il y feroit déplacé & ne voulut
 „ point fléchir le genou devant l'idole, com-
 „ me il l'auroit fallu ; c'est-à-dire, recon-
 „ noître Madame Dubarri pour sa protectri-
 „ ce & en devenir le très-humble serviteur.
 „ Les choses ayant changé de face, il l'a
 „ accepté sous le roi actuel, encore a-t-il
 „ fallu le solliciter à plusieurs reprises (3) ;
 „ il ne s'est rendu qu'aux instances réitérées
 „ du monarque, au tendre attachement qu'il
 „ devoit au pere de S. M., dont elle s'est pré-
 „ value pour le déterminer.

„ Il n'a pas eu le tems de se signaler beau-
 „ coup dans ce ministère. Il y a cependant
 „ rendu diverses ordonnances qui feront épo-
 „ que, soit d'après le système adopté par son

(1) Mrs. de la Motte-Gessard, lieutenant colonel, & de Chemault, major.

(2) En Décembre 1770.

(3) M. le comte du Muy a été nommé secrétaire d'état de la guerre en Juin 1774. Il étoit alors à Lille.

„ prédécesseur (1), soit d'après ses propres
 „ observations. Celle de l'artillerie (2) est très-
 „ importante; elle est d'autant plus sage qu'elle
 „ a été rédigée dans des conférences tenues
 „ sur cette partie par les militaires les plus
 „ distingués & par des maréchaux de France.
 „ C'est un code immuable, concernant le corps-
 „ royal (3), qui en embrasse la composition
 „ & le service dans tous ses détails; il ter-
 „ mine les longs démêlés élevés entre M. de
 „ Valliere & M. de Gribeauval (4), deux ri-
 „ vaux, dont les principes opposés avoient
 „ partagé les membres de ce corps savant.
 „ Ceux du premier, tenant à l'ancienne mé-
 „ thode, sont rejetés en grande partie, &
 „ les autres prévalent, comme plus confor-
 „ mes aux méthodes adoptées par les puissances
 „ contre lesquelles nous sommes plus ex-
 „ posés à combattre (5).

„ Je ne parle point de diverses ordonnan-

(1) Le duc d'Aiguillon s'étoit engoué d'un certain baron de Pirch, officier Allemand, qui prétendoit avoir le secret des manœuvres de la tactique du roi de Prusse.

(2) En date du 3 octobre 1774: elle a 149 pages *in 4*.

(3) C'est ainsi que le corps de l'artillerie est désigné par excellence.

(4) Les deux premiers officiers du corps royal, c'est-à-dire inspecteurs généraux; le marquis de la Valliere, avec le titre de directeur général; M. de Gribeauval, avec celui de commandant en chef le corps des mineurs.

(5) Sans entrer dans les détails trop longs de cette théorie, en général, on a adopté la méthode d'avoir une artillerie plus courte, plus légère, conséquemment plus aisée à manier, & pouvant fournir un service plus rapide.

„ ces qui ont paru au mois de Mai dernier :
 „ (1) je m'arrête à celle de même date, plus
 „ volumineuse, concernant l'infanterie. Elle
 „ fit un bruit du diable dans le tems parmi nous
 „ autres : c'étoit un coup de politique essen-
 „ tiel dans la circonstance. Le duc de Choi-
 „ seul, qui ne cherchoit qu'à se procurer des
 „ créatures, en multipliant les graces, sans
 „ s'embarraffer de la charge énorme qui en
 „ résultoit pour l'état, avoit accordé à une
 „ multitude de capitaines de cavalerie ou d'in-
 „ fanterie retirés, le brevet de colonel ou
 „ de lieutenant-colonel, qui les faisoit courir
 „ concurremment au grade de brigadier. Le
 „ nombre s'en étoit accru de 1,000 à 1,200.
 „ Tous ces êtres amphibies, dégagés des em-
 „ barras du service subalterne, attendoient
 „ avec impatience le moment du sacre pour
 „ le reprendre dans un ordre supérieur. Il
 „ étoit difficile que le ministre de la guerre,
 „ à une pareille époque, ne répandît les fa-
 „ veurs du roi. Il se trouvoit embarrassé de
 „ tant de concurrens ; il en étoit obsédé, pres-
 „ sé ; il étoit accablé de représentations à cet
 „ égard ; il avoit peine à les recevoir. Il au-
 „ roit bien voulu regarder ces officiers com-
 „ me hors du cours ordinaire des graces, mais
 „ le nombre en étoit si grand, & quelques-
 „ uns méritoient à tel point, qu'il craignoit

(1) Toutes datées du 26 Avril, concernant le régi-
 ment de royal Corse, celui de royal Italien, les régi-
 mens d'infanterie Allemande d'Alsace & de Bouillon,
 & pour mettre la légion de Corse sur le pied des au-
 tres légions Françaises, sous le nom de légion du Dau-
 phiné.

„ de se voir la main forcée : il n'osa lutter
 „ de front contre tant d'aspirans recomman-
 „ dables ou par leur naissance, ou par leurs
 „ entours, ou par leurs services, ou enfin
 „ formidables par leur multitude ; il rusa, il
 „ imagina de faire ordonner par S. M. que
 „ leur service pour monter au grade supé-
 „ rieur, & même pour celui de colonel ou
 „ de lieutenant-colonel, ne courroit qu'au-
 „ tant qu'ils seroient en activité pendant un
 „ tems déterminé (1). C'est ainsi que d'un
 „ trait de plume il répondit à tous leurs mé-
 „ moires, en les annullant.

„ Il réformoit dans cette ordonnance d'au-
 „ tres abus introduits par le duc de Choi-
 „ seul, tel que celui des majors, qu'il pre-
 „ noit indistinctement parmi les officiers les
 „ moins expérimentés, & même qui, dans sa
 „ façon de voir, devoient être choisis entre
 „ les plus jeunes. On ne pourra plus monter
 „ à ce grade important dans la hiérarchie mi-
 „ litaire, qu'après vingt ans de service.

„ En un mot, un esprit de justice & de

(1) Six ans en tems de paix & trois ans en tems de guerre. En conséquence il fit enjoindre à tous les brigadiers, colonels, lieutenans-colonels, & autres, qui sans être retirés n'avoient pas de service, de se conformer à la nouvelle ordonnance, suivant laquelle ceux qui prétendent aux grades doivent reprendre leurs premières fonctions, & rester en activité pendant le tems prescrit pour mériter les graces qu'on leur a accordées. Lille, Strasbourg & Metz étoient les trois places où ils devoient se rendre. Le ministre de la guerre espéroit par-là se débarrasser de beaucoup de ses officiers qui ne se conformant pas au réglement auroient ainsi renoncé d'eux-mêmes à leurs avantages.

„ sévérité semble avoir été l'ame de cette or-
 „ donnance bien essentielle pour rétablir la
 „ discipline parmi notre noblesse énervée. Le
 „ secrétaire d'état de la guerre n'ayant de
 „ longtems à accorder de graces , toutes épui-
 „ sées par ses prédécesseurs, voulut se distin-
 „ guer par l'austérité de son ministere.

„ Quant à son ordonnance derniere (1),
 „ concernant l'exercice de l'infanterie Fran-
 „ çoise, accompagnée de cartes en quantité
 „ pour figurer les diverses évolutions des
 „ troupes dans tous les cas, on ne peut en-
 „ core asseoir aucun jugement sur les inno-
 „ vations qu'elle présente : on ne pourra pro-
 „ noncer pertinemment qu'après qu'elle aura
 „ été méditée, digérée & mise en pratique
 „ par les connoisseurs. Mais il s'ensuit très-
 „ évidemment que le gouvernement compte
 „ sur une profonde paix pour avoir le tems
 „ de perfectionner ces changemens. Peut-être,
 „ au surplus, ne seront-ils jamais exécutés,
 „ car dans ce pays-ci chacun veut donner du
 „ sien, & faute de conseils établis dans les di-
 „ vers départemens, ils prennent respective-
 „ ment une autre face sous un autre ministre.

„ Il est fâcheux que la mort de celui-ci l'ait
 „ empêché de développer tout son système &
 „ d'en mettre en activité les différentes parties.
 „ Il avoit une roideur bien essentielle dans une
 „ pareille place. Vous en allez juger par une
 „ anecdote qui vous en donnera l'idée. Suivant
 „ la nouvelle discipline qu'il avoit introduite
 „ parmi les troupes, les colonels, qui s'absen-
 „ toient fort aisément de leurs régimens, font

(1) En date du 30 Mai 1775.

„ obligés d'y rester six mois de suite. M. de Mont-
 „ taufier, colonel du régiment de Chartres,
 „ traitant ce règlement comme de bagatelle,
 „ s'étoit contenté, il y a quelques mois, d'é-
 „ crire au maréchal du Muy pour lui demander
 „ un congé, & étoit arrivé presqu'aussitôt que
 „ sa lettre. Le ministre instruit de sa venue, va
 „ trouver le roi, lui porte des plaintes contre
 „ cet officier, fait voir le danger de son exem-
 „ ple d'insubordination, au moment où il
 „ s'agit de mettre en vigueur une ordonnance
 „ importante. Le monarque convaincu de
 „ cette vérité, écrit sur le champ de sa main au
 „ duc de Chartres pour qu'il ait à nommer un
 „ colonel à son régiment, parce qu'il vient
 „ de demander à M. de Montaufier la démission
 „ de cette place (1).

(1) Cet acte de rigueur fut comparé à celui que le
 ministre avoit exercé auparavant contre un Sr. Baudard,
 premier commis des bureaux de la guerre, chargé des
 maréchaussées. M. le comte du Muy l'ayant jugé très-
 reprehensible dans sa conduite, se contenta de le re-
 mercier. On trouva qu'il n'y avoit pas de proportion,
 & que l'homme de plume, coupable d'un abus de con-
 fiance, devoit être puni exemplairement & par peine
 afflictive.

Il y en avoit encore moins, avec un autre trait de
 justice & de discipline militaire porté à l'excès par le
 maréchal du Muy.

Peu de jours avant qu'il subît l'opération dont il est
 mort, un déserteur avoit été condamné à Cambray à
 passer par les armes. L'archevêque de cette ville s'in-
 téressa pour le coupable & obtint un sursis, jusqu'à ce
 qu'il eût pu envoyer en cour pour demander la grace
 qu'il étoit assuré d'obtenir. En effet, la reine ayant
 bien voulu intercéder pour ce malheureux, remit le bon
 du roi pour cette grace au parent de M. l'archevêque,

„ Tant de sévérité & d'économie des graces
 „ du roi ne devoient pas rendre M. du Muy
 „ agréable à notre corps, accoutumé aux pro-
 „ digalités de M. de Choiseul, plaissant de
 „ la bonhomie du marquis de Monteynard,
 „ flatté des caresses du duc d'Aiguillon. Au
 „ moins étoit-on forcé de rendre justice à sa
 „ sincérité vis-à-vis les officiers qui sollici-
 „ toient des graces. Il ne les amusoit point par
 „ ce que l'on appelle de l'eau-bénite de cour,
 „ & quand il ne pouvoit accorder ce qu'on lui
 „ demandoit, il le déclaroit promptement &
 „ irrévocablement. Il ne ménageoit personne
 „ dans ce cas-là, & n'avoit fait qu'augmenter
 „ ainsi l'éloignement de la reine pour lui. Cette
 „ majesté lui avoit demandé plusieurs choses,
 „ qu'il avoit cru injuste d'accorder, parce
 „ qu'il ne se regardoit que comme le dépositaire
 „ des récompenses militaires, & chargé
 „ de ne les distribuer qu'au mérite.

„ Cette princesse ne l'aimoit pas déjà. Elle
 „ avoit pris des impressions défavorables con-

à qui le courier avoit été adressé. Mais lorsque ce parent alla demander la signature nécessaire du ministre de la guerre, M. du Muy en signant, *parce que le roi avoit accordé la grace*, témoigna son mécontentement du sursis, & ajouta que, vu la contravention aux ordonnances pour le délai limité de l'exécution des jugemens, il feroit casser, à son premier travail avec le roi, celui qui avoit présidé ce conseil de guerre. La mort de M. du Muy survenue dans ces entrefaites a sauvé l'officier, trop facile, ou, pour mieux dire, assez humain pour avoir cru que les loix ne doivent pas toujours être inflexibles, & qu'elles peuvent se plier quelquefois au sentiment naturel de commisération pour nos semblables.

„tre lui , en le voyant accepter un ministère
 „qu'elle auroit désiré faire rendre à son favo-
 „ri , le duc de Choiseul. Son excessive dévo-
 „tion n'étoit pas propre à le faire goûter d'une
 „reine jeune , aimable & ne respirant que le
 „plaisir. Enfin , son extérieur dur & repoussant ,
 „son défaut de graces & d'aménité dans ses
 „refus , le lui avoient rendu absolument
 „odieux. Cette aversion avoit encore été
 „augmentée par les efforts du comte du Muy
 „pour empêcher d'être compris dans la pro-
 „motion des maréchaux de France , qui de-
 „voit avoir lieu au sacre du roi , le duc de
 „Fitz-James , que cette Majesté portoit avec
 „la plus grande ardeur & qui cette fois l'em-
 „porta sur le ministre (1).

„ Il faudroit , pour l'honneur de celui-ci ,

(1) Voici l'anecdote. Le duc de Fitz-James , par ses entours auprès de la reine , avoit surpris la faveur de S. M. au point de l'engager à solliciter pour lui auprès du roi le bâton de maréchal de France , comme un dédommagement des commandemens de Languedoc & de Bretagne qu'on lui avoit ôtés successivement , en punition , ce semble , d'avoir témoigné trop d'attachement à l'autorité & de zèle pour le souverain. Il est constant que le roi gagné avoit fait écrire à cet officier général par M. le comte de Maurepas , une lettre , où ce ministre lui marquoit de la part de S. M. qu'il seroit compris dans la première promotion à son rang pour cette dignité. Le comte du Muy , indigné de cette intrigue , marqua au duc son éloignement pour lui laisser accorder une pareille grace au préjudice de ses anciens , tous aussi bons serviteurs du roi que lui ; il l'assura qu'il alloit s'en plaindre à S. M. & qu'elle étoit trop juste pour ne pas révoquer une grace surprise à sa religion. Ce qui fut fait. Le roi fit retirer la lettre , & peu de jours après M. de Fitz-James n'en fut pas moins maréchal de France.

„ pouvoir rayer de l'historique de son adminis-
 „ tration cette promotion (1). Je ne saurois
 „ vous rendre tous les brocards lancés contre
 „ ceux qui y furent compris , dont aucun n'a-
 „ voit pardevers lui d'action à mériter cet hon-
 „ neur. Les Noailles surtout étoient l'objet de la
 „ dérision générale , d'autant qu'il n'y avoit
 „ point d'exemple d'une telle faveur accordée
 „ en même tems à deux freres. Quant à M.
 „ du Muy , il s'excusa modestement d'avoir
 „ passé sur le corps de son frere & d'autres offi-
 „ ciers de distinction , ses anciens , en disant
 „ que le roi l'avoit exigé. On ne lui tint pas
 „ compte d'une raison aussi mauvaise ; il eut
 „ sa part des quolibets. Le nombre de sept au-
 „ quel se montoient les promus , prêtoit in-
 „ finiment aux sarcasmes. On voulut d'abord
 „ les comparer aux sept planettes , mais on
 „ ajouta qu'on ne voyoit point de *Mars*. On
 „ les assimila plus heureusement aux sept pé-
 „ chés capitaux , & voici comme ils furent ca-
 „ ractérisés : le duc d'Harcourt , la *pareffe* ; le
 „ duc de Noailles , *l'avarice* ; le comte de Nico-
 „ lai , la *gourmandise* ; le duc de Fitz-James ,
 „ *l'envie* ; le comte de Noailles , *l'orgueil* ; le
 „ comte du Muy , la *colere* ; & le duc de Duras ,
 „ la *luxure* (2).

(1) En date du 30 Mars 1775.

(2) Ce dernier ayant été élu de l'académie Françoisse dans le même tems , on fit contre lui une épigramme plus sanglante encore. La voici :

Duras invoquoit à-la-fois
 Le dieu des vers & le dieu de la guerre :
 Il réclamoit le prix de ses vaillans exploits
 Et de son savoir littéraire :

„ Comme les vers donnent plus de grace &
 „ plus de force à un bon mot, qu'ils se retien-
 „ nent plus aisément, un poète plaifant voulut
 „ en quelque forte rassembler tous les farcaf-
 „ mes débités à ce fujet, roulant généralement
 „ fur l'impéritie de ces militaires, & en expri-
 „ mer la quinteffence dans le quatrain fuivant :

Réjouiffiez-vous, ô François !
 Ne craignez de long-tems les horreurs de la guerre :
 Les prudens maréchaux que Louis vient de faire ,
 Promettent à vos vœux une profonde paix !

„ Vous concevez par tout ce que je viens
 „ de vous rapporter des actes du miniftère
 „ de ce maréchal dans fa partie, qu'il ne fera
 „ pas regretté de fon corps. Il ne le fera pas
 „ davantage de la magiftrature, quoiqu'il
 „ n'eût rien en apparence de commun avec
 „ elle. Comme il avoit été initié dans le con-
 „ feil (1) au moment où l'on agitoit l'impor-
 „ tante question du rétabliffement des cours
 „ de justice, qu'on favoit l'efpece de véné-
 „ ration qu'auroit pour fon avis le roi, pé-
 „ nétré de la confiance que fon augufte pere
 „ avoit eue en ce Mentor, le chancelier n'a-
 „ voit pas manqué de chercher à le circonvenir
 „ & à le mettre dans fon parti. Il le trouva favo-
 „ rablement difpofé. Le comte du Muy avoit

Tous deux par un fuffrage égal ,
 Ont fatisfait fa noble envie ;
Phébus lui dit : je te fais maréchal :
Mars lui donna place à l'académie.

(1) Il avoit été fait miniftre le 3 Juillet 1774, moins de fix femaines après fa promotion à la place de fecretaire d'état.

„ le cœur trop élevé pour n'être pas ennemi du
 „ despotisme , mais il détestoit les parlemens.
 „ Son attachement au clergé , aux jésuites ,
 „ étoit le principe de cette antipathie , & il
 „ est certain qu'il a combattu de son mieux
 „ pour éluder le rappel & la réunion des ma-
 „ gistrats. Cette conduite étoit motivée par
 „ sa conviction intime du danger pour l'au-
 „ torité royale de se rétracter & de revenir
 „ sur ses pas. Et cette crainte qu'il a inspi-
 „ rée au jeune monarque , n'a pas peu con-
 „ tribué à faire mettre dans l'édit de réta-
 „ blissement les clauses irritantes & contra-
 „ dictoires dont il est rempli. Les patriotes
 „ n'ont donc pas beaucoup de larmes à lui
 „ donner de leur côté ; cependant ils le re-
 „ grettent comme un ministre *honnête-homme* ,
 „ ce qui n'est pas un petit éloge.

„ Le clergé est le corps vraiment affligé de
 „ cette perte , en ce que M. du Muy , con-
 „ jointement avec M. de Vergennes , le sou-
 „ tenoit dans le conseil contre les attaques
 „ de M. Turgot & de M. de Malesherbes ,
 „ qui ne font rien moins que dévoués à cet
 „ ordre , qui voudroient réduire ses préroga-
 „ tives & ses usurpations , & le mettre dans
 „ l'impossibilité de s'opposer aux vues salu-
 „ taires qu'ils ont pour le bien public.

„ Ce maréchal de France a exigé d'être
 „ enterré simplement dans le caveau qu'il avoit
 „ demandé à feu M. le dauphin mourant , la
 „ permission de faire faire à Sens , aux pieds
 „ du prince. Il étoit fort attaché à ce mo-
 „ nument ; il le visitoit tous les ans , & y
 „ descendoit avec la même aisance qu'il en-
 „ troit dans son hôtel. Voici l'épitaphe , qu'un

„ poète lui a faite , & digne d'être gravée sur
 „ sa tombe :

Sincere dans les cours , austere dans les camps ,
 Stoïque sans humeur , généreux sans foiblesse ,
 Le mérite à ses yeux fut la seule noblesse.
 Sous le joug du devoir il fit fléchir les grands ;
 Méprisant leur estime en bravant les blessures ,
 Il obtint leur estime en bravant leurs murmures.
 Juste dans ses refus , juste dans ses bienfaits ,
 Il n'eut point de flatteurs & ne voulut pas l'être :
 Il fut & le censeur & l'ami de son maître.
 Placé près d'un héros , objet de nos regrets ,
 Leurs mânes dans ce temple habitent confondus.

L'état leur doit un double hommage :

L'un fut le Caton de notre âge ;

L'autre en eût été le Titus !

„ M. le maréchal du Muy ne laisse point d'en-
 „ fans. Il s'étoit marié depuis son élévation au
 „ ministère à une fille de qualité (1), chanoi-
 „ nesse étrangere , ancienne connoissance , pour
 „ laquelle il avoit conservé une tendre amitié ,
 „ mais dont il ne pouvoit espérer beaucoup de
 „ lignée. Cet hymen étoit une affaire de con-
 „ venance pour sa place , & ne devoit vraisem-
 „ blablement rien déranger à son plan de vie
 „ de privation & d'austérité.

„ Quoi qu'il en soit , Madame la maréchale
 „ n'est pas moins inconsolable de cette perte.
 „ Elle en est tellement pénétrée , qu'elle a
 „ supplié le roi de reprendre l'hôtel de Cam-
 „ bray (2) à l'arsenal , que S. M. avoit donné

(1) Mlle. de Blanchard , chanoinesse de Nuys.

(2) Appellé ainsi , comme bâti par un archevêque de
 Cambray : c'étoit le frere du duc de Choiseul. Le roi
 a donné l'hôtel au comte de Saint-Germain , & il sera
 dorénavant la demeure des ministres de la guerre.

„ à M. du Muy, & qu'elle avoit conservé à sa
 „ veuve. Son projet est de se retirer dans un
 „ couvent & d'y finir ses jours.”

Ici, Milord, finit la conversation que j'eus avec ce militaire, par laquelle je terminerai aussi ma lettre, en vous annonçant qu'il est comme décidé que le comte de Saint-Germain est désigné pour le remplacer. On est allé le chercher. Autre sujet fécond d'une nouvelle lettre, lorsque j'aurai rassemblé mes matériaux.

Paris, ce 26 Octobre 1775.

L E T T R E X I I .

De deux Lettres sur le compte d'un Sr. de Vaines, premier commis des finances & l'homme de confiance de M. Turgot.

JE ne m'étois pas pressé, Milord, de vous parler du libelle qui excite votre curiosité, parce que sa rareté m'avoit empêché de le lire. Aujourd'hui que je le possède, ainsi que la fuite, je puis vous en rendre compte, & vais le faire avec d'autant plus de soin que tous deux ont tour-à-tour causé la plus grande sensation, & sont regardés comme enfantés par une cabale puissante, pour culebuter le ministre, en dévoilant les turpitudes de l'homme qu'il a jugé par son choix le plus propre à le seconder dans ses opérations patriotiques. Il faut d'abord vous résumer l'histoire du personnage. Vous savez qu'on est toujours attentif à fouiller dans l'origine des gens parvenus, soit que cela con-

sole l'amour-propre de ceux qui envient leur fort, ou serve d'exemple aux hommes obscurs que le desir de faire fortune anime & tourmente. Je trouve ce récit dans la première lettre dont il s'agit (1). Je me contenterai d'en extraire les faits, qui m'ont été confirmés par des gens impartiaux, & j'en écarterai tout ce qui n'est qu'injure ou méchanceté.

On s'accorde à dire que son pere étoit un nommé Vaines, laquais d'un premier commis (2) du trésor royal. Ce laquais avoit une assez jolie femme, domestique dans la même maison, qui plut à son maître & lui donna l'enfant dont il est question aujourd'hui. Pour jouir plus à l'aise de cette concubine, il se débarrassa du mari & conserva le nouveau né dont il voulut prendre soin. Cependant, le pere putatif expulsé se poussa & fit une petite fortune (3). Le fils ne fut pas moins heureux, après avoir cependant essuyé de petites traverses que ses espiégleries (4) lui oc-

(1) Elle a pour titre: *lettre d'un profane à M. l'abbé Beaudeau, très-vénérable de la scientifique & sublime loge de la franche économie.*

(2) M. Duvergier.

(3) L'auteur du libelle prétend que le laquais Vaines, ayant voulu faire l'insolent, avoit été congédié par M. Duvergier: qu'il étoit entré ensuite laquais chez un M. Chaumont de la Galaisière, intendant de Lorraine, qui peu après le fit son valet de chambre, puis lui confia la recette des terres, qu'il avoit dans le Perche, & enfin lui procura la recette des gabelles de Bellême, & que Vaines maria une fille à un gentilhomme pauvre.

(4) L'auteur du libelle les qualifie de tours d'escroquerie.

caſionnerent. Il fut d'abord enfermé à Charenton (1). Cette punition ne le corrigea pas. Ayant recouvré ſa liberté il ſe fit comédien. Le pere , qui avoit perdu de vue ſon fils , fut bien étonné de le retrouver à Lyon , faiſant le rôle d'*Oroſmane* dans la tragédie de *Zaïre*. Il voulut l'arracher à cet infâme métier : ſes exhortations ne purent rien , mais les ſiflets du public opérèrent davantage : il ſentit qu'il n'avoit pas aſſez de talent pour vivre dans ſon nouvel état ; il eut recours aux protecteurs de la famille. M. de Chaumont , alors Intendant de Limoges , le prit dans un de ſes bureaux , d'où il le fit paſſer à un petit emploi de fermes (2). Là , il ſe trouva dans ſon élément ; il ſe rendit recommandable auprès d'un fermier - général (3) , diſtingué par ſon zele & ſon âpreté , par ſon intelligence à augmenter les droits de la ferme ; ce qui lui a fait donner l'épithete caractéristique de *grand extenſeur* , à-peu-près comme à Rome on diſoit , *Scipion l'Africain* , *Scipion le Numantin* , ou plutôt *Fabius le Temporifeur* , *Caton le Cenſeur*. Le publicain en chef trouvant dans ſon ſuppôt les diſpoſitions les plus heureuſes à l'extension , pour mieux ſe l'attacher le maria (4) & le plaça comme ſous-chef dans ſes bureaux. En 1770 le Sr. Vaines fut nommé directeur des domaines de Limoges. M. Turgot

(1) Priſon aux environs de Paris , où l'on met les fous , ſoit au phyſique , ſoit au moral.

(2) A un contrôle des domaines.

(3) Le Sr. Poujaud.

(4) A la fille d'un nommé Salverte , du bureau de M. Poujaud , aujourd'hui fermier-général.

étoit alors intendant de cette ville. Il se livroit avec ardeur à ses expériences économiques. Le nouveau parvenu comprit que la meilleure façon de gagner ses bonnes grâces , étoit de se faire initier aux mystères de la secte dont le commissaire départi étoit un des coryphées : il voulut être reçu *garçon économiste*, & travailla sous ce fameux maître à répandre la *science*. Un an après, l'occasion s'étant présentée de briller sur un plus grand théâtre (1), le Sr. Vaines en profita ; & pour répondre à la dignité de son entreprise , il se fit appeler de Vaines. Il étoit à attendre le moment de se pousser plus loin , lorsque M. Turgot a été nommé contrôleur-général (2), & ce ministre ne jugeant personne plus digne de sa confiance , lui a donné la place de premier commis des finances.

La grande idée qu'on avoit de l'un a d'abord influé sur l'autre. On étoit si indigné du faste & de l'insolence du Sr. le Clerc, son prédécesseur , qu'on a été enchanté de le voir expulsé. Le Sr. de Vaines a dans son début affiché beaucoup de simplicité & de modestie : il se conformoit par cette hypocrisie au goût de son protecteur & se rendoit agréable au public. Quant à ses talens, il a caché sa nullité sous un air capable : il a fait répandre par ses émissaires qu'il étoit un homme de lettres ; qu'il avoit travaillé à des morceaux de l'encyclopédie ; que son génie actif & pénétrant le rendoit propre à tout. Au fond , com-

(1) Le Sr. Poujaud, fermier général des domaines, proposa à M. l'abbé Terrai de mettre son protégé Vaines à la tête de la régie que formoit le contrôleur-général des domaines de Bretagne.

(2) Le 24 Août 1774.

me il sentoît son insuffisance , il a jugé nécessaire de ne pas dégoûter l'homme (1) dont il avoit besoin pour se diriger , celui qui seul pouvoit le conduire dans le labyrinthe où il entroit ; personnage d'ailleurs infatigable au travail , un cul de plomb , en terme du métier , en qui quarante ans de routine & d'expérience suppléoiént aux grandes vues , à l'étendue des lumières ; qui , à tant de titres , avoit droit plus que personne à la place qu'occupoit cet intrus. Il a fallu en conséquence caresser l'amour-propre de ce commis dur & récalcitrant , le choyer , le séduire , l'éblouir par de belles promesses ; & c'est ici que la duplicité du parvenu s'est développée au plus haut degré. Une fois assuré de ce Mentor , il s'est évertué pour son compte , il a développé son ardeur pour la fortune dans toute son énergie. Je n'entrerai pas dans le détail de toutes les friponneries de diverses especes que récapitule l'auteur de la lettre : ce que je puis vous assurer , c'est qu'ayant été aux informations chez ceux qu'il cite comme ses garans , les faits se sont trouvés exacts : c'est que ce premier commis a déjà cent mille livres de rentes ; c'est qu'on lui reproche beaucoup d'insolence (2),
de

(1) Le Sr. Mélin.

(2) Suivant l'auteur de la lettre , M. l'abbé de la Galaisière avoit écrit au Sr. de Vaines pour le féliciter sur son avènement au poste de premier commis des finances. Celui ci ne lui répondit point. Le premier se plaignit de cette ingratitude envers le fils d'un bienfaiteur. Le Sr. de Vaines voulut lui faire des excuses que ne reçut point l'abbé : il se contenta de lui conseiller d'être plus exact à répondre à ceux qui lui faisoient l'honneur de lui écrire.

de dureté , de forfanterie , de fourberie , c'est qu'on dit qu'il est faux comme un jeton , qu'il ment comme un laquais , & qu'enfin il ne vaut pas mieux que les Cromot & les le Clerc (1).

C'est au milieu de toutes ces plaintes qu'a été lancé le libelle dont il s'agit (2). Vous jugez avec quelle faveur il a été accueilli. L'adresse de l'écrivain de séparer le maître du disciple , de rendre justice à M. Turgot sur la pureté de ses intentions , en prétendant seulement que sa religion a été surprise par ce personnage patelin , dont il suit la vie depuis le berceau jusqu'à présent , n'a servi qu'à donner plus de véhicule à sa méchanceté , en la faisant parvenir jusques chez les partisans du ministre , intéressés à lui deffiller les yeux.

Du reste , les ennemis nombreux de l'accusé , non-contens de lire l'ouvrage , l'ont colporté , l'ont répandu en profusion dans les sociétés. On n'auroit jamais soupçonné un tel acharnement contre un subalterne , car enfin ce tout-puissant de la finance n'est qu'un sous-ordre. On imagine que c'étoit une tournure des rivaux du ministre , qui ne pouvant l'inculper directement , le taxoient ainsi ou d'un aveuglement extrême , indice d'un esprit borné , ou d'une foiblesse impardonnable dans un homme en place. C'étoit si vraisemblable , les faits articulés en outre étoient si précis & si détaillés , qu'on s'attendoit d'un jour à l'autre à voir une justification authentique de la part du Sr. de Vaines. Autrement on regar-

(1) Deux premiers commis des finances , ses dépensiers.

(2) Il est daté du 1^{er} Juillet 1775 , & a paru en Août.

doit comme inévitable de la part du ministre de faire une punition exemplaire sur un hypocrite démasqué. On convenoit généralement , quant à son origine , dont dévoiloit la bassesse , que cette découverte , toujours sensible pour l'amour-propre , ne fait que plus d'honneur au mérite personnel , lorsqu'il est accompagné de cette modestie qui sied si bien à tout le monde & surtout aux hommes nouveaux.

Il n'est arrivé rien de ce qu'on espéroit. On s'est contenté de faire beaucoup de recherches contre l'auteur & les distributeurs du pamphlet ; de mettre tout en combustion dans la librairie pour les découvrir ; d'arrêter différentes personnes soupçonnées (1). Enfin , M. Turgot , après avoir lu jusques à quatre fois le libelle , a sans doute jugé fort innocent son confident , puisqu'il a déterminé S. M. à créer ou rétablir en sa faveur une charge de lecteur de sa chambre. Il a prétendu , par cette grace éclatante , faire connoître à la nation la fausseté des imputations dont on le chargeoit. Il a cru cette réparation suffisante , & y a joint une épître , qu'il a autorisé le Sr. de Vaines à répandre.

Dans cette lettre , qui n'est rien moins que ministérielle , au contraire , très-longue & très-affectueuse , il lui annonce cette nouvelle charge , & l'en félicite comme d'un dédommagement des chagrins que lui ont causé ses en-

(1) Le Sr. Ducroc , secrétaire de M. d'Alembert , a été renvoyé par ce philosophe , comme ayant participé au débit de l'ouvrage ; craignant des poursuites ultérieures , il s'est enfui. On a mis en prison différens col-porteurs , entr'autres un nommé Bourgeois , qui avoit la clef de ce secret politique & littéraire.

vieux par leurs calomnies. Elle a paru si singulière & si flatteuse, que beaucoup de gens ont jugé que le premier commis l'avoit écrite & composée, & que son défenseur, par une collusion honteuse, l'avoit adoptée & signée. Je vous en envoie une copie, Milord, & vous en jugerez (1). Quant au libelle, il prouve que

(1) Voici cette lettre, en date du 18 Septembre.

„ Je vous apprends avec le plus grand plaisir, Monsieur, que le roi a bien voulu vous assurer la place de lecteur de sa chambre, & y attacher les mêmes entrées qu'aux charges de lecteurs du cabinet. J'ai cru devoir proposer à S. M. de vous donner une marque publique de la satisfaction qu'elle a de vos services, dans un moment où l'on cherche à vous déchirer par un libelle infâme. ”

„ Vous n'avez pas besoin de justification, mais ayant vu que les auteurs ou fauteurs de ce libelle imaginent pouvoir accréditer auprès de moi leurs mensonges par une multitude de lettres anonymes, je me devois à moi même de montrer authentiquement mon mépris pour leurs calomnies atroces. Il est dans l'ordre que nous y soyons exposés, vous, tous ceux qui ont quelque part à ma confiance, & moi peut-être plus que personne. Trop de gens sont intéressés au maintien des abus de tout genre, pour que tous ne fassent pas cause commune contre quiconque s'annonce pour vouloir les réformer. Attendez-vous à des ennemis très-ardens & très-multipliés : attendez-vous qu'ils employeront les armes qu'ils savent manier, le mensonge & la calomnie. Il faut s'armer contre eux de courage & de mépris ; il faut se dire à soi-même ce que le roi me disoit le jour de l'émeute de Versailles : nous avons pour nous notre bonne conscience, avec cela nous sommes bien forts. Si les honnêtes gens se laissoient décourager par de telles horreurs, il faudroit que les méchans & les fripons fussent irrévocablement maîtres d'opprimer & de piller le genre humain. C'est donc un devoir de les braver. Il faut regarder leurs traits comme des blessures honorables, & ne pas augmenter la

pour se flatter d'être lu, il suffit de dire du mal d'un homme en place. Il est écrit indignement, pesamment, grossièrement : nul sel, nulle faillie, nul esprit dans tout son contenu, & c'est peut-être ce qui a concilié à l'écrivain la créance de quantité de lecteurs, convaincus que l'amour seul de la vérité avoit conduit la plume de l'auteur patriotique. Quoi qu'il en soit, le Sr. de Vaines, malgré la lettre consolante de son protecteur, a été tellement ulcéré de se voir ainsi l'objet de la clameur générale, qu'il a fait l'impossible, ne pouvant soustraire l'édition entière du libelle, comme il s'en étoit flatté (1), pour en retirer du moins le plus d'exemplaires qu'il a pu, & les a payés fort cher à ceux qui venoient les lui rapporter (2). Ses ennemis jugeant par cette sensi-

force de ces gens-là par une sensibilité qui les encourage à redoubler leurs attaques. Je vous prêche la morale que je tâcherai de suivre pour moi-même. Si la raison ne peut dissiper entièrement l'impression que vous a faite cet amas d'atrocités, je souhaite que l'assurance de mon estime & de mon amitié vous serve de consolation."

(1) Il payoit, dit-on, chaque exemplaire douze livres.

(2) Le Sr. Ducroc, secrétaire de M. d'Alembert, ayant eu l'imprudence, pour faire sa cour à son maître, de lui remettre dans la primeur, un exemplaire de la *lettre d'un profane*, &c. & celui-ci en ayant fait part à M. Turgot, il voulut savoir d'où le Sr. Ducroc tenoit cet exemplaire ? Ce dernier sentit la faute qu'il avoit faite, & pour la réparer il avoua qu'il savoit où étoit l'édition entière ; il assura M. de Vaines que pour cinquante louis il la lui feroit remettre. Mais il y en avoit déjà d'autres exemplaires répandus dans le public ; ce qui irrita le financier & obligea le philosophe de renvoyer son secrétaire. Alors celui-ci craignant les suites de l'événement, disparut tout à-fait.

bilité qu'ils n'avoient pas porté de coups vains à la réputation de ce premier commis , se sont encouragés & ont répandu tout récemment une autre lettre plus défolante. Celle-ci (1), moins amere, mieux écrite, en confirmant les faits avancés contre lui dans la premiere, respire partout le zele d'un citoyen intéressé à la gloire du ministre & à la prospérité de son administration. C'est un ami, qui est censé l'avertir des propos méchans qu'occasionne dans le monde son obstination à s'aveugler en faveur de son favori, & à ne pas remonter à la source des bruits injurieux qui courent sur son compte. L'auteur, par cet attachement sincere à M. Turgot, a voulu prendre les éclaircissémens convenables : il a malheureusement reconnu la vérité des anecdotes scandaleuses répandues contre l'accusé. On ne fait ce que cela deviendra : on recommence les perquisitions ; on soupçonne un Fermier général (2), & comme il est secrétaire des commandemens d'un grand prince, (3), on croit voir le foyer de ces manœuvres jusques à Versailles, & l'on présume, ainsi que je vous l'ai annoncé au commencement, que le premier commis n'est que le plastron des traits qu'on décoche contre le contrô-

(1) En date du 8 Octobre. Elle a pour titre : lettre à M. Turgot, par un de ses amis.

(2) Le Sr. Girard de Mesjan. On est allé chez un Sr. de La Charmoi, ci-devant attaché à ce fermier général ; on a fouillé dans ses papiers : il crie comme un démon, & se plaint de cet attentat contre les droits d'un citoyen, sous un regne où l'on annonce vouloir les respecter.

(3) Le Sr. Girard de Mesjan est secrétaire des commandemens de *Monsieur*.

leur général même, & que, soit qu'il renvoye le Sr. de Vaines, soit qu'il le garde, on s'en prévaut contre lui. On dira dans le premier cas qu'il ne connoît pas les hommes, qu'il ne fait pas placer sa confiance, qu'il se laisse mener, ou qu'il sacrifie ses serviteurs. Dans l'autre, on l'accusera d'un aveuglement que rien ne peut éclairer, d'un entêtement pernicieux, d'une prévention qui le rend dupe de tous ceux qui l'entourent. En un mot, il en réjaillira du moins un grand ridicule sur lui; & dans ce pays-ci, tout ministre ridiculisé est perdu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 2 Novembre 1775.

P. S. Les ennemis de M. Turgot ne pouvant donner l'essor à leur rage dans des libelles, par la difficulté de les faire imprimer, se contentent de faire courir des pamphlets manuscrits contre ce ministre, ses conseillers & ses subalternes de confiance. C'est ainsi qu'ils répandent : *catalogue des livres nouveaux qui se trouvent chez l'abbé Roubaud, secrétaire perpétuel de la franche loge économiste, sous la protection de M. Turgot, le très-vénérable grand maître.*

On voit que cette facétie est bien réchauffée. Sous le titre prétendu de ces ouvrages nouveaux, on critique les opérations du contrôleur général, ses projets & les gens auxquels il met sa confiance. Du reste, il y a quelques bonnes plaisanteries, mais beaucoup plus de mauvaises, des allusions injustes, calomnieuses, & en général plus de méchanceté que d'esprit; on y trouve même des choses inintelligibles & qui exigeroient un long commentaire.

L E T T R E X I I I .

Sur la nomination de M. le comte de Saint-Germain à la place de secrétaire d'état de la guerre. Caractere , aventures & anecdotes de ce ministre.

A la mort du maréchal du Muy, Milord , tout le monde étoit dans l'attente du successeur. Vous avez vu qu'il y a eu un intervalle de près de quinze jours avant qu'il ait été annoncé authentiquement (1) ; espace bien long pour les courtisans, toujours empressés de connoître le choix du maître , & même de le deviner. Cette inquiétude amusoit le roi. S. M. pour intriguer davantage les curieux qui l'entouroient, dit : *on est fort en peine de savoir qui aura le département de la guerre. Cette nomination surprendra , car c'est quelqu'un auquel on ne songe nullement.* Ce propos redoubla les perplexités , & l'on alloit jusqu'en Amérique chercher le comte d'Ennery. Les freres du monarque n'étoient pas plus instruits que les autres , & l'on cite à cette occasion un bon mot du comte d'Artois : *on ne veut pas que celui-là ait la pierre*, s'écria S. A. Royale , *car on le sonde longtems.* Enfin le mystere se découvrit,

(1) M. le comte de Saint-Germain n'est arrivé à Fontainebleau que le 26 Octobre , & la mort du maréchal du Muy est du 10.

& il ne fut plus douteux que l'on avoit jetté les yeux sur M. le comte de Saint-Germain. Comment s'est opéré le choix d'un sujet qui ne pouvoit gueres venir dans l'esprit du roi & partir du propre mouvement de S. M., puisque ce militaire n'avoit pas l'honneur d'en être connu? Voici ce qu'on en raconte & ce qui passe pour certain. D'abord Louis XVI ne connoissoit pas personnellement M. de Saint-Germain, mais il en avoit entendu parler, & un fait arrivé à la fin de l'année dernière, à la fois désastreux & honorable pour cet officier, avoit donné lieu au comte du Muy d'en entretenir le roi.

Il avoit depuis quelque tems quitté le service de Dannemarck & étoit rentré en France, de l'agrément du roi. Il avoit fait convertir les bienfaits annuels de S. M. Danoise en une somme de cent mille écus, qu'il avoit placée sur un banquier de Hambourg. Ce malheureux, peu après fit banqueroute, & laissa son créancier dans la plus grande détresse (1). Les officiers du

(1) On en peut juger par la lettre suivante que M. le comte de Saint-Germain écrivoit alors à un ami intime, & que je vais rapporter ici, parce que tout ce qui concerne cet homme extraordinaire intéresse aujourd'hui. C'est d'ailleurs une piece qui peut établir son caractère, ses mœurs & sa façon de penser. Elle est écrite dans un tems non suspect, où il étoit bien loin de prévoir sa grandeur future.

Lettre de M. le comte de St. Germain, à M. l'abbé Dubois, aumônier de M. le cardinal de Rohan.

A Cernay en Alsace, le 24 Décembre 1774.

J'ai l'honneur de vous écrire sur du mauvais pa-

Régiment Royal Alsace, ses compatriotes, furent touchés du malheur de M. le comte de Saint-Germain & se cottiferent pour lui

pier, parce que la pauvreté m'accable, & qu'il ne me reste pas de quoi en avoir de meilleur. J'ai essuyé une banqueroute de plus de cent mille écus, & je me vois, dans toute l'étendue du terme, le plus pauvre des hermites. M. de Blosset, ministre du roi à Copenhague, m'a jetté dans cet abîme. J'ai malheureusement pris confiance dans un homme qu'il m'avoit très-singulièrement recommandé & au frere duquel j'avois fait la fortune. Enfin la providence l'a voulu, ses jugemens sont justes, & je mets toute ma confiance en elle. J'ai commencé par acquitter tout ce que je dois, tout sera payé dans le courant de Janvier ou au commencement de Février. Ensuite j'ai payé & renvoyé mes domestiques. Mais alors quel spectacle douloureux & respectable ! tous vouloient rester à mon service pour rien : ç'a été là mon plus grand déchirement de cœur. Heureusement ma pauvre femme supporte ce désastre avec une patience & une résignation héroïque. Eh ! qu'elle est respectable à mes yeux & devant Dieu ! Le digne major me propose de prier M. le cardinal de Bernis d'écrire au cardinal de Rohan. Vous connoissez les grands & les gens en place. Je réfléchirai sur tout cela quand ma tête sera un peu tranquille. Vous voyez que j'avois bien des raisons de ne pas aller à Saverne. Mon malheur s'annonçoit depuis l'été : il doit m'excuser auprès du cardinal. Je lui écris une lettre de nouvelle année, & j'y touche légèrement cet article. Mais faites-le valoir convenablement. Mille complimens à votre frere. Je lui écrirai dès que je pourrai. Je vous souhaite à l'un & à l'autre mille bonheurs & ce que vous pouvez desirer. Qu'est-ce que la vie de l'homme sur cette malheureuse terre ? Peines & malheurs ! La religion seule & la vertu peuvent y adoucir un peu nos maux. Vous connoissez la sincérité de tous les sentimens tendres & distingués que je vous ai voués pour la vie."

faire un fort. Le ministre de la guerre, instruit de cette générosité, prétendit qu'elle ne pouvoit avoir lieu, qu'elle étoit injurieuse au roi, & après avoir réprimandé ces braves militaires, leur annonça que S. M. faisoit une pension de 10,000 livres à cet officier général, qui reprit son rang dans l'ordre du service. Vous sentez qu'à l'occasion d'une anecdote de cette espece, S. M. n'avoit pu que faire une grande attention au personnage qu'elle concernoit & y prendre le vif intérêt qu'elle excite. En outre, il avoit récemment adressé au maréchal du Muy des mémoires sur la guerre, que ce ministre avoit mis sous les yeux de son maître, & que le prince avoit encore présens.

C'est dans ces conjonctures que le département de la guerre étant devenu vacant, le roi a pensé au comte de Saint-Germain, a consulté à cet égard son Mentor (1) & successivement tous les ministres. Le choix a été généralement approuvé, & M. de Malesherbes surtout, s'est répandu en éloges magnifiques du sujet. Outre le plaisir secret qu'il a ressenti de voir encore un disgracié rentrer

„ Pourriez-vous procurer une bonne condition à la femme de chambre de ma femme ? Elle a avec elle un petit garçon de sept à huit ans, qu'il faudroit aussi nourrir. C'est une très-digne femme. Je lui donnois par année 220 livres, & je nourrissois & logeois son enfant. Si vous pouvez l'aider, vous ferez une grande charité, & vous m'obligerez infiniment.

(1) Le comte de Maurepas n'étoit point à la cour, lors de la mort du maréchal du Muy ; S. M. le manda sur le champ à Fontainebleau.

à la cour & jouir de la confiance du jeune monarque , il étoit véritablement plein de M. de Saint-Germain , par tout ce que lui en avoit rapporté le commandant du guet (1), créature & enthousiaste de ce général.

Il paroît que tout le militaire est d'accord à cet égard ; mais les gens de cour sont furieux : ils prévoient qu'ils ne pourront point cabaler sous le nouveau ministre ; que n'ayant aucune famille , aucun entour , ne tenant à rien , & d'ailleurs étant connoisseur , juste , ferme & inflexible , il n'accordera les graces qu'au seul mérite & fera inexpugnable à la faveur : ils redoutent son esprit de réforme , & tremblent tous pour leurs grades , leurs pensions & autres honneurs & bienfaits dont ils se sentent indignes. Que pourroient-ils avoir de commun avec un homme qui ne s'est élevé que par ses seules actions , & qui perpétuellement en butte & à la jalousie & à l'envie , n'a pu les surmonter qu'à force de talens & de capacité ? Tel que les héros Romains , c'est à la charrue qu'on est allé le chercher (2) pour lui confier le département de la guerre.

Comme tout intéresse de la part d'un nouveau ministre ; qu'on recueille avec soint tout

(1) M. Dubois , qui avoit servi d'aide de camp au comte de Saint - Germain dans la dernière guerre , & qui , en qualité de commandant du guet , est sous les ordres du secrétaire d'état ayant le département de Paris.

(2) M. le comte de St. Germain étoit en bonnet rouge & en redingote dans son jardin , lorsque l'abbé Dubois , le frere du commandant du guet , est venu lui annoncer sa nomination ; il s'est écrié : „ est-ce qu'on songe „ encore à moi ? ” & est parti.

ce qui peut éclaircir sa vie ; que celle de M. le comte de Saint - Germain a été extrêmement variée ; que les diverses anecdotes en sont précieuses , voici ce qu'on en rapporte en gros.

Il est de Salins en Franche - Comté , homme de condition , mais sans illustration ; ce qu'on appelle un gentilhomme à simple tonsure. Il a été Jéuite dans sa jeunesse , & a même professé ; en sorte qu'il a plus de littérature que n'en possédoit , surtout en ce tems-là , un homme de guerre. Il quitta l'ordre pour être lieutenant & ensuite capitaine de milices dans un bataillon de la province , que son pere commandoit alors (1). Le desir de se signaler & d'obtenir un avancement , fort difficile en France , le fit passer au service de l'électeur Palatin. Au bout de quelques années il entra dans celui de l'empereur Charles VI , & quitta le dernier pour aller chez l'électeur de Bavière.

En 1745 , le maréchal de Saxe , qui savoit apprécier le mérite , attira M. de Saint - Germain au service de France , & le rendit à sa patrie. Il se signala sous ce chef au point d'acquérir bientôt les différens grades , il devint lieutenant-général avant la fin de la guerre (2) , & mérita d'être honoré du cordon rouge , ce prix du sang des guerriers , trop souvent prodigué à l'intrigue & à la faveur.

A la guerre de 1756 , il étoit employé en Allemagne dans l'armée des maréchaux d'Estrées & de Richelieu. Il étoit dans celle de Soubise ,

(1) En 1734.

(2) M. le comte de St. Germain est lieutenant général de la promotion du 10 Mai 1748.

à la bataille de Rosbach (1), si désastreuse pour les François, & qui l'auroit été davantage, s'il n'eût sauvé l'arrière-garde de l'armée, qu'il commandoit, en contenant, par une manœuvre hardie, le roi de Prusse.

En 1758 il étoit à la bataille de Crevelt, sous le comte de Clermont, & prévint ce qui résulteroit du commandement d'un pareil chef, qu'on appelloit à l'armée, par dérision, le général des bénédictins (2). Et comme s'il n'eût été fait que pour réparer les sottises des généraux François, il fit l'arrière-garde à la bataille de Minden, époque si honteuse pour le maréchal de Contades. A l'affaire de Corbach (3), M. le maréchal de Broglio ayant donné avec sa division, sans M. de St. Germain, dont la réserve arriva trop tard, l'armée ne dut son salut qu'à ce dernier, qui soutint encore l'arrière-garde, & contenant toujours l'ennemi qui le harceloit, donna le tems au premier corps de se retirer à Cassel. Cette habile manœuvre ne put compenser aux yeux des ennemis de ce grand homme la faute qu'ils lui reprochoient de n'être pas arrivé à tems, & bien loin de lui savoir gré d'avoir garanti l'armée d'une défaite totale, on lui attribua la perte de cette journée. L'amour-propre du maréchal de Broglio, incapable par lui-même d'une pareille injustice, ne fut pas fâché que son frere, moins délicat, l'accréditât. Ainsi le comte de Broglio, personnage vain, ja-

(1) En 1757.

(2) M. le comte de Clermont étoit abbé commendataire de Saint-Germain-des-Prez, abbaye de Paris, qui appartient aux bénédictins.

(3) En 1760.

loux, ambitieux, turbulent, factieux, fit si bien qu'il brouilla le général avec un concurrent que lui seul redoutoit. On a encore la lettre qu'écrivit dans son désespoir M. le comte de Saint-Germain au maréchal (1), où après avoir déclaré ses dispositions sincères pour remplir sa destination, & contribuer de son mieux à la prospérité des armes du roi & à la gloire de M. de Broglio, il se plaint

(1) En date du 1er Juillet 1763. Comme tout ce qui concerne M. de St. Germain en ce moment-ci est précieux, qu'on ramasse avec soin toutes les pièces qui ont rapport à lui, presque oubliées dans les cabinets, je me suis procuré une copie de cette lettre, que voici :

MONSIEUR,

„ J'ai l'honneur de répondre à votre lettre du 28 Juin, que j'ai reçue le 30 à 9 heures du soir. J'ai fait tout ce que j'ai pu jusques ici pour exécuter ponctuellement vos ordres, & pour m'accoutumer au style amer, ironique & plein de mépris qui caractérise vos lettres. Quant au premier article, je n'ai rien à me reprocher du côté de la volonté & de l'activité : je suis en état de le prouver à toute la terre. Quant au second j'ai travaillé en vain ; cela est plus fort que moi ; je n'y réussirai pas. J'éprouve d'ailleurs depuis long-tems que cela porte sur la personne. Je pense, Monseigneur, d'après cela, qu'il seroit contraire au bien du service du roi, qu'une réserve telle que celle-ci fût aux ordres d'un général odieux à celui qui commande l'armée. En conséquence j'écris à la cour pour demander mon rappel. Si vous vouliez m'accorder la permission de me retirer, cela seroit plus prompt & les choses n'en iroient que mieux. En attendant les ordres de la cour ou les vôtres, je ferai de mon mieux, & je n'ai plus besoin pour cela d'être aiguillonné ; mais je ne ferai jamais l'impossible, quelque bonne volonté que j'aie de bien servir le roi & de contribuer à vos succès.”

des imputations dont on le charge, & surtout de la maniere dont lui écrit ce général; il croit voir qu'il lui est odieux, & dans la crainte que de cette méfintelligence & de ce mépris (car il se sert de ce terme), il n'en résulte des effets dangereux pour le service de S. M., il demande la permission de se retirer.

Il faut convenir que la réponse de M. le maréchal de Broglio (1) paroît, on ne peut

(1) En date du 5 Juillet 1760. Elle porte :

„ J'ai reçu par la poste les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 26, 27 & 28 du mois dernier, & mon courier m'a remis hier, celle du premier Juillet, où il y a un postscriptum du 2."

„ Comme les circonstances ont totalement changé depuis que les trois premières lettres ont été écrites, il seroit absolument inutile d'entrer dans aucun détail sur ce qu'elles contiennent. A l'égard de la dernière, j'ai été aussi surpris que peiné en la recevant. J'ai relu avec attention toute ma correspondance avec vous, & particulièrement la lettre du 28 à laquelle celle-ci sert de réponse; je n'y ai trouvé que des expressions faites pour vous marquer l'estime que j'ai pour vous, & conformes aux sentimens dont j'ai toujours fait profession publique."

„ Je vous citerai un témoin bien respectable, que vous ne pourrez imaginer que j'osasse nommer, si les faits n'étoient exacts; c'est M. le dauphin, qui se rappellera sûrement que dans son cabinet, où étoit le duc de Choiseul, après m'être défendu longtems d'accepter le commandement de l'armée, pour lequel je sentoais mon insuffisance, je vous ai désigné au prince, comme un de ceux le plus propre à porter un semblable fardeau. Je me suis expliqué de même à M. le maréchal de Belle Isle, à M. le duc de Choiseul, à M. le prince de Soubise & à Madame de Pompadour. Je le dis publiquement à tout le monde, & l'on ne m'a pas accusé jusqu'ici de trahir ma pensée."

„ Toutes les lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire

plus , fatisfaisante. Vous en jugerez , Milord , par la copie que je vous joins à la premiere. Mais M. de Saint-Germain ayant fait la démarche de demander sa retraite à la cour , crut ne pas devoir se rétracter , ou plutôt connoissant l'ascendant du comte de Broglio sur son frere , jugea que ce retour sincere du général ne seroit pas de durée. Peut-être aussi se méfia-t-il de sa bonne-foi , car le soupçon est la suite naturelle du malheur. Quoi qu'il en soit , il n'attendit pas les ordres du ministre ; il se retira à Aix-la-Chapelle , d'où il renvoya son cordon , donna la démission de ses emplois & fit son traité avec le roi de Dannemarck.

Ce monarque s'est servi utilement du fameux transfuge , qui de son côté ne pouvant s'empêcher d'exercer son génie actif & bouillant , a bouleversé toute la constitution militaire de ce pays-là , pour l'améliorer & la refondre suivant ses vues neuves & séduisantes. Mais l'envie , qui est de tous les pays , l'a encore suivi chez l'étranger , & l'ingratitude , sa compagne ordinaire , a obligé M. de Saint-Germain de reprendre ses sentimens naturels

vont à la cour. Je ne crains pas qu'on y remarque rien de ce que vous avez cru y trouver. Ma conduite vis-à-vis de vous a toujours été si franche & si honnête , qu'il n'est pas possible que vous n'y rendiez justice , quand les nuages (qu'on a cherché sans doute à y faire naître) seront évanouis. J'ignore le parti que le roi en son conseil prendra , sur la demande que vous avez faite de votre rappel ; mais certainement je ne vous accorderai pas la permission de prévenir la réponse. Je croirois trop mal servir S. M. de contribuer à la priver d'un officier tel que vous , & je ne travaillerai jamais qu'à tâcher de vous retenir à son service. »

& de retourner les yeux vers sa patrie. Il y est revenu (1), & voici les particularités qu'on envoyoit d'Alsace sur sa vie privée dans cette province, lorsque S. M. l'a mandé auprès d'elle.

„ M. de Saint-Germain avoit choisi pour
 „ retraite un village nommé Lauterbach (2),
 „ à quelques lieues d'Huningue. Il faisoit bâtir
 „ au moment de la banqueroute qu'on fait qu'il
 „ a essuyée, & au premier avis il fit cesser
 „ tous les travaux, congédia tous les ouvriers
 „ & ses domestiques même, pour se borner à la
 „ vie la plus particuliere. Ses principales occu-
 „ pations étoient d'herboriser, de recueillir
 „ des simples, de soulager les pauvres ma-
 „ lades & tous les malheureux de son voisi-
 „ nage, qu'il visitoit souvent. Il leur faisoit du
 „ bien de la maniere la plus noble & la
 „ plus désintéressée, en achetant d'eux des
 „ denrées de peu de valeur qu'il leur payoit
 „ largement. C'est au moment où il se croyoit
 „ le plus oublié, c'est au milieu de l'exer-
 „ cice de ces vertus respectables, mais pri-
 „ vées, que le roi a jugé à propos d'élever
 „ tant de belles qualités sur un théâtre plus
 „ digne d'elles, & où elles s'exerceront avec
 „ plus de fruit, comme avec plus d'éclat. M.
 „ de Saint-Germain étant sans domestique,
 „ il prit celui d'un payfan pour le suivre,
 „ & partit ainsi au milieu des bénédictions de

(1) En 1774.

(2) Sa lettre insérée plus haut, écrite au moment de la nouvelle de la banqueroute qu'on lui faisoit, est datée de *Cernay*, ce qui seroit contradictoire; c'étoit peut-être le nom d'une terre ou d'un fief.

„ tous les habitans de son village , qui verseroient des larmes , & qu'on voyoit partagés entre la joie de voir sa vertu récompensée & les regrets sinceres de sa perte.”

Pour mieux compléter , Milord , l'idée que l'on doit avoir de cet homme étonnant , de ce ministre vertueux , voici le portrait qu'en trace dans une lettre à un ami (1) , un offi-

(1) *Lettre de M. le baron de Wimpfen , maréchal de camp au service de France , à M. le baron d'Alibou , son ami , chevalier de St. Louis , résidant à Cleves. . . . Elle est datée de Paris , le 6 Novembre 1775.*

„ Je vous ai instruit , mon cher ami , de la nomination de M. le comte de St. Germain au département de la guerre. Je vous ai mandé dans son tems les malheurs , les persécutions que cet homme vertueux a essuyés dans différentes circonstances ; vous avez su la route pénible par laquelle il est arrivé à cette haute fortune qu'il mérite à tant de titres , & vous avez sûrement servi sous ses ordres ; mais peut-être ne le connoissez vous pas aussi parfaitement que moi , qui ne l'ai jamais perdu de vue par-tout où la fortune l'a conduit ; & vous savez que ce n'est que dans les revers qu'on connoît ces hommes rares qui se reproduisent de loin en loin pour le bonheur du genre humain. M. de St. Germain a les plus grands talens pour la guerre , beaucoup d'esprit , le caractère doux , des manieres affables , qui l'ont toujours fait idolâtrer de tous ceux qui ont servi sous ses ordres. Il est actif , laborieux , humain & juste. Il connoît à fond toutes les constitutions militaires de l'Europe ; il les a étudiées , approfondies , comparées. Il a beaucoup fait la guerre & avec des succès si éclatans , que tous les souverains de l'Europe se le disputoient à l'envi. Il a prouvé lorsqu'il commandoit en chef , qu'il connoissoit parfaitement l'esprit & le génie des François , par le fanatisme qu'il leur a inspiré pour lui. Son caractère est ferme & inébranlable , mais sans dureté. Il a des principes d'ordre & de justice , dont aucune considération humaine ne peut

cier de distinction , le compagnon de M. de Saint-Germain dans les diverses époques de sa vie orageuse.

Après vous avoir mis au fait du personnel du nouveau secrétaire d'état de la guerre , il faut vous rendre compte des petites particularités de son arrivée , ainsi que des projets annoncés & autres anecdotes qui le concernent.

Les courtisans étoient fort attentifs à la manière dont M. le comte de Saint-Germain débiteroit à Fontainebleau & y feroit reçu. Il a paru sans ordre aux yeux de S. M. , qui lui a remis de sa main la croix de Saint-Louis , lui a fait donner cent mille écus pour se meubler & monter sa maison , & lui a accordé en outre l'hôtel de Cambray , pour logement. Mais ce qui a le plus intrigué ces Messieurs , c'est que le roi l'a appelé *Monsieur le Maréchal* , qualité

l'écartier. Sans autre ambition que la gloire de bien faire , il sera toujours prêt à rentrer dans sa retraite où il vivoit heureux , à la première contradiction qu'il éprouvera. Comme il a plus de mérite & de talens que personne , il ne supporte pas patiemment des supérieurs altiers & impérieux ; mais , en revanche , il est adorable pour les subordonnés. S'il attaque les abus de notre constitution militaire , ce sera avec beaucoup de prudence & de circonspection : on peut donc espérer qu'elle prendra sous lui une forme & une stabilité qu'elle n'a jamais eue. Je l'ai toujours vu juste appréciateur des talens ; & ce n'étoit qu'à ce titre qu'on pouvoit prétendre à sa bienveillance & à ses bontés. Voilà le portrait le plus exact & le plus fidèle que je puisse vous en faire , & il n'est point flatté. Le choix que le roi a fait de lui répand une joie , un contentement indicible parmi les troupes & l'enthousiasme est à un point qu'il est impossible d'exprimer , &c. "

équivalente à celle de *Feld-Maréchal*, que ce général avoit en Dannemarck , & sorte d'engagement pris par S. M. de lui accorder le grade qu'elle semble lui assigner en le qualifiant de ce nom.

Quant aux ministres , ils ont tous accueilli , avec distinction & cordialité , un confrere qu'ils regardent respectivement comme leur créature , chacun d'eux lui ayant donné sa voix.

Mais ce sont les militaires , surtout des grades inférieurs , qui sont enchantés par l'aiguillon que cet événement fournit à leur ambition , par l'espoir de voir améliorer leur sort sous un chef qui en a éprouvé tous les désagréments & toute la dureté , & par la tendre affection avec laquelle il a accueilli tous ses anciens camarades & les a embrassés comme tels (1). Aussi a-t-il

(1) Voici ce qu'en écrivoit M. le comte de Maurepas à Madame la comtesse de Coaslin , en date du 28 Octobre 1775.

„ Madame , il est inutile de vous exprimer la sensation agréable occasionnée par le retour de M. le comte de St. Germain. Il n'y a qu'une voix dans tous les ordres , & l'on se répète : il est toujours le même. Il a dit qu'il vouloit que l'officier fût assuré de son état , & qu'il eût des récompenses méritées , pour lui donner l'amour du bien pour le service du roi , dont il faut , ajouta-t-il , bannir l'arbitraire , en se fondant sur la plus exacte justice dans la distribution des graces. Il veut encore , & c'est une observation qu'il a faite à plusieurs colonels , que l'on ménage les punitions des officiers , & que l'on distingue les fautes qui proviennent de la légèreté Française d'avec celles qui partent d'un vice de cœur ; & il ne faut , continue-t-il , perdre un officier , en vertu d'un conseil de guerre , qu'après avoir épuisé tous les moyens de le ramener. La légion de Flandres , qui a passé ici , & dont les officiers en corps sont venus le saluer ce matin

annoncé que la première chose dont il alloit s'occuper , la plus importante à ses yeux , ce seroit de venir au secours de tant d'officiers malheureux , méritant l'attention & la protection du ministre. Il a même accordé déjà plusieurs grâces que son prédécesseur avoit refusées durement.

Du reste , il travaille beaucoup , pénétré qu'il est de la nécessité de profiter dans ce pays-ci du premier moment d'enthousiasme , lorsqu'on veut frapper quelque grand coup ou opérer une révolution importante. Il ne paroît pas avoir une grande confiance aux premiers commis , qui s'en plaignent & se disposent d'avance à le contrarier de leur mieux. Il a appelé auprès de lui un commissaire de guerre (1) , son parent ou son allié , dont il est sûr. Il en compte faire son bras droit , un sous-ministre , dans le goût du Sr. Dubois (2) , mais sans qualité ni distinc-

28 Octobre , étoient si pénétrés de cette exhortation que je ne vous rends que très-foiblement , que les larmes d'attendrissement paroissent couler de leurs yeux , en même tems qu'ils témoignent leur reconnaissance & leur satisfaction. Je vous assure que moi-même je partageai leurs sentimens. Joignez à cela les choses flatteuses qu'il disoit à plusieurs , dont deux d'entr'eux furent embrassés par lui en les traitant d'anciens camarades. Que vous dirai-je ? leur sensibilité fut si vive , qu'après être sortis , la tête du régiment rentra pour proposer à M. le comte de faire manœuvrer le régiment en sa présence ; ce qu'il refusa , mais d'une manière qui a ajouté aux sentimens qu'ils lui avoient voués dans le cœur."

(1) M. d'Autemarre d'Ervillé , employé à Befort.

(2) Sous M. le duc de Choiseul , cet homme , de petit commis , dit on , étoit parvenu à avoir plus de 100,000 livres de rentes , & donnoit des audiences comme le ministre.

tion particuliere : voici pour l'administration économique. A l'égard de ses projets pour la refonte de la constitution militaire Françoise ; on ne remarque encore que M. le baron de Wimpfen, (1) son ami de tous les tems, le connoissant comme lui-même, avec lequel il en confere.

Son premier soin a été de représenter au roi qu'il étoit inconcevable que tenant le plus haut rang parmi les premieres puissances de l'Europe, elle fût celle qui eût le moins de troupes : il lui a fait sentir la nécessité d'avoir au moins deux cens mille hommes toujours sur pied, tant que le systême de ses rivaux seroit de tenir en activité d'aussi nombreuses armées. Mais comment faire une telle augmentation ? Comment, pour y suffire, accroître les fonds du département de la guerre, tandis que de son côté le contrôleur général crie à la réforme, déclare n'avoir point d'argent & voudroit retrancher sur tout ? Voici le coup de génie de M. de Saint-Germain, c'est qu'il prétend pouvoir se suffire à lui-même ; il demande seulement à S. M. qu'elle lui laisse carte blanche pour toutes les réformes, réductions, reviremens qu'il voudra faire ; & il se fait fort de retrouver sur de certaines économies ou suppressions de quoi remplir son plan. S'il réussit, il aura vraiment la gloire d'avoir découvert la *pierre philosophale* de l'administration. En gros, voici les ressources sur lesquelles il compte.

Il est question, 1^o. de remercier les deux compagnies des vivres du Nord & du Midi (2) ;

(1) Maréchal de camp de 1770.

(2) On divise ainsi la fourniture des troupes en

d'autoriser les régimens à se fournir par eux-mêmes, c'est-à-dire, par le ministère des majors, que les chefs surveilleront convenablement, & de faire retourner ainsi au profit du roi les gains énormes que faisoient les entrepreneurs.

2°. De supprimer les *étapes*. On entend par ce mot des fournitures extraordinaires faites aux troupes pendant leur passage d'un lieu à un autre. Alors leur paye est suspendue & reste en masse au profit du département de la guerre, la dépense roulant sur des fonds assignés par le contrôleur général. Vous sentez quels inconvéniens peuvent naître de cet arrangement. C'est ainsi que M. le duc de Choiseul, lorsqu'il vouloit avoir de l'argent pour ses prodigalités, mettoit sans nécessité en mouvement toutes les troupes du royaume, leur faisoit faire des marches longues & pénibles, & ne les laissoit en repos qu'après avoir amassé le contingent dont il avoit besoin. M. le comte de Saint-Germain, convaincu de la nécessité d'arrêter un abus aussi énorme, veut bien se lier les mains par le retranchement de ce secours. Les troupes voyageront désormais à leurs frais, ou plutôt ces frais n'auront plus lieu ; elles resteront tranquilles, & ne voyageront qu'en cas de nécessité : ce qui formera pour lors seulement un article extraordinaire.

France ; la première compagnie embrasse toutes celles réparties dans les provinces septentrionales, évaluées à 75,000 hommes : la seconde, celles répandues dans les provinces méridionales & dans l'isle de Corse, n'allant gueres qu'au quart du total, c'est-à-dire à 25,000 hommes. D'où il résulte un nombre d'environ 100,000 hommes seulement, qu'il s'agit de doubler.

3°. De détruire l'école militaire. Cet établissement, qui ne fournit gueres qu'à l'éducation de 500 jeunes gens, coûte des sommes énormes par son état-major, par le luxe de la maison, & par les abus inévitables d'une grande administration à Paris. Il s'agit de distribuer tout simplement les élèves dans divers colleges de province, & de les placer après à la suite des régimens. Le ministre espere, avec les mêmes fonds, pouvoir augmenter cette pépiniere de militaires jusques à mille cinq cens sujets & plus.

4°. De supprimer la maison du roi & autres corps dispendieux, tels que la gendarmerie, les carabiniers, &c. : M. de Belle-Isle, M. de Choiseul, M. de Monteynard, M. du Muy, ont eu tous des desseins plus ou moins étendus à cet égard ; aucun n'a eu le courage d'effectuer le sien, craignant d'avoir contre soi les plus grands seigneurs intéressés à en empêcher l'exécution. Le ministre actuel, ferme & intrépide, veut absolument consommer le projet en question de la maniere la plus complete : il s'est fait remettre tous les mémoires présentés sur cette matiere, & notamment les papiers qui y sont relatifs, trouvés parmi ceux de son prédécesseur, & il ne s'agit de rien moins que d'un anéantissement total, que d'abattre toutes les têtes de cette hydre, dont une seule échappée donneroit bientôt lieu à la renaissance des autres. Il ne s'arrête point aux propos des fots courtisans, qui disent que ce vain amas de militaires brillans & fainéans est nécessaire pour la décoration du trône ; il prétend que la phalange Macédonienne d'Alexandre valoit bien les bataillons dorés du roi de Perse. Il veut que
tous

tous les régimens de France viennent à tour de rôle monter la garde à Versailles auprès de la personne de S. M. Par ce moyen elle connoîtra successivement tous les militaires de son royaume , elle en fera connue , & il en résultera un zèle plus grand des uns & une bienfaisance plus éclairée de la part du monarque.

5°. Enfin , de réduire les premiers commis & leurs subalternes à leurs vraies fonctions ; de les faire rentrer dans leur état , & , en leur fournissant de quoi vivre honnêtement , de les forcer à travailler & de les mettre dans l'impuissance d'insulter par leur luxe insolent , par leur morgue & leurs dédains , au malheureux militaire qui a besoin d'eux. Il ne croit pas nécessaire que le roi paye un chef de bureau pour entretenir une table splendide , y recevoir les officiers généraux , & pour que sa femme joue un jeu d'enfer & fasse déserter celui de la reine (1).

Tel est le plan vaste qu'a embrassé M. le comte de Saint-Germain ; plan fait pour l'immortaliser avec son roi , s'il est jamais exécuté. Mais les gens expérimentés qui connoissent le maître , son mentor & le génie des courtisans , en doutent , ou plutôt le regardent comme aussi impossible à exécuter sous Louis XVI que sous Louis XV.

(1) On m'a raconté que du tems de la feu reine , un jour S. M. manquant de joueurs pour son cavagnole , un courtisan malin dit : „ Madame , V. M. n'a qu'à envoyer „ chez Madame Gourdon , elle en aura.” Or , cette Madame Gourdon étoit la femme d'un premier commis. Il s'est trouvé depuis un officier général de la marine assez bas pour l'épouser : c'est aujourd'hui Madame de Massiat.

Au surplus , comme dans ce pays-ci on est prompt à exalter un personnage en place avant qu'il ait rien fait , on a toujours composé à compte, en l'honneur de celui-ci, la chanson suivante, assez bien faite , en ce qu'elle est un précis historique de sa vie & de ses malheurs. Vous la ferez chanter , si vous voulez , à nos Angloises. Elle est sur l'air très-connu du menuet d'*Exaudet*.

Saint-Germain ,
Dès demain
Je m'engage :
De la gloire de l'état ,
Du bonheur du soldat
Ton nom seul est le gage.
Autrefois
A ta voix
La victoire
Sur nos pas eût accouru ,
Si l'on avoit voulu
Te croire.

Mais périssent dans l'histoire ,
Ainsi que dans ta mémoire ,
D'un rival
Trop fatal
A la France :
Les manœuvres & les maux
Qu'entraîne d'un héros
L'absence !

Tes vertus
Qu'un Titus ,
Notre pere ,
Va chercher dans les déserts ,
Montrent à l'univers
Un nouveau Bélisaire.
Aujourd'hui ,
Comme lui
Tu pardonnes :

Puisse trouver du retour

L'exemple qu'à la cour

Tu donnes (1) !

J'ai réservé pour finir, Milord, une anecdote bien propre à donner le dernier coup de pinceau au portrait que vous avez déjà pu vous former de M. le comte de Saint-Germain; si elle ne m'avoit été rapportée par un homme digne de foi & présent à la scène, je n'aurois osé la croire, quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait invraisemblable d'après son caractère donné.

„ Avant l'affaire de Crevelt, M. le prince de Condé, qui servoit sous le comte de Clermont, son oncle, alors général de l'armée françoise, eut envie de savoir ce que faisoit l'ennemi. Il envoie un de ses aides-de-camp (M. de Saint-Léger) au comte de Saint-Germain, toujours sur les aîles & fort allerte pour ces sortes d'observations. Cet officier étoit en ce moment entouré de beaucoup d'au-

(1) L'usage est, quand un secrétaire d'état de la guerre parvient à ce département, qu'il annonce son avènement par des lettres circulaires à tous les gouverneurs, lieutenans généraux, officiers-commandans, &c. M. le comte de Saint-Germain a profité de cette circonstance pour écrire à M. le maréchal de Broglie, gouverneur de Metz & du Pays Messin, une lettre particulière, par laquelle il semble oublier la querelle élevée entre ces deux personnages illustres lors de la dernière guerre à l'affaire de Corbach, qui occasionna la retraite de M. le comte de Saint-Germain. M. de Broglie a répondu sur le même ton, & l'on donne dans le public ces deux épitres pour des modèles de générosité & de sentimens patriotiques.

tres. Il reçoit l'envoyé de S. A. S. & lui demande le sujet de sa mission? Celui-ci l'explique : „ très-volontiers , répondit-il ; je satis-
 „ ferai aux ordres de S. A. S. ; mais cela n'est
 „ pas si urgent : vous dînez avec moi. ” M.
 de St. Léger s'en défend , dit ne pouvoir avoir
 cet honneur ; que le prince l'attend & ne se
 mettra point à table qu'il ne soit revenu.
 M. de Saint-Germain ne paroît pas faire une
 grande attention à cette excuse , & continue
 la conversation comme si rien ne pressoit.
 L'aide de camp du prince s'impatiente & re-
 montre que l'heure s'avance ; qu'il doit retour-
 ner ; que son maître attend la réponse. Le gé-
 néral se leve alors : „ Monsieur le prince de
 „ Condé , réplique-t-il , veut donc connoître
 „ absolument où est l'ennemi : approchez. ” Il
 le conduit en même tems vers une fenêtre
 ouverte , il lui fait prendre une lunette , & lui
 demande ce qu'il voit ? „ Le quartier général ,
 „ répond l'observateur. — Bon ! riposte le phi-
 „ losophe caustique ; c'est-là où est l'ennemi. ”
 On ne fait si M. de Saint-Léger rendit cette ré-
 ponse , ou plutôt il est à présumer qu'il ne la
 rendit point , & que M. de Saint-Germain ,
 après s'être permis ce violent sarcasme , lui
 en donna une autre. Mais les témoins du pro-
 pos ne se seroient pas attendus à en voir l'au-
 teur ministre de la guerre en France , car
 chez nous cela arrive tous les jours. Tâchez ,
 Milord , de bien bourrer ainsi le Lord North
 dans nos communes , & de nous débarrasser de
 lui à force de persiflage & de nasardes ; je vous
 en aimerai le double.

Paris , ce 23 Novembre 1775.

L E T T R E X I V .

*Cours de Politique à l'usage des Dames
Allemandes & autres.*

L'OUVRAGE que je vous annonce, Milord, a été depuis peu la matière de plusieurs conversations chez Madame Geoffrin. Quelques favans étrangers, venus chez cette virtuose, le lui ont apporté & l'ont tellement vanté, que des illustres de la société, entendant la langue dans laquelle il est écrit, c'est-à-dire, l'Allemand, l'ont traduit & ont mis tout le monde à portée d'en juger. Il n'a point été trouvé indigne de la peine qu'on avoit prise : on a décidé qu'il joignoit l'instruction à la plaisanterie, le piquant à la véracité, en un mot, l'utile à l'agréable. Et, comme je n'ai rien de bien intéressant à vous envoyer en ce moment, qu'il contient plusieurs choses relatives à la France, je ne l'ai point cru étranger à mon objet, & j'espère que vous me saurez gré de vous en avoir fait part. Il faut vous mettre avant au fait de l'origine & de l'interruption de ce journal d'une nouvelle espèce.

M. l'abbé Jacobi, chanoine de Dusseldorf, homme d'une grande érudition, mais y joignant plus de goût que n'en ont ordinairement les favans de sa nation, d'ailleurs fort à son aise, & ne cultivant les lettres qu'entraîné par un attrait particulier pour elles, étoit depuis

longtems sollicité par des Dames de sa ville de les initier aux mysteres de la politique , & surtout de les mettre en état de ne point éprouver l'ennui insupportable que leur causoit la lecture des gazettes affommantes de toute espece , qu'elles ne pouvoient se résoudre à dévorer. Cet aimable savant a entrepris un pareil projet. Enchanté de la *Pluralité des mondes* de Fontenelle , il a cru que la politique n'étoit pas une matiere plus seche & plus rebutante que l'astronomie ; & prenant l'auteur François pour modele , il a commencé sur les événemens publics un ouvrage périodique intitulé : l'*Iris*. Ce titre , qui se ressenoit de l'aménité du caractère de son auteur , lui a procuré la plus grande vogue parmi le beau sexe de sa nation. Malheureusement il a trop éclairci la matiere , & plusieurs cours du Nord lui ont su mauvais gré de parler si franchement. Il s'est fait de si fâcheuses affaires avec elles , qu'il a été obligé pour son repos d'abandonner un journal qui lui occasionnoit des reproches continuels & des tracasseries sérieuses. Son *Iris* n'a duré que quinze mois , depuis Octobre 1774 jusqu'à présent. Voici l'introduction , dont , pour plus d'intelligence , il faut se rappeler l'époque que je vous cite.

I N T R O D U C T I O N.

LA politique en général semble une science abstruse & compliquée , peu faite pour les Dames. Si j'écrivois aussi dans un autre pays , en France , par exemple , où la loi rigoureuse

interdit au sexe toute prétention au gouvernement & souvent l'administration de son propre bien, je n'aurois garde de faire retentir à ses oreilles délicates ce mot pédantesque & barbare. Mais je travaille pour ma patrie, pour le Nord de l'Europe, c'est-à-dire pour des nations où les femmes austères, instruites, réfléchies, réunissent la force & les graces. Leurs organes plus vigoureux leur permettent la contention d'esprit nécessaire pour les études les plus sérieuses, & si elles n'ont pas les *vapeurs*, les *maladies de nerf*, toutes les gentillesse des autres, elles en sont dédommagées par un caractère mâle & intrépide, qui les rend propres au gouvernement le plus difficile. Et quel moment fut jamais aussi heureux pour parler politique au beau sexe, dans ce pays, que celui où deux princesses en sont principalement les destins? L'une, exercée depuis longtems à manier le sceptre, formée à l'école de l'adversité, & n'en soutenant que mieux l'éclat des succès, non contente de rendre ses sujets heureux, préparant encore le bonheur des générations futures par ses instructions sublimes à sa nombreuse postérité qu'elle fait asseoir sur la plupart des trônes de l'Europe; enfin donnant à l'empire un chef digne de son auguste mere. L'autre, à peine montée sur un trône ébranlé par des secousses multipliées, & trouvant tout-à-coup en elle les ressources nécessaires pour le raffermir, surmontant par l'ascendant de son génie les factions intestines & les rivalités étrangères, faisant un roi pour premier ouvrage; bientôt assaillie par un ennemi nombreux & puissant, soutenant la guerre avec une audace sans exem-

ple, & donnant la paix avec une modération plus rare encore.

Mais indépendamment de ces circonstances favorables, bien propres à tourner l'esprit des femmes de ma patrie vers un objet si flatteur pour elles, & si capable par conséquent de mériter leur attention, je veux leur démontrer que ce mot de *politique*, effrayant d'abord, n'est rien moins que tel; que cette science à laquelle elles paroissent trop étrangères, elles la possèdent mieux que les Richelieu & les Alberoni. En effet, elles mettent souvent dans la conduite d'une intrigue amoureuse plus de constance & de finesse que n'en employa Cromwell pour conduire Charles I sur l'échaffaud. Que les Dames me permettent quelques éclaircissèmens, & je les ferai convenir de mes assertions, qui du premier coup d'œil ont l'air du paradoxe.

Qu'est-ce que la *politique* d'un souverain, sinon l'art de conserver ce qu'il a, ou d'usurper ce qu'il n'a pas? La première est juste; l'autre est injuste. De-là le monarque sage, & le monarque ambitieux. Celui-là, simple dans ses moyens comme dans ses vues, n'a que deux choses à faire, rendre ses peuples heureux pour se garantir des troubles du dedans, & les aguerir pour qu'ils puissent le soutenir contre les invasions du dehors. Celui-ci ayant une fois franchi les bornes de l'équité, n'a plus que des principes versatiles, au gré de sa passion, & change de mesures en changeant de desirs. Je trouve dans ces deux monarques la double image de la femme honnête & de la femme coquette. La femme honnête, fatisfaite de regner sur le cœur qu'elle possède, cherche à s'attacher

son amant de plus en plus, en faisant son bonheur, à le prémunir contre les séductions étrangères, en l'enivrant d'un amour toujours nouveau. La coquette s'armant de la puissance de ses attraits, voudroit faire autant d'esclaves de tous ceux qu'elle rencontre, varie d'attaque suivant les circonstances, & ne trouve aucun moyen illicite pour parvenir à son but. Or, pour une femme honnête, que de coquettes dans ce monde ! De-là cette multitude de tours, de ruses, de pieges, de perfidies, de trahisons, d'incidens bisarres, d'aventures singulieres, dont sont remplis les romans, archives de Paphos, où les *Versac* (1) & les *Lovelace* (2) enflamment leur imagination, aiguissent leur génie, &, par de nouvelles combinaisons, fournissent matiere à d'autres & étendent le code de la galanterie. De même, peu de Princes équitables, & beaucoup qui cherchent à envahir les possessions des autres; ce qui est l'objet principal de l'histoire, & a fait enfanter ces longs & volumineux traités sur le droit des gens des Hobbes, des Grotius, des Puffendorf, des Machiavel, &c.

C'est ainsi que la politique, simple dans ses élémens, est devenue composée à l'infini par le jeu de tant de passions qui se croisent, s'entrechoquent & se combattent. Le monarque le plus droit, le plus loyal, a été obligé de la suivre dans tous ses détours, sinon pour faire des dupes, au moins pour ne pas l'é-

(1) Héros d'un roman François, intitulé : *les égaremens du cœur & de l'esprit*.

(2) Héros d'un roman Anglois, intitulé : *Clarisse*.

tre, pour se défendre, & jamais pour être agresseur. Un petit état, par exemple, après avoir tiré toute la force qu'il peut acquérir de lui-même par sa population, par la richesse de ses habitans, par l'énergie d'une administration intelligente & vertueuse, qui craint l'ambition inquiète d'un voisin trop puissant, est obligé malgré lui de suppléer à sa foiblesse par des secours étrangers. Tantôt il se lie avec d'autres, ses égaux, qui ayant les mêmes intérêts & les mêmes raisons d'appréhender, font une ligue, une confédération : tantôt il se ménage un protecteur dans un potentat plus redoutable, en état de le garantir de l'invasion d'un usurpateur : ou bien, s'il a lieu de se défier de la bonne foi de son défenseur, il sème adroitement la division entre les deux, il les affoiblit l'un par l'autre, il jouit en sécurité de la paix, qu'il se procure à leurs dépens. C'est encore la représentation en grand de ce qui se passe tous les jours dans les sociétés. Une jeune beauté qui entre dans le monde, est bientôt dupe, si par des instructions salutaires elle n'est préparée contre les dangers qu'elle va courir. Il faut qu'elle se mette au fait, malgré elle, de tout le manège des galans pervers que son inexpérience lui feroit connoître trop tard ensuite. Heureusement elle ne manque de secours ni de conseils. Presque toutes les femmes, sentant leur impuissance, sont naturellement conjurées contre les hommes, & comme rarement la vertu du sexe lui suffit pour résister à force ouverte aux attaques qu'on lui livre, à l'ingénuité il substitue la fausseté; à l'austérité, la ruse; à la candeur, l'artifice : il excite les rivaux aux prises, & ne se garantit

de leurs mauvais desseins qu'en les faisant changer d'objet. Souvent aussi il devient la proie du défenseur, sous l'égide duquel il s'étoit rangé.

Il faut remarquer à ce sujet, que la politique n'est qu'un moyen de détourner, de diviser, de retarder les efforts d'un ennemi formidable, & jamais celui de lui résister. C'est ce qui fait qu'inventée par la foiblesse, cette science en a toujours été le partage. C'est à Rome, que M. de Voltaire (1) en établit le centre, parce que c'est par elle que les papes se sont élevés à ce degré de puissance qui a fait trembler l'Europe : puissance toujours précaire, parce qu'elle n'étoit fondée que sur l'illusion, & qui s'est bientôt dissipée avec le prestige qui la grossissoit aux yeux des peuples, toutes les fois que les souverains ont senti, essayé & mis leurs forces en opposition. Alexandre & Charles XII n'ont jamais intrigué. Le sentiment intime de leur force, cette impulsion d'un courage impatient de s'exercer, ne leur permettoit pas de se livrer aux lenteurs de la politique.

De ces observations il résulte que cette science est plus à la portée des femmes que des hommes ; que c'est à elles que l'invention en est dûe, & que ceux-ci n'ont fait qu'étendre & développer en grand le principe établi d'après la constitution des deux sexes, qui a obligé le plus foible à réparer par le secours de l'adresse ce que la force lui refusoit. Si nous consultons les annales des empires nous trouverons la confir-

(1) Dans sa *Henriade*.

mation de cette vérité ; nous verrons qu'elles ont souvent intrigué dans les cours, excité les divisions, bouleversé les états, & que dans les royaumes où la loi les exclut du gouvernement, elles font encore presque toutes, visiblement ou invisiblement, l'ame des conseils, elles font faire à leur gré la guerre ou la paix.

Qui ne fait pas dissimuler, ne fait pas regner, a-t-on dit. Si la dissimulation est la vertu des rois, l'ame de la politique, qui la connoît mieux que les femmes ? Tibere cité entre les princes possédant au plus haut degré cette science, prêt à mourir se fardoit le visage & se montrait dans cet état au peuple Romain, pour lui cacher le mal qui le consumoit & le maintenir dans l'épouvante. Une vieille coquette, jusques dans l'âge de la décrépitude, observe cette maxime : elle veut dérober à ses adorateurs les outrages du tems : elle est morte avant qu'on ait su qu'elle étoit laide. D'ailleurs, indépendamment de l'art avec lequel le sexe se compose à l'extérieur, multiplie ses graces, répare sa beauté, prolonge sa jeunesse, il a celui plus difficile encore de masquer ses affections. Elevé dès l'âge le plus tendre à réprimer les mouvemens de son cœur, il maîtrise en silence ses passions & les varie sur sa physionomie avec la même habileté qu'il assortit les couleurs de son teint.

Mais les princes, en donnant l'impulsion aux diverses révolutions qu'ils combinent dans leur cabinet, n'agissent presque jamais immédiatement par eux-mêmes. Ils ont des ministres, des ambassadeurs, des plénipotentiaires, des agens subalternes, des émissaires, des espions. Tout cela se pratique encore en amour : les

Mercurès , les Proxénètes , les Bonneaux (1) sont d'une grande ressource dans les intrigues du sexe. Il les met en action , ou en est circonvenu ; & s'il n'a pas de négociations à leur donner , il faut toujours qu'il soit en garde contr'eux & veille sur les pièges qu'ils sement sous ses pas.

Enfin , la conclusion dernière de tous les mouvemens politiques , ce sont les traités , ou défensifs ou offensifs , ou secrets , ou publics , ou directs , ou indirects ; c'est ce qui consume la gloire du négociateur. Il doit les énoncer toujours avec la plus grande clarté relativement aux intérêts de son maître , toujours d'une façon ambiguë & captieuse à l'égard de ceux des autres parties contractantes : lier celles-ci à leurs engagemens d'une façon indissoluble ; ménager à celui-là les facilités de rompre quand il voudra. Il aura sur-tout dressé un chef-d'œuvre , si par la perfection de son artifice les autres se félicitent d'avoir abusé son souverain , & ne reconnoissent leur faute qu'avec le tems , que par ses effets funestes & irréparables.

Osera-t-on dire que les femmes dans le résultat de leurs menées , dans leurs conventions , n'entendent pas à merveille leurs intérêts ? Elles dictent ordinairement leurs traités en despotes , & les hommes les souscrivent en esclaves. Elles donnent des fêtes : ils tendent les mains pour les recevoir ; ils les supplient de les enchaîner , & par une illusion , le triomphe du sexe , ils s'applaudissent de leur défaite , ou plutôt ils s'attribuent la victoire ,

(1) Voyez la *Pucelle* de M. de Voltaire.

ils se couronnent en conquérans , ils s'enivrent de leur bonheur ; ils se réveillent humiliés , méprisés , maudissant leur illusion qui , en se dissipant , met le comble à leur malheur.

Il est superflu de pousser plus loin ces détails. Les Dames doivent être maintenant convaincues de la vérité de ma première proposition. S'il leur reste encore quelque doute à cet égard , je terminerai par leur apprendre une anecdote concernant un ministre dont la disgrâce a affligé la France & réjouï les puissances rivales ; ce qui confirme ses talens & sa célébrité.

Ce Seigneur brillant de jeunesse & de santé , orné des graces du langage & de l'esprit , mais repoussant par sa figure , sembloit s'exercer déjà dans les cercles à l'art d'intriguer qu'il a possédé depuis si éminemment & développé dans les objets les plus importans de la politique. Il appliquoit cet art nonseulement aux circonstances délicates où il falloit commencer par la ruse une séduction amoureuse , à laquelle ne prêtoit pas son extérieur , mais , comme par un pressentiment secret , se sentant né pour travailler plus en grand , il s'en faisoit une occupation , devenue bientôt un jeu pour lui. Un jour il parla de brouiller douze femmes entre elles , & il réussit. On voulut diminuer sa gloire : on trouva que la chose n'étoit pas difficile , & croyant lui proposer une négociation impossible , on lui dit que le chef-d'œuvre du génie seroit de les raccommoder. Il accepta le défi & gagna de même.

C'est ce même ministre qui depuis trouvant la France plongée dans une guerre malheureuse dont elle ne pouvoit se tirer par la force des armes , tâcha d'opposer le génie de la politique

au génie de la victoire aliénée, & par son pacte de famille fit partager adroitement à l'Espagne & les pertes de son souverain & une honte qui autrement auroit réjailli sur lui toute entière. Mais ce coup d'adresse n'eût été rien, si dès-lors, méditant une vengeance lente & combinée, il n'eût aussi préparé les moyens de l'exécuter. C'est dans cet esprit que cherchant à affoiblir l'Angleterre par des troubles continuels, tandis que sa patrie répareroit dans une paix profonde ses forces épuisées, il fomentoit à Londres les divisions excitées par Wilkes; il excitoit les tracasseries entre les colonies & la métropole; il lui soulevoit jusques dans l'Inde un ennemi formidable dans la personne de Hider-Ali-Kan; &, du même coup-d'œil embrasant tout le Nord, il attachoit à la France la maison d'Autriche par l'espoir d'une alliance; il enchaînoit l'activité du roi de Prusse par la crainte de cette union; il amusoit l'Impératrice de Russie, occupée à calmer un royaume agité par des cabales qu'il favorisoit sourdement; il allumoit la guerre entre elle & le grand-seigneur, persuadé que c'étoit indirectement frapper l'Angleterre, placée dans l'alternative cruelle de perdre son commerce du Levant ou avec la Russie. Enfin, étant parvenu par une chaîne de combinaisons éloignées, à voir cette puissance rivale se dégarnir de la meilleure partie de sa marine pour secourir son alliée, il alloit, de concert avec l'Espagne, faire éclater leurs communs projets de ressentiment, lorsqu'une femme (1), plus adroite que lui, l'a renversé avec ses desseins.

(1) Madame Dubarri.

Mais, j'en demande pardon aux dames : insensiblement, sans leur aveu , je suis entré en matiere , & les voilà malgré elles embarquées avec moi. Je viens de former une esquisse de la situation où se trouvoient les affaires politiques au moment de la disgrâce du duc de Choiseul , dont l'influence étoit bien caractérisée par le mot d'une souveraine (1), qui l'appelloit *le souffleur de Mustapha*, *le cocher de l'Europe*. Quoiqu'il n'ait quitté que depuis quatre ans le gouvernement de la France , le systême des cours a déjà changé prodigieusement. Ce n'est plus le conseil de Versailles qui gouverne le conseil de Madrid ; c'est celui-ci qui voudroit acquérir de l'ascendant sur le premier. L'Espagne , impatiente de combattre & de se refaire de ses pertes , se plaint de l'esprit de paix qui dirigeoit le dernier ministre des affaires étrangères sous le feu roi (2), & semble être le même sous le regne actuel. Au reste , l'impulsion donnée par le duc de Choiseul à toute l'Europe étoit si forte , que l'ébranlement en subsiste encore. Il est vrai que ses intentions n'ont pas été remplies ; il en a résulté des effets bien opposés à ses vues : les troubles de Pologne en ont occasionné le démembrement ; la guerre déclarée par les Turcs à la Russie n'a fait qu'accroître la gloire & la puissance de cette dernière : ses efforts pour chasser les anglois de l'Inde ont tourné à leur avantage , & les y ont plus solidement affermis , & peut-être que la résistance des colonies ne fera qu'accélérer leur

(1) L'impératrice de Russie.

(2) Le duc d'Aiguillon.

réunion, si l'on laisse le tems à la fermentation de se calmer, aux esprits de se concilier, aux enfans de la même patrie d'envisager un intérêt commun dans leur indivisibilité.

Tous ces points qui méritent d'être approfondis & font aujourd'hui la matiere des spéculations des nouvellistes, seront traités la première fois. Les contestations élevées entre l'Espagne & le Portugal ne font pas moins dignes d'attention, & je jetterai ensuite un regard rapide sur les autres états, comme n'étant que spectateurs indifférens, ou n'ayant qu'un intérêt secondaire à ces événemens, sur lesquels roule aujourd'hui la politique de l'Europe. Je tâcherai surtout d'y porter la clarté nécessaire & d'y joindre la rapidité de la narration, les agrémens du style, en un mot, de gagner les suffrages de cette partie brillante & aimable des lecteurs, à laquelle je consacre mes veilles & que je cherche à instruire en l'amusant."

Qu'en dites-vous, Milord? Mais il me semble que cette introduction est admirablement prise; que la situation d'alors de l'Europe y est bien esquissée, & le caractère du duc de Choiseul peint de main de maître. Puissè aller à tous les diables ce cruel ennemi de l'Angleterre, l'auteur de tous nos maux! Et vous, Milord, puissiez-vous éprouver toutes les bénédictions du ciel pour votre zèle à défendre nos intérêts dans le parlement!

Paris, ce 27 Novembre 1775.

L E T T R E X V.

Suite de l'Introduction au cours de Politique. Situation de l'Europe à la fin de 1774.

L'INTRODUCTION au cours de *Politique*, Milord, vous a plu tellement que vous m'en demandez la suite, si je puis vous la procurer par une bonne traduction comme la première. L'ouvrage est fait, & dans la même société, on a trouvé que le développement des intérêts respectifs des puissances y étoit tracé d'une manière aussi claire, aussi précise, aussi juste que le début. Écoutons le savant publiciste Allemand, qui, pour plus d'intelligence, a mis des titres à chaque paragraphe.

Paix entre la Russie & la Porte. Tableau de la situation respective de ces deux puissances.

„ La paix que l'impératrice de toutes les Russies vient de conclure avec le grand-seigneur, est sans contredit un des événemens les plus mémorables du siècle. Pour mieux en connoître l'importance, il faut se rappeler la position respective des deux puissances. La première, attaquée d'abord par la seconde, ne s'étoit pas contentée de se tenir sur la défensive : convaincue de l'avantage qu'il y a d'obtenir les premiers succès & d'étourdir ainsi son ennemi, elle avoit allumé la guerre en trois endroits

principaux & s'étoit partout comblée de gloire. Avec quel étonnement ne vit-on pas sortir de ses ports des escadres , traversant l'immensité des mers du Nord , couvrant bientôt la Méditerranée de leurs vaisseaux & faisant trembler l'empire Ottoman jusques dans son centre ! Peut-être que si l'amiral Moscovite, après avoir combattu , défait & brûlé la flotte Turque , eût tenté le passage des Dardanelles , mal gardé & presque sans autre défense que celle de la nature , auroit-il pénétré dans Constantinople & terminé la guerre par cette expédition digne d'Annibal. Mais , comme ce Carthaginois , il se laissa amollir au milieu des délices de l'Italie , & cette diversion n'est désormais devenue pour la Russie qu'un objet de dépense & d'ostentation , sans aucune utilité réelle , par le tems donné à l'ennemi de se rassurer dans sa capitale , de s'y fortifier , de rétablir sa marine , & par les allarmes des autres puissances , étonnées & jalouses de voir le pavillon Russe flotter sur ces mers.

L'expédition de la Crimée , moins brillante & plus heureuse , avoit procuré des avantages considérables , mais peu certains. L'indépendance des Tartares , leur perpétuelle inquiétude , en les faisant retourner vers leur allié naturel , pouvoient devenir très-funestes à l'impératrice de Russie ; & cette conquête assurée n'étoit jamais un coup de parti décisif.

C'étoit donc sur les bords du Danube que devoient se frapper les grands coups , & que le sort des deux empires pouvoit se terminer. La fin de la dernière campagne n'offroit rien de favorable pour la suivante. Le comte de Romanzow , après avoir eu des succès au commencement , avoit été obligé d'abandonner tout le

terrein conquis , de se reployer & de reprendre ses quartiers au-delà du fleuve. Par un principe de politique , que le beau sexe n'ignore pas , qui est de cacher toujours ses échecs & de nier souvent les défaites les plus évidentes , il coloroit sa déroute du nom de retraite , & il attribuoit à sa prudence ce qui étoit l'effet de la nécessité. La vérité étoit que ses généraux particuliers avoient été bien battus , que son armée étoit dans le plus grand délabrement , affoiblie par les pertes , par les maladies & par la difficulté de faire des recrues. Tout faisoit donc craindre pour la campagne de 1774 : tout , au contraire , relevoit l'esprit des Musulmans , finissant glorieusement celle de 1773. Un nouveau souverain qui avoit intérêt d'annoncer son regne par des exploits imposans , des préparatifs immenses , disposés dans le calme de l'hiver , des renforts extraordinaires filant continuellement vers l'armée , des trésors qui les accompagnoient , & surtout l'enthousiasme de la victoire.

Outre la position critique où se trouvoit la Russie au-dehors , elle étoit travaillée au-dedans par une révolte d'autant plus allarmante , qu'il étoit de la politique du divan de la fomenter & de la soutenir. Tout auroit été perdu , si l'audacieux Pugatschew , à la tête de ses brigands , eût pu recevoir des secours de l'ennemi , se faire jour jusques à eux , & combiner ses mouvemens avec des troupes plus disciplinées. L'animosité féroce de ces bandits , qui s'avançoient le fer & la flamme à la main & faisoient déjà trembler Moscou , s'en feroit merveilleusement accrue. On auroit vu bientôt éclore d'autres factieux , n'attendant que l'occasion de se livrer impunément aux mêmes excès.

Qu'on ajoute à tant de circonstances périlleuses la difficulté pour CATHERINE d'avoir de l'argent, ce nerf de la guerre, & de fournir aux dépenses énormes de celle-ci. Et c'est dans cet instant de crise que son génie redouble de hauteur & d'inflexibilité. Elle donne ordre au comte de Romanzow de se signaler par quelque coup d'éclat. Il ramasse ses forces, bien inférieures à celles de l'ennemi; il leur fait passer le Danube; il enveloppe le grand visir; il jette la terreur parmi ses troupes: elles se débandent, & le musulman se trouve forcé de demander la paix aux mêmes conditions refusées dans le congrès de Fokzany, & se donne ensuite la mort qu'il n'avoit pas eu le courage de chercher en combattant.

Articles importans du Traité de Paix.

J'épargnerai à mes folâtres écolières les dégoûts de la teneur d'un traité long & ennuyeux. Il suffit d'observer deux articles intéressans: l'indépendance de la Crimée bien établie, & le commerce de la mer noire ouvert à la Russie, par les ports que le grand-seigneur y accorde à cette puissance.

Le premier est un trait de politique raffinée, fruit d'une longue expérience & que la méchanceté des hommes semble avoir rendu nécessaire. Il part d'un principe fin, que ne pouvant faire son bien, il faut au moins faire le mal de son ennemi. C'est ainsi que l'impératrice de Russie, en soutenant l'indépendance du chan des Tartares, affoiblit le Turc, le divise, lui ménage dans son propre sein un rival toujours prêt à l'inquiéter, à le tourmenter & à devenir l'allié de la Russie dès qu'elle en aura besoin.

En vertu du second, d'un avantage plus immédiat, elle se procure une plus grande marine, un commerce plus étendu; elle s'ouvre par les Dardanelles une communication avec la Méditerranée, que ses vaisseaux ne pouvoient aller chercher qu'en faisant un tour énorme & courant des périls considérables.

Une autre suite essentielle de ce traité, c'est la renonciation humiliante, que la Porte est obligée de faire, à soutenir la Pologne, dont elle avoit entrepris la défense; c'est la reconnaissance du traité de partage de cette république infortunée.

L'impératrice de Russie, en se délivrant ainsi d'un ennemi qu'on lui avoit suscité dans l'espoir d'une diversion qui l'écarteroit des affaires de l'Europe, & la feroit rentrer dans sa première nullité, n'a acquis que plus de prépondérance & devient aujourd'hui la première puissance du Nord.

Affaires de Pologne : influence de la Russie.

Le rôle que CATHERINE joue depuis dix ans en Pologne, semble garantir cette assertion. Elle y manifeste sans réclamation de la part des autres états, non-seulement une influence très-marquée, mais même un despotisme bien opposé aux principes de modération de cette majesté impériale. Le problème ne peut s'en résoudre que par le développement d'une politique profonde, dont les combinaisons ont dû varier à l'infini, suivant les circonstances.

Il est bien certain que l'Impératrice, en favorisant, ou plutôt en forçant l'élection du comte de Poniatowski pour le trône de Pologne,

agissoit très-fagement dans les vues supérieures des souverains. Elle s'assuroit ainsi d'un allié, & s'étayoit des forces de ce royaume en cas qu'elle vînt à être inquiétée, soit par la cour Ottomane, soit par le roi de Prusse. Mais pour tirer de cette réunion le secours qu'elle en espéroit, il falloit donner plus de consistance au nouveau monarque. Les plaintes des dissidens contre les catholiques fournirent un prétexte plausible d'y travailler. Les premiers, par une confiance bien fondée en la générosité de cette princesse, ou plutôt, suivant ses détracteurs, par des insinuations qu'ils reçurent secrètement, se mirent sous sa protection. C'étoit le moment de donner des entraves à une république, faute d'équilibre toujours sous l'empire de la force, éprouvant sans cesse tous les maux de l'anarchie & du désordre, sans goûter aucun des biens de l'égalité ou de la liberté. Elle alloit donc, suivant les probabilités, passer sous un joug salutaire ; & la guerre déclarée depuis à la Russie par la Porte, ne l'en eût pas garantie, lorsqu'un prince plus adroit fit changer de face au projet, & vint en recueillir le fruit.

Traité de Partage de la Pologne.

Le Roi de Prusse jugea l'occasion favorable pour développer des prétentions qu'on a vu depuis établies dans ses manifestes. Afin de les mieux appuyer il crut devoir se concilier avec la cour de Vienne : celle-ci ne manqua pas de trouver qu'elle avoit aussi des droits à réclamer, des provinces à reconquérir. De concert avec celle de Berlin, elle fit exposer ses demandes à la cour de Saint-Petersbourg. Elles étoient légitimes sans doute, mais la réunion

de deux puissances formidables les valida mieux encore. L'impératrice de toutes les Russies, qui avoit déjà le Turc sur les bras, ne pouvoit s'attirer de nouveaux ennemis : elle fut obligée de changer de système, d'abandonner l'infortuné monarque, &, ne pouvant empêcher le démembrement de la Pologne, de s'en attribuer aussi une portion, moins dans la vue d'aggrandir ses états, que pour être plus à portée de surveiller les autres puissances co-partageantes & donner des limites à leur extension. Telle a été l'origine, la marche & la conclusion du traité de partage, si contraire au système de l'équilibre de l'Europe, & exécuté sans obstacle, à la face des puissances les plus intéressées à l'empêcher.

Changement de la Constitution du royaume de Pologne.

Afin de mieux s'assurer leurs acquisitions respectives, les trois cours ont ensuite travaillé de concert à donner une nouvelle forme à la constitution de la Pologne, & bien loin de concentrer la force de l'état dans les mains du roi, suivant les premières intentions de CATHERINE, il a fallu que celle-ci concourût avec les autres à laisser un germe de désunion continuelle entre la puissance législative & la puissance exécutive. Par ce moyen, les diverses parties de ce royaume, assez considérables encore, se trouvant sans cohérence, sans énergie, ôtent tout sujet d'inquiétude à ses voisins. La seule ressource de cet état asservi est dans la mésintelligence qui pourroit survenir entre ces grands potentats, & qui, tôt ou tard, semble inévitable.

Division

Division des colonies Angloises d'avec leur métropole.

Par un contraste bien frappant, tandis que l'abus de la liberté fomentoit le despotisme en Pologne , excitoit les puissances co-partageantes pour sa sûreté & pour sa propre conservation à dépouiller cette république & à lui donner des fers, l'abus du pouvoir éveilleoit la liberté assoupie dans un autre royaume, & faisoit enfanter des prodiges de zele national & de patriotisme. Il est question ici de la division élevée entre les colonies Angloises & la métropole. Ce grand projet, né presque après la paix, suspendu pendant quelque tems, s'est repris depuis peu avec fureur. Le point de difficulté semble pourtant aisé à résoudre dans un pays où les propriétés sont si respectées, où le droit naturel est si bien reconnu. Le parlement, par une violation manifeste du dernier, & par une atteinte indirecte aux autres, a prétendu pouvoir taxer arbitrairement les Américains & les traiter comme un peuple conquis. Ceux-ci réclament le privilege de la nation, ils demandent à s'imposer eux-mêmes ; ou du moins ils exigent d'avoir des représentans en nombre suffisant au parlement pour soutenir leurs intérêts & les discuter. Le ministere de S. M. Britannique, tendant visiblement aujourd'hui au despotisme, a soufflé le même esprit dans cette compagnie auguste, instituée pour le contenir, le réprimer, le combattre & l'anéantir, s'il étoit possible ; elle a cru de son honneur de ne pas se relâcher d'une entreprise illégale. Cette opiniâ-

trêté a prouvé aux colonies la nécessité de manifester une fermeté vigoureuse & décisive. Boston a donné le premier signal de la scission , & toute l'Amérique Septentrionale s'est bientôt liguée avec une merveilleuse unanimité , malgré les menaces des chefs attachés au parti de la cour & les intrigues des brouillons subalternes cherchant à jouer un rôle au milieu des troubles & des factions intestines. D'une part s'est déployé l'appareil formidable d'une guerre ouverte ; de l'autre , on a fait toutes les dispositions nécessaires d'une défense poussée jusques à la plus grande extrémité. On eût cru que des ruisseaux de sang alloient couler. Heureusement les hostilités sont encore suspendues : la mere patrie semble avoir repris pour ses enfans les entrailles qu'elle doit avoir ; & ceux-ci toujours soumis , toujours respectueux dans leur résistance même , n'attendent que le moment de rentrer avec honneur sous l'obéissance filiale.

La dissolution prématurée & subite du parlement est une tournure adroite qu'on a fait prendre à S. M. Britannique pour se rétracter sans se compromettre. On espère qu'un esprit de concorde & de pacification va se répandre dans ce nouveau sénat , & dissiper l'esprit de vertige & d'erreur qui depuis quelque tems avoit aliéné l'autre des véritables intérêts de la nation.

Mais , pour que leur réconciliation s'opère & que la cour se tourne décidément vers le plan de modération qui doit y tendre , il faut que les colonistes restent fermement unis ; qu'ils ne laissent appercevoir entre eux aucun schisme ; qu'ils ne donnent au ministère aucun espoir de les diviser , de les intimider ou de

les séduire : car s'il y avoit jour à détacher quelque province des autres , le génie du despotisme renaîtroit bientôt & se développeroit hardiment.

Tel est le spectacle intéressant que présente aujourd'hui l'Angleterre. La France , l'Espagne & le Portugal sont les puissances qui le considèrent le plus attentivement. L'une , persistant dans les projets pacifiques qu'elle avoit à la fin du regne de Louis XV , ne feroit pas fâchée de voir se perpétuer des dissensions qui concentrent dans son intérieur toute l'activité d'une nation inquiète , l'empêchent de rien craindre de ses écarts & de sa turbulence , lui procurent le tems de se refaire de ses longues pertes , sous un regne doux , économe , éclairé & dirigé vers le bien public , laissant à son commerce celui de reprendre l'équilibre & peut-être la supériorité dans les deux Indes. L'autre , par une haine plus déclarée & plus agissante , non-contente de voir la Grande-Bretagne se combattre , se déchirer , se démembrer elle-même , voudroit contribuer plus ouvertement à sa perte , & profitant d'un moment décisif , lui porter des coups certains & vigoureux , qui la mettent pour longtems hors d'état de remuer & de se venger. La troisième , dans un état absolument précaire , ayant ses destins liés à ceux de l'Angleterre , attend en tremblant le sort de celle-ci , & conçoit que tombant avec sa protectrice , elle doit nécessairement redevenir la proie de l'Espagne.

Guerre dans l'Amérique Méridionale entre l'Espagne & le Portugal , & entre l'Espagne & l'empereur de Maroc.

La querelle suscitée dans l'Amérique Méridionale , à sa majesté très-fidelle , par sa majesté catholique , est un germe de division que les politiques imaginent devoir éclore , s'étendre & fructifier suivant les circonstances. C'est pour contrebalancer cette agression , & tâcher de rallentir les intentions hostiles de l'Espagne , que les anglois ont , à ce qu'on prétend , sourdement excité la guerre que l'empereur de Maroc vient de lui déclarer.

Cette esquisse de la situation actuelle de l'Europe , quoique superficielle , est suffisante , je crois , à l'instruction du beau sexe que j'ai principalement en vue. J'ai regardé comme superflu de lui surcharger la tête d'une multitude de nations vagues & incertaines sur les intérêts obscurs , arbitraires & compliqués des états. Il s'agit seulement de le mettre à portée de suivre le fil des événemens que nous aurons à parcourir ensemble. Après lui avoir fait passer en revue les grandes puissances occupant aujourd'hui le premier rang dans le tableau politique , donnant le mouvement aux autres , ou fixant leur attention & leur destin , je n'ai plus qu'un mot à dire de celles-ci.

La Suede & le Dannemarck.

Dans le Nord , la Suede & le Dannemarck auroient bien voulu profiter des troubles pour s'é-

tendre & s'agrandir , aux dépens de qui il auroit appartenu , c'est-à-dire pour faire valoir des droits litigieux qu'ont toujours les souverains au besoin , & que légitime la victoire ou la politique. Mais le souverain de la première , à peine monté sur le trône , auteur d'une révolution importante à jamais pour lui & pour ses successeurs , a préféré de travailler à l'affermissement de sa nouvelle autorité & du bonheur public. Le monarque de la seconde , encore effrayé du danger auquel il avoit échappé , forcé de se porter aux actes d'une sévérité inflexible , étoit occupé à éteindre jusqu'aux dernières étincelles d'une conspiration fomentée dans le sein de sa propre famille. Tous deux , comme les anciens législateurs , après avoir ramassé dans leurs voyages des connoissances solides sur les loix , les mœurs , les sciences & les arts des peuples divers , s'appliquent à s'approprier ce qu'ils en peuvent tirer d'avantageux pour leur nation respective.

Puissances du second ordre de l'Allemagne.

Les puissances du second ordre de l'Allemagne , tremblant pour elles , d'après l'exemple de la Pologne , ont cherché à intéresser à leur conservation celles du premier ordre garantes de leur liberté , la France surtout ; mais elles n'ont trouvé d'aucune part que des assurances de protection , sans nulle démarche efficace pour les assurer contre l'invasion d'une conséquence aussi allarmante.

La Hollande.

La Hollande , constamment occupée d'augmenter son commerce & d'accumuler richesses sur richesses , s' imagine qu'avec de l'or on peut toujours faire la loi , ou du moins ne pas la recevoir.

Le Roi de Sardaigne. L'Italie. Rome.

Dans le Midi , je trouve à l'entrée de l'Italie un monarque sage , occupé prudemment à en garder les barrières. Le reste des petits princes de cette contrée , ou des républiques qui la partagent , sont , pour ainsi dire , autant de satellites sans mouvement combiné , prêts à tourner autour de la première planète qui les enveloppera dans son tourbillon.

Rome seule à présent y occupe les regards par la vacance du siège apostolique , par les intrigues qui l'ont précédée & qui la suivent. Des politiques ont prétendu que l'empereur pourroit bien profiter des factions qui agitent cette capitale du monde chrétien , pour y paroître en roi des Romains & faire voir que sa dignité n'est point un vain titre. Ce seroit sans doute le plus grand service qu'il pût rendre à l'Europe , d'écraser ce colosse d'une puissance spirituelle , n'ayant de consistance que dans l'opinion , & qui , telle que ces phantômes créés par notre imagination dans les ombres de la nuit , se dissipe aux premiers rayons de la lumière."

Je crois , Milord , que vous vous unirez volontiers aux vœux du Protestant , auteur de l'ouvrage , mais dont le terme est

aujourd'hui reculé par l'élection du nouveau pontife. Il s'est également trompé à l'égard de nos colonies : mais qui se fût attendu que l'esprit de démenche de notre ministère auroit tourné les meilleures têtes de la nation ! J'espère que la vôtre y résistera , Milord , & qu'elle sera aussi ferme que votre cœur.

A Paris, ce 30 Novembre 1775.

LETTRE XVI.

Sur le rétablissement des parlemens de Grenoble, de Metz & de Pau.

JE ne vous ai point parlé, Milord, dans le tems du rétablissement du parlement de Grenoble, (1) parce que je n'ai rien trouvé dans cet événement qui parût mériter un détail pressé ; que j'attendois celui du parlement de Metz, & même du parlement de Pau, afin de réunir ces trois objets, complétant la réintégration de la magistrature dans son premier état. Je puis aujourd'hui vous donner l'historique de ces faits, & y joindre tout ce qui doit vous les rendre curieux & intéressans.

On ne voit point dans le procès verbal concernant la réinstallation du parlement de Dauphiné, que cette province se soit livrée aux excès de joie dont les démonstrations ont éclaté ailleurs. C'est M. de Clermont-Tonnerre, commandant à Grenoble, & M. Pa-

(1) En date du 2 Mai.

tot de Marcheval , intendant , qui ont procédé à la cérémonie. La compagnie étoit peu nombreuse (1), sans procureur général , & dans un délabrement qui caractérisoit plutôt une humiliation qu'un triomphe. C'est M. de Berulle qui avoit repris ses fonctions de premier président. Quelle gloire pour ce chef , qui , exilé dans ses terres dès le mois d'Octobre 1771 , n'a eu sa liberté qu'au mois de Septembre 1774 ; qui , bien différent de celui du parlement de Paris a tenu seul avec Mrs. d'Ornacieux & de Meyrieux (2) contre la défection de sa compagnie entière (3), & , toujours insensible aux séductions & aux menaces , s'étoit déterminé à mourir martyr de son attachement aux loix & à la patrie. (4)

(1) Par le procès-verbal il conste que l'assemblée étoit composée de 7 présidens , le premier compris , 2 chevaliers d'honneur & 29 conseillers seulement , 2 avocats généraux & un greffier en chef ; ce qui annonçoit une grande diminution dans cette compagnie , qui doit être de 12 présidens & de 62 conseillers.

(2) Le premier , président à mortier , & le second , conseiller , tous deux restés en exil , comme M. de Berulle , jusqu'en Septembre 1774 , pour refus de faire liquider la finance de leur charge , en exécution des arrêts du conseil qui leur avoient été intimés.

(3) Le 7 Novembre 1771 , 30 magistrats avoient été exilés. Depuis , 13 des restés avoient successivement donné leurs démissions. Mais dès le mois de Janvier 1772 , les lettres de cachet furent révoquées , & tous s'étoient fait liquider , à l'exception des deux mentionnés ci-dessus & de M. de Berulle , qui refusa de faire liquider un brevet de retenue de plus de 60,000 livres sur la charge de premier président.

(4) M. de Berulle a eu une maladie très-grave & très-longue durant son exil , qui n'a point abattu son courage.

Au reste, ce vertueux magistrat, bien différent de beaucoup d'autres, fait mieux faire que parler. Son discours n'a rien qui mérite d'être cité. Peut-être aussi étoit-ce une chose convenue, car ceux du commandant & de l'intendant ne sont pas plus éloquens. Le principal objet du dernier orateur est d'accorder la contradiction de sa conduite, en venant relever aujourd'hui le temple de Thémis, qu'il avoit détruit en 1771 : il s'excuse sur l'obéissance passive qu'il devoit à la cour. On remarque un plus grand embarras dans le réquisitoire de M. de la Salcette, avocat-général. Astreint à des fonctions plus éclairées, il n'a pas la même défense à présent, & ayant passé dans la nouvelle magistrature, il rougit de sa prévarication & en recueille toute la honte & l'infamie.

Les relations de Metz sont beaucoup plus longues, plus détaillées. Elles sont remplies d'une allégresse qui passe dans l'ame du lecteur. Il est vrai que le rétablissement du parlement de cette ville a souffert beaucoup de difficultés, & malgré le desir de M. le garde des sceaux de l'effectuer, il n'auroit peut-être pas eu cette force, s'il n'eût été excité par de puissans personnages, & soutenu d'un ministre intrépide, ranimant son courage chancelant. Par une bizarrerie singulière de circonstances, des membres mêmes de la compagnie s'opposoit à sa renaissance : incorporés depuis leur destruction dans le conseil souverain de Nancy, ils faisoient difficulté de revenir à Metz; ils donnoient pour prétexte cette même inamovibilité que réclamoient les autres, ils prétendoient qu'ayant acquiescé de fait à la suppression de leur parlement, ayant

été reçus membres de leur nouvelle cour avec toutes les formalités requises, on ne pouvoit les en arracher que de leur gré. Cette objection ne laissoit que d'embarraffer M. de Miromesnil, homme timide, foible, irrésolu. Cependant on lui représentoit d'autre part que les réclamations de ces Messieurs (1), en petit nombre, ne pouvoient balancer celles des supprimés, en nombre infiniment plus considérable ; que leur motif secret n'étoit qu'une vraie lâcheté, la crainte d'être mal vus de ceux-ci pour leur espece d'apostasie, & qu'après être sortis du tribunal auquel ils s'étoient unis dernièrement, ils ne fussent obligés de se retirer de leur première compagnie où ils feroient souvent humiliés.

A ces raisonnemens se joignoient des sollicitations prépondérantes. Outre la ville qui redemandoit avec ardeur son parlement, les deux Broglio s'y intéressoient fortement ; le maréchal, comme gouverneur du pays Messin, & le comte, par ce génie pour l'intrigue qui le porte à s'immiscer de tout. L'évêque, par un exemple rare dans le clergé, soutenoit la même cause avec un zele incroyable. Enfin, le commissaire départi, le Sr. de Calonne, n'osant se désunir de ces chefs respectables,

(1) De 15 cependant, auxquels se joignoient cinq autres membres passés à la chambre des compres de Nancy, à laquelle le parlement de Metz, en même tems chambre des comptes, avoit été réuni sous cet aspect, tandis qu'il avoit été réuni au conseil souverain comme parlement. Chacun de ces tribunaux avoit augmenté d'autant d'officiers, c'est-à-dire le conseil souverain de 15, & la chambre des comptes de 5.

les seconçoit d'une façon fort suspecte sans doute. Comment cet intendant, l'ennemi naturel des parlemens, & plus particulièrement de celui de Metz qui l'avoit entaché par un arrêt injurieux, après en avoir provoqué la suppression, fût-il devenu tout-à-coup son réclamant & son défenseur? On ne pouvoit le présumer, mais il jouoit l'hypocrisie à merveille : d'ailleurs, prenant l'impression du génie du nouveau ministère, il espéroit sans doute que ses démarches lui vaudroient quelque reconnaissance de la part de la cour en question, & qu'elle le laverait d'une flétrissure toujours subsistante aux yeux des patriotes.

Malgré tant d'efforts, le garde des sceaux effrayé des difficultés, n'avoit osé prendre sur lui de résoudre la question & l'avoit fait renvoyer au conseil des dépêches. Les troubles arrivés dans ce tems-là servirent (1) son indécision, & il en prétexta la nécessité de s'occuper d'autres affaires plus importantes. Envain l'évêque de Metz, parti pour annoncer dans son diocèse la nouvelle désirée du rétablissement du parlement, voyant que les ennemis du bien public prévalaient, revint une seconde fois en diligence sommer M. de Miromesnil de sa parole; envain le maréchal de Broglie protesta qu'il n'iroit pas prendre possession de son gouvernement, avant que la chose fût arrangée; envain le comte du même nom pressa le chef de la justice avec cette activité, cette turbulence qu'il porte partout : rien ne put émouvoir le flegme de ce personnage cauteleux; & toutes les parties intéressées dans ce

(1) Les émeutes du mois de Mai.

grand procès, lassés de le fatiguer de sollicitations pour ou contre (1), s'en retournerent fort mécontentes. Les unes voyant l'affaire languir, craignoient qu'on ne se refroidît à cet égard & qu'elle n'eût pas lieu : les autres redoutèrent, au contraire, que durant leur absence on n'intriguât plus fortement & qu'on ne l'emportât. Ils obtenoient cependant du retard & c'étoit beaucoup, & peut-être eût-il été infiniment plus long, si M. de Malesherbes n'eût été appelé au ministère peu après. Ce magistrat, ferme dans ses principes, fit sentir à M. de Miromesnil son inconséquence : il ébranla bientôt le plus grand nombre des membres du conseil par son éloquence victorieuse & trouva les tournures nécessaires pour concilier, autant qu'il seroit possible, les intérêts divers des contendans. En effet, c'étoit un procès en règle, dont voici le résumé.

Le parlement de Metz a été créé en 1635 par Louis XIII, sur le pied de 52 offices, pour servir par semestre. Louis XIV se trouvant avoir besoin d'argent en a augmenté le nombre jusqu'à cent & plus. Pour accroître en proportion le ressort de cette capitale, il y joignoit les différentes conquêtes qu'il faisoit de ce côté-là. Depuis, ce monarque en ayant rendu une partie, & le conseil souverain d'Alsace ayant été

(1) M. Cœur de Roi, premier président du conseil souverain de Nancy, & M. de Riaucour, premier président de la chambre des comptes de la même ville, étoient aussi à Paris pour s'opposer au rétablissement du parlement de Metz, dont ces cours avoient eu les dépouilles & prétendoient qu'il n'étoit pas expédient de le faire.

établi, ce parlement s'est trouvé resserré dans un très-petit territoire ; il s'est plaint de la multiplicité de ses offices & de la diminution des affaires. Pour l'indemniser Louis XIV a fait ordonner un certain fonds par an (1) à répartir entre les magistrats, mais il n'a pas été payé longtems avec exactitude : il s'est même trouvé bientôt réduit à moitié. Les impôts sur leurs offices ayant augmenté, cette cour a obtenu qu'on feroit une compensation avec les arrérages des rentes, qui lui étoient dûs. Du reste, elle a continué ses plaintes sur sa nullité. Elle a demandé à la mort du roi Stanislas la jonction de la Lorraine à son territoire, c'est-à-dire la destruction du Conseil souverain de Nancy. Celui-ci s'y est opposé, & cela formoit une contestation entre les deux tribunaux, lorsque M. de Maupeou a opéré sa révolution. Le nom de parlement que portoit celui de Metz, odieux au chancelier, suffisoit pour le faire succomber. Un arrêté violent qu'il avoit pris contre le Sr. de Caillonne, intendant de cette ville, & le Sr. de Fleisselles, intendant de Lyon, servit de prétexte, & son ressort fut réuni à celui de son adversaire.

Maintenant, disoit celui-ci, il ne faut point ranger cette opération du gouvernement dans la classe des autres destructions. Il étoit déjà question, avant le nouveau système, de supprimer une des deux cours en contestation, & le parlement de Metz, en se soumettant dans un pareil débat à la décision du roi, s'étoit en même tems soumis à sa propre dissolution

(1) De 10,000 livres.

& l'avoit reconnue légale si S. M. la jugeoit nécessaire. On attestoit M. de Monthélon, le premier président, passé à la tête du parlement de Rouen, & qui bien loin d'avoir été digne de cette place éminente, se seroit rendu coupable d'une honteuse désertion, s'il n'eût reconnu avec sa compagnie la vérité du principe ; il auroit été trop absurde d'attribuer au Prince la faculté d'anéantir l'un sans pouvoir toucher à l'autre. Les opposans à la reconstruction faisoient valoir beaucoup d'autres motifs de convenance insérés dans leurs mémoires, que j'ai lus, & trop longs à rapporter ici, mais qui leur avoient concilié plusieurs membres du conseil. On a cru devoir quelques égards à leurs objections, ce qui a entraîné des pourparlers jusqu'au tems des vacances, où l'on a travaillé plus sérieusement à lever les obstacles. Enfin, M. le maréchal de Broglio, assuré du rappel du parlement, s'est rendu à Metz & y a fait son entrée. (1) Elle a été signalée par les bourdons de Mutte, cette cloche fameuse, qui ne s'ébranle que dans les grandes occasions, dans les fêtes de la nation les plus solennelles. Des complimens de toute espece ont été adressés à ce Seigneur, dont le meilleur, le plus court, le plus direct à la chose, est celui du prier des grands carmes : „ Monseigneur, (lui dit-il) jour heureux & mille fois heureux ! où nous venons „ avec joie & reconnoissance offrir nos hommages à un héros chrétien, à un héros mi-

(1) On en trouve les détails fort au long dans une feuille imprimée, intitulée : *supplément aux affiches des trois évêchés, du jeudi 14 Septembre.*

„litaire & à un héros citoyen. L'exemple de
 „votre excellence apprend au chrétien, ce
 „qu'il doit à son dieu; au militaire, ce qu'il
 „doit à son roi, & au citoyen, ce qu'il doit
 „à sa patrie. ”

Les juifs ont voulu figurer dans la relation;
 il y est question d'une fête splendide de leur
 part, d'une illumination élégante, où l'on
 lisoit en hébreu une devise tirée du prophète
 Isaïe, dont la traduction est : *il rétablira vos*
juges & vos magistrats, comme ils étoient ci-
devant, & votre ville sera nommée la cité de
justice, la ville fidelle !

Enfin, l'ivresse de la joie générale a été
 telle, qu'on s'est porté jusqu'aux folies les plus
 incroyables. Une chose surtout marquoit bien
 l'excès du délire & a indigné un conseiller au
 parlement de Paris, lisant cette relation avec
 moi : „ô mélange de louanges ridicules, in-
 „décent, infâmant, s'écrioit-il. Quoi ! l'in-
 „tendant, un Calonne, l'ennemi de Mrs.
 „de la Chalotais & de toute la magistrature,
 „un procureur général de la commission de
 „Bretagne (1) flétri par les arrêtés de diffé-
 „rentes cours & notamment du parlement de
 „Metz, associé à la gloire & au triomphe
 „patriotique du maréchal ! ”

C'a été bien pis, quand nous en sommes
 venus aux discours prononcés à la séance te-
 nue par M. de Broglie en cette cour (2), &
 qu'il a lu celui du commissaire départi qui l'ac-

(1) Etablie en 1766 en Bretagne, pour juger & con-
 damner Mrs. de la Chalotais & autres magistrats de Bre-
 tagne. Voyez les papiers publics & relations du tems.

(2) Le 5 Octobre 1775.

compagnoit, où semblant oublier toutes les prévarications dont il s'étoit rendu coupable, le zele ardent avec lequel il avoit concouru à la destruction des loix, au renversement des tribunaux, aux persécutions exercées contre la magistrature, enfin à l'exécution de l'affreux système de M. de Maupeou, par un patriotisme simulé, il reconnoît que la prospérité d'un empire n'est établie que sur le regne des loix & sur la stabilité des anciennes institutions, il se félicite d'être le restaurateur d'une cour qu'il avoit détruite avec une *douleur muette*.

Mais il n'a pu tenir à celui de l'avocat général Goussaud, encore plus merveilleux par sa bassesse à faire l'éloge de cet intendant, dont voici le paragraphe :

„ L'administrateur de cette province, au-
 „ jourd'hui l'organe de la bienfaisance du roi
 „ pour elle, jaloux de cet honneur, qu'il a
 „ ambitionné & qu'il a obtenu comme la ré-
 „ compense du zele le plus ardent pour le succès
 „ de la cause commune, plutôt qu'à titre d'ap-
 „ panage du ministère important qu'il remplit
 „ dans nos murs avec une distinction singulière,
 „ heureux d'être à-la-fois le témoin & l'un des
 „ objets des acclamations publiques, & qu'après
 „ avoir enlevé tous les suffrages des citoyens
 „ par la beauté du génie & les graces de l'es-
 „ prit, *des circonstances non équivoques* aient
 „ achevé de lui subjuguier tous les cœurs, en
 „ manifestant au public les vœux actifs &
 „ désintéressés du sien pour la prospérité de la
 „ province confiée à ses soins. ”

De fureur il l'a jetté par terre & n'a pas voulu continuer. J'ai été obligé d'attendre que je fusse seul pour reprendre la lecture du pro-

cès-verbal & vous en rendre compte. Par une lâcheté peut-être non moins grande , tous ces discours , en général , sont remplis d'une forte censure de l'administration précédente , & j'y ai remarqué l'affectation de faire une omission totale de Louis XV , dont on trouve une légère mention dans la seule harangue du président Pierre (1).

Le préambule de l'édit de rétablissement du parlement est tout-à-fait honorable à cette compagnie , & par les grands principes qui y sont posés , on reconnoît la main patriotique (2) qui l'a esquisé. Non-seulement ce rétablissement , fondé sur les représentations qui ont été adressées au roi concernant les funestes effets produits par la suppression de cette cour dans la ville , est accordé aux instantes supplications de cette dernière & des sujets de la province des trois évêchés , mais S. M. reconnoît en outre que la compagnie réintégrée lui a donné dans tous les tems des preuves de son amour pour ses souverains & de son attachement à ses devoirs. Enfin , d'après l'examen des pieces & mémoires qui lui ont été remis par les réclamans , S. M. déclare que ce n'est pas simplement grace & bonté , mais justice.

L'édit , dont la teneur , commune aux autres de ce genre , contient des dispositions particulières , propres aux contestations qui s'é-

(1) M. Pierre de Joui , le plus ancien des présidens à mortier , faisant fonction de premier président. Ils étoient 6 présidens à Mortier & 36 conseillers seulement.

(2) Celle de M. de Malesherbes.

toient élevées de la part des schismatiques, c'est-à-dire des membres du corps, qui s'étant agrégés à la cour souveraine & à la chambre des comptes de Nancy, faisoient difficulté de revenir & d'y continuer respectivement leurs fonctions; on retranche d'autant, & même au-delà, de la compagnie, qui se plaignoit d'être trop nombreuse (1).

Par un autre édit, S. M. termine les prétentions élevées entre la cour souveraine de Nancy & le parlement de Metz depuis la réunion effective des duchés de Lorraine & de Bar à la couronne. Elle assure son sort, en rendant définitive la confirmation provisionnelle qu'elle avoit reçue de son nouveau Souverain (2), & pour marque éclatante de sa satisfaction lui donne le titre & la dénomination de parlement, avec un accroissement de membres, de fonctions & de lustre proportionné à cette pompeuse qualification.

L'anecdote la plus curieuse de cet événement, c'est le sacrifice généreux & presque ignoré jusques-là d'un tribunal subalterne (3),

(1) On supprime 2 offices de président à mortier, 26 offices de conseiller laïc & 2 offices de conseiller clerc; & la compagnie est réduite à 1 président à mortier, le premier compris, 7 conseillers d'honneur nés, 2 conseillers d'honneur, 2 chevaliers d'honneur, 45 conseillers, dont 4 clercs, 2 conseillers correcteurs des comptes, 4 conseillers auditeurs, 2 avocats généraux, un procureur général, 6 substitués.

(2) Par les lettres patentes en forme d'édit, du mois de Février 1766, rendues à la mort du roi Stanislas.

(3) Le *siège des eaux & forêts à la table de marbre*. Ce n'avoit été qu'en vertu d'une déclaration du 22 Mai 1773, qu'il avoit été songé à lui & qu'il avoit été pro-

qui, à la suppression du parlement, sans être expressément compris dans la réprobation générale de la magistrature, avoit de lui-même cessé ses fonctions, & est resté dans cette inertie patriotique; la cour supérieure, en rentrant, devoit nécessairement le voir triompher avec elle.

La rentrée de cette cour a été mêlée de quelque amertume. Elle s'est vu donner avec douleur pour la présider, un membre étranger (1) expulsé de sa propre compagnie, à cause de sa défection durant l'anarchie des loix, & dont l'asservissement au chancelier Maupeou, puni d'abord par une honteuse flétrissure, se trouve ensuite récompensé ainsi magnifiquement. Le grand banc a été furieux, toute la compagnie a réclamé contre cet intrus; mais on n'a osé pousser la résistance trop loin, & cette insertion d'un chef gangrené sur un corps de membres fideles, tous éprouvés par les rigueurs de la disgrâce, est une conséquence fréquente dans la conduite de M. le garde des sceaux. Aussi les frondeurs appellent-ils sa besogne un vrai gâchis : terme peu noble, mais plein d'énergie & vraiment caractéristique de ses œuvres.

C'est surtout dans la reconstruction du par-

cédé à la liquidation des offices de ses membres, comme s'ils avoient été supprimés.

(1) M. Chifflet, odieux au parlement de Besançon pour avoir remplacé M. de Gros-Bois, le premier président, lors de la suppression & récréation de cette cour. N'ayant pu rester à sa tête, quand il s'est agi de la rétablir, il a réclamé la protection du ministère, & a été nommé premier président du parlement de Metz.

lement de Pau que M. de Miromesnil auroit déployé ce caractère de souplesse & de dextérité qui veut ménager les deux partis (1), si M. de

(1) Voici ce qu'on écrivoit de Versailles le 24 juin 1775: „ *Le parlement de Pau est toujours en suspens. Ce qui a retardé cette opération & ce qui l'a contrariée, c'est que les états de Béarn se sont absolument refusés à toute sollicitation pour le rétablissement de cette compagnie sur l'ancien pied, quelque effort qu'on ait fait pour les exciter à cette démarche. Et lorsqu'on a voulu ouvrir cet avis dans l'assemblée, un des gentilshommes a opiné pour qu'on ensevelît sous terre (ce sont ses expressions) avec autant de soin tout membre qui agiteroit cette affaire, comme toute bête pestiférée morte de la maladie qui a dévasté le pays de bêtes à cornes. La hauteur insupportable des Magistrats est cause de cette aversion. On sait qu'ils avoient autrefois sérieusement agité de convenir entre eux du tems qu'ils feroient attendre dans leur antichambre tout gentilhomme qui seroit dans le cas de venir solliciter un procès.*

„ *Malgré cela, M. de Miromesnil, qui est naturellement disposé à réparer toutes les calamités de la magistrature, qui sent d'ailleurs que cette contradiction, de laisser le parlement de Pau dans son état d'abâtardissement, résisteroit à ses principes & à ceux établis par S. M. sur l'inamovibilité des offices, ne se refuse point à sa réintégration. Son projet seroit de rétablir les choses, ainsi qu'en Bretagne, c'est-à-dire comme elles étoient en Mai 1765, lors de la démission du grand nombre des officiers du parlement de Béarn. Mais ceux actuels, & le premier président, l'auteur de tous les troubles, bataillent beaucoup pour empêcher la réunion. Ce dernier surtout est à Paris à cet effet, & représente que les supprimés étant à peu près en même nombre que les membres actuels, il résulteroit de cet amalgamé, dans le sein de la compagnie, un schisme très-funeste à toutes les affaires, & qui ne s'éteindroit de longtems. M. le garde des sceaux, qui de son naturel est très-tâtonneur,*

Malesherbes, plus maître dans ce dernier acte de justice du monarque envers la magistrature & l'état, ne l'eût empêché de gauchir. La négociation sur cet objet présentait encore plus d'obstacles à franchir & d'intérêts à discuter que la précédente.

Les schismatiques articuloient que la situation de la compagnie n'avait aucun rapport avec celle des autres compagnies du royaume dans le même cas. Suivant eux, des motifs particuliers & personnels à quelques magistrats du parlement de Pau, les avaient engagés en 1765 à se retirer & à donner la démission de leurs offices (1). Cette retraite volontaire de plusieurs membres n'avait porté ni sur l'existence du corps ni sur le service; il avait été continué par les magistrats qui étoient demeurés fideles à leurs devoirs, & auxquels s'étoient ensuite réunis ceux qui avaient acquis, moyennant finance, les offices remis à Louis XV, & dont ce monarque les avait revêtus dans les formes légales.

Il n'y eut en 1771 dans cette compagnie d'autre changement que la suppression de la vénalité; ce qui n'avait trait qu'à la finance, & étoit tout-à-fait indépendant du titre des offices, dont les loix les plus saintes assurent la stabilité & l'immovibilité (2).

a peine à se décider, & voudroit bien qu'on lui forçât la main d'une ou d'autre manière, en sorte que le mal ne roulât point sur lui."

(1) Voyez la lettre IIIe. de l'*Observateur Hollandois*.

(2) Tous ces points sont encore discutés plus au long & plus clairement dans une lettre de Pau, du 30 octobre, écrite par un membre du parlement d'alors....
Le parlement a été consterné d'apprendre la dernière

Les démettans , au contraire , soutenoient que le plus grand nombre des officiers ayant suspendu leurs fonctions en 1765 , & cette pluralité formant essentiellement le vœu de la com-

résolution de la cour le concernant. Elle est de le rétablir comme il étoit en 1765. Il faut faire attention que cette compagnie est dans un cas totalement différent des autres. Le parlement de Pau est le même qu'il étoit alors , quant à son essence. Il n'a point été supprimé & recréé par M. de Maupeou à l'instar des autres ; il n'a fait que le dévénaliser , droit qu'on n'a jamais contesté au souverain. Du reste , il étoit réduit à un moindre nombre dès 1765 ; & c'est encore un pouvoir que le monarque vient d'exercer tout récemment à l'égard du parlement de Paris , qui ne s'y est pas opposé.

„ Lors des démissions de 1775 , les non démis restoient en beaucoup plus grand nombre qu'il n'en falloit pour composer le parlement , puisquz cinq ici suffisoient pour faire arrêt. Les autres membres , reçus depuis , ont rempli les formalités d'usage ; ils ont levé les charges aux parties casuelles sur des démissions pures & simples , données par les anciens titulaires. Ils ont été reçus avec l'agrément du roi & de la compagnie. Ce ne sont pas d'ailleurs des polissons ; ils sont presque tous d'une naissance distinguée , & les moindres étoient des avocats très-estimés au Barreau.

„ Enfin , en amalgamant ensemble les démis de 1765 & les membres du parlement actuel , il ne se trouvoit que deux places de conseiller & une de président de trop , qu'on auroit aisément supprimées en très-peu de tems par la mort ou la démission de plusieurs très âgés.

„ Ce qu'il y a de plus extraordinaire , c'est que cette desogne se fait contre le vœu des états & de la province , qui sont très-contens du parlement actuel , qui détestoient les anciens , & se sont toujours refusés aux diverses propositions que certains partisans des démettans ont faites en quantité de circonstances pour demander la réintégration du parlement comme en 1765. ”

pagnie ; tout ce qui s'en avoit suivi étoit illégal , même la reprise de service par le plus petit nombre , & la compagnie avoit continué de résider parmi les membres dispersés , exilés , emprisonnés , & non parmi ceux qui s'en étoient détachés.

Cet avis fut celui de M. de Malesherbes , qui , plus conséquent , plus ferme , plus entier , fit entendre au garde des sceaux qu'il falloit profiter de la confiance du roi , pour ne laisser dans ce rétablissement aucun louche , comme dans les autres , pour y suivre les principes dans toute leur rigueur. Il entraîna ce ministre , ainsi que le comte de Maurepas & le contrôleur général , les seuls appelés au comité. Les autres membres du conseil ne s'en mêlent en rien , & S. M. ne fit que signer l'édit , réputé une suite du plan général , établi il y a un an.

Cependant , quand il fut question de minuter le préambule , on ne put s'expliquer comme il auroit convenu sur les restés , & par un palliatif qui impliquoit la plus énorme contradiction & un mensonge palpable à tous les yeux , on leur donnoit des louanges & on les humilioit ; on leur annonçoit des témoignages éclatans de la satisfaction du monarque , & on les traitoit en prévaricateurs ; on motivoit leur expulsion sur le petit nombre des places , tandis que plus de la moitié étoient vacantes , la cour étoit dans le plus grand délabrement & tout le parquet n'étoit représenté que par un seul substitut (1). Voici cette piece ,

(1) Le parlement de Pau , siégeant à sa rentrée , n'étoit composé suivant le procès-verbal , que du premier président & de 6 présidens à mortier ; de l'évêque

plus singulière qu'aucune autre du même genre. Le roi disoit :

„ Il ne nous reste plus , pour couronner le ré-
 „ tablissement de l'ancienne magistrature dans
 „ tous nos parlemens , qu'à rappeler à notre
 „ service les officiers de notre parlement de
 „ Pau , privés depuis 1765 de leur état & de
 „ leurs fonctions. Le vœu des habitans de Béarn,
 „ de Navarre & de Soule sollicite leur retour ,
 „ & , après avoir mûrement examiné les avanta-
 „ ges qui doivent en résulter , nous nous sommes
 „ déterminés à prendre ce parti d'autant plus
 „ volontiers que ces magistrats plus longtems
 „ éprouvés par la privation de la confiance de
 „ leur souverain , sentiront tout le prix d'un tel
 „ bienfait , & ne s'occuperont que de nous prou-
 „ ver leur reconnoissance par leur soumission ,
 „ ainsi que par leur attachement à leurs devoirs
 „ & aux principes qui doivent régler leur con-
 „ duite. Cependant nos vues de justice & de
 „ bonté ne s'étendront pas moins sur les offi-
 „ ciers qui depuis 1765 ont été appelés en no-
 „ tre dit parlement. Si la constitution de ce
 „ corps & le nombre des offices dont il doit être
 „ composé , ne nous permettent pas de leur en
 „ faire partager aujourd'hui l'exercice avec les
 „ anciens officiers que nous rétablirons , nous
 „ leur donnerons , par nos faveurs & nos bien-
 „ faits , des témoignages éclatans de la satisfac-
 „ tion que nous avons des services qu'ils nous
 „ ont

d'Oleron , conseiller né ; de 2 chevaliers d'honneur ,
 de 29 conseillers ; & tout le parquet résidoit en un
 seul substitut. Outre les places vacantes , on remettoit cette
 compagnie dans son ancien état , c'est-à-dire qu'on réta-
 blissoit 12 offices de président & de conseillers supprimés.

„ ont rendus. Ainsi , par autant d'actes de bien-
 „ faillance, nous assurerons à nos fideles sujets du
 „ ressort de notre dite cour de parlement leur
 „ bonheur & leur tranquillité, & nous rendrons
 „ un hommage à la mémoire d'un de nos ayeux,
 „ dont la ville de *Pau* a été le berceau, & qui
 „ nous a laissé tant d'exemples de bonté & d'af-
 „ fection envers ses peuples, &c. ”

Ce fut M. Le Noir, conseiller d'état, qui fut chargé de présider à la séance (1) où devoit être enrégistré l'édit en question. On lui donna pour second commissaire du roi M. Journet, maître des requêtes & intendant de la généralité d'Auch ; & par une circonstance unique dans cet événement, qui se réitéroit pour la douzième fois, aucun militaire ne fut porteur de cet acte de législation.

Je me suis fait représenter avec lui les autres relations de cette importante journée, ainsi que de ce qui a précédé & suivi. J'y trouve des anecdotes particulieres qui vous feront plaisir. (2) J'y admire d'abord le courage intrépide d'un président Duplan, le seul de tous les magistrats restés en exil depuis dix ans, après avoir subi les horreurs de la prison dans cet intervalle : comme M. de la Chalotais, martyr de son zele pour la magistrature : aussi longtems persécuté, il eut la même confiance ; il triomphe avec lui (3) & reçoit de

(1) Elle a eu lieu le 13 novembre.

(2) Elles sont en partie tirées des *Lettres à un Lord*, par M. de Saint-Cyr, fils naturel de M. le comte de Nolivos, maréchal de camp, cordon rouge & ancien gouverneur de St. Domingue.

(3) Le même courier qui porta en Béarn la nouvelle

la patrie les mêmes témoignages d'attachement & de reconnoissance.

J'y remarque ensuite le nom de M. de Bordenave Cassou, conseiller, à la patience, à la dextérité, aux talens duquel la compagnie doit son rétablissement. C'est Madame la comtesse de Grammont, elle-même illustrée par l'exil (1) qui malgré la part qu'elle y a, l'attribue généreusement tout entier au magistrat & lui en renvoie la gloire. Pour éterniser la mémoire d'un tel service, les procureurs arrêtent de faire frapper une médaille en l'honneur de ce héros patriotique, les avocats lui présentent une couronne civique. Du reste, je vois des filles mariées (2), des

du retour de M. de la Chalotais en Bretagne, apporta la lettre de cachet qui mit fin à l'exil de M. Duplân.

(1) Pour n'avoir pas voulu rendre des hommages à Madame Dubarri; ce qu'elle ne pouvoit faire, ayant l'honneur d'être attachée à Madame la dauphine. Voyez le livre intitulé : *Anecdotes sur Madame la comtesse Dubarri*. Du reste, je crois les Grammont de Béarn, ce qui les attache à cette province, & d'ailleurs le duc en est gouverneur.

(2) Et par qui? par des chanoines d'une collégiale, qui se sont distingués de la multitude en mariant & dotant quatre jeunes filles.

M. Houdagné, négociant à Pau, a fondé à perpétuité une messe pour célébrer l'anniversaire du rétablissement du parlement.

Les greffiers du parlement ont arrêté de délivrer un prisonnier en payant ses dettes, & de distribuer des aumônes aux autres.

L'ordre des avocats a pris une délibération, qui oblige à perpétuité celui qui portera la parole dans la solennité de St. Yves, de célébrer la réintégration du parlement & la gloire du monarque bienfaisant auquel il est dû.

messes fondées, des prisonniers délivrés, des actes de bienfaisance de toute espece. Enfin, je tombe sur un miracle..... Oui, Milord, un miracle, moins grand, sans doute, que celui de la résurrection des parlemens.

D'ailleurs un miracle ne doit pas surprendre, puisqu'il y avoit une relique d'un prince, il est vrai, non encore canonisé, mais que vénérent tous les bons François : vous savez que Henri IV étoit né en *Béarn* : on conserve encore à Pau son *berceau*, il est au château. Le commandant permit qu'on l'enlevât, à

Un artisan pauvre alla chez un marchand qui n'est pas riche : *si je n'ai pas un habit verd*, lui dit-il, *je ne serai pas de la fête ; vendez-m'en un le double de sa valeur, mais à crédit ; je travaillerai nuit & jour jusqu'à ce que je l'aye payé*. L'honnête marchand lui fit don de l'habit sous la condition du secret.

Le jour que l'édit de rétablissement du parlement fut enregistré, les boulangers souperent ensemble, & parlerent de la distribution de pain qu'ils avoient faite au peuple. Un d'entre eux blâmant l'éclat qu'ils avoient donné à cette bonne œuvre, observa que beaucoup de gens qui étoient dans le besoin avoient eu honte de profiter publiquement de leur libéralité. Cette réflexion fut un trait de lumière qui éclaira la cotterie ; les boulangers nommerent des députés pour porter secrettement des secours aux familles indigentes : cela fut exécuté.

Enfin, voici le miracle. Le Sr. Tarterive, affligé de fievres tierces depuis plus de deux mois, étoit dans son lit lorsqu'à la signification des premières lettres de cachet on sonna toutes les cloches. Le zele lui donna des forces, il se leva, il suivit la procession du soir. Depuis lors il n'a plus ressenti aucun accès de fièvre, & il a été de toutes les fêtes. *Les écrouelles ne sont donc pas la seule maladie dont nos bons rois puissent nous guérir !* dit le journaliste.

condition que plusieurs citoyens notables resteroient en qualité d'ôtages jusqu'à ce qu'il fût rendu. Il fut porté dans les rues , orné de guirlandes & en triomphe , au bruit du canon , des instrumens & d'une symphonie mélodieuse. Un silence respectueux regnoit parmi les spectateurs , comme à une procession religieuse : il n'y eut pas de citoyen qui n'ôtât son chapeau , & beaucoup se mirent à genoux. On vint le déposer sous un dais de lauriers en forme d'arc , au-dessus d'un portique élevé à l'entrée de la ville par où devoient passer les commissaires du roi. Là , on les harangua (1). Ils mirent pied à terre pour considérer de plus près ce précieux monument.

C'est au milieu de cette allégresse générale que le parlement a été réintégré suivant son ancienne composition. Le discours du premier commissaire du roi se distingue par cet esprit de cour qui fait trouver tout bien ; par les éloges qu'il prodigue également & aux conseillers démis & aux conseillers restés ; par l'expression de la douleur de ce magistrat d'avoir été employé ci-devant à la destruction des parlemens , & par l'effusion de sa joie en servant aujourd'hui d'instrument à leur rétablissement. Il insinue

(1) M. Brun , jura , porta la parole & dit :

M E S S E I G N E U R S ,

„ Suspendez ici votre marche ! voyez , admirez par ces lauriers , cet objet inanimé , digne de notre vénération comme le temple le plus auguste ! C'est le berceau de notre Henri ; c'est là que les destins filèrent les premiers jours de ce monarque , qu'ils donnerent à l'univers pour le modèle des rois & la félicité des nations.

aux membres de la compagnie d'avoir ce même esprit de souplesse, de s'accommoder, de se faire tous à tout. Il annonce que S. M. donne une marque particulière de sa confiance à son parlement, en l'admettant à concourir à ce qui peut concerner le règlement de son service, intéresser l'administration de la justice, & à lui proposer les moyens de faire le bien des habitans de son ressort.

Le discours du premier président, le moteur de tous les troubles de la compagnie (1) par le despotisme qu'il a voulu y introduire, n'est pas moins singulier que le précédent, en ce que, malgré la mortification que lui cause le retour des anciens magistrats, qu'il a traversé le plus qu'il a pu, il fait bonne contenance & semble se féliciter de l'événement comme s'il l'eût désiré avec ardeur. Il a cependant le courage de faire mention des magistrats expulsés, dont il exalte les vertus & les talens, & il charge l'organe des volontés du monarque de lui témoigner à quel point ces victimes infortunées méritent ses bontés par leur zèle pour le bien public.

Une harangue, prononcée le lendemain par l'évêque de Tarbes, est ce qu'il y a de plus frappant dans le recueil. Ce prélat, homme de cour, très-Moliniste, mais souple & s'accommodant aux circonstances, n'a point imité cer-

(1) Ces troubles, relatifs à une déclaration de Louis XV, concernant la discipline intérieure du parlement de Pau, rendue en 1747, ne se sont élevés qu'en 1763, où M. de la Caze, premier président de la compagnie depuis trois ans, voulut la mettre en vigueur, quoiqu'on fût convenu de n'y avoir aucun égard. De là l'origine de schisme entre ce chef & les membres.

tains de ses confreres declamant avec fureur contre le rétablissement de la magistrature. Il a poussé la dissimulation jusques à célébrer la *messe rouge* (1). En conséquence il a été invité à prendre séance parmi les conseillers d'honneur, & il a fait ses remerciemens dans un discours roulant sur l'accord du sacerdoce & de la magistrature, terminé par cette heureuse pensée : *Moyse étoit le juge des Israélites ; Aaron étoit leur pontife ; ils étoient freres ; ils seront nos modeles.*

Telles sont les principales circonstances de cet événement, le dernier d'un pareil genre, & qui semble en conséquence avoir été marqué par des fêtes plus singulieres, plus multipliées & plus soutenues. Elles démentent bien le propos de ceux qui ne regardoient pas le rétablissement du parlement de Pau comme le vœu de tous les ordres de la province, puisqu'il n'en est aucun, qu'il n'est point de corps, de communauté, qui n'ait pris part à la joie publique & ne l'ait augmentée suivant ses facultés.

Voilà donc enfin le sacerdoce de la magistrature remis dans sa splendeur ; voilà, d'un bout du royaume à l'autre, tous les tribunaux purifiés des souillures dont on les avoit infectés ! Mais, comme me l'observoit un magistrat en gémissant, cette révolution ne s'est opérée par aucune énergie nationale. La volonté du monarque avoit produit l'une, la volonté du monarque seule fait l'autre. Et si malheureusement pour elle, la France enfante un second *Maupeou*, il ne trouvera que plus de facilité à

(1) Elle a eu lieu le 14, le lendemain de la réintégration du parlement de Navarre.

suivre le plan du premier & à le consolider.

Peu nous importe à nous autres , Milord : travaillons seulement à ce que notre parlement , auquel celui de ce royaume (1) a voulu s'affimiler un instant , ne dégénere pas , au contraire , & ne devienne , comme lui , quelque jour le destructeur des loix (2) & le fauteur du despotisme !

Paris, le 7 Décembre 1775.

L E T T R E XVII.

Sur l'assemblée du Clergé, & sur ce qui s'est passé depuis son ouverture, au commencement de Juillet, jusques à sa clôture en Décembre. Anecdote sur le Saint-Pere actuel.

LES députés formant l'assemblée du clergé , Milord , ayant , suivant l'usage , tenu un premier comité chez le président (3), pour l'examen des procurations , & chacun s'étant mis

(1) La grande prétention des parlemens de France étoit de n'en faire qu'un. Voyez l'*Observateur Hollandois*.

(2) C'est ce que lui reprochent plusieurs patriotes , en ce que sa réintégration même est illégale , puisqu'elle n'est l'effet d'aucune délibération libre , mais d'un lit de justice , comme sa destruction. On pourroit citer plusieurs autres occasions particulieres , où le parlement a déjà laissé violer les loix.

(3) M. de la Roche-Aymon , archevêque de Rheims. Le comité a eu lieu le 3 juillet.

en regle sur la forme , il fut arrêté que la messe du Saint-Esprit auroit lieu le vendredi 7 juillet. Elle a été célébrée par M. le cardinal grand-aumônier , qui , tout radieux du rôle qu'il venoit de jouer au sacre , a encore eu la satisfaction de représenter à cette cérémonie & d'ouvrir ainsi sa présidence. J'ometts le récit des pieuses & ridicules fingeries de Nosseigneurs à cette messe , dont l'*Observateur Hollandois* a déjà fait le détail. Je passe au discours , digne de remarque.

C'est l'évêque de Senez qui étoit chargé de le prononcer. On ne pouvoit choisir dans l'ordre épiscopal un meilleur orateur. Sa réputation , encore mieux confirmée par son *oraison funebre de Louis XV* , n'a pu que s'accroître de son dernier ouvrage. Il n'est pas imprimé , mais j'en ai tenu note dans le tems , & voici ce qui m'en est resté.

Le dessein & le plan de ce discours étoient de montrer ce que doivent faire de concert l'autorité spirituelle & la temporelle , pour arrêter les progrès de l'irréligion & les moyens qu'elles peuvent employer.

Dans la premiere partie le prélat a développé ceux que possède le clergé , propres à cette grande & difficile entreprise. Il faut que les pasteurs du premier ordre , au lieu de croupir dans la mollesse & l'oïveté , instruisent & défendent la religion , en produisant eux-mêmes des ouvrages éloquens , capables de détruire par le charme du style , joint à la solidité des choses , les argumens spécieux de l'incrédulité , les pamphlets séduisans des philosophes modernes ; il faut qu'ils tirent de l'obscurité des génies du second ordre , en état de suppléer à la

médiocrité de leurs talens ; qu'ils les honorent , les mettent en action , les récompensent , & forment par ces encouragemens de nouveaux coopérateurs. Mais les uns & les autres ne réussiront jamais , si par leur conduite ils ne contribuent à l'œuvre de Dieu ; si leurs mœurs ne répondent à leurs enseignemens , si la sainteté de leur vie ne persuade qu'ils croient eux-mêmes aux dogmes de la foi , à la réalité de l'autre monde , aux peines & aux récompenses éternelles.

La seconde partie embrasse les devoirs du souverain à cet égard. Il en a surtout deux à remplir : réprimer cette licence punissable qui multiplie les livres impies dont la France est inondée depuis 30 ans : protéger l'autorité sacrée des pontifes , pour faire exécuter par la force coactive qu'ils n'ont pas , leurs loix , les canons de l'église & les préceptes qu'elle enseigne , suivant ce cri de guerre de tous les fanatiques : *compelle intrare* ! A cet écart près , trop peu apostolique , ou plutôt trop dans le génie du clergé moderne & bien éloigné du véritable esprit de l'évangile , ce discours , plein de sens , de raison & d'une éloquence austère , a plu généralement , sauf à Nosseigneurs , ses confrères , fâchés de s'entendre ainsi dire publiquement leurs vérités.

Les Jansénistes , ennemis par essence de la prélature , tressaillirent de joie en voyant un évêque répéter au haut clergé ce qu'ils lui reprochent depuis longtems dans tous les écrits. Un anonyme , grand défenseur du parti , qui avoit fortement réprimandé M. de Sennez au sujet de son *éloge du feu roi* (1), a pris la

(1) Dans une première lettre à M. l'évêque de Sennez ,

plume & l'a loué de ce courage héroïque (1). Mais enchérissant sur les assertions & la véhémence de cet orateur, il appuie plus fortement que lui encore sur l'ignorance & l'apathie des évêques en ce qui concerne leurs fonctions: il les représente comme plongés dans le siècle & les mondantités, comme uniquement occupés d'intrigues & de cabales, comme toujours animés de l'esprit jésuitique dont ils sont imprégnés depuis longtems; enfin il ne peut leur pardonner d'avoir surpris au gouvernement une défense de laisser pénétrer en France la nouvelle édition d'un coryphée de la secte, du fameux Arnaud; quoique entreprise de l'agrément & sous les auspices de Benoît XVI, quoique sollicitée avec instance par les plus vertueux & les plus éclairés membres du sacré college. C'est à de tels hommes qu'il appartient de combattre pour la religion, de porter la main à l'arche sacrée, & non à un Hespelle, à un Camuset, à un Bergier (2)!

à l'occasion de son discours prononcé à Saint-Denis pour l'oraison funebre du feu roi.

(1) Dans une seconde lettre à M. de Beauvais, évêque de Senes, au sujet de son discours prononcé à l'ouverture de l'assemblée du clergé, le 7 juillet 1775. Cette lettre est datée du 15 juillet.

(2) Le premier est de Dunkerque. On ne fait ce qu'il a fait, non plus que le second. Quant au troisième, c'étoit un curé de Franche-Comté qui a beaucoup écrit contre M. de Voltaire, qui a été appelé à Paris par M. l'archevêque. Ce prélat lui a donné un canonicat de Notre-Dame, dans l'espoir que ce défenseur de la religion pourroit vaquer avec plus de loisir à son entreprise. Mais, au contraire, il n'est devenu que plus paresseux. Il y a quelque logique dans ses écrits, mais

L'objet le plus important dont l'assemblée du clergé , après le don gratuit (1) , le but véritable de sa réunion , devoit s'occuper pour concourir aux vues du ministère , c'étoit le rappel des Protestans en France. M. Turgot & M. de Malesherbes , véritablement hommes d'état , regardoient ce retour comme un coup de parti : il pouvoit procurer une grande population , une abondance de richesses considérable , augmenter le commerce & l'industrie , fournir au gouvernement des secours pécuniaires , propres à le soulager & à commencer efficacement la libération de la dette nationale. Enfin , il diminueoit d'autant , & en proportion de ces avantages , la puissance des royaumes d'où se feroit faite leur émigration. Tel étoit le plan vaste de ces deux ministres. Mais ayant affaire à un jeune prince , encore plein des préjugés religieux dont il avoit été imbu à cet égard par une éducation bigote & craintive , ils n'eurent garde de lui proposer en grand une entreprise qui auroit exigé l'énergie du monarque le plus hardi & le plus décidé ; d'ailleurs , qui auroit trop ouvertement allarmé l'ordre qu'ils vouloient se concilier en ce moment pour en obtenir , sinon un acquiescement formel , au moins une tolérance nécessaire , afin d'en imposer à la multitude des subalternes & au peuple encore asservi à cet égard sous le joug des prêtres.

ni style ni imagination. On ne peut les lire. Du reste , tandis qu'il cherche à ramener les incrédules , il a un frere qui prêche publiquement l'athéisme.

(1) Il a été de 16 millions.

Voici comme l'on comptoit ouvrir cette négociation délicate.

Il n'auroit d'abord été question directement que des Protestans de France. Ils devoient présenter au conseil , c'est-à-dire au roi , une requête toute simple , rédigée par un célèbre avocat (1) , & concertée avec le ministère. Elle n'auroit roulé que sur un point , la validité de leurs mariages quant à l'état civil. Afin de mieux préparer les esprits à cette révolution dans le système du gouvernement , ses auteurs avoient fait répandre une petite brochure qu'on vendoit sous le manteau , ainsi qu'un mauvais livre. Mon colporteur me l'ayant apportée avec beaucoup de mystère , excita ma curiosité & je la lus : c'est un *dialogue entre un évêque & un curé* sur cette matière (2). Je compris par son contenu pourquoi le clergé ne vouloit pas qu'il reçût sous ses yeux un cours trop authentique. Il y est , on ne peut plus , maltraité , puisqu'on prétend que les hérétiques en question sont moins éloignés de la religion catholique que de ses ministres ; que c'est à l'intolérance , à la barbarie de ceux-ci qu'il faut attribuer leur opiniâtreté (3).

(1) Me. Legouvée.

(2) Il a pour titre , *dialogue entre un évêque & un curé , sur les mariages des Protestans*. Il est composé de deux dialogues , dont le second est daté du 1^{er}. Août 1775. L'auteur , dans un court avertissement , annonce qu'il s'est déterminé à rendre ses vues sur l'objet en question publiques , d'après le bruit répandu que le gouvernement s'en occupoit sérieusement , & qu'il avoit invité l'assemblée du clergé à en examiner attentivement la justice , les avantages & les inconvéniens.

(3) Cet ouvrage méritant un plus long détail , en voici

J'y appris avec horreur que sur environ trois millions de Protestans qui sont encore en France , faisant la sixieme partie des habitans du

un extrait. Dans le premier dialogue , les interlocuteurs entrent en matiere à l'occasion d'une requête que le curé , poussé par son zele pour l'humanité & même pour la religion , présente à l'évêque en faveur des Protestans , en l'engageant de la communiquer à l'assemblée du clergé. Celui-ci déclare qu'il n'a garde ; qu'il est , au contraire , chargé d'une requête à son ordre pour l'objet opposé , quoiqu'il convienne qu'en ayant beaucoup dans son diocese , il n'a cependant point à s'en plaindre ; mais il prétend qu'ayant épuisé la voie des menaces pour les intimider & de la controverse pour les éclairer , il n'y a plus rien à faire ; que ce qu'on peut leur accorder de mieux , c'est de les laisser tranquilles. Le curé charitable n'est point de cet avis. Il assure que leur éloignement pour l'église romaine est moins fondé sur l'entêtement dans leur doctrine , dont ils connoissent le foible & les variations , que sur l'antipathie qu'ils ont pour nos prêtres , qu'ils regardent avec raison comme les boute-feux des persécutions exercées contre eux : qu'il faut donc que le clergé commence par renverser ce mur de division , en travaillant lui-même à obtenir du gouvernement que les Protestans recouvrent leur état civil en France. Il prouve ensuite qu'il peut le faire sans préjudicier en rien à l'église romaine. Le prélat fait à cet égard toutes les objections que lui suggere son fanatisme : l'adversaire les pulvérise toutes , & le premier est réduit à n'avoir point de replique. Il consent à sonder le terrain auprès de quelques-uns de ses confreres , & charge en même tems le curé de voir les Protestans & de conférer avec eux , pour savoir s'ils ne seroient pas disposés à laisser élever leurs enfans dans la catholicité , dans le cas où l'on feroit jouir les peres de tous les droits de citoyen.

Au second dialogue , le curé rend compte de sa conversation avec les chefs des Protestans , entièrement

royaume (1), supportant les impôts, les charges & remplissant tous les devoirs du citoyen, par une loi atroce, aucun ne pouvoit jouir du

conforme aux sentimens qu'il leur a déjà supposés. Il n'y est pas question de leur acquiescement à l'enlèvement de leurs enfans, parce que l'interlocuteur avoit déjà repoussé cette proposition comme barbare & contraire à la nature. De leur côté, les évêques, auxquels le prélat a parlé, repugnent à la démarche qu'on veut leur faire faire, en ce qu'elle seroit injurieuse à l'épiscopat en ce qu'il seroit scandaleux qu'ils contribuassent eux-mêmes à perpétuer en France une secte déjà trop nombreuse, sans être sûrs de son retour; en un mot, en ce que la sainteté de la religion ne permet pas de favoriser un culte différent du sien. D'ailleurs, ajoute le prélat, les jésuites, si utiles à la France, viennent d'être supprimés : que diroit-on si nous proposons de rétablir les Protestans ? Ce seroit en outre exposer les simples aux pièges d'une séduction puissante par les appas flatteurs qu'elle présente. Que ne doit-on pas craindre aussi pour notre culte de cette inondation d'hérétiques, qui, bientôt fiers de leur nombre, voudroient dans la suite y donner le ton ?

Telles sont les quatre difficultés, proposées par Nosseigneurs, que résoud le curé, en prouvant que la première n'a pour objet qu'une chimère, puisqu'il n'est pas question de culte, mais d'humanité : que la seconde n'est pas moins illusoire, les jésuites ne pouvant être dans aucun état, ni comme religieux, ni comme citoyens, ni comme hommes; & ce qui donne lieu à l'orateur de tracer un portrait étendu, vigoureux & terrible de la société, qu'il représente comme une compagnie de séditieux, de persécuteurs, de régicides, d'empoisonneurs : que la troisième n'a pas plus de fondement; que dans les cir-

(1) Quelques auteurs, comme l'abbé d'Expilly, le Sr. Marin, &c. font monter de 22 à 23 millions le nombre des habitans de la France, mais on le regarde comme de beaucoup exagéré.

plus précieux, du plus doux, du plus bel attribut que la nature ait accordé à l'homme, celui de se reproduire ; qu'ils étoient réduits à la cruelle alternative de voir leurs enfans fans état & ne pouvant recueillir l'héritage de leurs peres, s'ils sont nés dans des mariages faits au désert, c'est-à-dire en secret, suivant leur rite prosrit (1), ou de les mettre au jour dans une union criminelle, lorsqu'elle est formée en face de l'église, sur de faux certificats de catholicité (2), & d'acheter ainsi le droit de la paternité par un parjure.

C'est pour remédier à ce double inconvénient, que l'écrivain plaide la cause des réformés avec un zele véritablement éclairé, & prouve que la meilleure maniere de les ramener au sein de l'église, c'est de leur donner d'abord la liberté d'une existence légale, de les rapprocher des autres François dans l'ordre civil & politique. Tel est le but de ce petit ouvrage, espece de catéchisme à la portée des plus simples, & dans

circonstances actuelles, le rétablissement légal des Protestans ne feroit aucun tort à l'église ; que leur hérésie, loin de faire de nouveaux progrès, perdrait plutôt des partisans qu'elle n'en acquerroit ; que d'ailleurs ils ne sont pas dogmatifans, que le patriotisme l'emporte chez eux sur l'esprit de parti, au point que dans deux cens ans il n'y auroit plus de protestans, si leurs conversions pouvoient être libres & ne plus avoir l'air forcé comme auparavant ; ce qui répond à la dernière objection & réduit le prélat à ne savoir plus que repliquer.

(1) Les ministres protestans qui font de ces mariages, sont sujets à la peine de mort, suivant les loix de l'état.

(2) En France, avant de se marier, il faut apporter un billet de confession à un prêtre approuvé. Ce que ne peut faire un Protestant sans imposture.

lequel on résoud cependant les objections les plus fortes & les plus délicates des rigoristes. Je fus enchanté de l'esprit de sagesse, de douceur & d'humanité du curé, car vous vous doutez bien que c'est lui qui joue le plus beau rôle. Je trouvais ses raisonnemens méthodiques, quoique verbeux cependant, trop remaniés sous différentes formes, dans l'espoir sans doute de les mieux inculquer dans la tête du prélat, fort dure sur cet article, comme celles de tous ses confrères.

Deux l'étoient beaucoup moins, celles des archevêques de Narbonne & de Toulouse. Ces prélats étoient absolument dans les intérêts de la cour. L'un, n'ayant d'autre fanatisme que celui de lui plaire, ne reconnoissoit de loi que la volonté souveraine; de dieu, que le roi. L'autre plus décidé dans ses principes, ne tenoit au clergé que par sa robe, & avoit la noble ambition de se distinguer par quelque acte patriotique. Celui-ci d'ailleurs, adroit, insinuant, avoit un grand crédit dans son ordre, & depuis longtems en étoit l'oracle pour toutes les affaires politiques. Quant au président, uniquement occupé du faste extérieur & de l'appareil de la représentation, sans nerf, sans zèle, sans savoir, sans éloquence, on pouvoit se flatter que l'autorité le subjugueroit aisément. On avoit donc tout lieu d'espérer que la négociation réussiroit. Mais on a été étrangement surpris que l'assemblée se soit séparée sans avoir fait aucune démarche conforme aux intentions du gouvernement.

Ce qui a contribué à faire évanouir le projet, c'est d'une part le refus des Protestans de se prêter à la démarche qu'on exigeoit d'eux, en ce qu'on ne leur laissoit la liberté que de

réclamer sur un point. Ils ont craint que se restreignant à un seul article, ce fût passer condamnation sur les autres ; qu'en ne se plaignant que d'une seule vexation, ils ne s'avouassent coupables, ils n'approuvassent les chefs de plaintes sur lesquels a été motivé l'édit de 1685, & ne se reconnussent justement punis & expulsés ; ç'a été l'avis du plus grand nombre, lorsqu'il s'agit de signer la requête (1) ; & ils ont arrêté qu'il valoit mieux souffrir encore & attendre un moment favorable, où ils établissent & recevraient une justification complète.

De l'autre part, c'est la fermentation causée dans les provinces où les réformés sont les plus nombreux : ceux-ci, ranimés par les heureuses nouvelles qu'ils apprennent, se livrent à la joie assez naturelle que ressentent de malheureux sortant de l'esclavage & de l'oppression. Les *zelanti* dans l'assemblée du clergé, leur en ont fait un crime : ils ont peint leur allégresse comme le triomphe insolent d'une victoire anticipée ; ils ont effrayé leurs confrères des suites funestes à la foi qu'auroit une condescendance trop aveugle, & ils ont ainsi échauffé les esprits refroidis sur cet objet.

Non contents d'avoir rallumé le fanatisme de cette manière, ils ont encore appelé les théo-

(1) Neuf des Réformés les plus accrédités conféroient avec Me. Legouvée pour rédiger la requête composée par cet avocat. Lorsqu'il a été question de la faire signer des réclamans, les neuf ont alors formé un comité de soixante de leurs partisans, aussi importans & plus éclairés ; c'est-là où, d'après un mûr examen, ils ont refusé de signer ; & le travail du rédacteur est devenu inutile.

logiens seditieux & véhémens (1), sous prétexte de les consulter, suivant l'usage, dans les cas importants. L'un d'eux, homme subtil & éloquent, a embarrassé les prélats partisans de la cour, peu foncés en science & dans l'art de la dialectique; il leur a formé des objections insolubles pour le moment. Alors, par une dernière adresse que ne pouvoient gueres éluder leurs adversaires, ils leur ont proposé d'avoir recours à M. de Maurepas, & d'en référer à ce ministre. Ils savoient combien il étoit éloigné des projets laborieux, des révolutions violentes; qu'à son âge, ami du repos, on déteste les innovations: qu'enfin il s'éloignoit des ministres, auteurs du projet, & sans avoir voulu les traverser ouvertement, ne feroit pas fâché, sans doute, de voir échouer leur entreprise. En effet, le vieux Mentor est convenu que le clergé, après s'être autrefois mis à genoux devant Louis XIV, pour obtenir la révocation de l'édit de Nantes, ne pouvoit, sans inconséquence, demander aujourd'hui à Louis XVI l'anéantissement de cette révocation; que tout ce qui lui convenoit de faire, pour marquer sa modération & son esprit de paix, c'étoit de s'en rapporter à la prudence du gouvernement, sans provoquer en rien la destruction de la loi réclamée par lui-même si authentiquement.

(1) Entre autres, un certain abbé Thiéri, chancelier de l'église de Paris, homme très-instruit, de beaucoup d'esprit, mais grand fanatique: consulté sur le projet de légaliser civilement les mariages des Protestans, il a prétendu que le clergé ne pouvoit acquiescer à cette tournure, en ce qu'elle entraînoit nécessairement des suites funestes à la religion.

C'est ce parti mixte qu'a pris l'assemblée. Et tout ce qu'ont pu gagner les défenseurs des Protestans, ç'a été d'arrêter la fougue de leurs ennemis, de faire supprimer un mémoire (1), où un prélat furieux entreprenoit de faire sentir, au contraire, la nécessité d'être plus sévère que jamais contre ces réfractaires, & de remettre en vigueur les anciennes ordonnances pour les ramener au bercail & en éteindre insensiblement la race, en enlevant les enfans, afin qu'on les instruisît dans la religion catholique ; ç'a été de faire retrancher de ses cahiers de représentations l'article dirigé en conséquence, où le clergé représentoit à quels excès, dans l'ivresse de leur joie insultante, certaines provinces du royaume avoient vu se porter quelques hordes de ces hérétiques, excès que S. M. ne pouvoit arrêter efficacement qu'en leur ôtant tout espoir de faire corps dans l'état.

Le fanatisme, qui ne pouvoit ainsi s'exercer contre les Huguenots (2), auroit bien voulu

(1) Ce mémoire, qu'on croit être de M. l'archevêque de Vienne, écrit avec beaucoup de force & de chaleur, lû au commencement des séances, avoit échauffé les esprits ; & M. l'archevêque de Toulouse, en en sentant tout le fanatisme, au lieu de le combattre directement, proposa insidieusement d'en référer à la cour, dans l'espoir du mauvais effet qu'y produiroit une telle diatribe. Mais un autre prélat plus fin, qu'on dit être M. de Cicé, évêque d'Auxerre, découvrant le motif de M. de Brienne, ajouta qu'il falloit avant le modérer & écarter tout ce qui étoit déclamation, pour ne résumer que les bonnes & solides raisons de l'auteur.

(2) Terme de mépris dont les bons Catholiques se servent en France envers les Protestans.

s'en dédommager contre les Jansénistes. Les *zelanti* n'étoient pas moins ulcérés de l'allégresse de ceux-ci , qui , s'identifiant avec le parlement , s'étoient livrés partout aux démonstrations les plus folles de la victoire , & regardoient son retour comme un triomphe sur le clergé & sur les jésuites , partisans secrets & acharnés de la révolution. Leurs efforts furent encore doublement réprimés. Ils n'eurent point assez de prépondérance pour se venger des uns & réclamer en faveur des autres. Tout ce qu'ils obtinrent , ce fut d'insérer dans les représentations de l'assemblée , des sollicitations puissantes auprès du monarque , pour l'engager à jeter les yeux sur le délabrement des colleges & la mauvaise éducation de la jeunesse. Le dessein caché de cette observation étoit de faire connoître combien on avoit perdu à cet égard depuis la destruction de la société. C'étoient des pleurs que les prélats répandoient sur son tombeau , & des regrets qu'ils cherchoient à exciter dans le cœur du souverain.

Du reste , excepté l'article des sépultures hors des églises , sur lequel l'archevêque de Toulouse (1), dit-on , a fait entendre raison à

(1) Dès le 13 Mars dernier , ce prélat avoit rendu une *ordonnance concernant les sépultures* , dont l'objet principal est , que nulle personne , de quelque qualité & condition qu'elle soit , sans aucune exception , ne soit enterrée dans l'église , & que même il soit choisi hors de la ville des enceintes pour les cimetières.

Le 21 Mars , le parlement de Toulouse , sur un requisitoire conforme audit mandement ou ordonnance , contenant 15 articles , a ordonné qu'il seroit exécuté d'autorité de la dite cour , suivant sa forme & teneur ; & qu'il seroit imprimé , publié & affiché , ainsi que le requisitoire du procureur général & l'arrêt de la cour.

ses confreres, je ne vois dans l'ordre politique & social rien d'utile émané de cette assemblée. Depuis longtems il étoit question à Paris d'un réglemant à cet égard. Le parlement avoit rendu, il y a quelques années, un arrêt provisoire, mais resté sans exécution, par lequel il étoit enjoint aux fabriques de chercher des emplacements éloignés de la ville pour servir de cimetières. Mais la puissance ecclésiastique étant souvent en contradiction avec la puissance temporelle, & l'archevêque étant brouillé avec la magistrature, il a fallu attendre des circonstances plus favorables pour proscrire un usage aussi pernicieux à la santé des citoyens. Le croirez-vous, Milord, que dans une capitale immense & policée comme celle-ci, on recélât sans cesse dans son enceinte des milliers de cadavres dont l'humanité paye son tribut à la nature; que le plus vil mortel pût à prix d'argent faire placer ses infâmes reliques jusques au pied des autels (1) & infecter impunément de ses miasmes pestilentiels les plus augustes personnages lorsqu'ils y viennent remplir les devoirs de la religion? C'est un abus contre lequel on s'élevoit jusqu'ici vainement, & que va proscrire enfin le concours des deux autorités.

Le point qui a réuni les suffrages de tous les prélats, & motivé avec plus de succès leur attention, c'est celui concernant les moyens d'arrê-

(1) Il est vrai qu'on prétend que dans la nuit on enlève les bieres de la plupart de ces cadavres, & qu'on les transporte au cimetière. Mais c'est ajouter le larcin à la superstition, & par une fourberie sordide & sacrilege violer l'asyle des morts.

ter le cours des livres impies & les progrès de l'irréligion. M. de Voltaire est le premier qui ait enflammé leur zele & excité leur sainte colere. Dès l'ouverture de leur assemblée on y a dénoncé un pamphlet scandaleux, où cet auteur, en traitant des matieres de politique & d'adminiftration, se permet, suivant son usage, des écarts contre les ministres de l'église, les tourne en ridicule, & les inculpe gravement à l'occasion des émeutes du mois de Mai, auxquelles il infinue qu'ils pourroient bien avoir eu part. Le lieutenant de police fut bientôt obligé d'arrêter la vente publique d'une facétie (1) qu'il avoit tolérée jusques-là, avec une complaisance aveugle pour un écrivain mettant toujours adroitement de son côté les gens en place, soit par une adulation directe, soit par une adoption ouverte de leur systéme & de leurs principes. Le clergé, non content de cette satisfaction sourde, obtint un arrêt du conseil qui supprimoit la brochure (2) comme scanda-

(1) Elle a pour titre : *diatribe à l'auteur des Ephémérides du citoyen*. Elle est de M. de Voltaire.

(2) En date du 19 Août. Voici cette piece remarquable :

„ Le roi étant informé qu'il a été imprimé chez Val-
leyre, & distribué sans permission, une brochure intitulée :
Diatribe à l'Auteur des Ephémérides, digne de toute
l'animadversion de la justice, & étant dans le *Mercure de*
France, où les passages les plus repréhensibles de la dite
brochure ont été insérés; que ces passages contiennent
des ironies indécentes contre des ecclésiastiques à l'occasion
des troubles arrivés dans quelques parties du royaume,
tandis que les évêques & les curés ont donné dans ces
malheureuses circonstances des témoignages éclatans de
leur zele pour le maintien du bon ordre & de la soumission

ieuse & calomnieuse , contraire au respect dû à la religion & à ses ministres , interdisoit l'imprimeur & le censeur du *Mercur* (1) , qui l'avoit laissé transcrire dans ce journal.

On remarqua dans cet arrêt , émané d'une complaisance aveugle pour l'ordre qui l'avoit sollicité , plusieurs gaucheries , comme il s'en trouve souvent dans les loix du conseil , toujours rendues précipitamment , sans examen & sans principes. 1^o. Il partoît d'un énoncé faux , puisqu'il avoit été accordé à l'imprimeur une permission tacite sur l'approbation du censeur Cadet de Senneville , alors l'homme à la mode auprès du ministre. 2^o. Par une contradiction fort singulière , on punissoit le confrère de ce Cadet de Senneville de sa négligence d'avoir laissé insérer dans le *Mercur* un ouvrage déjà publié à Paris avec permission , s'y vendant publiquement , & l'on n'infligeoit aucune peine à celui-ci , le plus coupable , puisqu'il avoit accordé la première approbation. 3^o. Enfin il étoit annoncé dans le *Mercur* que l'extrait de la diatribe étoit fait par M. de la Harpe (2) , & il n'éprouvoit aucune animadversion du conseil.

que l'on doit à l'autorité de S. M. ; que d'ailleurs la négligence du censeur qui a laissé insérer le dit extrait dans le Mercur du présent mois , mérite d'être réprimée , & S. M. voulant empêcher qu'il ne soit donné atteinte au respect dû à la religion & à ses ministres , oblige les censeurs à l'examen plus rigoureux des ouvrages pour lesquels ils sont commis , &c. "

(1) Le Sr. Louvel.

(2) Au bas de tous les extraits que ce compagnon journaliste envoie au *Mercur* , il est toujours écrit : *cet article est de M. de la Harpe.*

Ce tribunal ayant proscrit la brochure en question, le parlement ne put se dispenser de le faire. D'ailleurs, après avoir été longtems opposé au clergé, il se réunissoit à lui en ce moment, parceque ces deux corps sentoient avoir besoin l'un de l'autre pour accélérer la chute d'un ministre qui leur déplaisoit également. Si l'un trouvoit mauvais qu'on se fût égayé sur le compte des prêtres, l'autre n'étoit pas moins fâché de voir prodiguer des éloges à M. Turgot & exalter un-système opposé à la routine & aux préjugés antiques, qu'il avoit toujours défendus avec une opiniâtreté invincible. Le volume du *Mercur*e qui contenoit cet abominable panégyrique, fut donc dénoncé aux chambres assemblées, & par un arrêté (1) il fut remis aux mains des gens du roi, chargés d'en rendre compte. En conséquence l'avocat général Seguier prononça un requisitoire, où faisant sa cour au clergé d'une façon révoltante, il annonçoit que le moment étoit arrivé de la réunion de cet ordre avec la magistrature, qu'une précieuse harmonie alloit désormais regner entre eux, ramener enfin le regne de la religion. Cette harangue capucinale fut suivie d'une flétrissure plus marquée que l'arrêt du conseil, & le parlement, plus conséquent, enjoignit à La Harpe (2), auteur de l'article du *Mercur*e susmentionné, à Louvel, censeur, & La Combe, imprimeur, d'être plus circonspects à l'avenir ; leur fit défenses de plus insérer dans cet

ouvrage

(1) Du 18 Août.

(2) Lorsque le roi lut le requisitoire & l'arrêt du 7 Septembre, en trouvant le nom de *La Harpe* il s'écria : „ ce n'est pas le moyen d'entrer à l'académie. ”

ouvrage périodique, approuver ni imprimer aucunes réflexions ni aucuns extraits d'ouvrages qui pourroient attaquer la religion, le gouvernement & la mémoire des rois de France.

Après ce petit triomphe, le clergé voulut s'en ménager un plus considérable, en se vengeant lui-même & en condamnant une foule d'ouvrages, dont la lecture faisoit les délices des habitans oisifs de cette capitale : il songea sérieusement à exciter la ferveur du monarque pour leur proscription, & à établir plus que jamais une inquisition salutaire contre les auteurs de tant d'écrits scandaleux. Il fit d'abord une députation *ad hoc* auprès de S. M. Un des prélats les plus fanatiques de l'assemblée (1) fut chargé de la haranguer. Le roi répondit :

„ J'écouterai toujours très-volontiers les
 „ représentations du clergé de mon royaume,
 „ principalement sur tout ce qui regarde la
 „ religion. J'employerai l'autorité que Dieu
 „ m'a confiée, à la faire respecter & à répri-
 „ mer la licence qui pourroit y donner attein-
 „ te. Je compte que les évêques, par leur sa-
 „ gesse & par leur exemple, continueront de
 „ contribuer au succès de mes soins.”

Indépendamment de cette protection, pour réprimer à l'avenir la licence & l'audace de tant d'écrivains impies, pour briser leur plume sacrilège, il falloit, suivant les vues & l'exhortation du monarque, obvier au mal que pouvoit avoir causé la lecture d'ouvrages aussi pernicioeux & aussi courus. La commission chargée de compléter la collection formidable de

(1) Le Franc de Pompignan, archevêque de Vienne
 La députation eut lieu le 23 Septembre.

cès livres répandus en France depuis la grande assemblée de 1765 (1), auroit dû naturellement en faire la réfutation, fonction convenable à l'église enseignante, la seule digne de sa douceur & permise à son zèle, mais quand il fut question d'entreprendre cette pénible tâche, les prélats furent effrayés; ils virent que des années entières suffiroient à peine à leurs plus laborieux coopérateurs pour la remplir, ils craignirent qu'au bout de ce tems, ceux-ci ne trahissent leur impuissance par des réponses peu satisfaisantes & vraisemblablement peu lues. Afin de se tirer de ce pas embarrassant, ils imaginèrent de substituer à une réfutation solide & complete, un écrit vague, espece de sermon, de manifeste, contre les incrédules (2). Après l'avoir présenté au roi, ils l'ont répandu dans le public en se séparant. Ils y ont joint une condamnation des livres les plus fameux contre la religion, sur lesquels n'avoit pas encore frappé leur censure, & une lettre circulaire aux archevêques & évêques du clergé de France (3).

(1) Voyez la lettre de l'observateur Hollandois sur le clergé.

(2) Ayant pour titre : *avertissement de l'assemblée générale du clergé de France, tenue à Paris par permission du Roi, en 1775, aux fideles de ce royaume, sur les avantages de la religion chrétienne & les effets pernicioeux de l'incrédulité.*

Il est daté du 21 Septembre, & souscrit des 33 archevêques ou évêques qui composent l'assemblée. On y lit aussi les noms des députés du second ordre, presque tous futurs prélats, au nombre de 35.

(3) Par le ministère des agens généraux du clergé, le 10 Décembre.

Vous vous rappelez, Milord, la façon méprisante dont les *actes du clergé* de 1765 (1) furent accueillis alors. Son explosion contre l'incrédulité n'a pas plus de force aujourd'hui, & cette diatribe fait déjà beaucoup rire les cercles de Paris, aux dépens de Nosseigneurs, qui n'entendent pas raillerie cependant. Ils traitent cruellement quatorze ou quinze ouvrages que vous & moi avions admirés jusqu'ici, & même celui d'un de nos compatriotes (2). Ils les condamnent *in globo*, comme contenant des principes respectivement faux, injurieux à Dieu & à ses augustes attributs, favorisant ou enseignant l'athéisme, pleins du poison du matérialisme, anéantissant la règle des mœurs, introduisant la confusion des vices & des vertus, capables d'altérer la paix des familles, d'éteindre les sentimens qui les unissent, autorisant toutes les passions & les désordres de toute espèce, tendant à inspirer du mépris pour les livres saints, à renverser leur autorité, à dépouiller l'église du pouvoir qu'elle a reçu de J.-C. notre Sauveur; scandaleux, téméraires, impies, blasphématoires & aussi offensans pour

(1) Voyez *l'Observateur Hollandois*.

(2) *L'examen important*, attribué dans le frontispice de cet ouvrage au Lord Bolingbroke (est-il dit dans la condamnation). Les autres ouvrages proscrits sont : le *christianisme dévoilé*; *l'antiquité dévoilée par ses usages*; le *sermon des cinquante*; la *contagion sacrée*; *l'examen critique des anciens & nouveaux apologistes du christianisme*; la *lettre de Thrasybule à Leucippe*; le *système de la nature*; le *système social*; les *questions sur l'encyclopédie*; de *l'homme*; *l'histoire critique de la vie de J.-C.*; le *bon sens*; *l'histoire philosophique & politique du commerce & des établissemens des Européens dans les deux Indes*, &c.

la majesté divine que nuisibles au bien des empires & des sociétés (1).

Il est à observer que l'auteur de l'*histoire philosophique & politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes*, est celui qui ait le plus provoqué l'attention de Nosseigneurs; ils l'ont désigné spécialement dans leur avertissement, où ils le qualifient de *l'un des plus séditieux écrivains parmi les incrédules modernes*. L'acharnement contre l'abbé Raynal étoit tel, que, quoiqu'il n'eût pas mis son nom à son ouvrage, comme il s'étoit trop pressé de l'avouer publiquement, il a eu peur & s'est tenu caché pendant longtemps.

Enfin dans la lettre circulaire (2), l'assemblée rend compte aux prélats de tous les efforts qu'elle a faits, de tous les moyens qu'elle a pris pour arrêter les progrès de l'irréligion & les succès trop multipliés de l'incrédulité; qu'elle avoit commencé par recourir au roi; que pour donner plus de poids à ses remontrances elle l'avoit supplié de permettre qu'elles lui fussent présentées, non par une députation ordinaire, mais par l'assemblée en corps; que S. M. avoit écouté avec autant d'intérêt que d'attention le prélat qui avoit porté la parole; que la réponse du roi avoit

(1) Il est à observer que cette condamnation n'est signée que des prélats, comme se croyant seuls en droit de prononcer sur les matières de dogme.

(2) Dans le ... Décembre 1775. A cette lettre étoit joint l'avertissement & la condamnation; & l'on y disoit à chaque prélat qu'il feroit de ces deux écrits l'usage que sa sagesse lui prescrirait.

exprimé de la manière la plus forte son attachement inviolable à la religion ; que S. M. avoit répondu depuis à ses remontrances qu'elle donneroit les ordres les plus précis pour que les loix & réglemens sur la librairie , dont le clergé demandoit l'exécution , ne fussent plus éludés au préjudice de la religion & des mœurs.

Le clergé toujours triomphant sur le dogme dans ses assemblées , où aucun contradicteur n'ose s'élever contre ses décisions , où , juge & partie , il prononce en dernier ressort des arrêts , que confirment & ratifient les tribunaux séculiers (1) par la lacération , par la brûlure des ouvrages erronés , auroit bien voulu gagner aussi un point de discipline qu'il a fort à cœur & auquel la puissance royale a donné atteinte. Depuis quelque tems , les moines , ces troupes auxiliaires de l'ordre ecclésiastique , cette milice nombreuse qui le rendoit si florissant autrefois , avoient demandé à être introduits dans l'assemblée des prélats ; ils y avoient porté leurs plaintes du tort irréparable que leur causoit la déclaration provisoire de 1768 (2) , fixant à 21 ans l'âge de l'émiss-

(1) Il n'est pas jusqu'au Châtelet qui , par complaisance pour le clergé , n'ait voulu faire acte de zèle en sa présence. Quoiqu'il ne se mêle pas ordinairement des condamnations de livres , par une sentence du 9 Septembre il a ordonné qu'un ouvrage en six volumes , intitulé : *la philosophie de la nature* , seroit lacéré & brûlé comme impie , blasphématoire , tendant à soulever les peuples contre la religion & le gouvernement , à renverser tous les principes de la société & de l'honnêteté publique & à révolter les sujets contre l'autorité du roi. Cet ouvrage est attribué à M. de Lille , Ex-oratorien.

(2) Le délai qu'elle fixe doit expirer en 1778.

son des vœux. Ils avoient représenté que leurs maisons se dépeuploient visiblement, & que si le règlement subsistoit, les cloîtres ne seroient bientôt plus que des déserts. M. l'archevêque de Paris, dont le zèle pour la splendeur du clergé, loin de se refroidir par l'âge, semble s'accroître & s'enflammer davantage, avoit voulu, sans être de l'assemblée, y comparoir & soutenir en personne les intérêts des ordres religieux. Il s'étoit élevé avec force, non-seulement contre ce vice radical qui les minoit, mais contre la fureur politique avec laquelle la commission des prélats concernant les réguliers, concouroit honteusement à la même destruction, en réunissant, supprimant, anéantissant, sans égard & sans pitié, des hospices, des maisons particulières & même des corps entiers.

Deux mémoires répandus dans le même tems, autorisoient & excitoient les réclamations du prélat. L'ordre des Antonins se plaignoit qu'on voulût s'emparer de ses biens (1), sous prétexte de les appliquer à des œuvres pies, à une institution sage & patriotique; mais toujours injuste, puisqu'elle ne pouvoit s'opérer que par une usurpation illégale de leur patrimoine. Menacés d'une suppression totale, ces religieux, par une vanité peu convenable sans doute dans leur état, ou plutôt très-contraire

(1) Montant à plus de 500,000 livres de rentes. On avoit proposé de les employer à procurer des secours aux infirmes & aux imbécilles, en manquant & vivant sans retraite ni asyle, & l'on avoit fourni à cet égard des mémoires très-intéressans à l'assemblée du clergé.

à l'esprit d'humilité qui les devoit guider, pour prévenir leur extinction totale, avoient d'abord demandé à être incorporés à l'ordre de St. Lazare, & n'ayant pas réussi dans cette tentative, souhaitent aujourd'hui d'être réunis à celui de Malthe. C'est ce vœu qu'ils expriment dans un détail (1) historique très-pompeux concernant leur fonction, faite sous l'invocation du célèbre anachorete, leur instituteur, & l'énumération des titres qui ne les rendent point indignes de figurer dans l'ordre illustre dont ils voudroient être adoptés & qui ne s'y refuseroit pas sans doute pour recueillir les débris de leur fortune considérable, fruit précieux des pieuses largesses de tant d'idiots grands seigneurs, qui retourneroient ainsi à leur source.

L'autre mémoire (2) touchoit particulièrement M. l'archevêque, puisqu'il concernoit les Célestins, religieux soumis plus immédiatement à sa juridiction & sur lesquels il avoit déjà étendu son bras protecteur, mais vainement. Non seulement il n'avoit pu arrêter l'activité destructive de la commission, mais il avoit eue la douleur de voir le grand nombre de ces moines apostats se livrer à la dissolution de l'or-

(1) Il est intitulé : *mémoire historique sur l'ordre de Saint-Antoine de Viennois, & suivi d'une consultation sur sa réunion à l'ordre de Malthe.*

(2) Il est intitulé : *mémoire à consulter & consultation pour les religieux Célestins, concernant la réforme de leur congrégation.* Celle-ci est datée du 10 Octobre 1774. Le consultant est frere Edme Grenet, sous-prieur & procureur des Célestins de Paris, chargé de la procuration de l'abbé général. Il y a apparence qu'il n'avoit osé faire paroître ce mémoire plutôt.

dre. Tel est le fond de l'historique intéressant & curieux qu'on y trouve sur la manière dont, sous prétexte de réformer les monasteres, on les détruit ; ce qui est bien contraire aux intentions du monarque, énoncées dans son arrêt du conseil (1), qui nomme la commission tyrannique, contre laquelle on s'élève, développées encore mieux dans celui (2) réglant le pouvoir des commissaires, qui est d'assembler les chapitres généraux des ordres religieux, d'y constater l'état actuel des constitutions de chacun, de les comparer aux loix primitives, de connoître si ces loix ont éprouvé des variations ou des changemens, enfin fixées irrévocablement dans un édit (3).

Tel étoit l'état des choses, lorsqu'un pere Saint-Pierre, prieur des Célestins de Lyon, sort de son couvent (4) pour entreprendre la destruction de son ordre. Il annonce, il publie la liberté, la sécularisation, il présente un traité d'affranchissement. Scandalisé de tant d'audace, on s'en plaint aux supérieurs ; on leur présente requête pour faire déposer, conformément aux saints canons, ce forcené prêchant l'apostasie. Par une révolution bizarre, par des intrigues fomentées de la part d'hommes puissans, l'accusé est lui-même élu provincial. Alors, sans aucun égard pour les réglemens, il se ménage le lieu, le tems, tous les moyens de faire réussir ses pernicioeux desseins, il fait voir l'impossibilité de la réforme & conséquemment la nécessité de

(1) En date du 23 Mai 1766.

(2) En date du 23 Avril 1767.

(3) Du mois de Mars 1768.

(4) Au mois de Février 1769.

la dissolution Deux prélats (1), plus empressés à satisfaire leur envie de dominer qu'à chercher le bien de la religion, furent enchantés de trouver un agent aussi utile à leurs vues; ils favorisèrent ses menées dans l'ordre; ils séduisirent les uns, ils intimidèrent les autres & formèrent ainsi dans le sein même des Célestins un schisme, (2) dont le résultat fut une bulle, dont on se prévaut aujourd'hui pour les anéantir, pour séquestrer provisoirement tous leurs biens & les réduire à la pension. C'est contre ces actes tyranniques que les religieux réclament, & qu'après avoir formé opposition à l'enregistrement de la bulle (3), ils se mettent sous la protection du clergé & demandent son concours.

L'assemblée, sur le point de se dissoudre, ne put discuter ces demandes particulières, ni même les plaintes générales formées contre la commission. Les partisans de la cour répondirent à M. de Beaumont que son agression étoit d'autant plus étrange, que ç'avoit été principalement sur ses observations & doléances portées à l'assemblée de 1765, concernant le mauvais régime & les constitutions vicieuses des ordres religieux, qu'on avoit songé à s'occuper de cet objet avec attention: on l'éconduisit ainsi. Du reste, on se contenta de n'acquiescer en rien à ce qu'avoit fait cette commission & de la réprouver, du moins indirectement, par un

(1) M. de Cicé, évêque de Rhodéz, & M. de Brienne, archevêque de Toulouse.

(2) Cependant on assure dans le mémoire, que le plus grand nombre des votans fut pour la réforme seulement.

(3) Cette bulle a été revêtue de lettres patentes, enregistrées au parlement Maupeou seulement.

silence absolu. Mais on voulut aller à la source du mal, & comme il étoit urgent de s'expliquer sur le réglemeut de l'émission des vœux qui alloit bientôt être fixée, irrévocablement peut-être, par une loi solennelle, après avoir entendu les raisons pour & contre, après de grands débats entre Nosseigneurs, on arrêta le jour où par une délibération définitive, on décideroit cette grande question. Vous admirerez, Milord, les progrès de la raison humaine en France, lorsque je vous dirai que, malgré le fanatisme exaltant toutes ces têtes, il y eut presque partage, & l'avis d'arrêter des représentations au roi, pour remettre à 16 ans l'époque où l'on peut s'engager en religion, ne passa qu'à la pluralité de 33 voix contre 32. Le roi ne s'est point expliqué à cet égard, mais les philosophes esperent que le gouvernement ne tiendra aucun compte du vœu de l'assemblée, & que le terme en question sera reculé jusqu'à 25 ans, le seul âge où l'on puisse disposer civilement de ses biens. Eh ! quel bien plus cher que la *liberté* !

Vous venez d'être édifié du bon sens qui s'est trouvé en si forte dose chez les prélats : vous allez rire d'une extravagance qui a sérieusement occupé l'assemblée. Un des points qui l'ait le plus agitée, ç'a été la nouvelle secte des *Cordicoles*. On appelle ainsi les partisans d'une fête instituée par les Jésuites en l'honneur du *sacré cœur de Jésus*, fête contre laquelle les Jansénistes se sont élevés comme contre une espece d'idolâtrie. Depuis l'expulsion de l'ordre célèbre, son fondateur, les partisans de ce culte particulier, parmi les évêques & les curés, l'ont protégé & étendu.

Quelques Molinistes outrés ont proposé au clergé réuni d'en faire une dévotion générale pour le royaume. Ils ont représenté qu'il ne feroit pas plus indécent de faire la commémoration de cette partie noble du corps de l'homme Dieu, que de sa sainte face, de son nombril, de son prépuce. On leur a répondu que ces choses-là avoient passé en vénération dans des tems d'ignorance & de bonhommie, mais qu'aujourd'hui il falloit être en garde contre la malice des plaifans, & surtout ne point s'exposer à la dérision des impies.

On croyoit que les *économats* auroient occupé essentiellement l'assemblée. Par ce mot on entend la direction générale de tous les bénéfices vacans, & la perception de leurs revenus, ainsi que ceux des biens des religieux fugitifs. Vous sentez, Milord, combien cette administration est considérable & intéressante. Elle est conduite par deux hommes seuls, dont l'un compte (1) & l'autre passe en dépense (2). Jugez quels abus peuvent résulter d'une collusion entre eux, ou même de l'impossibilité que le chef puisse seul veiller aux friponneries du comptable & les réprimer. Depuis longtems on crie contre les déprédations du receveur actuel. On annonçoit les dispositions sinceres du ministère de s'occuper de cet objet dans un commencement de regne où l'on parloit de mettre l'ordre & l'économie partout. Mais le clergé prétendant que

(1) Le Sr. Marchal de Sainfcey, économiste général du clergé.

(2) M. Feydeau de Marville, conseiller d'état ordinaire & au conseil royal.

tout ce qui a rapport à lui est sacré, que personne que lui n'en doit connoître, ne peut y toucher, on s'attendoit qu'il provoquerait lui-même un examen approfondi, une meilleure régie de cette comptabilité, dont les fonds bien ménagés pourroient suffire à quantité d'œuvres pies & dignes d'un roi très-chrétien. Mais il n'en a été que vaguement question. Je remarque que dans ce pays-ci on trouve toujours des obstacles insurmontables, lorsqu'il s'agit de réprimer des brigandages.

Ainsi, malgré les heureuses dispositions du jeune monarque, malgré les insinuations répétées de deux ministres patriotes, malgré les efforts de nombre de prélats entrant dans les mêmes vues, & d'un sur-tout, le plus accrédité dans l'ordre, cette assemblée du clergé s'est séparée comme les précédentes, n'ayant produit presque rien d'utile : tant le bien est difficile à faire !

Vous avez vu cependant, Milord, par quelques détails, que la philosophie avoit commencé à pénétrer dans ce sanctuaire de la bigoterie & du fanatisme ; vous en jugerez encore mieux par le trait suivant : il est d'usage que le jour de St. Augustin, lorsque l'assemblée existe, un prédicateur particulier prononce devant elle le panégyrique de ce pere de l'église. Un abbé Maury, grand intrigant, a obtenu l'honneur de cette fonction. C'est un de ces hommes avides de renommée & cherchant à l'acquérir aux risques de leur repos, de leur liberté & même de leur existence. Il a profité d'une telle occasion de se signaler, & ma surprise a été extrême de l'entendre prêcher le tolérantisme devant cette

multitude de prélats , approuver le retard des vœux en religion , désirer qu'il soit encore augmenté ; puis s'élevant contre la dénomination injurieuse d'*évêque de fortune* , la restituer dans son vrai sens , l'attribuer à ceux qui ne parviennent que par le hazard de la naissance , & non par leur mérite personnel ; enfin leur prescrire le devoir , en faisant une peinture vive & directe de leur mollesse , de leur ignorance , de la corruption de leurs mœurs , de leur foiblesse , de leur lâcheté. Tout le monde trembloit pour cet audacieux : dans tout autre tems il eût bientôt gémi sous une punition canonique , ou plutôt il n'auroit osé afficher ainsi l'esprit philosophique. Quelle surprise de voir les prélats l'applaudir ! Il est vrai que depuis ils l'ont regardé de mauvais œil ; que le président lui a fait signifier de ne plus paroître devant lui : mais il en a été quitte pour cette disgrâce légère , & il n'en a pas moins prêché l'avent suivant à Versailles.

Au reste , comment Nosseigneurs du clergé de France seroient-ils plus difficiles à s'éclairer & à devenir humains & traitables que le chef de l'église romaine , qui vient de leur donner un si bel exemple de douceur & de charité ? Je vais finir par ce dernier trait , qu'il est bon d'apprendre aux intolérans , & qui n'est point étranger à mon objet par la leçon qu'il contient pour eux. On écrit de Rome que le saint pere ayant surpris dans l'église de St. Pierre , où sont tant de chef-d'œuvres des arts , un jeune enfant qui peignoit & dont l'ouvrage lui parut marquer du talent , il rassura sa timidité & lui dit qu'il vouloit lui donner une place dans les élèves du college

Romain. A quoi l'enfant confus répondit , qu'il ne pouvoit profiter de la bonne volonté du pontife , puisqu'il étoit protestant : „ j'aï-
 „ merois mieux que vous fussiez Catholique ,
 „ réplique sa sainteté ; mais la peinture n'a
 „ rien de commun avec la religion , & votre
 „ culte ne doit mettre aucun obstacle à ma
 „ bienfaisance à votre égard.”

Adieu , Milord , portez-vous bien , & continuez à défendre les intérêts de nos colons dans le parlement , où je vois aussi beaucoup de fanatisme politique , non moins à craindre que le fanatisme religieux. Je vous embrasse tendrement.

Paris , le 14 Décembre 1775.

LETTRE XVIII.

*Sur un livre intitulé : l'ombre de Louis XV
 devant Minos.*

DEPUIS longtems , Milord , on annonçoit un livre , intitulé : *l'ombre de Louis XV devant Minos*. Tout le monde parloit de cette nouveauté , d'après une tradition vague : personne ne disoit l'avoir lue ; on désespéroit même d'en avoir jamais plus de connoissance : on croyoit que tous les exemplaires , imprimés en province , en avoient été saisis dans un ballot qu'on transféroit à Bordeaux. On savoit qu'il en étoit résulté un procès criminel à ce parlement ; que celui de Toulouse en avoit réclamé la connoissance ; qu'un imprimeur de Cahors avoit été ruiné pour échapper au sup-

plice dont il étoit menacé : qu'un prote n'ayant pas de quoi payer , avoit été puni par une peine afflictive ; enfin qu'un libraire de Bordeaux avoit disparu sans qu'on en ait eu depuis aucunes nouvelles. Tout cela excitoit la curiosité ; la mienne étoit très-grande pour vous pouvoir rendre compte d'un écrit sur un sujet aussi piquant. Je ne voyois pas de colporteur sans amorcer sa cupidité par mes promesses. Enfin l'un d'eux vient de m'apporter un exemplaire de cet ouvrage , ou plutôt des lambeaux encore flétris & noircis de flammes. J'ai eu beaucoup de peine à rapprocher tous ces fragmens ; cependant à force de soins & de combinaisons , voici l'analyse que j'ai pu tirer de ce livre. Vous concevez que ce titre n'est point un cadre neuf , mais il n'est pas usé , & quoiqu'employé souvent déjà , il peut renfermer des choses nouvelles & intéressantes. La vie de Louis XV fournissoit sans doute une foule d'anecdotes propres à l'enrichir & à le rajeunir. Voyons comme l'auteur en a tiré parti.

Il suppose qu'à la mort du roi de France , son ombre , conformément aux rites établis dans la mythologie payenne , erre sur les bords du Cocyte , jusqu'à ce qu'il ait reçu les honneurs de la sépulture dans le tombeau des monarques , ses ayeux. — Surprise de celui-ci , non accoutumé à attendre. — Dialogue assez plaisant avec Caron. — Suivent quelques paragraphes que j'en trouve , mais trop remplis de lacunes pour vous rien détailler.

Cependant la nouvelle de l'arrivée de Louis XV aux enfers est portée à Pluton. Il la juge digne de son attention & de ses soins : il veut assister en personne au jugement de ce prince ,

& il fait faire une proclamation dans les champs Elysées & dans le Tartare , pour que tous les François , ses contemporains & ses sujets , aient à venir déposer pardevant Eaque & Rhadamante de ce qu'ils ont à dire à charge ou à décharge contre leur souverain. Le premier doit recueillir tout ce qui est en sa faveur : le second, tout ce qui tend à sa condamnation. L'historien ajoute que celui-là fut presque oisif , mais que l'autre eut peine à suffire au travail pendant les six semaines que dura l'information. Enfin le jour fatal venu , nouvel ordre du dieu des enfers pour que tous les déposans se trouvent en présence de son trône. Depuis Louis XIV il n'y avoit point eu d'assemblée aussi solennelle. L'historien en fait la description.

Dans le fond paroïssoit Pluton. Il avoit à sa gauche Proserpine. Tous deux étoient caractérisés par leurs attributs respectifs. Autour , & sur des sieges inférieurs , étoient placés les dieux des fleuves infernaux , l'Achéron , le Cocyte , le Phlégéon , le Palus , le Styx. Aux pieds du souverain des ombres on voyoit assis les trois juges , Eaque , Minos , Rhadamante. A la droite , sur le côté , étoient les trois parques , Clotho , Lachesis , Atropos. A la gauche , les trois furies , Alec-ton , Megere , Tisiphone. Du premier bord se rangeoient les ombres forties du l'élysée. Celles distinguées étoient en très-petit nombre. Parmi les anciennes on remarquoit Louis XII & Henri IV. Parmi les modernes , la reine , le roi Stanislas , le dauphin , le duc de Bourgogne. Deux seuls princes du sang , le duc d'Orléans & le comte de Clermont : point de ministres. Entre les femmes de qualité , Madame de Mailly. Du

côté des secondes arrivoient en foule celles sorties du Tartare. Au premier rang étoient les princes du sang , les ministres , les maîtresses de Louis XV , des milliers de courtisans. Ensuite , & derriere eux , le vulgaire des ombres. Enfin aux pieds des trois juges étoient rangés les hérauts d'armes , les greffiers , les huissiers & autres suppôts du tribunal suprême des enfers.

Tout le monde étant placé , Minos donne ordre à Caron de passer l'ombre de Louis XV , avec injonction de suspendre ses fonctions jusqu'après la séance. L'ombre débarque ; le nocher du Styx enchaîne sa barque & Pluton commence :

P L U T O N.

„ Peuple François , princes , magistrats ,
 „ pontifes , ministres , guerriers , ô vous tous
 „ ici rassemblés , voilà votre roi ; expliquez-
 „ vous librement sur son compte. Si la crainte
 „ vous avoit empêché de parler , si la passion
 „ vous en avoit trop fait dire , réformez vos
 „ dépositions. Voici le moment de la vérité.
 „ Vous , Minos , Eaque & Rhadamante , juges
 „ inflexibles de ma cour , interprètes de mes
 „ volontés , commencez vos fonctions.”

M I N O S.

Approchez , ombre de Louis XV ; écoutez les reproches de votre nation.

(Mille voix formant un bruit confus , s'écrient :)

Qu'il aille au Tartare ! qu'il y soit puni des supplices destinés aux mauvais rois !

M I N O S.

Vous l'entendez. Qu'avez-vous à répondre à ce vœu général ?

Juge suprême des enfers , n'en croyez pas les clameurs de ce peuple volage & insensé. Aveugle dans son amour , comme dans sa haine , il est sans cesse en contradiction avec lui-même. C'est lui qui m'a donné autrefois le titre de *Bien-aimé*. J'en appelle d'ailleurs à toutes ces statues qu'il m'a érigées & qui couvrent la France. Lisez les inscriptions glorieuses dont elles sont chargées , tous ces témoignages de l'amour le plus tendre & le plus mérité. Enfin , voulez-vous un aveu moins suspect ? Faites-vous représenter tant de remontrances de mes parlemens qui m'ennuyoient si fort ; vous verrez dans toutes que mes cours , en me disant les vérités les plus dures , me donnent la même qualité , me disent que je suis le meilleur des monarques , le plus aimé , le plus chéri des rois. E A Q U E (*entouré de livres , de registres & de papiers.*)

Rien de plus vrai. Ce prince , il y a trente ans , pensa descendre chez les morts. Vous seriez surpris des extravagances de son peuple & dans sa douleur & dans sa joie. Depuis lors Louis XV a été intitulé le *Bien-aimé*. Tous les almanachs l'attestent.

(*Une voix chante ici :*) (1)

Le Bien - aimé de l'almanac
N'est pas le Bien - aimé de France ;
Il met tout dans le même sac ,
Et la justice & la finance , &c.

(*Une autre voix , qui est celle du cardinal Mazarin.*)

(1) Il m'a paru assez leste de faire chanter une ombre en présence de Pluton.

Voilà ce peuple, toujours le même. Une chançon dans les choses les plus graves !

UN HUISSIER *des Enfers.*

Paix-là, Messieurs, paix-là !

E A Q U E *continue.*

Depuis lors chaque ville s'est empressée d'avoir la statue de son roi, & partout ce sont les expressions de tendresse les plus marquées. Quant à cette multitude de remontrances que voici, elles ne sont pas louangeuses, mais les expressions qu'il cite sont littérales.

RHADAMANTE (*non moins entouré de papiers assés.*)

Tout cela ne signifie rien. Le François tourmenté du besoin d'aimer, cherchoit une idole dans son roi ; il lui a prodigué les marques de sa tendresse sans qu'il les eût méritées, & depuis ce prince a fait tout ce qu'il falloit pour s'en rendre indigne. C'est ce que je trouve d'un autre côté dans les mémoires du tems, dans ces libelles, ces vaudevilles, ces épigrammes, ces satyres qu'on m'a fournis & dont il m'arrive chaque jour de nouveaux paquets. A l'égard des statues, ce monument de l'adulation est devenu une mode en France sous Louis XV. Louis XII n'en a jamais eu, & Henri IV n'en a qu'une : encore la laissè-t-on se dégrader, dans un siècle où l'on exalte plus que jamais les vertus de ce modele des rois. On m'a fourni aussi un double des remontrances, comme tendant toutes à flétrir la mémoire de Louis XV, bien loin d'être à sa gloire. En effet, on voit que les éloges qu'on lui donne ne sont que des tournures oratoires pour faire passer le tableau effrayant & odieux des injustices, des vexations, des ty-

rannies, des horreurs, des atrocités de son regne.

M I N O S.

Sans doute ; c'est par vos actions qu'il faut vous justifier. Qu'avez-vous fait pour rendre votre peuple heureux ?

L O U I S X V.

Ce n'étoit pas mon affaire : c'étoit celle de mes ministres. Jupiter n'a point établi les rois pour se tourmenter ainsi, & se rendre plus malheureux que le plus vil manouvrier. Il a créé, au contraire, leurs sujets pour eux & leur a imposé le devoir de concourir sans cesse à satisfaire leurs vœux & à fournir à leurs plaisirs. C'est ce qu'on m'a toujours appris.

P L U T O N, *en fureur.*

Quel abominable blasphème ! Furies, flagellez cet impie qui calomnie le souverain des dieux (1).

(On le flagelle , puis on continue)

M I N O S.

Sachez, malheureuse ombre, que Jupiter a créé des hommes & non des rois ; qu'il les a faits tous égaux, mais que ceux-là voyant entre eux des mortels supérieurs par les qualités physiques ou intellectuelles, les ont choisis pour les gouverner, à condition qu'ils prendroient pour leur compte tous les travaux, toutes les peines, toutes les fatigues & procureroient aux autres le repos, le plaisir & le bonheur.

L O U I S X V.

Et moi, je fuyois cela. Je regardois le royaume comme mon héritage, mon patrimoine.

(1) Licence digne de Lucien ou de l'Arétin.

Je ne voulois point figurer , représenter : nul bruit , nul éclat , point de fatigante renommée : de la tranquillité , de l'argent & des femmes. C'est tout ce que je demandois à mes sujets. J'étois comme un bon gentilhomme dans sa terre , qui chasse , boit & mange , coupe des bois quand il a besoin de fonds & laisse faire du reste son fermier , son procureur fiscal , son curé même , pourvu qu'il ne l'oblige pas d'aller à confesse & de faire ses pâques.

M I N O S.

Et c'est toi qui fais à Jupiter l'outrage de prétendre qu'il a produit vingt millions d'hommes pour tes menus plaisirs !

L O U I S XV.

Au reste , je n'ai point le cœur mauvais. J'aurois été assez disposé à faire la félicité de mon peuple , si cela avoit dépendu de moi. Mais le pouvois-je ? J'étois absolument incapable de la moindre application aux affaires. Ce n'étoit pas ma faute , c'étoit celle de mon éducation. Roi à cinq ans , rejetton précieux d'une race auguste qu'on ne vouloit pas laisser éteindre , on a craint de me fatiguer par le travail ; mes organes se sont habitués à cette inertie , & depuis il m'a été impossible de soutenir la moindre contention d'esprit.

M I N O S.

Quand on n'est pas en état d'être Roi , il faut abdiquer.

L O U I S XV.

Ma foi , j'en ai été tenté , & si j'eusse été sûr d'être bien payé , si je n'eusse été effrayé , de l'exemple de Charles V , j'en aurois fait a folie. Cependant les interprètes du ciel m'effrayoient là-dessus : ils me disoient que

Jupiter m'avoit fait monarque & que je devois rester à mon poste. Enfin, le plus habile ne peut gouverner par lui-même, & pourvu qu'il ait de bons ministres.

MINOS, (*après s'être approché du trône de PLUTON, avoir fléchi un genou & lui avoir parlé à l'oreille.*)

Sans doute : mais ce chapitre-là nous meneroit loin. Quantité d'autres ombres doivent être expédiées. Caron, Pluton vous ordonne de remettre à l'autre rive celle de Louis XV, & reprenez vos fonctions.

Ici finit la première session. La seconde roule sur les ministres. Minos reproche à Louis XV son mauvais choix en ce genre. Pour preuve, il fait paroître successivement tous ceux qui sont morts, sortant du Tartare (1), même le cardinal de Fleury. Chacun est puni de supplices proportionnés à ses forfaits ; ce qui caractérise les vices de leur administration. Le monarque s'excuse sur la persuasion intime où il étoit de n'être entouré que de coquins, de ne pouvoir trouver un honnête homme autour de lui. On lui dit qu'il falloit s'aller chercher plus loin.

LOUIS XV.

Et où chercher plus bas que n'étoit un Berrier, un Laverdy, un Terrai ? M'en suis-je mieux trouvé ? Je rougissois d'approcher de moi ces personnages ignobles. L'un menoit

(1) L'auteur en auroit dû excepter au moins le marquis d'Argenson, à cause de son livre des *considérations sur le gouvernement*, où l'on remarque un philosophe & surtout un excellent citoyen.

ma marine comme sa police, n'étoit entouré que de délateurs, d'espions, & par ces vils moyens sacrifioit les sommes énormes qu'il économisoit sordidement ailleurs. L'autre géroit mes finances à l'instar du comptoir de son beau-pere, &, calculant tout à livres, sols & deniers, ne savoit rien voir en grand, rétrécissoit son ministere comme sa tête & mettoit le feu dans la plus importante de mes provinces, pour ne pas revenir contre une formalité vaine & puérile. Le dernier, plus homme de tête, n'étoit qu'un scélérat plus consommé. Il avoit tellement brouillé à dessein les affaires, épuisé mon trésor, ruiné mon crédit, qu'il m'avoit nécessité de rester entre ses mains, & que, vingt fois tenté de le renvoyer, j'ai été forcé de le garder de peur que tout ne s'écroulât avec lui. Il flattoit mon foible ; il me promettoit de ne point déclarer la banqueroute tant qu'il seroit en place. M'en voilà tiré ; mon successeur fera comme il pourra.

M I N O S.

Monarque pusillanime ! c'est cette apathie qui est le plus grand des crimes dans un souverain, parce qu'elle les renferme tous, & qu'il devient comptable de ceux qu'il a tolérés, bien loin de les punir. Au moins si ne pouvant avoir le discernement nécessaire pour choisir de bons ministres, tu avois eu le courage de faire pendre, rompre, tirer à quatre chevaux quelqu'un des mauvais, tu aurois contenu les autres par cet exemple nécessaire.

L O U I S XV.

Cela prouve l'excellence de mon cœur. Je n'aimois à faire de mal à personne.

Cela prouve que tu n'avois aucune sensibilité, aucune notion du gouvernement, ni même d'humanité.

Il se remarque ici une lacune, ainsi qu'au commencement de la session.

Je ne trouve que le titre de la troisieme, roulant sur *les châtimens & les récompenses*.

Dans la quatrieme, brûlée en grande partie, il étoit question *des guerres & traités de paix* faits sous Louis XV.

Si tu avois fait punir un Soubise, un Maillebois, un d'Aché, un Conflans & tant d'autres, la France n'auroit pas à te reprocher d'avoir fini la guerre la plus ruineuse, la plus honteuse de la monarchie, par un traité plus humiliant que ceux du roi Jean & de François I.

Les Impôts font la matiere de la cinquieme session. Elle est trop longue pour en rien extraire, surtout à cause des calculs. Il en résulte seulement que *Louis le bien-aimé* a mis plus d'impôts sur ses sujets que ses 65 prédécesseurs ensemble.

La sixieme session traite de la *justice distributive* des *grands procès*, des *grands criminels*. Sur ce qu'on reproche à Louis XV que tous ces derniers ont échappé aux supplices qu'ils méritoient, il objecte l'exemple de M. de Lally, celui des Canadiens. On lui fait voir que ces deux seuls traits de sévérité sont vicieux dans la forme : d'abord, en ce qu'ils ont été exercés par des tribunaux rendus illégaux en les transformant en commission. Ensuite en ce que M. de Lally, coupable de
toutes

toutes fortes d'horreurs particulieres, a été condamné pour un crime de trahison qu'il n'avoit point commis, & même absurde : en ce que le second jugement, trop doux, épargnoit les plus coupables, &, par une contradiction inconcevable obligeoit le major Péan de restituer au roi 600,000, livres & ne le dégradoit, ne le flétrissoit en rien, le laissoit jouir de tous ses honneurs & dignités militaires. Le monarque cite encore le conseil des invalides, tenu dans l'affaire de M. de Bellegarde. Il est également critiqué & est réprouvé, à raison de la partialité, de l'ineptie & de l'inconséquence du jugement.

Le morceau de cette session le plus curieux est celui concernant le duc d'Aiguillon & Mrs. de la Chalotais. La partie de l'interrogatoire existe en entier, la voici.

MINOS.

Si jamais tu avois occasion de faire un exemple, c'étoit dans la personne du duc d'Aiguillon.

LOUIS XV.

Mais j'en ai eu envie. J'ai tenu ma cour des pairs dans cette intention.

MINOS.

L'oses-tu dire ? prends garde d'en imposer à Pluton, qui lit jusques dans le fond de ton cœur. Tu avois bien moins le desir de punir que d'innocenter un coupable.

LOUIS XV.

Il étoit de la politique d'appaiser les troubles de ma province de Bretagne par cette justification éclatante.

MINOS.

Tu compris qu'elle alloit tourner à ta confusion. Alors entrant à main armée dans le

sanctuaire de Thémis , moins en roi qu'en brigand , tu vins enlever des dépositions allarman-tes pour ton favori , & par cette expédition qui te rendit l'exécration de tes fujets & la fable de l'Europe , tu crus avoir jetté un voile impénétrable sur tant d'iniquités , dont quelques-unes même ne s'étoient pas commises sans ton aveu. Mais vois , rien n'échappe à l'œil perçant de Pluton : la voilà , cette procédure énorme. Rhadamante l'a visitée.

R H A D A M A N T E.

Oui ; c'est un amas d'atrocités qui fait frémir.

L O U I S X V.

Mais enfin ne pouvois-je pas faire grace à un coupable ?

M I N O S.

Non , tu ne le pouvois pas envers un coupable de cette espece. Sa mort importoit au salut de mille autres , à tous ces malheureux écrasés sous le despotisme du commandant de Bretagne , gémissant dans les fers ou dans l'exil ; à toutes ces familles ruinées , deshonorées par ses vexations & ses injustices , à tant d'innocentes victimes de ses fureurs , de ses perfidies , de ses vengeances les plus noires. Au moins si , cherchant à éteindre les haines multipliées qu'il avoit animées , tu avois fait généralement éprouver ta clémence , ou plutôt , si en épargnant le criminel , tu avois glorifié l'innocent Qu'as-tu fait de ce la Châlotaïs si persécuté , traîné de tribunaux en tribunaux , de prisons en prisons , justifié de ta propre bouche , & sans cesse traité en criminel ?

L O U I S X V.

Il est à Xaintes ; il n'est qu'en exil. Voilà

bien un témoignage de ma bonté. Il ne tenoit qu'à moi qu'il fût exécuté.

M I N O S.

C'est-à-dire que tu veux qu'on te fache gré du mal que tu n'as pas fait.

L O U I S XV.

Mais il y avoit matiere. Il étoit coupable de leze-majesté. Il m'avoit traité avec un mépris insultant dans des lettres que j'ai lues.

M I N O S.

S'il étoit coupable, si tu en avois les preuves, il falloit le mettre en justice réglée. Tu ne pouvois pas plus que le moindre de tes sujets, exercer une vengeance sourde, qui n'a point été ordonnée par les loix.

L O U I S XV.

Une lettre de cachet n'est point une vengeance ni une punition.

M I N O S.

Tu as là-dessus des idées bien erronnées ! que de comptes tu as à rendre à cet égard ! retourne au-delà du Stryx, jusqu'à ce que Rhadamante ait mis en ordre cette partie des dépositions.

Il est fâcheux que la septieme session, concernant les lettres de cachet, soit absolument perdue. Elle devoit contenir mille anecdotes curieuses.

La huitieme renferme l'interrogatoire sur la suppression des parlemens. Comme l'auteur paroît avoir tiré ses anecdotes & ses preuves du *Journal Historique* (1) très-connu, je passe à la neuvieme sur les *maîtresses de Louis XV.*

(1) *Journal historique de la révolution opérée dans la constitution de la monarchie françoise par M. de Maupeou, chancelier de France, en sept volumes.*

Ce monarque paroît entouré de toutes ses maîtresses défuntes , connues & inconnues. Madame de Mailly , seule de son côté , les yeux en larmes , s'écrie :

„ Ombre auguste & chere , c'est donc pour la dernière fois que je te vois ! nous allons être séparées à jamais ! Tant que tu as vécu , ô prince infortuné , je m'étois flattée que revenu de tes égaremens , rendu à tes devoirs & à ton peuple , tu t'efforcerois enfin de mériter le titre de *bien-aimé* qu'il t'avoit donné , & que tes vertus royales te feroient pardonner tes premières faiblesses. Pluton m'est témoin combien ton souvenir a toujours altéré mon bonheur dans l'Elysée. Je t'aimois sur la terre ; je t'aime encore. Que ne m'est-il permis de te suivre au Tartare , d'y adoucir tes maux ! ”

M I N O S , *l'interrompant.*

Retirez-vous , ombre trop sensible ! Épargnez à vos oreilles le récit des turpitudes que nous allons dévoiler.

M A D A M E D E C H A T E A U R O U X .

Pour moi , qu'il a vilainement abandonnée & fait périr ensuite , je vais repaître avec plaisir mes yeux de ses souffrances ; il diminuera les miennes.

M A D A M E D E P O M P A D O U R .

Et moi , que ne puis-je lui faire éprouver le supplice de Tithie ! le perfide , qui , lorsqu'on emportoit mon cadavre sur une civière du château de Versailles , le contemploit de sang-froid !

L O U I S X V .

La malheureuse , qui m'a rendu vil comme elle ; qui , pour mieux me maîtriser , m'a plongé dans la mollesse & dans la crapule ,

& a ôté absolument à mon ame tout ressort & toute énergie !

MADAME DE POMPADOUR.

C'est qu'elle n'en avoit pas beaucoup. J'aurois été facilement une Agnès Sorel , si j'avois pu trouver en vous un Charles VII. Mais j'aurois vainement travaillé à vous enflammer du desir de la gloire. Il a fallu vous prendre comme vous étiez , en tirer le meilleur parti que j'ai pu , & gouverner pour vous qui n'en aviez pas la force.

LOUIS XV.

Vous l'entendez , Minos. Au moins , toutes les sottises que j'ai faites de son vivant roulent sur son compte.

MADAME DE POMPADOUR.

Point du tout. Il faut m'attribuer le bien que vous avez fait , & quant au surplus , c'est que je n'ai pu l'empêcher. Voyons d'ailleurs , que me reprochez-vous ?

LOUIS XV.

De m'avoir enlevé le seul ministre honnête homme que j'eusse , le seul qui me convînt , qui me plût , que j'aimois de tout mon cœur : il a fallu vous le sacrifier.

MADAME DE POMPADOUR.

Bon ! le comte de Maurepas , qui faisoit des chansons , au lieu de remonter la marine.

LOUIS XV.

Il ne pouvoit la remonter sans fonds , mais il la maintenoit du moins & savoit y entretenir l'ordre & la discipline ; & quant aux chansons , c'est un mérite de plus de bien gouverner en se jouant de son ministère.

MADAME DE POMPADOUR.

Soit : mais il falloit du moins qu'il n'en fit

pas contre moi. Au surplus , je vous en ai donné bien d'autres qui le valaient. Ne me deviez-vous Machault , l'abbé de Bernis , le duc de Choiseul ?

M I N O S.

En voilà assez , Madame. Nous savons à quoi nous en tenir.

(Il se tourne ensuite vers une foule de jolis minois.)

Et vous, Mesdames, qui êtes-vous ? qu'avez-vous à déposer contre lui ?

T O U T E S E N S E M B L E.

Nous sommes du Parc-aux-Cerfs. Nous n'avons d'autre chose à lui reprocher que de nous avoir donné beaucoup de peine & peu de plaisir. Mais il nous a bien payés.

(Une seule, en villageoise, le visage couvert de pustules.)

Excepté moi.

M I N O S, avec horreur.

Quel monstre !

L A V I L L A G E O I S E.

C'est lui qu'il faut appeler ainsi. J'étois déjà malade ; on m'enlève malgré moi pour me mettre dans sa couche ; on me livre à sa lubricité , & je péris, victime de mon obéissance !

L O U I S X V.

J'en suis bien puni !

M I N O S.

Tant de luxure , d'infamie & de prostitutions ne feroient rien , si , entraîné par la fougue de ton tempérament , tu avois au moins couvert tes odures du voile du mystère : si respectant les mœurs au sein de tes désordres , tu n'avois pas consacré tous les crimes par ton exemple public , l'inceste , l'adultère , le rapt , le viol : si ,

enfin , portant le scandale au plus haut période , tu n'avois été choisir une maîtresse dans la fange de la débauche , tu n'avois fait couler les trésors de l'état pour qu'elle pût étaler un luxe de Reine , tu n'avois multiplié les impôts pour satisfaire ses fantaisies insensées , & fait dépendre le destin de tes sujets des caprices de cette folle !

L O U I S X V.

Mais elle m'amusoit , elle étoit nécessaire à mon existence : je serois péri d'ennui sans cette ressource. Il falloit bien que mon peuple se sacrifiât pour moi.

M I N O S.

Cela n'étoit nullement expédient. Ton peuple étoit las , fatigué , excédé de ton regne & ne respiroit qu'après le moment d'être délivré d'un prince , son plus cruel fléau.

L O U I S X V.

Mais il étoit essentiel du moins que mon successeur eût le tems de se former.

M I N O S.

Nous verrons comment tu as travaillé à ce double devoir de pere & de roi.

Ici se termine la neuvieme session , & commence la dixieme , dont l'objet est d'examiner de quelle maniere Louis XV vivoit dans l'intérieur de sa famille ; les chagrins qu'il caufoit à la reine , à feu M. le dauphin , à ses autres enfans ; la mauvaise éducation qu'il leur procuroit , & les exemples effroyables qu'il leur donnoit. Par quelques paragraphes restés de cette partie , on juge que l'article de la mort de son fils unique y étoit vigoureusement traité , & qu'on y discutoit les bruits atroces répandus sur la fin déplorable de ce prince. La onzieme session est com-

plette & la voici. Elle est trop importante pour l'omettre. Elle parle des devoirs d'un monarque envers les dieux.

LOUIS XV.

Au moins n'ai-je rien à me reprocher sur cet article , le plus important , sans lequel toutes les vertus ne font rien , à ce que m'ont appris les prêtres , & avec lequel on répare toutes les erreurs. Je n'ai jamais douté de l'existence des dieux. Malgré la philosophie contagieuse qui gagnoit même les souverains, j'ai resté ferme dans ma foi. Je leur ai toujours soumis ma couronne. J'ai répété sans cesse, j'ai déclaré authentiquement que je ne la tenois que d'eux. Je n'ai pas manqué de les prier régulièrement trois fois par jour. J'ai, dès ma plus grande jeunesse, édifié mes sujets par mon exemple dans les temples. Je prenois tant de plaisir à ce devoir, que je n'ignorois aucune des fêtes, que je connoissois tous les rites de la lithurgie, & que j'étonnois les pontifes par mes profondes connoissances en ce genre. Mon respect pour Jupiter s'étendoit jusques sur eux. J'ai toujours ordonné qu'ils exerçassent leurs fonctions & leurs enseignemens librement. Si j'ai jamais montré quelque fermeté, ç'a été lorsqu'on est venu les troubler, les inquiéter. Malgré le besoin que j'avois de mes parlemens, j'ai mieux aimé m'en passer, les exiler & laisser mes sujets sans juges, parce qu'il est plus indispensable d'avoir des prêtres que des magistrats. Enfin j'ai arrêté autant que j'ai pu, les progrès de l'irréligion, en établissant une inquisition salutaire contre les mauvais livres. Envain Voltaire a-t-il cherché à me séduire par ses louanges, je l'ai constamment tenu écarté de ma capitale, je l'ai toujours dé-

testé pour son irréligion, & je l'aurois volontiers fait brûler, lui ou quelque autre philosophe, s'il s'étoit pu trouver des preuves suffisantes. Il ne me manque peut-être que cette bonne action pour que ma conscience soit parfaitement nette à cet égard.

M I N O S.

Je vois par cet aveu que tu joignois au cœur le plus corrompu, l'esprit le plus foible. Tu croyois à Jupiter, dis-tu. Quelle idée en avois-tu donc? Tu le prenois, sans doute, pour un être indolent qui s'embarrassoit peu des affaires des mortels; ou pour un être injuste, qui consentoit à livrer à ta discrétion des millions d'hommes; ou pour un être cruel qui rioit & jouissoit de leurs malheurs & de leurs souffrances.

L O U I S X V.

Non, mais pour un être qui permettoit tout cela pour éprouver leur vertu ou punir leurs crimes. Quant à moi je sentoient bien que je ne faisois pas exactement ce que je devois faire.

M I N O S.

Comment! tu faisois, au contraire, tout ce qui devoit déplaire à ce maître des dieux & l'irriter contre toi, pour peu que tu eusses des notions justes de ses attributs. D'où il est aisé de conclure que superstitieux & athée à la fois, tu l'offensois également & par ta crainte & par ta conduite. Ce n'est pas dans de vaines cérémonies, dans des pratiques minutieuses que consiste l'hommage qu'on lui doit; c'est en l'imitant qu'on l'honore vraiment.

L O U I S X V.

Aussi l'imitois-je en bien des choses : dans sa clémence, par exemple.

M I N O S.

Parce que tu n'avois pas le courage de punir. La clémence n'est une vertu que lorsqu'elle s'exerce envers un coupable avec l'espoir fondé qu'il ne le deviendra pas une seconde fois.

L O U I S X V.

Au moins étois-je bon. Tous mes serviteurs vous l'attesteront.

M I N O S.

La bonté consiste à se priver d'une jouissance pour la procurer à un autre. Toi, tu donnois des trésors de l'état, mais jamais des tiens. Tu conservois ton pécule avec une avarice fardide.

L O U I S X V.

Enfin, quand j'aurois eu tous les vices, sans aucune vertu, grace à l'indulgence des dieux, j'ai eu le tems de me repentir, je leur ai demandé pardon, j'ai promis de me conduire mieux s'il leur plaisoit me rendre la santé, j'ai rempli toutes les formalités usitées en ce dernier moment, & j'espère que vous allez m'ouvrir l'Elysée.

M I N O S.

Pas encore pour aujourd'hui. A demain ton jugement.

La douzieme & derniere session est la récapitulation de toute la vie de Louis XV. Rhadamante commence par lire la liste de ses forfaits. Eaque cherche à les atténuer, il remet sous les yeux de Minos une petite quantité de bonnes actions, & ce dernier prononce le jugement. Pluton le confirme en ordonnant aux Furies de s'emparer de Louis XV & de le conduire au Tartare, avec Sardanapale, Néron, Calligula, Louis XI, &c. &c. Il termine par

ordonner que cet arrêt soit publié en France avec un paréatis de Jupiter, son frere, afin d'encourager Louis XVI à s'écarter de plus en plus des exemples de son prédécesseur & à suivre les traces de Henri IV, qu'on dit qu'il a choisi pour modele.

C'est avec ce léger grain d'encens, offert au jeune prince, que l'on a voulu faire passer la flétrissure ou plutôt l'ignominie imprimée sur son ayeul. J'espere, Milord, que vous ne ferez pas fâché de ma découverte. Vous voyez que c'est plutôt une esquisse qu'un ouvrage achevé. L'historien semble avoir eu peur de s'appesantir & a trop étranglé ses chapitres. Peut-être a-t-il voulu éviter aussi qu'ils ne rentraient les uns dans les autres.

Voilà ma tâche finie pour cette année. J'espere la mieux remplir dans le cours de la prochaine, ayant acquis plus de connoissances du local, ayant étendu mes correspondances & pris des points d'appui de toutes parts, afin de ne rien ignorer des événemens, & surtout de vous rien avancer que de conforme à la vérité.

Je pars pour Versailles, où je vais voir le *Connétable de Bourbon*, cette tragédie déjà exécutée une fois au mariage de Madame *Cloilde*, & à laquelle je ne pus assister alors.

Paris, ce 29 Décembre 1775.

L E T T R E X I X.

Sur M. Guibert, & sur le connétable de Bourbon, tragédie de cet auteur.

JE vous ai promis, Milord, de vous rendre compte de la tragédie du *Connétable de Bourbon*; mais pour vous y intéresser davantage, il faut vous dire un mot de l'auteur, plus intéressant que son ouvrage. Son pere, M. Guibert d'abord, puis de Guibert, & aujourd'hui marquis, maréchal de camp, cordon rouge & prince du St. Empire, est de Montauban, d'une extraction très-commune. Il s'est distingué dans la dernière guerre par son talent pour la tactique, pour les campemens surtout. M. le maréchal duc de Broglio, qui connoissoit son mérite, le fit maréchal général des logis de son armée. A la paix le duc de Choiseul l'avoit appelé à Versailles pour le mettre à la tête d'une espece de bureau, sans titre, mais avec un traitement pécuniaire fort bon. Il lui a été ôté depuis par M. de Monteynard, ce qui l'a obligé de retourner dans sa province. Le fils, dont il est question aujourd'hui, est tout jeune, ayant au plus 30 à 31 ans. Il a déployé de bonne heure un génie remuant, ami des nouveautés & cherchant à se signaler par des systêmes hardis. Le duc de Choiseul, partisan des hommes audacieux, surtout dans l'âge de la fougue & du bonheur, lui procura l'occasion de s'évertuer, en l'employant en Corse

lors de l'invasion de la France dans cette île ; ce qui lui valut la croix de Saint-Louis en peu de tems & le fit faire colonel en second de la légion de Corse. Le tumulte des camps ne l'avoit point empêché de se livrer aux méditations du cabinet. Dès 1772 il fit paroître un traité de tactique qui causa le plus grand bruit, non à raison de ce qu'il contenoit en lui-même, n'offrant rien de bien étonnant ni de bien neuf, mais à raison d'une préface (1) qui le précédait & qui n'avoit pas été mise sans dessein. Sous prétexte du rapport que la constitution militaire d'un état doit avoir avec sa constitution politique, on examinoit celle de la France sous ce dernier aspect, on la critiquoit fortement, on gémissoit sur la révolution qui venoit de s'y opérer (2), sur l'abâtardissement de la nation avilie & dégradée, sur l'inertie de son souverain; on en attendoit un autre, qui *retremperoit les armes* (c'est l'expression de l'écrivain) & leur rendroit leur énergie. Le ton d'enthousiasme dont étoit animé ce morceau vraiment philosophique, ajoutoit encore à son éloquence. Le gouvernement en fut allarmé. L'ouvrage

(1) Elle est divisée en deux parties. La première a pour titre : *tableau de la politique actuelle ; son parallele avec celle des anciens , ses vices , obstacles qu'elle apporte à la prospérité & à la grandeur des peuples.*

La seconde intitulée : *tableau de l'art de la guerre , depuis le commencement du monde ; situation actuelle de cette science en Europe ; son parallele avec ce qu'elle fut autrefois ; nécessité du rapport des constitutions militaires avec les constitutions politiques ; vices de tous nos gouvernemens modernes sur cet objet.*

(2) Celle de 1771.

sembloit sorti d'une presse étrangere & ne portoit pas le nom de l'auteur. Malheureusement son amour propre avoit trahi son secret & sa fûreté : il ne le défavouoit pas , il en tiroit même vanité. Ses amis craignirent qu'il ne fût inquieté ; on ne trouva d'autre moyen de le soustraire à la persécution que de le faire voyager. Il fut dans le Nord , le théâtre le plus propre à fournir alors à ses observations par les troubles auxquels la Pologne étoit en proie , & par la guerre qui re-
 gnoit entre la Porte & la Russie. Il ne manqua pas d'aller à Berlin faire sa cour au roi de Prusse , déjà infiniment flatté d'être le héros de son livre. Aussi en fut-il accueilli avec la plus grande distinction. Ce monarque l'admit à une audience secrète , & il eut l'honneur de conférer plusieurs heures tête-à-tête avec cette majesté. Pour ne point se rendre suspect au ministère qui le surveilloit de loin , M. de Guibert ne voulut pas séjourner trop longtems dans aucune des cours qu'il visita. Quand il jugea l'orage un peu passé , il se rapprocha de sa patrie , & revint par Genève. Il fut rendre hommage au philosophe de Ferney. Ce fut-là qu'ayant été plusieurs jours , à l'exemple de beaucoup d'autres , reçu splendidement , sans pouvoir envisager face à face le seigneur qui le traitoit avec tant de magnificence , il le provoqua par le distique suivant :

Je vous trouve , ô Voltaire , en tout semblable à Dieu :
 Sans vous voir on vous mange , on vous boit en ce lieu !

Il n'y eut pas moyen de résister à une pareille profession de foi , & la divinité se communiqua.

Quoique M. de Voltaire ait la prétention d'être universel, & qu'il le soit en effet à quelques égards, il a des parties de prédilection qui le font sympathiser avec certaines personnes plus qu'avec d'autres. Les belles-lettres sont toujours l'objet par lequel on peut le plus s'en rapprocher. M. de Guibert l'avoit donc pris par son foible, & doublement, puisqu'il en avoit étrangement caressé l'amour propre. Il fut question de sa tragédie du *Connétable de Bourbon*, qu'il avoit déjà lue en détail dans plusieurs cotteries qui, comme de raison, en avoient été émerveillées. Le patriarche de la littérature voulut bien l'entendre & en juger par lui-même. Le candidat dans la carrière reçut de grands éloges, & revint plus que jamais convaincu que son coup d'essai étoit un chef-d'œuvre : c'est vraisemblablement ce qui l'a déterminé à désirer que sa pièce soit jouée aux fêtes pour le mariage de Madame Clotilde, seule & exclusivement à toute autre. Avant d'en parler, il faut, Milord, continuer à vous instruire du personnel de ce jeune militaire, étonnant dans son genre.

Il est fort bien de figure & de taille : il est doué des dons de la nature à un degré supérieur ; il lit cinq lignes de gazette d'un coup d'œil. Vous concevez, au moyen de l'activité de cet organe chez lui, combien il doit avoir meublé sa mémoire, faculté d'un si grand secours pour l'esprit. On assure qu'elle ne fait point de tort à son imagination & même à son raisonnement ; qu'il digère ses lectures aussi rapidement qu'il les fait. On raconte qu'ayant parié de dévorer cinq gros volumes en une nuit d'un livre assez abstrait, il en

rapporta pour preuve le lendemain un extrait du plan & des principaux détails , exact & assez étendu.

Il s'est marié depuis quelque tems & a épousé la fille d'un M. de Courcelles , Commissaire général des Suisses & Grisons. La fortune a , sans doute , déterminé cet hymen , fort critiqué , en ce que le beau-pere est un fils de comédien & frere de Mimi Deshayes , la premiere femme du fermier général la Popelinier , si célèbre par cette cheminée merveilleuse qui a conservé son nom (1) , & servant de porte au maréchal duc de Richelieu pour s'introduire furtivement auprès d'elle. Ce qui doit le justifier , c'est l'approbation tacite de la reine , qui depuis ne lui a pas retiré ses bontés , a même admis sa femme à lui faire sa cour & à figurer dans ses bals (2).

M. de Guibert doit à la faveur de S. M. , qui a voulu voir représenter sur le théâtre son *Connétable de Bourbon* , l'honneur qu'il a reçu d'avoir été joué à la cour dans une occasion solennelle. Lorsque la chose fut décidée , on convint de faire au roi la lecture de cette tragédie. Le monarque y consentit , indiqua le jour , & fit dire au pere qu'il pourroit s'y

(1) On appelle *cheminées à la Popelinier* , des cheminées-poêles , c'est-à-dire des foyers qui satisfont à ce double objet , en servant tour à tour à deux appartemens , soit de cheminée , soit de poêle , & qui ne peuvent pas remplir le premier office à l'égard de l'un qu'elles ne remplissent le second à l'égard de l'autre , par la chaleur qu'ils communiquent dans la piece voisine.

(2) J'ai appris cette anecdote par des couplets infâmes sur la reine , qu'on chante ici dans les soupers , mais que personne n'ose écrire.

trouver. Celui-ci n'en profita pas : il répondit à ceux qui lui en firent des reproches, que lorsque son fils liroit quelque ouvrage sur son métier, il l'écouterait volontiers, mais qu'il ne pouvoit le voir avec plaisir se livrer à une occupation étrangère à son état & frivole. Le fils n'a point trouvé mauvais cette humeur d'un vieux militaire, & s'étant de plus en plus insinué par ses talens agréables dans les bonnes grâces de la reine, a obtenu, pour prix de l'avoir amusée, que ce père si austère seroit, à la recommandation de S. M., créé prince du St. Empire. Si le dernier n'eût mérité une semblable distinction par ses services, ç'auroit été, sans doute, trop récompenser la médiocre production de l'autre ; car c'est la qualification la plus douce que j'aie entendu donner à sa tragédie par les connoisseurs impartiaux.

Je n'ai point assisté à la première représentation du *connétable de Bourbon*, donnée pour les fêtes du mariage de Madame Clotilde. (1). C'est sur le grand théâtre de la cour qu'il fut exécuté, avec tout l'appareil possible. Si j'étois artiste, Milord, je vous ferois ici une relation circonstanciée des beautés de cette salle vaste, superbe & dont les ornemens sont de la richesse la mieux entendue ; du théâtre, immense, commode, ménagé avec tout l'art possible, & surtout des machines, dont le mécanisme frappe & ravit les plus habiles en ce genre (2).

(1) Cette représentation a eu lieu le 26 Août 1775.

(2) Ces machines sont du Sr. Arnould. La salle est du Sr. Gabriël, premier architecte du roi, ou du moins elle a été imaginée & exécutée sous sa direction.

D'ailleurs, ce monument est connu depuis plusieurs années (1). Je vous renvoye aux descriptions multipliées qui en ont couru. Je reviens à la piece. Deux répétitions en avoient été faites à la comédie françoise, & suivies avec autant de fureur qu'une représentation en regle. L'engouement avoit continué, & les acteurs enchantés sollicitoient l'auteur de leur permettre de jouer sa tragédie lorsqu'elle auroit eu le suffrage des courtisans, car personne ne doutoit du succès : personne ! s'entend des élus bienheureux qui avoient joui de cette merveille. Or ils étoient presque tous déjà partisans ou enthousiastes du jeune poète, & les autres, électrisés, pour ainsi dire, par cette commotion générale, ne pouvoient qu'éprouver le même sentiment d'admiration. Malheureusement il ne s'étoit pas communiqué aux gens de Versailles, & les détracteurs, en grand nombre, qui outrent tout de leur côté, s'écrierent qu'il étoit impossible de rien voir de plus mauvais; que non seulement le plan en étoit détestable, mais que la versification même en étoit d'une platitude unique; qu'il n'y avoit aucun vers de sentiment ni de génie, & que le style de M. de Belloy, tout barbare qu'il soit, étoit encore préférable à celui de M. de Guibert. D'ailleurs, cette représentation, d'une longueur mortelle, avoit duré près de trois heures, & le dégoût étoit tel, au rapport de certains spectateurs, que, sans le respect dû au lieu & à leurs majestés présentes, ils n'auroient pu

(1) Il a été ouvert en 1770, pour les fêtes du mariage de M. le Dauphin.

s'empêcher de siffler en quantité d'endroits & de témoigner ouvertement leur indignation. Du reste, on vantoit les accessoires comme d'une beauté unique, comme formant un coup d'œil imposant, bien propre à produire de l'effet, si le poète eût entendu tant soit peu le mouvement de la scène.

Indépendamment de ces reproches fondés sur l'essence même de l'ouvrage, on en faisoit à ceux qui avoient proposé de jouer une telle pièce en pareille circonstance; on regardoit comme une gaucherie d'offrir sous les yeux de la famille royale, & des seigneurs & ministres étrangers, à l'occasion d'une fête publique donnée à Versailles pour un événement solennel, une époque de l'histoire des plus injurieuses au nom françois, & surtout à la maison de Bourbon, par le spectacle continuel d'un traître portant ce nom auguste, & le deshonorant par le récit de faits & de combats, où la nation est dégradée, battue, avilie. Mais ce qu'on trouvoit plus inexcusable, plus mal-adroit & plus indécemment, c'étoit en réjouissance éclatante de la double & triple alliance contractée avec la maison de Savoye, de choisir entre cent une tragédie où figure la duchesse d'Angoulême, du même sang, où cette ennemie jurée du Connétable, méditant sa ruine, le forçant de s'expatrier, est peinte d'ailleurs comme une femme sans mœurs, jouant le rôle d'une courtisane & le réceptacle de tous les vices.

Le roi, qui s'étoit laissé séduire à la lecture de l'ouvrage, ou plutôt n'y avoit pas fait beaucoup d'attention, sentit à la représentation combien il étoit peu politique de l'avoir laissé jouer. Il se repentit de sa condescendance en-

vers la reine. Par un principe d'économie il avoit d'abord arrêté qu'il n'y auroit pas de spectacles à la cour. Ces spectacles, dans une pareille cérémonie, ne pouvoient avoir lieu que sur le théâtre moderne, & ils y sont très-chers, à cause de l'accompagnement & du décor qu'ils exigent. Mais comme c'est surtout à l'égard des opéra que cette magnificence est très-dispendieuse, on avoit fait entendre à S. M. qu'une simple tragédie étoit sans conséquence. Il ne la trouva pas telle, quand il fut que cette petite fantaisie de son auguste compagnie coûtoit 300,000 livres, & cette raison, jointe à celles tirées du sujet de l'ouvrage & des circonstances, l'avoit déterminé à déclarer qu'il ne souffriroit pas qu'il reparût. En conséquence, les comédiens avoient reçu ordre de remettre chacun leur rôle sur le champ, défense d'en tirer des copies, injonction de brûler celles qu'ils avoient prises, & l'on leur avoit déclaré qu'on les rendroit responsables de ce qui en paroîtroit dans le public, en tout ou en partie. On a laissé passer cette première humeur du monarque, & l'attaquant par l'endroit sensible, c'est-à-dire par son extrême envie de plaire à la reine & de l'amuser, quelques mois après on l'a fait consentir à revoir une seconde fois cette pièce; c'est ce qui m'a procuré l'occasion d'y assister. Le poète avoit fort à cœur de prendre sa revanche, & profitant des conseils que lui avoient donné ses amis, n'avoit rien négligé pour cela. Mais c'étoit des critiques dures de ses ennemis qu'il auroit dû s'instruire & tirer parti. L'indulgence des premiers ne lui a pas assez défilé les yeux; il s'est trop fié surtout au suffrage de la reine. Cette princesse en étoit si

engouée, qu'à la seconde lecture qu'il lui proposa pour entendre les changemens, elle lui dit, émerveillée plus que jamais : *vous avez donc voulu m'ôter le plaisir de vous défendre !* mot flatteur, qui a pu dédommager le courtisan, mais non pas l'auteur, de sa seconde disgrâce auprès du public. Il a trouvé cette fois (1) que les corrections n'avoient pas amélioré le *Connétable de Bourbon* ; que le dénouement étoit, au contraire, plus détestable. Les partisans de M. de Guibert, usant de la liberté donnée récemment à la cour d'applaudir (2), l'ont fait à toute outrance. Mais, comme pour tempérer ces éloges trop excessifs, les dénigrans ont élevé au cinquième acte un murmure soutenu, ressemblant fort à des huées & caractérisant du moins le mécontentement général, la Reine a été fort courroucée d'une critique aussi marquée & aussi peu respectueuse. Quant à son protégé, il se l'est tenu pour dit, a remis son manuscrit dans son porte-feuille & songé à se livrer désormais tout entier à sa profession & à faire revenir sur son compte M. de St. Germain; ce ministre l'a beaucoup persiflé à l'occasion de sa pièce, & a affecté de l'apostropher d'un ton théâtral, en l'appellant *brave jeune homme*; mot que je ne trouve ni injurieux ni piquant, ainsi qu'on voudroit le faire regarder. C'est l'expression franche & énergique d'un

(1) *Le Connétable de Bourbon* a été joué pour la seconde fois le 30 Décembre 1775.

(2) Autrefois il falloit être impassible aux spectacles de la cour : on n'avoit pas même la liberté d'y battre des mains. La jeune reine a trouvé cela trop froid, & par son exemple a donné la permission de l'imiter.

vieux guerrier, assez supérieur par son grade, son mérite militaire & sa dignité, pour s'en servir sans indécence : elle indique qu'en lui reconnoissant la première qualité de son état, il lui juge la tête un peu légère, défaut naturel à l'âge de M. de Guibert, & dont le tems & l'expérience le corrigeront.

Ce seroit, sans doute, ici le lieu, Mylord, de vous faire une analyse du *Connétable de Bourbon* : j'en ai été d'autant plus tenté qu'il ne sera peut-être jamais imprimé du vivant de l'auteur, & qu'il ne m'est tombé sous la main aucun journal qui en ait parlé précédemment. Mais j'ai craint de ne pouvoir, sur une seule représentation, où mes yeux ont été plus occupés que mes oreilles, vous envoyer un extrait bien exact. D'ailleurs, il seroit nécessairement étendu & vous rendroit peut-être une partie de l'ennui que j'ai éprouvé : j'aime vous renvoyer à la chanson suivante, critique courte & assez fine de la tragédie. L'auteur est anonyme, mais il est à présumer que c'est un homme du monde & peut-être de la cour. Vous y observerez la malignité d'un spectateur impartial, plutôt que la méchanceté d'un confrère jaloux. Du reste, pour plus d'intelligence, j'y vais joindre un petit commentaire, ou plutôt quelques observations & explications en bref. Elle est sur l'air : *vous m'entendez bien*.

C H A N S O N.

Le *Connétable* me plaît fort :

Comme on y rit ; comme on y dort ! (1)

(1) La plaisanterie de la première partie de ce couplet peut n'être regardée que comme un persiflage de courti-

C'est une bonne piece ,
 Eh bien !
 Qu'on joue à nos princesses ,
 Vous m'entendez bien.

François Premier est un faquin , (1)

Angoulême est une catin ,
 Et le dire à Versailles ,
 Eh bien !

C'étoit une trouvaille ,
 Vous m'entendez bien.

Bourbon , pour nous faire enrager ,
 Déserte en pays étranger ;
 Puis il nous fait la nique ,
 Eh bien !

Aidé de la tactique , (2)
 Vous m'entendez bien.

fan , attaquant la forme de l'ouvrage ; question de goût sur laquelle tout le monde pouvoit n'être pas d'accord. Ce qui avoit fait *rire & dormir* l'auteur , en auroit pu toucher & émerveiller d'autres. Mais la fin concerne la bienséance & les égards violés , non plus vis-à-vis de Madame Clotilde , qui étoit partie , mais vis-à-vis de *Madame & Madame la comtesse d'Artois* , ainsi qu'il a été observé précédemment.

(1) Ce couplet insolent d'un valet qui se familiarise facilement avec son maître , décele surtout le génie & le *faire* du courtisan. On y attaque assez judicieusement , au reste , le caractère de François I , peint sous des couleurs fausses dans la tragédie & tout-à-fait manqué. Quant à la duchesse d'Angoulême , rien de plus exact.

(2) Le chansonnier a sans doute en vue ici l'affectation du poète de choisir un sujet où il pût faire entrer beaucoup de récits de combats , de dispositions militaires , présenter même sur la scène des évolutions ; en un mot , mettre en vers son traité de tactique ; détails épisodiques , propres à être placés à propos une fois ou deux , mais qui ne peuvent déterminer à composer une tragédie exprès.

Parmi les glaives, les mousquets,

Adélaïde court après, (1)

Lui dire l'amnistie,

Eh bien !

Que *Saint-Germain* publie,

Vous m'entendez bien.

En vain *Stuard*, son chevalier, (2)

Le couvre de son bouclier :

Mais une balle adroite,

Eh bien !

Vous la tue en cachette,

Vous m'entendez bien.

Enfin meurent tous ces héros ; (3)

Implorons

(1) Cette *Adélaïde* est la fille de *Bayard*. Le connétable en est amoureux ; & quoiqu'elle n'ait pas les mêmes sentimens envers lui, elle profite de sa passion pour le sermoner & le ramener à son devoir. Ce caractère outré & romanesque n'est point dans nos mœurs actuelles, mais bien dans celles de ce siècle-là. Quant à l'amnistie, comparée à celle du comte de Saint-Germain, on ne fait pas trop la finesse de ce rapprochement, à moins que le critique ne veuille faire entendre que celle du ministre de la guerre n'aura pas plus de succès, n'ayant rien de plus séducteur.

(2) Ce *Stuard* est aimé d'*Adélaïde*. Il est reçu chevalier suivant le costume du tems, par le connétable ; ce qui donne lieu à une assez belle situation lorsque *Bourbon*, en recevant le serment du candidat & lui dictant les loix de l'honneur, de l'obéissance, de la fidélité à son souverain, se rappelle comment il y a manqué. Le surplus du couplet est une critique de la manière peu théâtrale dont M. de Guibert se défait de cette héroïne, qui commençoit à l'embarrasser à la fin de la pièce.

(3) On se moque ici du préjugé des jeunes auteurs qui s'imaginent qu'une tragédie est d'autant plus dans le genre, qu'il y a plus de morts. Le plaisant, d'ailleurs, termine cruellement pour l'amour-propre du poëte, comme il a commencé, & annonce indirectement le danger qu'il

Implorons Dieu pour leur repos :

Prions-le qu'il nous laisse ,

Eh bien !

Siffler un peu la piece ,

Vous m'entendez bien.

Après le *connétable de Bourbon* , Milord , on a exécuté un ballet du grand genre , tragédie pantomime , bien supérieure à celle qu'on venoit de jouer. C'est le ballet de *Médée & Jason* par le Sr. Noverre. Il n'est pas possible de voir rien de mieux imaginé , où les passions soient soutenues & gradées avec un intérêt dont ne peuvent se défendre les cœurs les plus froids. L'exécution a répondu à la beauté du fond , relevé par les plus superbes accessoires. Mlle. Heinel rend le rôle de *Médée* avec une expression sublime , qu'aucun *Mime* de l'antiquité n'a certainement surpannée pour la majesté & la variété. Au reste , vous connoissez cette héroïne , que vous voyez tous les ans à Londres , & digne de nos autels , si le tems revient jamais d'en élever à la Déesse de la Danse.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Paris , ce 3 Janvier 1776.

qu'il y avoit de s'exprimer à la cour trop librement sur un ouvrage approuvé & protégé par S. M.

L E T T R E X X.

*Sur le plan de M. le comte de Saint-Germain
& sur ses nouvelles ordonnances, concer-
nant la guerre.*

LE plan du comte de Saint-Germain, Milord, ne s'effectuant point entier, ainsi qu'on l'avoit prévu, est absolument manqué. Mais ce à quoi l'on ne s'attendoit pas, & ce qui est bien contraire à l'idée qu'on avoit de ce ministre ou à celle qu'en avoient donné ses partisans, c'est qu'il n'a pas tout abandonné ; c'est que, déjà amolli par l'air contagieux de la cour, il n'a pas eu la force de s'arracher à l'enchantement de ce pays-là, & de préférer l'obscurité d'une fortune médiocre, par une retraite honorable, au desir de faire époque par des bouleversemens qui ne peuvent s'opérer avec succès que complètement, & qui ne subsistant pas tourneront à sa confusion, bien loin de lui procurer la gloire à laquelle il aspire. Ce n'est pas que le roi n'eût goûté ses projets, & ne fût disposé à les adopter : averti même des sollicitations qu'il alloit éprouver de toutes parts, on prétend qu'il avoit prévenu la reine de ne lui en point faire. Quelques courtisans ajoutent qu'il lui avoit écrit une lettre sévère, en la priant de la conserver & de la lire toutes les fois qu'elle seroit tentée de lui parler contre son ministre, qu'il savoit ne pas avoir le bonheur de lui plaire. La contrariété est venue de la foiblesse de l'homme

sur lequel M. de Saint-Germain devoit compter le plus en apparence, de M. de Maurepas, mû par sa femme, elle-même cédant à une impulsion étrangere. Il seroit difficile d'entrer dans le détail des intrigues ténébreuses dont on voit les effets, & dont on ne pourroit suivre tous les ressorts. Le secret, ame des opérations de cette matiere, intéressant une infinité de gens accrédités, a été violé avant qu'elles fussent arrêtées & consommées au conseil, & la cour a été bientôt dans la plus grande fermentation. Le jeune monarque, perplexe entre un nouveau ministre & son Mentor, a nécessairement dû s'en rapporter à ce dernier, & il en a résulté une réforme bizarre, inconséquente, un mal réel sans aucune utilité. Il est même arrivé que l'auteur voyant son plan dérangé dès le commencement, s'est hâté de le faire paroître informe & en partie seulement, dans la crainte de n'en pouvoir rien exécuter, s'il donnoit plus de tems aux cabales de se former, d'agir, de diriger & de multiplier leurs efforts.

Au surplus, Milord, voici à quoi aboutit la réforme tant annoncée, qui fait déjà crier la haute noblesse, & par un parallele infâme avec un des monstres les plus exécrables qu'ait produit la France, fait appeller M. de Saint-Germain le *Maupeou du militaire*. C'est ce qu'on voit dans plusieurs ordonnances, qui ont paru, concernant les divers corps de la maison du roi. Elles ont d'abord été envoyées aux princes du sang, ensuite aux maréchaux de France & depuis quelques jours se distribuent dans le public. Je les ai lues, comme tout le monde ; mais n'étant point assez au fait de la constitution militaire de ce pays-ci, & dénué de quantité de connois-

sances relatives & nécessaires pour en disserter pe. tinement, j'ai consulté beaucoup de gens, & ne me trouvant que plus embarrassé au milieu de cette contrariété d'opinions, je m'en suis définitivement rapporté à un officier retiré, très-instruit & impartial, n'ayant plus de prétentions. J'ai écrit mes demandes & ses réponses; ce qui forme un dialogue que je vous envoie. Il sera plus propre que toutes les dissertations à fixer vos idées sur la besogne du ministre actuel de la guerre.

L'ESPION.

D'abord le style sec, austère & bref des préambules m'a surpris; je les ai comparés à ceux des ministres de la législation & de la finance; ils m'ont paru tout différens.

LE MILITAIRE.

C'est que dans un autre sens M. de St. Germain peut dire à leur égard comme Ajax dans sa harangue contre Ulysse :

*Nec mihi dicere promptum,
Nec facere est olli.*

Il n'a point dans ses bureaux de ces phra-seurs habitués à mentir avec adresse au public, à pallier le mal, à exagérer le bien, à présenter tout sous une face artificieuse & séduisante. Les ordonnances de la guerre s'exécutent par la seule volonté du roi & n'ont pas besoin de cet enrégistrement dans les cours, nécessaire, ou du moins usité pour les opérations du chancelier ou du contrôleur-général. Enfin, le militaire, si fier & si insolent ordinairement à l'égard des autres conditions, est dans un état plus passif que les moindres sujets; il est esclave jusques dans ses

facultés intellectuelles, & n'a pas même le droit de représentation dont usent tous les corps. Voyons ce qui vient de se passer, par exemple, à l'égard des mousquetaires. Il est dit dans l'ordonnance (1) qui les concerne : *S. M. s'étant déterminée à réduire sa maison militaire, a ordonné & ordonne ce qui suit : savoir une suppression totale des deux compagnies.* A l'instant les commandans ont respectivement rassemblé leurs compagnies, & chacun, assisté du commissaire de son corps, a fait part (2) à la sienne d'une lettre du roi, où S. M. lui marquoit que, très-contente du service de ses mousquetaires, elle étoit obligée de les renvoyer pour de nouveaux arrangemens. Ensuite le commissaire a observé que les fusils appartenoient au roi; & le chef destitué déclarant qu'il n'avoit plus d'ordre à donner, chacun, de son propre mouvement, est allé remettre son arme, & l'on s'est séparé fort triste.

L'ESPION.

Je ne fais pas pourquoi, car il me semble que leur traitement n'est pas mauvais. (3)

(1) En date du 15 Décembre 1775.

(2) Le samedi 23 Décembre.

(3) Voici les principales dispositions :

Art. I. *., A commencer du premier Janvier prochain, les deux compagnies de mousquetaires de la garde seront & demeureront supprimées.* II. *S. M. se réserve de régler le traitement qu'elle jugera convenable d'accorder aux capitaines lieutenans des deux compagnies de mousquetaires, & conserve à tous les autres officiers des dites compagnies les appointemens dont ils jouissent actuellement, jusqu'à ce qu'il ait été pourvu au remboursement de la finance de leurs charges, se réservant de prononcer alors sur les grâces, dont ils sont susceptibles par la nature &*

LE MILITAIRE.

Il est même très-avantageux , surtout pour les chefs. Malgré cela , on aime à tenir à un corps. Celui-ci , quoique le moins ancien des rouges , & quoiqu'ayant l'origine la moins illustre , puisqu'il étoit formé des débris des gardes du cardinal Mazarin , avoit acquis une grande consistance. Il étoit devenu l'école de la noblesse , & n'a pu qu'être sensible à une destruction absolue , tandis que les autres subsistent , au-moins , encore en partie.

L'ESPION.

Pourquoi cette humiliation en effet ? Ce corps étoit-il plus à charge qu'un autre ? se comportoit-il moins bien ?

LE MILITAIRE.

La vraie raison , c'est que ses commandans n'ont pas eu autant de crédit que ceux des autres compagnies dévouées à la même destruction. Le comte de la Chaise , à la tête des mousquetaires gris , sans la naissance distinguée qu'exigeoit une telle place , n'avoit aucun entour ; il étoit odieux à son propre corps , qui le bafouoit & l'appelloit en jouant sur le mot , *la chaise caca*. M. le comte de Montboissier , quoiqu'homme de qualité & très-digne du poste

l'ancienneté de leurs services. III. Elle accorde aux maréchaux des logis des mousquetaires les deux tiers de leurs appointemens pour retraite , & aux brigadiers , sous-brigadiers & mousquetaires , jusqu'à ce qu'ils aient obtenu des emplois dans ses régimens d'infanterie , cavalerie ou dragons ; savoir à ceux qui ont servi de 10 à 20 ans , le tiers , & à ceux qui n'ont pas 10 ans de services , le quart de leur paye. IV. Les officiers conserveront leur rang dans le militaire , suivant les commissions ou brevets qui leur ont été accordés."

qui lui étoit confié, ne s'est pas trouvé assez appuyé pour parer le coup. Mais, d'ailleurs nul motif de supprimer plus les mousquetaires que les gendarmes ou les chevaux-légers.

L'ESPION.

Il semble même que dans la société le mot de *mousquetaire* annonçoit quelque chose de plus considérable.

LE MILITAIRE.

Les mousquetaires noirs étoient assez bien composés pour la naissance : il n'en étoit pas de même des gris. En revanche, ceux-ci étoient plus disciplinés, & c'étoit ce qui leur avoit rendu leur commandant insupportable, parce qu'il y mettoit beaucoup de dureté. A le bien prendre, ces deux corps étoient autant de pépinières de libertins, & le séjour de la capitale ne pouvoit que contribuer à corrompre leurs mœurs & à les énerver. Quoiqu'ils ne se portassent plus aux désordres qu'ils commettoient autrefois, le même esprit d'indépendance, ou plutôt de licence, regnoit toujours parmi eux. Quoiqu'à tous les spectacles & dans les divers lieux publics il y eût constamment un officier de garde pour veiller sur ses camarades, il ne servoit qu'à les soustraire à la juridiction de la police ou des loix, & le mousquetaire agresseur en définitif avoit toujours raison. Un d'eux avoit-il querelle dans un lieu public, insultoit-il un citoyen paisible au point d'obliger celui-ci de provoquer le guet ou la garde, à l'instant : *à moi, mousquetaires !* étoit un mot de ralliement, auquel accouroient les autres des quatre coins de Paris, & mort ou vif ils l'arrachotent aux gardiens & vengeurs de la sûreté publique. Ainsi, c'est avoir rendu

service aux habitans de cette grande ville de les avoir délivrés d'un pareil fléau, & les mœurs ne peuvent qu'y gagner.

L'ESPION.

Mais le roi ?

LE MILITAIRE.

N'y gagne presque rien, quant à présent, au moyen du traitement que vous avez vu accordé aux officiers & divers individus du corps. En calculant bien même, ceux-ci bénéficient : ils ont pour rien, en tout ou en partie, leurs appointemens, tandis qu'ils sont débarrassés de l'achat du cheval, de son entretien, de leur habillement, & surtout de faire l'exercice tous les matins & plusieurs fois par jour : ce qui leur déplaçoit fort, mais ce qui les mettoit en état de servir au besoin, d'occuper des postes d'officiers dans les autres corps & de n'y être point neufs, au lieu qu'ils vont se rouiller & se perdre dans l'oïfiveté.

L'ESPION.

Ainsi, nul avantage dans cette suppression & beaucoup d'inconvéniens.

LE MILITAIRE.

Voilà le vrai. Il falloit, ou que le projet de M. de Saint-Germain fût exécuté en entier, ou rejeté ; supprimer toute la maison du roi, ou n'y pas toucher ; surtout en refondre les individus dans d'autres corps subsistans, ou dans de nouveaux qu'on auroit créés, moins dispendieux & plus utiles, & ne laisser personne privé de son état & criant contre des changemens toujours injustes, quand ils ne tournent qu'au détriment des particuliers, sans faire le bien général.

L'ESPION.

Mais cette maison du roi est une si belle

chose, dit-on : c'est pour ainsi parler, l'élixir de la noblesse du royaume rassemblée : ce sont des corps qui ne plient jamais, admirables dans les actions décisives. N'est-ce pas celle qui à Fontenoy vous a si bien servis contre nous ?

LE MILITAIRE.

Sans doute. Mais, pour une occasion où cette maison est utile, elle sera pendant toute une guerre sans servir (1). Elle ne marche qu'avec le monarque. D'ailleurs, dans les cas où elle donne, n'est-ce pas une mal-adresse que de rassembler ainsi en un point l'ordre le plus précieux de l'état, pour l'exposer à la boucherie & en faire moissonner la fleur ? Ne vaudrait-il pas mieux que ces braves, distribués dans une armée entière, en vivifiaient en quelque sorte toutes les parties, & par leur exemple continuel soutinssent le soldat, l'animassent, & se rendissent dignes, en faisant de belles actions, des récompenses auxquelles ils parviennent dans l'obscurité & dans le repos ?

L'ESPION.

Poursuivons l'examen des autres ordonnances nouvelles. Que pensez-vous de celle concernant les grenadiers à cheval ? (2).

(1) Il y en a cependant des détachemens aux armées pendant la guerre. Mais il est ici question de la généralité du corps, dont l'essence étant de garder la personne du monarque, ne se meut & ne doit en effet se mouvoir qu'avec lui.

(2) En date du 15 Novembre 1775, comme la première. Ses dispositions sont : art. II. *., S. M. se réserve de régler le traitement qu'elle jugera convenable d'accorder au capitaine-lieutenant de la dite compagnie.* III. *S. M.* ..

LE MILITAIRE.

D'abord , que le préambule est faux & ridicule. On y fait annoncer au roi qu'il a jugé du bien de son service de diminuer *considérablement* les troupes qui composent sa maison militaire : Et de quoi s'agit-il ici ? D'anéantir un corps de 150 hommes. Il est vrai que ceux-ci étoient de l'espece qu'on apprécie & qu'on ne compte point. Sous ce point de vue , un en valoit bien dix , & le mot *considérablement* a du sens & une trop véritable énergie. Vous savez combien les grenadiers sont estimés dans tous les corps , dont ils font la tête & l'ame. Et c'est parmi ces gens d'honneur , d'un courage à toute épreuve & d'une vertu sans tache , qu'on prenoit à tour de rôle de quoi recruter les premiers. Jugez de quel prix devoit être cette compagnie. Aussi dans son étendard , de soie blanche , avec plusieurs trophées d'armes , brodés en or & argent , portoit-elle une bombe en éclats , & ces mots pour devise : *undique terror , undique lethum.*

L'ESPION.

Je vois que les grenadiers à cheval n'étoient pas simplement comme tous les autres corps de

accorde au premier sous-lieutenant les deux tiers de son traitement pour retraite ; & aux autres officiers , y compris l'aide major & les maréchaux des logis , la moitié du traitement dont ils jouissent actuellement. IV. Elle conserve également la moitié de leur traitement aux sergens , brigadiers & sous brigadiers. V. Tous les grenadiers jouiront de la demi-payé , jusqu'à ce qu'ils soient remplacés en qualité de bas officiers dans les différens corps des troupes de S. M. VI. Les officiers conserveront leur rang dans le militaire , suivant la date des commissions ou brevets qui leur ont été accordés."

la maison du roi , un vain entour , destiné à la garde ou à la décoration du trône , ou une école brillante d'orgueil & de libertinage , ou un asyle imperturbable de l'ignorance & de la fainéantise ; mais un poste d'honneur pour le soldat blanchi sous le casque , qui le récompensoit des périls qu'il avoit bravés , en l'exposant à des dangers plus grands. Il est inconcevable qu'un vieux guerrier comme M. de Saint-Germain ait préféré d'éteindre ce corps à tous les autres , tandis que ç'auroit été le seul , peut-être , qu'on auroit dû excepter de la proscription générale.

LE MILITAIRE.

Le discrédit du chef n'y a pas peu contribué. Au lieu de mettre à la tête des grenadiers à cheval un personnage aussi intact que ceux qu'il commandoit , la faveur y avoit placé un guerrier recommandable par ses qualités belliqueuses , mais avide d'argent & rançonnant les subalternes d'une manière non moins vile qu'injuste (1).

(1) Voici ce qu'on lisoit dans les nouvelles du tems : „ Les grenadiers à cheval sont depuis très-longtems mécontents de M. le Marquis de Lugeac leur commandant. Ils lui reprochent non seulement de la hauteur , de la dureté , de la férocité même , mais encore de retenir injustement chaque jour une partie de leur paye. Ils ont enfin éclaté & présenté un mémoire à M. le comte du Muy , en lui déclarant que s'il ne leur rendoit pas justice , ils iroient au roi. On attend la décision de cette importante démarche. Ce commandant ayant fait mettre en prison un grenadier soupçonné l'auteur ou le rédacteur du mémoire , ils se sont rassemblés & ont été en corps chez lui demander l'élargissement de leur camarade , disant que le mémoire étoit l'ouvrage de tous. ”

Et cependant, suivant l'usage, il n'est pas le plus maltraité.

LE MILITAIRE.

Ces Messieurs se tirent toujours d'affaire, & dans le cas même de disgrâce, on les traite en ennemis redoutables, on leur fait un pont d'or, pour qu'ils veuillent bien quitter. Mais ce qui, au contraire, révolte en lisant cette ordonnance, c'est que les individus, déjà assez malheureux de cette suppression, loin d'en être dédommagés, puisque leur place n'étoit pas une faveur, mais une récompense méritée, n'ont qu'une perspective d'un rang inférieur, d'un grade contre lequel ils n'auroient jamais échangé leur façon d'être.

L'ESPION.

Que dites-vous de la manière dont sont écourtées les deux compagnies de gendarmes & de chevaux légers ?

LE MILITAIRE.

Autre gaucherie. Que faire de 50 gendarmes de la garde & de 50 chevaux-légers ? Ils ne sont plus en nombre suffisant pour former une troupe pour aller en détachement à l'armée. On voit aisément que cette ordonnance est une espèce de traité fait entre les commandans d'une part, préférant une existence quelconque à une suppression totale, & le ministre de la guerre de l'autre, voulant effectuer, au moins en quelque chose, son plan de réforme & d'extension, annoncé dans le public avec tant d'éloges. De-là cette phrase remarquable, où S. M. dit qu'elle juge nécessaire d'augmenter ses troupes d'infanterie & de cavalerie ; qu'elle est déterminée à sacrifier une partie de l'éclat qui l'environne pour

concourir aux vues d'ordre & d'économie qui l'animent. (1)

L'ESPION.

Il me semble qu'on auroit peu regretté les gendarmes surtout.

(1) Tel est le préambule de l'ordonnance concernant la réduction des deux compagnies de gendarmes & chevaux-légers, en date du 11 Décembre 1775, dont le reste est ainsi.

„ Art. I. *A commencer du premier Janvier prochain, les deux compagnies de gendarmes & de chevaux-légers de la garde, ne seront plus composées chacune que d'un capitaine lieutenant, de deux sous lieutenans, de deux enseignes, d'un aide-major, d'un porte étendard, d'un fourrier, de deux maréchaux de logis, de quatre brigadiers, de 44 gendarmes ou chevaux-légers, d'un timballier & de deux trompettes.* II. *La moitié de chacune des dites compagnies, ainsi composée, sera de service auprès de S. M. pendant six mois, à l'expiration desquels elle sera relevée par l'autre moitié.* III. *S. M. accorde aux officiers des deux compagnies, qui sont maréchaux de camp, six mille livres par an de retraite; & se réserve de pourvoir au remboursement de la finance des charges.* IV. *Elle conserve à tous les officiers, qui se trouveront sans activité au moyen de la nouvelle composition des deux compagnies, les appointemens dont ils jouissent actuellement, & ce jusqu'à ce qu'il ait été pourvu au remboursement de la finance de leurs charges; se réservant de prononcer alors sur les grâces dont ils seront susceptibles par la nature & l'ancienneté de leurs services.* V. *Sa. Maj. accorde aux maréchaux de logis des deux compagnies qui se trouveront réformés par les dispositions de l'Art. premier, les deux tiers de leurs appointemens pour retraite; & aux brigadiers, sous-brigadiers & chevaux-légers, qui se trouveront pareillement réformés, savoir à ceux qui ont 20 ans & au-dessus, la moitié de leur paye, à ceux qui ont de 10 à 20 ans de service, le quart de leur paye, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu des*

LE MILITAIRE.

C'est le corps le plus ancien des rouges , puisqu'il a été créé en 1609 par Henri IV , & l'on ne fait trop pourquoi , le moins estimé. Apparemment parce qu'il n'est pas aussi bien composé que les autres , que le chef n'est pas fort scrupuleux sur le choix des sujets.

L'ESPION.

Oui , j'ai entendu dire que beaucoup de jeunes gens de cette capitale , des fils de bourgeois , pour avoir le droit de faire les fainéans , les spadassins sur le pavé de Paris , d'aller insulter plus hardiment & plus impunément les filles , se faisoient inscrire comme surnuméraires de cette compagnie , & ne paroissent jamais à l'hôtel , ne faisoient aucun service & ne se connoissent pas entre eux , ni n'étoient connus des gendarmes en pied.

LE MILITAIRE.

Il faut attribuer ce désordre à la bonté trop grande de leur commandant , le maréchal prince de Soubise (1) , & à la cupidité des subalternes. C'est le chef qui contribue principalement à donner du lustre à son corps. On en peut

emplois dans ses régimens d'infanterie , de cavalerie ou de dragons. VI. Défend S. M. qu'il soit admis plus de 12 surnuméraires dans chacune des deux compagnies. VII. Les officiers conserveront leur rang dans le militaire , suivant les commissions & brevets qui leur ont été accordés. Enjoint S. M. aux capitaines lieutenans des gendarmes & chevaux légers de sa garde & autres officiers des dites compagnies , de tenir la main à l'exécution de la présente ordonnance."

(1) M. le prince de Guéméné est reçu capitaine-lieutenant en survivance.

juger par les chevaux-légers , peu recommandables pendant longtems , & devenus une école de distinction depuis que le duc de Chaulnes a apporté le plus grand soin à sa composition , à l'instruction des élèves & à les contenir dans la plus exacte discipline.

L'ESPION.

Malgré ces raisons d'exception prépondérantes , on prétend que ce corps doit uniquement sa conservation au duc d'Aiguillon qui , puissant dans sa disgrâce , l'a fait maintenir par le canal de M. de Maurepas.

LE MILITAIRE.

Quoique peu de gens soient au fait de ce dessous de cartes , c'est à présumer , & que le prince de Soubise , malgré tout son crédit , auroit échoué sans cet exemple.

L'ESPION.

Mais le comte de Maurepas s'intéressant si fortement à la chose , comment n'a-t-il pas soutenu davantage un corps à la tête duquel étoit son parent ?

LE MILITAIRE.

Par politique. Il n'a pas voulu heurter de front le ministre de la guerre , dans un premier moment où le roi , l'ayant choisi , en étoit engoué. Il a senti qu'il suffiroit de prévenir l'anéantissement total , & que du germe subsistant renaîtroit en tems & lieu , plutôt ou plus tard , le corps entier. Au reste , la réduction de ces deux compagnies défigurées & sans proportion , a paru si extravagante à la reine même , que S. M. en a persiflé l'auteur , & lui a demandé pourquoi ce résidu qu'il en conservoit ? si c'étoit pour accompagner le roi aux lits de justice ?

L'ESPION.

Comment s'en est tiré le ministre ?

LE MILITAIRE.

Fort bien : il a répondu à S. M. qu'au contraire c'étoit pour aller aux *Te Deum*. Il est d'usage qu'à ces cérémonies publiques en réjouissance de quelque heureux ou glorieux événement, la maison du roi assiste par détachemens.

L'ESPION.

Les partisans de M. de St. Germain, au surplus, le disculpent de sa condescendance & croient, au contraire, qu'il a agi en politique plus fin que ses adversaires ; que l'échec porté à ces deux compagnies est peut-être plus mortel qu'une suppression totale & violente, en ce qu'elles vont se dissoudre plus sûrement d'elles-mêmes, vu la difficulté que font les anciens de rester, comme se trouvant dégradés par le raccourcissement de la troupe, comme chargés d'un service plus onéreux, comme se piquant d'honneur, & ne voulant pas survivre en quelque sorte à leurs camarades anéantis.

LE MILITAIRE.

N'en croyez rien. Si les vieux ne restent pas, les jeunes prendront leur place. Et quand tous quitteroient, les capitaines-commandans & les officiers à haute-col n'auront garde d'abandonner la partie, & trouveront aisément de quoi former une composition nouvelle. Mais encore un coup, des militaires ne sont point des magistrats : ils commencent par obéir & censurent ensuite les ordres de leur maître.

L'ESPION.

Il nous reste l'ordonnance des gardes du corps, celle des milices, celle des déserteurs.

LE MILITAIRE.

Celles-ci sont compliquées & nous meneroient trop loin aujourd'hui. Ce sera pour une autre séance & lorsque je les aurai mieux étudiées.

Je me hâte, milord, de vous rendre compte de cette conversation, & vous ferai part ensuite de l'autre.

Paris, ce 11 Janvier 1776.

L E T T R E X X I.

Sur Madame la comtesse Dubarri & le livre de ses Anecdotes. Deux lettres à cette occasion. Suicide remarquable.

P O U R faire diversion, Milord, aux matières politiques de ma dernière lettre, je vais vous rendre compte de ce que vous m'avez demandé concernant une femme qui a fait beaucoup de bruit & est déjà totalement oubliée. C'est Madame *Dubarri*. Elle est toujours à la petite terre (1) qu'elle a achetée sur la route d'Orléans, à quelques lieues de Paris. Ayant été dans le voisinage, j'ai voulu voir cette beauté. Il faut convenir qu'elle a la figure la plus séduisante pour un amateur ; que malgré son séjour à la cour & le rôle important qu'elle a joué pendant quelques années, je lui ai encore trouvé parfaitement l'air d'une *fille* dans toute la valeur du terme, & cet air, nous

(1) *Saint-Vrain*, auprès d'Arpajon.

autres étrangers, & surtout Anglois, vous savez que nous ne le laissons pas. Du reste, on m'assure qu'elle n'avoit jamais été mieux, & que depuis qu'elle étoit sortie du Pont-aux-Dames, elle avoit repris son enjouement & ses charmes. J'ai voulu savoir comment elle vivoit dans le canton. On m'a répondu qu'à son arrivée elle avoit été voir tout le monde du voisinage; qu'elle avoit fait savoir ensuite qu'elle auroit régulièrement une table de vingt-cinq couverts, & que tous ceux qui voudroient lui faire l'honneur d'y venir, seroient très-bien reçus. On m'a ajouté que jusqu'à présent peu de gens s'étoient rendus à cette invitation, & surtout que les femmes s'y étoient refusées absolument. Comme elle est fort riche (1), avec le même goût de dépense & le même fonds d'ennui, elle s'amuse à faire bâtir, & quoique les travaux qu'elle a faits, lui aient déjà coûté beaucoup, elle veut revendre son acquisition nouvelle. Elle demande à revenir à Paris, tourbillon nécessaire à son oisiveté, & pour rendre la proposition moins difficile à faire passer, elle offre d'y résider en couvent. On ne doute pas qu'elle n'obtienne cette grace. Elle a déjà la liberté d'aller à son château de Lucienne. Il paroît que le duc d'Aiguillon en est toujours amoureux. Non-seulement pendant son séjour ici l'année dernière, il n'a pu contenir sa passion, au point d'en devenir plus odieux à la reine & de se faire donner un ordre de se retirer dans ses terres; mais souffrant trop d'être éloigné de cette beauté, il l'a enga-

(1) On prétend qu'elle a encore 200,000 livres de rentes, ses dettes payées.

gée à venir le voir. La duchesse, accoutumée à ses infidélités, s'est prêtée à ce concubinage, & le bruit général est que Madame Dubarri est grosse. Quoi qu'il en soit, son amant ayant toujours de grandes relations avec sa tante, Madame de Maurepas, fait traiter sourdement par le Mentor du roi, pour que S. M. permette à l'exilée d'habiter la capitale. Le monarque est indifférent à cet égard & n'y répugne en rien : c'est la reine qui est plus difficile à déterminer.

Quant au *Dubarri le Roué*, il est effectivement rentré en France ; & voici comment cela s'est passé. Ne trouvant aucun pays aussi bon que celui-ci pour faire valoir ses talens, il a eu l'impudence d'écrire à M. de Malesherbes, secrétaire d'état au département de Paris. Il a exposé à ce ministre qu'il se voyoit à regret éloigné de sa patrie ; qu'il en conservoit toujours l'amour, & qu'il ne l'avoit quittée que dans la crainte d'un ordre surpris contre lui à la religion du roi : qu'aujourd'hui, que sous son administration équitable & bienfaisante, non-seulement les lettres de cachet n'avoient plus lieu, mais l'on réparoit toutes les injustices commises précédemment, il prenoit la liberté de s'adresser à lui pour savoir s'il étoit effectivement dans la disgrâce de S. M., & au cas où il auroit ce malheur, pour l'engager à trouver bon qu'il lui exposât sa justification, se flattant que ce ministre voudroit bien la présenter au roi.

M. de Malesherbes lui a répondu, qu'il avoit pris les ordres de son maître à son égard ; que S. M. le confondoit parmi ses autres sujets, & qu'il jouiroit de tous leurs droits en se con-

formant aux loix & à ses devoirs ; que du reste il n'étoit point un être assez important dans l'état pour qu'on s'occupât de lui particulièrement ; qu'il eût désormais à s'adresser , pour les éclaircissèmens qu'il desireroit avoir , au lieutenant de police , ce magistrat seul étant celui sous l'inspection immédiate duquel il pût & dû être. C'est avec cette permission , ou plutôt cette tolérance humiliante , que le *Roué* a reparu à Paris sur la fin de l'année dernière ; mais on ne croit pas qu'il y reste , & l'on présume qu'on lui fera dire de se retirer en Languedoc , sa province.

Après cette explication préliminaire que vous me demandiez , Milord , je passe au livre dont vous me parlez. Vous ne devez pas être surpris que je ne vous en aye fait jusqu'ici aucune mention : ces sortes d'ouvrages imprimés chez l'étranger , y sont toujours connus long-tems avant de l'être en France. Cependant les *Anecdotes de Madame la comtesse Dubarri* commencent à percer , & je les ai lues avec beaucoup de satisfaction. Elles sont aujourd'hui l'objet de la recherche des curieux : mais comme il y en a encore peu d'exemplaires , il faut attendre son tour pour les avoir , & l'on ne peut que les parcourir rapidement. Je vois que les courtisans y ajoutent beaucoup de foi , & présumant que c'est quelque malin d'entre eux qui se fera amusé à jouer ce tour à la comtesse. Quant à elle , je ne puis mieux satisfaire à votre demande qu'en vous adressant les copies de deux lettres qui courent dans le monde. L'une est de Madame *Cabouët de Villers* , femme du trésorier général de la maison du roi , & l'autre est la réponse de la comtesse. On m'a

expliqué , avant de me les procurer , ce que c'étoit que la première. C'est une intrigante du premier ordre , & vous en jugerez en apprenant que cette femme , jolie & fort agréable , après s'être procuré la faveur du duc de Choiseul en lui prodiguant les siennes , avoit eu l'art ensuite de se mettre dans les bonnes grâces de la comtesse , & que celle-ci expulsée , elle s'est si bien retournée qu'elle a plu à la reine , est entrée dans sa confidence & est très-aimée de S. M. Cependant elle a toujours conservé une relation secrète avec Madame Dubarri. Vraisemblablement celle-ci , alarmée du bruit des *Anecdotes* répandues sous son nom , aura écrit à son ancienne amie pour en avoir plus de certitude , & savoir ce qu'on en pensoit dans la famille royale. C'est ce qui a donné lieu à la réponse suivante.

LETTRE de Madame Cahouët de Villers
à Madame la Comtesse Dubarri , en date
du 2 Décembre 1775.

„ M A D A M E ,

„ J E vous ai trop d'obligations pour les ou-
 „ blier , & je m'estimerai toujours heureuse
 „ de pouvoir trouver quelque occasion de
 „ vous prouver que je m'en ressouvrens. L'hon-
 „ neur que j'ai d'approcher de la personne de la
 „ reine , & d'entrer quelquefois dans ses confi-
 „ dences , me peut procurer les moyens de vous
 „ être bonne à quelque chose : mais pour cela

„ il faut que S. M. ignore notre liaison , cela
 „ gâteroit tout : il faut que ma reconnoissance
 „ soit voilée , pour ainsi dire , sous l'ingratitude.
 „ C'est un vilain masque , mais si commun
 „ dans ce pays-ci qu'on n'y fait plus d'attention.
 „ Tandis que M. le duc d'Aiguillon met
 „ en œuvre Madame de Maurepas auprès du
 „ roi pour faciliter votre liberté & votre séjour
 „ partout où il vous plâra , je dispose insensiblement
 „ la souveraine à ne pas se laisser aller
 „ aux mouvemens d'une vengeance peu grande.
 „ Fiez-vous-en à moi : j'y suis personnellement
 „ intéressée , en ce que ce rapprochement me
 „ donnera lieu de vous faire ma cour sans déplaire,
 „ ou du moins sans qu'on le sache ; ce
 „ qui ne pourroit m'être permis dans l'éloignement
 „ où vous êtes de la capitale. Voilà
 „ la vraie raison de mon oubli apparent. Je
 „ reviens à ce qui vous intéresse si fort.

„ Les *Anecdotes* sont arrivées ici par la voie
 „ de M. de Vergennes. Ce ministre , instruit par
 „ ses correspondans de l'existence du livre , a
 „ chargé quelqu'un de le lui envoyer. Comme
 „ il est presque le seul homme de la cour qui y
 „ soit loué , cet ouvrage a dû trouver grâce à
 „ ses yeux : il en a procuré des exemplaires à
 „ M. de Maurepas ; il m'en étoit tombé un
 „ sous la main , lorsque j'ai reçu votre lettre.
 „ Ainsi ces *Anecdotes* ne m'étoient pas inconnues ;
 „ mais je n'ai pu les avoir que pour quelques heures ;
 „ chacun songe à soi , & je
 „ voulois voir ce qu'on y disoit de moi. Par
 „ une espèce de miracle je n'y suis point , & je
 „ ne fais à quoi attribuer cette réticence : ce ne
 „ peut être à l'ignorance de l'auteur , trop bien
 „ instruit sur tout le reste & sur les choses les

„ plus cachées. Ce n'est pas non plus une com-
 „ plaissance de sa part, car, Dieu merci, je ne
 „ fais quel il est. Quoi qu'il en soit, comme
 „ vous vous êtes intéressée & empressée d'avoir
 „ ce livre, je l'ai fait chercher à pied & à che-
 „ val, & Sauvigny (1) me l'apporte. Si ç'a-
 „ voit été précisément un libelle contre vous,
 „ croyez que je ne me ferois point chargée
 „ de la commission; mais sûrement il ne res-
 „ semble en rien à celui du Sr. Morande, &
 „ si l'écrivain n'est pas de vos amis, il ne
 „ faut pas le compter non plus au rang de vos
 „ ennemis. A l'article de la galanterie près,
 „ sur lequel vous êtes assez philosophe pour
 „ ne pas vous défendre, il rend justice à l'ex-
 „ cellence de votre cœur & ne vous attribue
 „ en rien les maux de l'état. Vos adversaires
 „ y sont plus maltraités que vous, & la du-
 „ chesse de Grammont, peinte de main de
 „ maître, est plus diffamée en dix lignes que
 „ vous dans tout le courant de l'ouvrage.

„ Vraiment je n'ai eu garde d'en parler à la
 „ reine, & je ne crois pas que personne s'a-
 „ vise de lui procurer ce livre. On y a rap-
 „ porté un de ces propos si plaisans dans votre
 „ bouche, quand vous en dissipiez l'ennui du
 „ feu roi, qu'ils perdoient, ce semble, toute
 „ leur indécence & leur méchanceté, mais ca-
 „ pable de faire punir comme coupable de
 „ leze-majesté au premier chef quiconque le

(1) On ne fait ce que c'est que ce Sauvigny. Il y a
 apparence pourtant que c'est l'auteur du *Parnasse des*
Dames, ouvrage produit sous les auspices de la favo-
 rite, mais qu'il n'a pu terminer avant la disgrâce de
 celle-ci.

„ répéteroit aujourd'hui. En voilà plus qu'il
 „ n'en faut pour en interdire la lecture à la
 „ cour. Les princes n'y font pas bien accom-
 „ modés non plus, par des citations de cou-
 „ plets humilians & injurieux pour eux :
 „ en un mot, tout le monde y est passé en
 „ revue tour à tour & y reçoit son coup de
 „ patte. Encore un coup, du caractère franc
 „ & folâtre dont je vous connois, vous ne ferez
 „ pas trop fâchée de ce qu'on y dit de vous ;
 „ on vous y défend même jusqu'à rejeter & dé-
 „ mentir tous les contes populaires accrédités
 „ sur votre naissance, prouvée légitime &
 „ honnête ; autre point qui vous touche peu,
 „ préjugé au-dessus duquel vous êtes ! Je ne
 „ vous ai jamais connu la morgue de vouloir
 „ descendre d'une origine illustre. Vous êtes
 „ charmante & paîtrie de grâces ; vous avez
 „ le talent de plaître au suprême degré : voilà
 „ vos titres, contre lesquels nos douairieres
 „ échangeroient bien leurs parchemins. Mais
 „ le plaisir de m'épancher avec vous m'en-
 „ traîne, Madame, & pourroit me rendre
 „ bavarde & ennuyeuse. Je vous renvoye à
 „ votre brochure ; amusez-vous, en riant de
 „ vos caprices charmans, de vos douces fo-
 „ lies. Je termine en vous assurant du respec-
 „ tueux attachement avec lequel je serai tou-
 „ jours, &c.

R É P O N S E

RÉPONSE de Madame la comtesse Dubarri
à Madame Cahouët de Villers.

Vous avez raison , ma chere amie. C'est
à quelques égards l'auteur des *Anecdotes*
qu'il auroit fallu soudoyer s'il eût été hom-
me à cela , & non ce gueux de Morande ,
que l'on m'a fait payer si cher pour m'avoir
dit les injures les plus infâmes d'un style plat
& dégoûtant ; car c'est ainsi qu'en ont pen-
sé , mon amour propre à part , tous ceux à
qui j'ai montré les cahiers de cet abominable
libelle. Aussi sans l'avoir lu je ne me souciois
point de l'acheter : je me suis toujours mise
au-dessus du *qu'en dira-t-on ?* & je me f...
de tout ce qu'on peut écrire de moi. Il a
fallu que l'enjolleur Beaumarchais vînt em-
ployer toute son éloquence pour me déter-
miner à acheter un manuscrit , que j'avois
refusé à meilleur compte par l'entremise de
Benaven (1). Il a prétendu que c'étoit par
zele pour la gloire du roi que je devois em-
pêcher cet ouvrage de paroître , si ce n'é-
toit pour moi. D'ailleurs , le duc d'Aiguil-
lon avoit aussi intérêt d'étouffer ce libelle ;
& voilà comme je me suis laissé aller à choi-
sir un pareil négociateur , bien digne au
surplus de cette mission & qui s'en est ac-

(1) C'est sans doute ce Benaven impliqué dans le
procès du maréchal de Richelieu. Voyez ci-dessus ,
page 15 & suiv.

„ quitté à merveille. Mais il y avoit à parier ,
 „ que , tandis qu'on supprimoit celui-là , dix
 „ plumes infernales en griffonnoient dix au-
 „ tres. Il est vrai que je ne m'attendois pas à
 „ ce que vous m'envoyez. Quel homme ! il
 „ semble qu'il ait été mon ombre : car , à quel-
 „ ques additions près , qu'on juge bien pla-
 „ cées-là pour remplir la suite de ma vie sans
 „ interruption , on ne peut gueres avoir tenu
 „ un journal plus exact de mes actions. Ma foi ,
 „ puisque je suis destinée à occuper une place
 „ dans l'histoire , j'aime mieux la devoir à cet
 „ écrivain qu'à tout autre. J'espère qu'il em-
 „ pêchera qu'on ne me défigure , & certaine-
 „ ment on ne me dépeindra jamais mieux que
 „ lui. Que de folies il m'a rappellées , que j'a-
 „ vois presque oubliées moi-même ! L'histoire
 „ de Duval est un peu arrangée , mais le fond
 „ en est très-vrai. Celle du perruquier me fait
 „ encore plaisir quand j'y songe. Je ne puis dis-
 „ simuler avoir eu quelque accointance avec
 „ la Gourdan ; mais en effet l'intérêt ne m'a
 „ jamais conduit chez elle. En vérité , le sou-
 „ venir de cette *maqua* , qui en humilieroit
 „ d'autres , me réjouit & je me rengorge en
 „ voyant la puissance de mes charmes qui m'ont
 „ fait faire tant de chemin ! C'est-là la vérita-
 „ ble royauté.

„ Votre *reine* , ma chere amie , se recom-
 „ mande à son *esclave*. Je ne doute nullement
 „ de votre zele , continuez à me rendre vos
 „ bons offices auprès de la *suprême*. Je con-
 „ viens avoir été fort indiscrette à son égard ;
 „ mais c'est une erreur de la langue : il faut
 „ me représenter comme une étourdie , que je
 „ suis , & d'ailleurs comme ayant la liberté de

„ dire tout ce qui me passoit par la tête , parce
 „ que c'étoit sans conséquence. Enfin , tous
 „ ceux qui m'entouroient m'y encourageoient ,
 „ ayant remarqué mon talent de dissiper les va-
 „ peurs du roi.

„ Au surplus , je ne suis pas pressée d'aller
 „ à Paris dans ce moment-ci : j'y trouverois
 „ mon cher beau-frere. Ce b là m'a af-
 „ fez tourmentée , tyrannisée , sucée ; il seroit
 „ homme à vouloir coucher encore avec moi
 „ aujourd'hui , que je ne lui suis plus bonne
 „ qu'à cela , & je le hais presque autant que
 „ mon f cochon de mari. C'est lui qu'il
 „ faut faire expulser , & je vous le recommande
 „ entre nous. Adieu , mon cher *cœur* , mon
 „ ange ; toujours votre bonne amie.

„ LA COMTESSE DUBARRI ”.

JE crois que vous me ferez gré , Milord , de
 vous avoir recueilli ces deux pieces. On trouve
 que la dernière surtout porte un caractère
 d'originalité dans les f & les b
 dont elle est lardée. On dit que ces agrémens
 sont dans le costume de la conversation &
 même du style épistolaire de l'héroïne , & la ré-
 ponse ne peut gueres être authentique que la
 lettre de Madame de Villers ne le soit.

Avant de finir cette dépêche , Milord , il faut
 que je vous apprenne un suicide mémorable ,
 qui prouve que les François , nos rivaux en
 tout , nous imitent jusques dans cette malheu-
 reuse manie. M. Journet , intendant d'Auch ,
 chargé tout récemment de l'emploi glorieux
 du rétablissement du parlement de Pau , sous M.
 le Noir , conseiller d'état , arrivé depuis peu de
 jours dans cette capitale , s'est coupé le col avec

un rasoir (1). Il a été longtems douteux si le fait étoit constant & quel en étoit le motif. La famille de ce commissaire départi, pour réhabiliter sa mémoire, a répandu le bruit qu'il avoit été assassiné par son valet de chambre. Pour rendre la plainte plus vraisemblable, on a mis dans les mains du mort le rasoir & l'on a fondé l'accusation sur cette attitude. On a prétendu que s'étant égorgé lui-même, le funeste instrument auroit dû lui échapper. En conséquence on a arrêté ce domestique: mais on convient aujourd'hui que la manœuvre est concertée avec l'accusé, qu'on payera bien pour cela.

Une trop grande sensibilité est la cause de cet accident. La tête a tourné à M. Journet par les reproches vifs que lui a faits M. Turgot au nom du roi, dans une lettre qui le mandoit à la suite de la cour. Le contrôleur général, toujours occupé plus essentiellement du régime économique que du reste, à l'arrivée de cet intendant, lui a témoigné combien le roi étoit mécontent de son administration, relativement à la maladie épizootique (2), soit à l'égard de sa négligence pour arrêter la communication, soit dans la distribution des fonds accordés par S. M. pour indemnité aux propriétaires ruinés. Enfin, il a su que M. de Clugny, l'intendant de Bordeaux, avoit ordre de passer à Pau dès qu'il en seroit parti, & d'aviser aux moyens de remédier aux maux qui désolent le Béarn: il n'a pu résister à cette humiliation. On estime sa folie d'autant plus grande,

(1) Le 30 Décembre 1775.

(2) Maladie des animaux.

que M. Journet avoit 50,000 écus de rentes , & pouvoit se passer des bienfaits & honneurs de la cour. Sa femme, qui étoit absente , ignore encore la nature de sa catastrophe , qu'on lui a déguisée, elle croit son mari mort d'un coup de sang.

Puissions-nous, Milord, n'avoir jamais pareille maladie, ou plutôt n'être point dans le cas de nous porter à une si cruelle extrémité ! car enfin, vous & moi, nous savons que c'est une ressource, mais dont il faut tâcher de ne jamais user.

Paris, ce 15 Janvier 1776.

L E T T R E XXII.

Suite des ordonnances nouvelles de M. le comte de Saint-Germain, concernant les gardes du corps, concernant la suppression des régimens provinciaux, concernant les déserteurs, &c.

LA fermentation s'accroît, Milord, contre le comte de St. Germain, & l'on désespere aujourd'hui qu'il puisse rien faire de bien par les obstacles insurmontables qu'on lui fait naître de toutes parts. M. de Castries remue ciel & terre pour parer le coup qu'il veut porter à la gendarmerie ; le marquis de Poyannes défend vivement ses carabiniers, & se rejette sur son zèle pour *Monsieur*, qui commande ce corps en chef ; le maréchal duc de Biron ne veut pas qu'on touche au régiment des gardes ; enfin M.

le comte d'Artois, dont on excite la fougue , n'entend pas plus de raison que les Suisses , à la tête desquels il est. Les honnêtes gens craignent que ces contradictions nouvelles n'operent la disgrâce ou le dégoût du ministre ; mais ni l'un ni l'autre n'auront lieu pour le moment ; on n'osera pas dans la première ferveur du jeune roi , lui faire faire la démarche trop inconscéquente de renvoyer M. de St. Germain presqu'aussitôt après sa nomination , & celui-ci n'ayant pas , dès la première contradiction , réalisé la déclaration qu'il avoit faite en pleine audience , que s'il étoit trop tourmenté & qu'on l'empêchât d'exécuter le bien qu'il avoit en vue , il quitteroit sans peine une administration à laquelle on ne le croiroit pas propre ; il est à présumer qu'il dévorera bien d'autres dégoûts avant d'abandonner la partie. Ses défenseurs l'excusent encore à cet égard : „ c'est un „ philosophe , disent-ils , qui a beaucoup de Ca- „ tinat (1) dans la tête , & qui , une fois à son „ poste , ne le quittera point tant qu'il jugera „ pouvoir être utile.” Voilà comme ils colorent sa foiblesse véritable , puisque lui-même a prétendu qu'on ne pouvoit morceler son plan sans l'anéantir entièrement. Vous avez vu précédemment que c'étoit aussi l'opinion du militaire que j'ai consulté. Je reprends le fil de notre dialogue.

LE MILITAIRE.

Nous en étions , ce me semble , à l'ordonnance concernant les gardes du corps (2).

(1) Maréchal de France très-connu dans l'histoire de Louis XIV.

(2) Toujours en date du 15 Décembre 1775. Elle

Oui ; le préambule , court comme les autres , annonce un esprit d'ordre & de combinaison , un ministre géometre , ami des rapports exacts.

LE MILITAIRE.

Lisons : „ S. M. voulant établir une juste
„ proportion entre les troupes destinées à la
„ garde de sa personne & les autres corps de
„ cavalerie , a jugé à propos de faire connoître
„ ses intentions sur la nouvelle composition
„ qu'elle veut donner à ses compagnies de
„ gardes du corps , &c. ” Voilà une phrase
qui semble en effet annoncer des idées , un
projet , un plan suivi. Comparons ensuite
l'exécution avec ce qui se passe , & vous
conviendrez avec moi que ces grands mots

est trop longue pour être placée ici. En voici les principales dispositions : elle a pour objet la nouvelle composition des gardes du corps de S. M. dont les sixiemes brigades des quatre compagnies sont réformées. Chacune d'elles n'aura désormais que deux étendards , & sera composée d'un capitaine , d'un aide-major , de deux lieutenans-commandans d'escadron , de trois lieutenans , de six sous-lieutenans , de deux porte-étendards , de deux fourriers , de dix maréchaux-des-logis , de vingt brigadiers , de 280 gardes , d'un timballier & de cinq trompettes , formant deux escadrons & demi ; ce qui compose dix escadrons dans les quatre compagnies , dont un demi-escadron de chacune sera de service auprès de S. M. & sera relevé tous les trois mois. Cette ordonnance est composée de vingt-deux articles , qui fixent le traitement des réformés jusqu'à remplacement , les appointemens des différens grades , les preuves de noblesse qu'il faudra faire par la suite , soit pour les places d'officiers , soit pour les gardes mêmes , &c.

sont vuides de sens & trahissent seulement l'impuissance du rédacteur ; ne sachant comment motiver une réduction qui cessoit d'avoir un fondement raisonnable , le surplus n'ayant pas lieu. Premièrement , quel parallele établir entre une compagnie de gardes du corps , tous gentilshommes ou censés l'être , tous ayant rang d'officier , & un régiment ou une compagnie de cavalerie , composés de malheureux soldats , dont les fonctions n'ont aucun rapport avec celle des premiers ? En second lieu , veut-on les assimiler aux autres corps de la maison du roi , avec lesquels ils doivent naturellement mieux se comparer ? Mais on supprime les uns en entier ; on écourte les autres , à les réduire à la carcasse. Enfin on ne touche & ne touchera point vraisemblablement à ceux qui ont le plus d'affinité avec eux.

En discutant les dispositions de cette ordonnance , j'y vois quelque semence de bien , quelque étincelle de l'esprit patriotique qui l'avoit enfantée. Je ne parle point des articles concernant les officiers & gardes du corps supprimés , à-peu-près semblables à ceux des officiers & subalternes des deux compagnies de mousquetaires ; mais de ceux relatifs à l'extinction d'officiers multipliés inutilement. Je vois qu'on y prend d'ailleurs les moyens d'obvier aux abus sur la paye à l'égard des divers membres de ce corps , sous-divisée en une infinité d'objets , & se reproduisant sous diverses formes , suivant la faveur , l'intrigue ou l'industrie des individus. J'approuve qu'on la détermine sous une seule dénomination ; comme aussi qu'on assigne une seule masse invariable pour les pensions ; qu'on arrête que S. M. n'en accordera plus au-

cune sur le trésor royal : enfin qu'on fixe les retraites pour tous les grades & à des époques décidées ; les services devant être de 30 ans au moins , & qu'on borne par-là les libéralités du souverain.

L'ESPION.

Il me semble qu'on approuve aussi le retranchement des officiers généraux , qui ne feront plus nombre entre les officiers des compagnies , resteront seulement attachés au corps pour le commander dans les occasions qui pourront se présenter , & conserveront les honneurs du service auprès de la personne de Sa Majesté.

LE MILITAIRE.

Cet arrangement est en effet économique , mais on l'énervé tout de suite par cet officier général favori , nommé tous les trois mois pour faire le service à la cour , avec de gros appointemens (1).

L'ESPION.

Que dites-vous de cette qualité de noble , exigée pour entrer dans les gardes du corps ?

LE MILITAIRE.

Je ne fais pas pourquoi cette clause. Je ne vois pas qu'il faille un privilège exclusif pour courir à cheval , jour & nuit , comme un postillon , pour fainéanter dans une salle , dire des ordures ou se ruiner dans un tripot : car voilà à peu près la vie d'un garde du corps. Tout cela étoit autrefois l'appanage d'un gentillâtre ; mais aujourd'hui un honnête roturier pourroit fort bien prétendre à en faire autant. Quant aux officiers ,

(1) De 12,000 livres pour un lieutenant général , & de 10,000 livres pour un maréchal de camp.

qui doivent faire preuve au moins de 200 ans de noblesse , comme ils approchent de la personne du roi & deviennent souvent ses familiers, c'est plus naturel.

L'ESPION.

Je n'aurois pas cru que M. de St. Germain se fût attaché à ces détails minutieux.

LE MILITAIRE.

Aussi n'est-il pas l'auteur de cette ordonnance : c'est le major des gardes du corps qui l'a rédigée , & l'on le voit bien , puisqu'il a augmenté ses prérogatives aux dépens de celles des capitaines.

L'ESPION.

C'est donc un homme rusé. Ne se nomme-t-il pas le marquis de Pontecoulant ?

LE MILITAIRE.

C'est lui-même. Vous allez juger de son adresse par l'anecdote suivante. Il avoit eu le malheur , du vivant de Louis XV , de déplaire à Madame la dauphine , & quoique l'objet fût léger , cette princesse avoit paru en recevoir beaucoup de mécontentement , au point d'avoir dit qu'elle ne l'oublieroit jamais. Lorsqu'elle devint reine , cet officier craignit que S. M. ne tint parole ; il crut devoir prévenir tout désagrément ; il prit le parti d'offrir sa démission. Il alla trouver le prince de Beauveau , lui raconta sa douleur , lui fit entendre que la crainte d'essuyer quelque mortification de la part de la reine étoit le seul motif de sa démarche ; qu'il feroit au désespoir de quitter le service du roi , & que si S. M. vouloit l'employer autrement , il feroit trop heureux qu'elle daignât lui donner une autre destination. Le capitaine des gardes se chargea de la démission , mais avant de l'of-

frir au roi alla chez la reine, & lui exposa l'amertume dans laquelle étoit M. de Pontecoulant par la crainte de déplaire dans ses fonctions à S. M. Elle répondit, avec la noblesse de Louis XII, qu'elle ne se souvenoit point, étant reine, des injures faites à Madame la dauphine, & qu'elle prioit M. de Pontecoulant de les oublier lui-même. L'ayant vu depuis, elle lui dit la même chose, & cet officier enchanté publia partout ce trait de grandeur d'ame.

L'ESPION.

Je trouve que cette anecdote fait encore plus l'éloge de la magnanimité de la souveraine que celui de la dextérité du major.

LE MILITAIRE.

Quoi qu'il en soit, il a développé surtout cette qualité dans la confection de l'ouvrage qu'on lui attribue principalement. Vous avez dû remarquer, en lisant l'ordonnance dont nous parlons, que les fonctions de sa place deviennent plus étendues. Toute l'autorité de présentation, d'inspection & de police, lui semble confiée exclusivement aux chefs. Pour parvenir à ces innovations, il faut qu'il leur ait si bien fasciné les yeux lors du travail, qu'ils ne se soient pas aperçus de l'accroissement de son grade aux dépens du leur. Aussi est-il aujourd'hui la bête noire de son corps. Indépendamment des chansons, des épigrammes faites contre lui, je vous montrerai une caricature, où, à l'imitation de la statue de la place des victoires, il est représenté avec les 4 capitaines des gardes enchaînés à ses pieds. Un seul (le duc de Villeroi) semble afficher plus de fierté & se révolter, parce qu'il lui a toujours été opposé.

Il nous reste à examiner une fixieme ordonnance de suppression.

LE MILITAIRE.

Vous voulez parler de l'ordonnance qui supprime les régimens provinciaux & les grenadiers royaux , & rétablit les milices suivant l'ancienne forme (1). Celles - ci font le corps militaire qui , quoique peu ancien , a souffert le plus de variations. Leur origine ne remonte pas à un demi - siecle (2). Au bout de 36 ans de création , le duc de Choiseul les fit licencier (3) , puis remettre sur pied peu de tems après (4). A son avènement au ministere le marquis de Monteynard abrogea le nom de *milice* & le changea en celui de *régimens provinciaux* , ainsi que le nom de *milicien* en celui de *soldat provincial* (5).

(1) En date du 15 Novembre 1775.

(2) L'ordonnance qui prescrit l'établissement des milices est du 25 Février 1726.

(3) Par ordonnance du 29 Novembre 1762.

(4) Par ordonnance du 27 Novembre 1765.

(5) Par ordonnance du 4 Août 1771 : „ *Le bataillon de Saint Briene est supprimé , & les 104 bataillons restans forment 47 régimens provinciaux , sous les noms & dans l'ordre qui sont désignés ci-après. Douze de ces Régimens sont composés de 3 bataillons , 33 de 2 bataillons & 2 d'un bataillon seulement. Ces régimens prennent rang avant ceux d'infanterie créés depuis le 25 Février 1726.*”

„ *Le bataillon est composé de huit compagnies , dont une de grenadiers royaux , une de grenadiers provinciaux & six de fusiliers.*”

„ *Chaque compagnie de grenadiers royaux & de grenadiers provinciaux , est commandée par un capitaine , un lieutenant & un second lieutenant , & composée d'un*

Il y fait dire au roi que : „ Sa Majesté ,
 „ connoissant le mérite & la fidélité des ser-
 „ vices qui lui ont été rendus par le corps
 „ de la milice , & particulièrement par les ré-
 „ gimens de grenadiers royaux , dans les deux
 „ dernières guerres , desirant donner des mar-
 „ ques de sa bienveillance à ce corps , formé
 „ par une partie si précieuse du peuple Fran-
 „ çois , & lui procurer les moyens de donner
 „ des preuves encore plus fortes de son zele ,
 „ & de rendre tous les services qu'on doit
 „ attendre d'une aussi bonne espece d'hom-
 „ mes , S. M. s'est déterminée à lui donner
 „ une constitution plus solide & plus rappo-

*fourrier , de deux sergens , 4 caporaux , 4 appointés ,
 40 grenadiers & un tambour faisant 52 hommes."*

*„ Chaque compagnie de fusiliers est commandée par
 un capitaine & un lieutenant , & composée d'un four-
 rier , 3 sergens , 6 caporaux , 6 appointés , 36 fusiliers
 & un tambour , faisant 53 hommes."*

*„ Les 4 caporaux , les 4 appointés & les 40 grenadiers
 forment 4 escouades de 12 hommes chacune , y compris
 le caporal & l'appointé , qui en sont les chefs continuels ;
 l'appointé étant subordonné au caporal."*

*„ Les 6 caporaux , les 6 appointés & le 36 fusiliers
 forment 6 escouades de 8 hommes chacune , dont un ca-
 poral & un appointé."*

*„ S. M. a bien voulu , pour le soulagement de ses
 peuples , se porter pour cette année , à une réduction
 considérable dans les compagnies de fusiliers , afin d'éviter
 une nouvelle levée de soldats provinciaux ; mais lorsque
 ceux qui ont été levés en 1776 , auront accompli le
 terme de leur service , S. M. déclare qu'elle leur fera
 donner leur congé absolu ; que leur remplacement sera
 fait de la manière la plus favorable pour ses peuples ,
 & surtout ceux de la campagne qui méritent toute sa
 protection."*

„ chée de celle de son infanterie, en réunif-
 „ fant plusieurs bataillons pour en former des
 „ régimens provinciaux. ”

Dans une ordonnance postérieure (1) le même ministre donnoit des motifs plus solides & plus détaillés du changement qu'il vouloit opérer , tel que celui de proportionner à la force
 „ & à la population de chaque généralité , &
 „ aux obligations des provinces maritimes ou
 „ frontieres , le nombre des bataillons qu'elles
 „ peuvent fournir , ainsi que la levée & le rem-
 „ placement des hommes qui les composent ;
 „ d'écarter de cette levée les abus qui s'y sont
 „ successivement introduits ; d'en déterminer
 „ la forme de la maniere la plus avantageuse
 „ au service & la moins onéreuse aux peu-
 „ ples ; d'encourager les bas-officiers & soldats
 „ qui voudront s'attacher à ce service & de
 „ ramener l'affection des peuples vers le de-
 „ voir le plus naturel , le plus légitime & le
 „ plus sacré qui est celui du service que chaque
 „ citoyen doit à son roi & à sa patrie. ” Il
 frondoit aussi son prédécesseur & relevoit les
 fautes de son administration en cette partie.
 „ Et par le compte qu'elle se feroit fait rendre ,
 „ ajoutoit S. M. dans un long préambule , de
 „ la forme qui a été usitée pour la levée des
 „ hommes du sort depuis l'établissement , elle
 „ auroit reconnu que dans plusieurs générali-
 „ tés , sous le prétexte spécieux de prévenir
 „ le *deficit* , on auroit levé une plus grande

(1) En date du 19 Octobre 1773. Celle-ci porte les compagnies de 104 à 111 hommes, répartis en 53 régimens, & le fond de chaque bataillon doit être de 720 hommes.

„ quantité d'hommes que celle qui avoit été
 „ ordonnée ; ce qui auroit augmenté la charge
 „ des peuples & multiplié les dépenses que ces
 „ tirages nécessitent ; que les subdélégués , char-
 „ gés de présider à ces tirages , avoient per-
 „ mis trop inconsidérément aux soldats du
 „ fort , de substituer à leur place des gens sans
 „ aveu , achetés souvent fort cher , & qui dis-
 „ paroissant bientôt , mettoient dans la né-
 „ cessité de les remplacer au tirage suivant :
 „ que les congés absolus accordés trop légère-
 „ ment pendant la durée du service , avoient
 „ encore augmenté la même nécessité du rem-
 „ placement. Qu'on avoit permis des cottisa-
 „ tions trop considérables , qui sans tourner au
 „ profit réel de celui qui étoit censé les rece-
 „ voir , étoient une imposition excessive sur
 „ ceux qui les payoient : qu'en général les
 „ exemptions avoient été prodiguées avec trop
 „ de faveur ; & qu'enfin la forme de ces abus
 „ qui naissoient de la forme arbitraire & fou-
 „ vent despotique dont se faisoient les levées
 „ des milices , occasionnoit , surtout aux peu-
 „ ples de la campagne , une surcharge trop
 „ forte , & leur inspiroit une frayeur qui fai-
 „ soit fuir les jeunes gens.

„ Qu'enfin S. M. se feroit fait représenter
 „ de même l'état des garçons qui dans cha-
 „ que généralité avoient tiré au sort , ou en
 „ avoient été exemptés dans les tirages faits en
 „ 1766 , 1767 , 1768 & 1769 , en exécution
 „ de ladite ordonnance du 27 Novembre 1765 ;
 „ & par la comparaison de ces différens états
 „ d'avec ceux des hommes dont la levée a été
 „ ordonnée dans chaque généralité , elle au-
 „ roit vu que les levées n'étoient plus en pro-

„ portion avec la population , & que quelques
 „ généralités étoient trop chargées , tandis que
 „ d'autres l'étoient moins.

Enfin , voilà M. le comte de St. Germain
 qui revient à la première forme & prétend que
 „ S. M. occupée du soulagement de ses peu-
 „ ples dans toutes les circonstances où le bien
 „ de son service & la sûreté de son royaume
 „ peuvent le permettre , & informée que la
 „ forme de la levée des hommes destinés aux
 „ régimens provinciaux , non-seulement con-
 „ tribuoit à troubler la tranquillité des peuples
 „ de ses provinces , mais leur occasionnoit en-
 „ core une dépense assez considérable pour l'é-
 „ quipement de ces hommes , sans une utilité
 „ reconnue pour le bien de son service ; &
 „ voulant procurer à ses peuples un double
 „ soulagement en changeant la forme de cette
 „ levée , a ordonné , &c. ”

L'ESPION.

Eh bien ! à quoi s'en tenir sur tous ces dits
 & contredits ? que croire ?

LE MILITAIRE.

Il faut regarder ces préambules comme les
 discours pompeux d'un charlatan sur les tré-
 taux , qui cherche de son mieux à débiter son
 orviétan. Au fond , M. de Choiseul avoit fait
 une chose odieuse en rétablissant au milieu
 d'une paix profonde les milices , toujours al-
 larmante pour le peuple & l'agriculture , &
 d'ailleurs inutile , puisqu'un milicien au bout
 de son tems est tout aussi novice que celui qui
 le remplace. M. de Monteynard , du moins ,
 avoit vu la chose en homme de génie , & at-
 teint le but de l'institution en formant ses ré-
 gimens provinciaux , capables de fournir des

soldats sans trop dévaster les campagnes. Il auroit eu ainsi un fonds de 80,000 hommes (1) aguerris, prêts à marcher au besoin & à remplacer les vieux corps, & ces militaires, comme les Romains, toujours attachés à la glebe hors le tems de guerre, auroient été également propres à porter le mousquet & à conduire la charue.

Que fait M. de St. Germain? il annonce qu'il veut augmenter les troupes du roi, & il commence par retrancher celles déjà toutes établies. Il parle d'économie, &, à des corps moins chers, il en substitue de plus dispendieux. Il ne veut point inquiéter les sujets par des levées qu'il faudra faire, pour lesquelles on employe souvent la force ou la fraude; il joint encore celle d'une seconde milice, moins coûteuse & plus douce que la précédente, il est vrai, mais toujours un germe de vexation, un surcroît de charge, dont le poids peut augmenter d'un instant à l'autre.

L'ESPION.

Ainsi l'état ne gagne rien à tous ces reviremens; ce sont des innovations & non des améliorations. Au moins, ne critiquerez-vous pas l'ordonnance portant amnistie en faveur des déserteurs, & qui, proportionnant la peine à la faute, supprime celle de mort en bien des cas (2).

(1) Cent seize bataillons à 720 hommes chacun, font 79,920 hommes.

(2) Cette ordonnance est du 12 Novembre 1775. Le titre véritable est : *ordonnance du roi, portant amnistie générale en faveur des soldats, cavaliers, dragons & hussards qui ont déserté des troupes de S. M. avant le 1er. Janvier 1776, & qui établit de nouvelles peines contre les déserteurs.*

La première grace, motivée sur l'avènement du roi au trône, étoit indispensable ; c'est d'usage : mais la clause qui leur accorde deux ans pour rentrer en France, sans mettre aucune condition à leur retour, est d'une politique adroite, & doit nous rendre plus de vingt mille citoyens, dont avoit privé le royaume ce que nous appellons trivialement entre nous, *la nouvelle cuisine de M. de Choiseul*. D'ailleurs, je trouve dans l'énoncé une tendresse paternelle qui m'affecte ; je pleure en lisant cette phrase : „ considérant, au surplus, S. M. la situation „ malheureuse des soldats, cavaliers, dragons „ & hussards de ses troupes qui en ont déserté „ jusqu'à présent, & qui, fugitifs dans ses états, „ ou réfugiés en pays étranger, expient, la plu- „ part depuis longtems, par leur misère & leur „ repentir, le crime qu'ils ont eu le malheur de „ commettre ; elle a cru que le jour où elle pu- „ blioit une loi de douceur & d'humanité, de- „ voit être celui de sa clémence, & elle s'est „ déterminée à leur accorder une amnistie gé- „ nérale & sans condition. ”

L'on se récrioit depuis longtems contre la peine de mort infligée indistinctement à tous les déserteurs. Il avoit été question de l'abolir sous le marquis de Monteynard & le comte du Muy. M. de St. Germain débute par effectuer ce plan d'humanité, & l'on ne peut que lui applaudir. L'indulgence du monarque, accordant trois jours de regret aux déserteurs qui auront le bonheur de sentir la honte & l'énormité de leur faute, & trois jours pour rejoindre leurs régimens, doit épargner & conserver bien des hommes ; la désertion étant souvent, com-

me on le dit , *l'effet d'une inconstance que suit le plus prompt repentir* (1). On ne pouvoit gueres se dispenser d'excepter le cas de la fuite en tems de guerre & sous les drapeaux. En effet il doit être regardé comme un crime contre la patrie , comme une lâche trahison , jointe à l'infidélité , méritant une punition plus grave & plus exemplaire. Il n'en est pas de même en tems de paix , où c'est plutôt une infraction de la discipline militaire , que le trait caractéristique d'un mauvais citoyen. Il falloit donc une gradation de châtimens suivant l'espece du délit.

L'ESPION.

Oui ; mais il me semble qu'on n'aime point ces galeres de terre , où seront attachés comme forçats les déserteurs condamnés par les conseils de guerre ordinaires (2). On en a déjà fait la parodie au bal de l'opéra. J'ai été fort scandalisé de voir une pareille mascarade.

LE MILITAIRE.

Vous avez dû remarquer depuis votre séjour dans ce pays-ci , que c'est l'usage , qu'on y tourne les meilleurs établissemens en dérision. Quoi de plus sage que d'employer aux ouvrages d'utilité publique ou particuliere , vils ou dangereux , des hommes condamnés par une loi militaire ? Mais ce boulet au pied a paru plaisant à quelque petit-maître : c'étoit surtout un costume de caractère neuf , il s'est déguisé en marchand d'esclaves , & a prétendu

(1) Ceux qui reviendront volontairement dans l'espace de ces six jours , ne subiront que la peine de prison pendant quinze jours.

(2) Par une autre ordonnance du 12 Novembre 1775.

avoir une recette contre l'inconstance. Cette pasquinade étoit assez plate & le ministre s'en est moqué. Mais je suis plus allarmé du propos des soldats que j'ai entendu : ils prétendent que le roi n'aura pas assez de boulets dans ses arsenaux pour les déserteurs (1) ; ce qui sembleroit annoncer un grand dégoût, qui s'accroît toujours par les changemens.

L'ESPION.

Lorsqu'ils ne sont pas avantageux. Mais il y a à parier qu'un brave & bon général, comme M. de St. Germain, adoucira le sort du subalterne.

LE MILITAIRE.

Les soldats n'y comptent point. Il est déjà question de certains coups de plat de sabre, qui doivent être établis pour châtiment, dans son ordonnance concernant la discipline des troupes, qui leur répugnent. D'ailleurs, la suppression de la compagnie de grenadiers à cheval leur tient au cœur. Une place de cette espèce étoit pour eux le bâton de maréchal de France, & on leur ôte ce brillant point de vue. Enfin M. de Monteynard s'étoit concilié leur suffrage par les marques distinctives & les hautes-payes qu'il leur avoit accordées (2). M. le comte du Muy devoit augmenter leur solde, à commencer du 1^{er}. Janvier : cela n'est pas fait encore : & à ces deux ministres ils en voient succéder un qui commence par les priver d'un poste d'honneur, & ne paroît s'occuper que d'imaginer des supplices.

(1) Le dépôt en doit être dans quatre villes, *Lille, Metz, Strasbourg & Besançon.*

(2) Par l'ordonnance du 16 Avril 1771.

En vérité, Messieurs les François, vous êtes bien difficiles à contenter, & surtout bien prompts à prendre un ministre en grippe ! Je conviens que le début de celui-ci ne se rapporte pas à la haute opinion qu'on en avoit conçue. Mais qui fait s'il ne lui reste pas l'espoir de mieux faire, de revenir sur un mauvais commencement ? On dit une anecdote qui pourroit le faire espérer : on assure que M. le marquis de Poyanne, dans une dispute très-vive qu'il a eue avec ce ministre au sujet des carabiniers, a fait tant d'éclat que le bruit en est parvenu aux oreilles du roi ; que le monarque indigné en a parlé au secrétaire d'état de la guerre, lui a demandé si ce commandant ne lui avoit pas manqué ? & lui a promis de le faire arrêter si cela étoit, & de le punir exemplairement.

LE MILITAIRE.

Oui : mais on ajoute que M. de Saint-Germain, trop foible, s'est piqué d'une générosité déplacée, a dissimulé la faute de cet insolent, & a calmé le courroux du monarque.

L'ESPION.

Je suis de votre avis, & trouve cela très-mal. J'aime beaucoup mieux son refus du gouvernement de Blaye. Vous savez qu'il a déclaré ne pouvoir recevoir les bienfaits de S. M. dans un moment où il alloit en dépouiller tant de gens.

LE MILITAIRE.

J'ai bien peur qu'il ne se dépouille seul. Puisque nous sommes sur ce chapitre, voici un fait qui passe comme constant à la cour. On a calculé que la maison de Noailles a pour 1,790,000 livres de bienfaits du roi ; M. le duc de Biron pour 450,000 livres ; M. le marquis

de Castries pour 350,000, &c. : ce sont des dépouilles énormes, que les grands de l'état, les financiers & autres personnages en place, craignent de se voir enlever par le ministre actuel. C'est ce qui les fait redoubler d'efforts & d'énergie pour arrêter l'activité & la vigueur de ses opérations. Ce sont ces gens-là, comme dit M. de Voltaire dans son écrit SUR LES CORVÉES, *à qui les abus ayant été utiles ou l'étant encore, doivent, par intérêt ou par préjugé, s'élever contre tout ce qui est bien.* Ce sont eux qui voient avec terreur dans le gouvernement, le desir de soulager le peuple, parce que pour le soulager il faudra réduire leurs profits, ou flétrir la source de leurs fortunes.

L'ESPION.

M. de Saint-Germain ne desiré pas, comme les sang-sues militaires que vous venez de citer, se gorger de la substance d'une armée entiere. Il pense bien différemment de ces Messieurs. Il a voulu que la place qu'on lui offroit, servît de récompense à quelque officier de distinction.

LE MILITAIRE.

Après tout, ces traits particuliers de modération ou de modestie sont beaux, mais aisés à exercer; ce sont des vertus privées qui font le bien de quelques individus. Il nous faut ici, au contraire, un homme qui se voue à l'état entier, un génie, & un génie indomptable, un ministre qui rompe plutôt que de plier.

L'ESPION.

C'est-à-dire qu'il vous faudroit un Lord North. Croyez-moi, vous n'en seriez pas mieux: chacun sent son mal, & l'opiniâtreté

n'est pas un défaut moins funeste. Jugez-en par ce qui se passe chez nous.

LE MILITAIRE.

Trouvons donc tout bien.

L'ESPION.

Point du tout; trouvons tout mal, quand il l'est & osons le dire.

LE MILITAIRE.

On voit bien que vous êtes Anglois. Mais songez que vous êtes à Paris. Au revoir..... Mon homme me quitta à ces mots; & sans trop profiter de son conseil, je vous adresse notre conversation.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 29 Janvier 1776.

LETTRE XXIII.

*De l'abbé de Voisenon, de sa singulière
belle-sœur, du duc de Saint-Aignan.
Quelques anecdotes littéraires & autres.*

JE fais parfaitement, Milord, que la perte d'un homme de lettres distingué vous intéresse autant que celle d'un héros célèbre, & je n'aurois pas manqué de vous entretenir de la mort de l'abbé de Voisenon (1), si j'avois pu vous en dire autre chose que ce que les gazettes vous en ont appris. Comme il étoit membre du corps diplomatique (2), j'avois eu

(1) En Décembre 1775.

(2) Envoyé de l'évêque de Spire.

quelquefois occasion de dîner avec lui chez les ministres étrangers ; je l'avois trouvé convive très-aimable. Il avoit une figure de finge , mais les yeux vifs & pétillans d'esprit. Sa conversation y répondoit ; c'étoit un feu d'artifice continuel : beaucoup de faillies & pas le sens commun , voilà comme je l'aurois défini. Cependant je l'avois jugé trop légèrement pour pouvoir vous hasarder une décision aussi vague & aussi peu appuyée. Le hasard m'a servi depuis , & je suis en état de vous peindre cet auteur d'une façon plus vraie & plus détaillée , quoique courte & rapide. Un de ses confreres m'a communiqué une chanson faite sur lui , il y a plus de 20 ans , où toute sa vie passée , présente & future est ramassée avec une précision unique. On ne peut pas croire , malgré le piquant dont elle est , que la méchanceté l'ait faite , puisque c'est une production du couple charmant avec lequel il demeurait & dont il est toujours resté l'ami ; que d'ailleurs ces vers lui ont été adressés à lui-même pour sa fête (1). Comme l'on m'assure que cette piece , vraiment originale , d'une gaieté , d'un naïf délicieux , n'a jamais été imprimée , je vous envoie la copie. Pour son intelligence , il faut vous instruire que le nom de baptême du héros étoit *Claude* , qu'il passoit ses jours avec M. & Mde. Favart , & qu'il appelloit celle-ci sa niece. La veille de la Saint-Claude elle vint chanter ces couplets avec beaucoup de symphonie :

Mon oncle , prenez cette fleur ,

De

(1) A la Saint-Claude , du 6 Juin 1755.

De *Claude* c'est la fête :
 Déjà ma muse avec ardeur
 A la chanter s'apprête.
 Mon esprit, sur des vers pompeux
 Jamais ne s'échaffaude ;
 Il ne faut qu'un couplet ou deux
 Pour chanter *Claude* !

Sans en avoir aucun travers,
Claude a le ton du monde,
 Il rougit de faire des vers,
 Qu'on s'arrache à la ronde :
 Chez lui, vingt auteurs, le matin,
 S'en vont à la maraude ;
 Et son esprit est leur butin :
Claude est bien *Claude* !

Tandis qu'il a reçu des cieux
 Une heureuse jaunisse (1),
 Il pourroit, en tournant les yeux,
 Gagner un bénéfice :
 Mais contre lui, j'entends d'ici
 Mirepoix (2) qui clabaude ;
 Que n'est-il hypocrite aussi :
Claude est bien *Claude* !

Le soir, d'un conte libertin,
 Il écrit quelques pages ;
 Il dit ses heures le matin
 Et baise les images :
 En attendant que le matin
 Le rôtit ou l'échaude,
 Il a le bréviaire à la main :
Claude est bien *Claude* !

Il pourroit, pour son médecin,

(1) L'abbé de Voisenon avoit le teint très-jaune.

(2) Boyer, l'ancien évêque de Mirepoix, qui ne donnoit point de bénéfices aux abbés faisant des vers.

N'avoir que la nature ;
 Et des poisons d'un assassin
 Il fait sa nourriture : (1)
 L'or potable , ce grand trésor ,
 Qui vaut moins que l'eau chaude ,
 Epuise sa vie & son or :
Claude est bien Claude !

Tandis que de mille agrémens
 Il peut semer sa vie ,
 Deux fots époux à sentimens
 Lui tiennent compagnie ;
 L'époux gourmand ouvre les yeux
 Et la femme minaude ;
 Il vit avec ces ennuyeux :
Claude est bien Claude !

Ce qu'il y a d'excellent , c'est que les auteurs de la chançon s'y peignoient aussi franchement que l'abbé , à ce que l'on prétend. Du reste , ce qu'on pourroit ajouter sur le compte du défunt , ne seroit que le commentaire de ce tableau piquant.

Après vous avoir entretenu de l'abbé de Voisenon , Milord , c'est le cas de vous parler de sa belle-sœur , virtuose unique & dont le cerveau à son trépas doit être un objet de dissection curieux pour les anatomistes. Petite-fille de Madame Doublet , elle a été initiée de bonne heure dans la société de cette femme célèbre , dont on rapporte que la maison ouverte pendant quarante ans aux savans de toute espece , a servi de modele au bureau d'esprit de Madame Geoffrin. Comme il alloit beaucoup de médecins

(1) L'abbé de Voisenon prenoit d'un charlatan mille & mille drogues , & particulièrement d'une prétendue eau d'or potable.

chez elle , la comtesse de Voisenon contracta un goût si vif pour cette science , qu'elle voulut l'exercer , & se mêla , dans sa terre , de visiter les malades , d'administrer des remèdes , & de tuer (1) aussi impunément qu'un membre de la faculté. Cette manie devint si forte que des docteurs plaisans (2) imaginèrent de lui jouer un tour ; ils lui firent accroire que sur sa renommée elle avoit été élue présidente du college de médecine à Paris , en dressèrent les patentes & les lui expédierent. Pour mieux la persuader on fit un carton à quelques exemplaires du *Journal des Savans* , où l'on rendit compte de cet événement littéraire. Il en perça dans les pays étrangers , & d'autres journalistes de bonne foi ne manquèrent pas de répéter cette nouvelle absurde , & le fait a passé & passe ainsi pour constant auprès de beaucoup de gens.

Je n'aurois pu croire cette anecdote , si je n'avois eu sous mes yeux le volume (3) où le fait est consigné. Je vous le transcris ici.

„ Madame la comtesse de Voisenon , aussi
 „ célèbre par la vivacité de son esprit & par
 „ les connoissances dont elle a su l'orner ,
 „ que par les charmes séduisans que la nature
 „ s'est plu à lui prodiguer , ayant bien voulu
 „ accepter la place de présidente de la faculté
 „ de médecine de Paris , elle a été reçue en

(1) On m'a parlé d'un abbé Laugier , ex jésuite & homme de lettres , qui avoit eu le malheur de lui plaire , & étant tombé malade étoit devenu la victime de ce médecin femelle.

(2) Entre autres le docteur La Virotte.

(3) Du *Journal des Savans* , Mars 1754 , page 573 ,

„ cette qualité avec un applaudissement uni-
 „ versel , & a prononcé le discours le plus
 „ élégant que M. M. les docteurs aient jamais
 „ entendu dans leurs écoles ; ainsi nous ne
 „ pouvons trop nous empresser de le rendre
 „ public.

MESSIEURS,

„ C'est le propre des grands hommes d'être
 „ généreux & bienfaisans. Le rang que vous
 „ m'avez donné parmi vous en est une preuve.
 „ Attachés aux occupations laborieuses d'un
 „ art aussi noble qu'il est utile , il vous fal-
 „ loit un amusement. Ce qui n'est qu'un jeu
 „ de votre esprit fait presque illusion au mien :
 „ & je me crois déjà des lumières depuis que
 „ j'ai droit sur vos talens. Recevez donc ,
 „ Messieurs , les témoignages de ma reconnois-
 „ sance. Plus vous voyez de près les foiblesses
 „ de l'humanité , plus j'ai lieu de prétendre
 „ à votre indulgence. ” (1) Pauvres humains !

(1) On lit à la suite : „ cet événement , plus hono-
 „ rable à la faculté , qu'à celle qui y préside , a été célébré
 „ par quelques uns de nos meilleurs poètes ; mais nous ne
 „ rapporterons ici que les derniers vers qui aient été faits
 „ à cette occasion. Ils sont dûs à un auteur qui possède
 „ l'heureux talent de faire passer dans sa poésie la douceur ,
 „ l'aménité & surtout ce ton de galanterie fine & délicate
 „ qui le distingue dans les sociétés dont il fait l'agrément. ”

Quelle est la déité nouvelle
 Qui vient s'offrir à mes yeux enchantés ?
 Je vois les graces avec elle ,
 Et les amours à ses côtés.
 Je reconnois Vénus à sa suite brillante ,
 C'est la reine de la beauté.

voilà comme on vous abuse (1). Jugez, Milord, si l'on nous en impose ainsi sur un fait simple & prétendu arrivé sous nos yeux, ce que doit être l'histoire & quelle foi il y faut ajouter ?

Quoi qu'il en soit, pour en revenir à la virtuose dont il est ici question, indépendamment de ce ridicule, elle est remarquable par des choses plus extraordinaires encore. J'ai eu occasion de la voir, de lui plaire, de l'étudier de près moi-même, & je puis vous assurer que c'est l'être le plus indéfinissable qu'il soit possible de rencontrer ; elle réunit tous les extrêmes, conservant encore à l'entrée de la vieillesse l'impofant d'une beauté majestueuse ; elle y joint, quand elle veut, les agrémens d'une société douce & séduisante ; pleine de connoissances, d'esprit, de sentiment, de délicatesse, elle se fait adorer : puis c'est soudain une femme impertinente, sans

Elle vient enseigner sa doctrine charmante

Dans le temple de la santé.

Venez voir votre souveraine,

Jeunes docteurs, suivez ses pas.

Votre art entre ses mains va mériter sans peine

L'estime qu'on n'en faisoit pas.

Et vous, jeune beauté, dont le zele est extrême,

Remettez-leur tous vos secrets ;

Mais songez à guérir vous-même

Tous les maux que vos yeux ont faits.

On croit que l'abbé de Voisenon, de concert avec les rieurs, est auteur de ces vers : d'autres les attribuent à M. Duché.

(1) On poussa la plaisanterie, dit-on, jusques à payer les afficheurs de la faculté, pour aller mettre à sa porte routes les theses & autres affiches d'usage à celles des docteurs.

honnêteté , fans décence , fans ufage , ou plutôt c'est une folle , une mégere , une furie , un monstre faifant fuir tout ce qui eft autour d'elle , excepté fon mari , habitué à fes incartades. Son inconftance regne dans fes études , comme dans fes attachemens , ainfi que dans fes opinions & fa conduite. Quelquefois elle ne croit pas en Dieu , puis elle joue le rôle de dévote. Après avoir touché du clavier elle prend le fcapel , & repouffe de fes bras un colonel aimable & brillant , pour y recevoir un moine ignare & crasseux. En un mot , c'est une femme comme il n'en eft point dans nos Miladys & un portrait qui manquoit à notre *Speâateur* ; ce qui m'a déterminé à vous en tracer l'esquiffe.

Je paffe au duc de Saint-Aignan , mort depuis peu ou plutôt éteint. C'est l'homme qu'Horace defiroit trouver , fortant de la vie , comme un convive raffafié fe leve de table après un bon repas (1). Il eft presque inutile de dire que l'apathie faisoit le fond de fon caractère. Sans cet heureux naturel un courtifan ne pouffe gueres fa carrière auffi loin (2). Une dévotion foutenue , mais douce & minutieufe , fans énergie & fans activité , en étoit l'autre qualité dominante. Une anecdote répandue chez les courtifans & regardée comme conftante , vous donnera de ce vieil-

(1) *Indè fit , ut rard , qui fe vixiffe beatum ,
Dicat , & exaâto contentus tempore vitæ
Cedat , uti conviva fatur , reperire queamus.*

Lib. I. Sat. I.

(2) Le duc de Saint-Aignan eft mort dans fa quatre-vingt-douzième année , à la fin de Janvier 1776.

lard l'idée la plus juste en ces deux points. Quand il se sentoît aiguillonné par la chair & qu'il vouloit procéder à son œuvre, il ne se laissoit point aller aux élans impétueux d'une volupté brutale ; sachant qu'on peut sanctifier toutes ses actions, même les plus terrestres : *préparons-nous, m'amour*, disoit-il à sa chaste moitié, *travaillons à faire un chrétien*. Et pour faire ce chrétien plus décentement, il portoit à sa chemise, ainsi que la duchesse, une *œillere*, & remplissoit ainsi le devoir conjugal. Le ciel approuvoit, sans doute, cette façon de multiplier, car il l'a bénie par une fécondité rare. Au reste, il ne faut pas induire du détail de ce déduit amoureux que le seigneur dont il s'agit fût un homme borné ; il prouve seulement combien la bigoterie atténue & retrécit les facultés de l'ame : il avoit passé pour un courtisan très-aimable sur la fin du regne de Louis XIV ; il avoit brillé par des poésies légères & ingénieuses ; il avoit été employé avec succès dans les négociations, & en général s'étoit bien conduit partout & en tout.

Le trépas de M. le duc de St. Aignan laisse une place d'honneur vacante à l'académie des inscriptions & belles-lettres, & une de membre de l'académie françoise. Quant à la premiere, il y a apparence qu'elle sera donnée à M. Turgot. La compagnie savante qui le recherche a toujours soin de s'emparer des ministres, & surtout des contrôleurs-généraux, à mesure qu'il s'en présente. Celui-ci sera le troisieme seant chez elle (1). Elle connoît la maxime utile de

(1) On y voit déjà M. Bertin, M. de Laverdy, & en général huit ministres sur dix honoraires.

recueillir constamment dans son sein celui qui tient la clef des finances. Quant à l'autre, elle est travaillée par de violentes cabales. Dix grands seigneurs se présentent pour la consoler de la perte d'un. En général, rien de plus singulier que les alternatives de faveur & de discrédit de l'académie françoise. On m'a cité à cette occasion une épigramme vive & courte, qui les peint à merveille :

Quand nous sommes quarante, on nous méprise tous,
Sommes-nous trente-neuf, on est à nos genoux.

Outre les gens de la cour, il y a une multitude d'hommes de lettres sollicitant la place. L'on croit que par politique le successeur sera choisi entre ceux-ci. Elle est fondée sur ce que, l'égalité étant l'essence & l'attribut distinctif de la composition de l'académie françoise, certains membres s'imaginent, pour la mieux conserver, devoir faire indistinctement succéder un petit-maître de Versailles au poète qui en a peint les ridicules, &, remplacer le général d'armée par son historien. Ils ne savent pas, me dit un membre plus judicieux, que par cette égalité établie l'instituteur a voulu seulement que chacun en entrant dans ce sanctuaire des Muses, se dépouillât de son néant ou de ses titres, pour ne se revêtir que de son mérite académique; ou plutôt que c'est une leçon aux votans de n'avoir égard dans leurs suffrages qu'à cette qualité personnelle. Il ne s'ensuivra jamais qu'un pédant de college, en s'asseyant dans le fauteuil du maréchal de Villars, puisse rayonner de gloire, ou qu'un duc & pair, élu

confrere de Voltaire & de Gresset, devienne tout-à-coup philosophe ou bel-esprit. Telle étoit l'opinion du maréchal de Saxe, qu'on sollicitoit d'entrer dans ce corps. Elle est consignée dans une lettre de ce général au maréchal de Noailles. Elle mériteroit d'être inscrite au-dessus de la porte de l'académie, qui jusqu'ici, au contraire, a fait tous ses efforts pour en empêcher la publicité & l'impression. A la lecture, Milord, vous en devinerez aisément la raison. J'en ai pris la copie, que voici.

„ On m'a proposé, mon maître, d'être de
 „ l'académie françoise, j'ai répondu que je
 „ ne savois pas seulement l'orthographe, &
 „ que cela m'alloit comme une bague à un
 „ chat. On m'a répondu que le maréchal de
 „ Villars ne savoit pas écrire ni lire ce qu'il
 „ écrivoit, & qu'il en étoit bien. C'est une
 „ persécution. Vous n'en êtes pas, mon maître;
 „ cela rend la défense que je fais plus belle.
 „ Personne n'a plus d'esprit que vous, ne
 „ parle & n'écrit mieux; pourquoi n'en êtes-
 „ vous pas? Cela m'embarrasse. Je ne voudrois
 „ choquer personne; bien moins un corps où
 „ il y a des gens de mérite. D'un autre côté, je
 „ crains les ridicules, & celui-ci m'en paroît
 „ un bien conditionné. Ayez la bonté de me
 „ répondre un petit mot.”

J'ai observé à celui qui m'a communiqué cette piece authentique, que sans doute le maréchal duc de Richelieu, aujourd'hui le doyen de l'académie, n'avoit pas été si modeste, car, suivant ses lettres citées au procès de Madame de Saint-Vincent, & non arguées de faux, il ne fait pas plus l'orthographe que

ses confreres les maréchaux de Villars & de Saxe. On m'a répondu à cela que cette place lui étoit dûe comme au neveu du cardinal fondateur. „ En ce cas , ai-je dit , il faut donc „ aussi l'écarteler , comme le neveu d'un des „ plus grands monstres qu'ait produit la France „ ce.” Cette phrase un peu angloise m'auroit trahi , quand je n'aurois pas été connu ; mais ce blasphème n'en est heureusement plus un aujourd'hui en France , où l'on commence à apprécier ce prétendu grand homme ce qu'il vaut , c'est - à - dire à le regarder comme un grand scélérat.

Tâchons , Milord , d'ouvrir les yeux à nos compatriotes en parlement sur un ministre qui semble vouloir prendre celui-là pour modele , & introduire chez nous comme lui , les lettres de cachet & le despotisme , si vous n'y prenez garde.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Paris , ce 5 Février 1776.

L E T T R E XXIV.

Sur la maison de Madame Gourdan & les diverses curiosités qui s'y trouvent.

DEPUIS le décret de prise de corps lancé par le bailliage contre Madame Gourdan , ce qui a obligé , Milord , cette abbessè de laisser ses ouailles dispersées & de prendre la fuite ou

de se cacher, ses meubles sont saisis & annotés, & sa maison est sous la sauvegarde de la justice. On y a mis un gardien, qui ne l'ouvre que par billet du président de Tournelle ; mais comme celui-ci est un homme aimable & facile, il donne volontiers des permissions de voir ce temple de luxure. Beaucoup d'honnêtes gens qui n'auroient osé y entrer avant, profitent de l'occasion, & parmi ceux qui y avoient été, tels que moi, il en est quantité qui n'en ayant connu que les nymphes, en visitent aujourd'hui les appartemens secrets, où ne s'admettoient que ceux auxquels ils pouvoient être utiles. Ces jours derniers je dînai chez une femme avec le magistrat dont je viens de parler ; il fut question de la maison de Madame Gourdan, & l'on fit la partie entre hommes d'y aller avec lui. Je trouvai ce lieu digne de vous être décrit en certaines parties, par les recherches & les ressources de libertinage qu'on y trouve.

Je ne vous parle point du *ferrail*. Le mot seul caractérise cette salle d'assemblée, commune à toutes les maisons de cette espèce. On y rencontre toujours ce qu'on appelle *des plastrons de corps-de-garde*, c'est-à-dire une douzaine de filles perdues, gens gangrénés jusques à la moëlle des os & dont le cœur & l'esprit encore plus corrompus, les rendent propres à recevoir cette multitude effrénée de jeunes militaires oisifs, débauchés, sans argent, qui s'établissent-là comme en garnison, & que la police, pour éviter de plus grands désordres, oblige les abbesses de recueillir. Jugez que d'ordures doivent se débiter dans un pareil cercle ! que d'horreurs & d'infamies doivent s'y

commettre ! Ce sont cependant souvent de très-jolies créatures , condamnées à passer ainsi la fleur de leurs ans dans ces abominables exercices.

Je passe à *la piscine*. C'est un cabinet de bain , où l'on introduit les filles qu'on recrute sans cesse pour Madame Gourdan dans les provinces , dans les campagnes & chez le peuple de Paris. Avant de produire un pareil sujet à un amateur , qui reculeroit d'effroi s'il le voyoit sortant de son village ou de son taudis , on le dégrasse en ce lieu , on lui adoucit la peau , on la blanchit , on la parfume ; en un mot , on y maquignonne une cendrillon comme on prépare un superbe cheval. On nous ouvrit ensuite une armoire , où étoient les différentes essences , liqueurs & eaux à l'usage des Demoiselles. On nous fit remarquer *l'eau de pucelle* ; c'est un fort astringent , avec lequel la Dame Gourdan répare les beautés les plus délabrées , & rend ce qu'on ne peut perdre qu'une fois. A côté étoit *l'essence à l'usage des monstres* ; c'en est une dont on fait rarement emploi ; cependant on nous dit que cette servante appareilleuse en faisoit quelquefois l'application sur de petites novices , dont elle hâtoit ainsi la maturité en faveur de personnages du plus haut rang , dont la paillardise avoit besoin d'être excitée par la fraîcheur , l'élasticité , l'ingénuité de l'enfance , mais chez qui la vigueur ne répondoit pas aux desirs. En revanche , nous ajouta-t-on , voici une liqueur dont il se fait ici une grande consommation. On nous montra en même tems une multitude de flacons du spécifique du docteur *Guilbert de Préal*.

(1) Il prétend qu'il est à la fois indicatif, curatif & préservatif du mal vénérien. On nous assura que Madame Gourdan, très-intelligente, s'en servoit dans le premier cas ; que par des injections qu'elle faisoit à une courtisane qui se présentoit chez elle, elle jugeoit bientôt si elle n'étoit point saine, à des convulsions involontaires que la nymphe éprouvoit sur le champ : que d'autres fois, par une expérience plus sûre encore, elle en donnoit en boisson, & que, dans les vingt-quatre heures, les symptômes les plus caractérisés se développoient sur une beauté fraîche, paroissant jouir de la meilleure santé : que dans le troisieme cas, enfin, elle n'avoit pas d'autre recette, celle-ci étant la plus commode, la plus courte & la moins dispendieuse ; qu'au moyen de cette utilité variée, elle faisoit grand cas de l'inventeur du spécifique, & avoit avec lui une intimité très-étroite.

Du cabinet des bains on nous conduisit dans le *cabinet de toilette*, où les élèves de ce séminaire de Vénus recevoient leur seconde préparation. Je ne vous y retiendrai pas longtems. Vous avez quelquefois assisté à cet exercice journalier des femmes, & je ne vous apprendrois rien de nouveau. Imaginez-vous seulement ce séjour garni de tout ce qui peut contribuer à rendre une nymphe neuve & séduisante.

La *salle de bal* suit après, & quoiqu'elle ne serve point à danser, elle n'est pas mal nommée, parce qu'en effet c'est-là précisément où chacune recevoit son déguisement convenable, où la paysanne étoit métamorphosée en bourgeoise, &

(1) Médecin de la faculté de Paris, en procès avec elle à l'occasion de ce spécifique.

la femme de qualité quelquefois en chambrière. On nous expliqua ce que signifioient toutes les sortes d'habillemens que nous y vîmes. Il n'est qu'à Paris où l'on trouve de ces raffinemens favorables à tant de supercheries qui s'y exercent , & si nos bagnos n'approchent pas de l'endroit dont je vous fais la description , ceux qui les tiennent sont encore plus éloignés de l'esprit de ruse , d'intrigue & de scélératesse que possèdent si supérieurement les entremetteuses de Paris , & surtout celle dont il s'agit ici. Pour mieux nous mettre au fait , le président nous fit ouvrir une armoire , dans laquelle nous aperçûmes , avec le plus grand étonnement , une porte , mais sur laquelle il y avoit un scellé. Ne pouvant rompre le sceau de la justice , il nous dit que cette porte rendoit dans un appartement d'une maison voisine , où elle étoit recouverte d'une semblable armoire , enforte que ceux qui y entroient ne se doutoient en rien de la communication : que cet appartement étoit occupé par un marchand de tableaux , de curiosités , &c. chez lequel tout le monde pouvoit entrer sans scandale ; dont la maison d'ailleurs , à porte cochère , très-honnête & dans une autre rue (1) , ne laissoit soupçonner en rien l'objet de la venue des personnes qui s'y rendoient. Ce marchand étoit d'intelligence avec sa voisine , & c'est de chez lui que pénétoient chez elle les prélats , les gens à simarre , les dames de haut parage , qui avoient besoin , d'une manière ou d'une autre ,

(1) La rue Saint-Sauveur , dans laquelle se rend la rue des deux portes , où est la maison de Madame Gourdan.

des services de la Dame Gourdan. Au moyen de cette introduction furtive & que les domestiques même ignoroient, on changeoit, comme l'on vouloit, de décoration en ce lieu. L'ecclésiastique pouvoit se travestir en séculier, le magistrat en militaire, & se livrer ainsi, sans crainte d'être découverts, aux honteux plaisirs qu'ils y venoient chercher. Les femmes, cachant également leur grandeur & leurs titres sous la bure d'une cuisinière, ou dans les cornettes d'une *Cauchoise* (1), recevoient hardiment les vigoureux assauts du rustre grossier que leur avoit choisi leur experte confidente pour assouvir leur indomptable tempérament. De son côté, celui-ci, croyant caresser sa semblable, se livroit sans s'effaroucher, à toute l'impétuosité de son ardeur brutale.

On nous fit passer de-là dans *l'infirmerie* Que ce mot ne vous épouvante pas, Milord ; il n'est point question de maladie pestilentielle, mais de ces voluptueux blasés dont il faut réveiller les sens flétris par toutes les ressources de l'art de la luxure. Ce lieu ne reçoit le jour que d'en-haut, ce qui le rend plus tendre ; de toutes parts on ne voit sur les murs que des tableaux, des estampes lubriques ; ces attitudes, ces postures lascives, inventées pour allumer l'imagination & ranimer ses desirs, sont répétées en sculpture, comme pour frapper davantage les amateurs, & les morceaux les plus or-

(1) Femmes du pays de Caux, qui conservent à Paris ordinairement le costume de leur province, très-remarquable, & qui contribuent beaucoup, comme gentilles & disposées au libertinage, à recruter les mauvais lieux de la capitale.

duriers des poètes se lisent encadrés & contribuent d'autant à enflammer le lecteur. Au fond d'une alcove est un lit de repos de satin noir ; le ciel & les côtés sont en glace , & répètent non-seulement les objets de ce délicieux boudoir , mais toutes les scènes même des acteurs sur ce matelas voluptueux.

En parcourant tant de choses , mes yeux se portèrent sur de petits faisceaux de genêt parfumés. Je demandai ingénument à quoi cela servoit ? Le président me rit au nez & me dit ;
 „ votre ignorance vous fait honneur ; je
 „ vous félicite de n'avoir pas besoin de ce
 „ secours ; mais comme cela pourra arriver ,
 „ il faut vous apprendre l'usage de ces ver-
 „ ges , car c'en sont de réelles , & elles sont
 „ destinées à une flagellation , même souvent
 „ violente. Il est des paillards malheureux qui
 „ se font de cette sorte agiter le sang à tour de
 „ bras par une ou deux courtisannes : ainsi en
 „ mouvement il se porte dans les muscles , trop
 „ paresseux , organes du plaisir , & ces libertins
 „ se trouvent alors une vigueur dont ils ne se
 „ feroient pas crus capables. Il en est d'autres ,
 „ ajouta-t-il , qui ont recours à un moyen
 „ moins répugnant en apparence , mais plus
 „ funeste ; le voilà. ” En même tems il tira
 d'une petite armoire une boîte , où étoient
 des pastilles en forme de dragées de toutes
 couleurs. „ Il suffit , continua-t-il , d'en man-
 „ ger une , & bientôt après on se sent un
 „ nouvel homme. ” Elles étoient étiquetées :
pastilles à la Richelieu. J'en demandai la rai-
 son. Il me répondit que ce seigneur en avoit
 fait beaucoup d'usage , non pour lui , mais
 pour se rendre favorables les femmes dont il

avoit la fantaisie & qu'il avoit trouvées rebelles, qu'en leur faisant manger de ces bonbons, il les avoit toutes réduites : qu'ils avoient une efficacité telle, qu'ils excitoient le tempérament des plus vertueuses, & les rendoient folles d'amour pendant quelques heures. Je lui témoignai mon dégoût d'un secret qui humiliant l'amour propre même du vainqueur, devoit être pernicieux à la victime, & d'ailleurs la faire périr de douleur & de rage, revenue à son sang-froid.

Le président me raconta à cette occasion la scélératesse du comte de Sade, ce gentilhomme si renommé pour ses horreurs contre les femmes (1) qui étant restées impunies

(1) Voici ce que j'ai lu ici de ce gentilhomme dans les nouvelles du tems : „ un M. de Sade, homme d'un certain âge & d'une famille distinguée du Comtat, qui se prétend parent de la belle Laure, passant le samedi saint dans la place des Victoires, est arrêté par une femme qui lui demande l'aumône. Il l'envisage; il la trouve jeune & jolie; il veut savoir pourquoi elle ne fait pas un autre métier, plus agréable & plus lucratif? Après un dialogue trop long à rapporter, sur la difficulté qu'il voit d'amener cette femme à ses vues, il paroît entrer dans ses besoins, & lui propose de la prendre comme gouvernante, de la mettre à la tête de sa maison. Elle y consent; il lui donne rendez-vous pour le lendemain & la conduit à sa maison de campagne à Arcueil, où se trouvant seul avec elle, il renouvelle ses instances galantes, & sur le refus persévérant de cette femme, il s'en empare, il l'oblige à se déshabiller, l'épée nue à la main : il la lie à une colonne de lit, il la flagelle, il lui déchiquete le corps avec un canif, il jette sur ses plaies de la cire d'Espagne; il l'enferme & se retire. La malheureuse se démène & se détache; elle court à la fenêtre, elle appelle du secours, &, sur le bruit qu'elle entend à la porte de la chambre, croyant que son bourreau veut rentrer,

(1), l'ont autorisé à en commettre de nouvelles. Donnant, il y a quelques années, un bal à Marseille, il avoit empoisonné ainsi tous les bonbons qu'il y distribuoit, & bientôt toutes les femmes brûlées d'une fureur utérine, & les hommes devenus autant d'Hercules, convertirent cette fête en *Lupercales*, & la salle du bal en un lieu public de prostitution. Je ne puis vous assurer s'il n'est pas résulté de morts de cette débauche, mais certainement beaucoup d'hommes en ont été très-malades. Vous vous doutez bien que cela n'a pas été si pernicieux à la santé du sexe. L'auteur de cette gentillesse ayant par ce secours joui de la femme qu'il convoitoit, s'est enfui avec elle, & quoiqu'on ait commencé une seconde instruction contre lui, il pourra bien dans quelque tems imaginer quelque autre galanterie de ce genre.

Au surplus, continua le président, si, sans avoir recours à ce stimulant, il vous tomboit sous la main une femme, ou plutôt une louve trop difficile à satisfaire, voilà de quoi l'assouvir & la mettre à la raison. Il me montra en même tems une petite boule en forme de pier-

elle se jette par la fenêtre. L'homme revient à Paris. Grande émeute au village. Plainte chez le bailli. On prétend que la famille très-accréditée de M. de Sade avoit intimidé ou gagné ce juge, mais que le président Pinon, qui a une maison au même lieu, lui ayant reproché son indolence, l'affaire est en train. La femme, qui dit être celle d'un ouvrier du fauxbourg Saint-Antoine, s'est cassé le bras & la jambe de sa châte."

(1) Son procès lui avoit été commencé par le parlement; mais sa famille, accréditée, & alliée du prince de Condé, dit-on, la soustrait à sa vindicte des loix par une lettre de cachet. C'est ainsi qu'en France tout roué de la cour en est quitte pour l'exil ou la prison.

re, appelée *pomme d'amour*. Il m'assura que la vertu en étoit si efficace, qu'introduite dans le centre du plaisir, elle entroit dans la plus vive agitation & causoit à la femme tant de volupté qu'elle étoit obligée de la retirer avant que l'effet en cessât. Il ne put me dire si les chymistes avoient analysé cette pierre, qui passe pour une composition & dont les Chinois font grand usage.

J'observai alors, en maniant un de ces instrumens ingénieux, inventés dans les couvens de filles pour suppléer aux fonctions de la virilité, que sans doute les bonnes connoisseuses négligeoient celui-ci pour l'autre : „ oui, me „ répondit le président ; mais comme les *pom-* „ *mes d'amour* ne se cueillent pas dans ce pays- „ ci, que tout au plus il s'en voit chez quel- „ ques curieux, il faut bien s'en tenir à l'an- „ cien usage, & vous ne sauriez croire la „ quantité de lettres qu'on a trouvées dans „ la correspondance de Mad. Gourdan, à qui „ les abbesses & simples religieuses s'adrescoient „ pour être fournies de ce *consolateur*. ”

Je vis ensuite une quantité de petits anneaux noirs, mais beaucoup plus grands que des bagues, & dont la destination ne paroissoit pas faite pour les doigts. Je demandai ce que c'étoit ? „ Encore une ressource, me dit le magis- „ trat, pour les paillards, qui trouvant une „ courtisane froide, ainsi qu'il leur arrive „ communément de l'être, harassées, fati- „ guées, usées, comme elles sont dans les exer- „ cices de Vénus, ont désir de l'aiguillonner ; „ c'est pour cela qu'on nomme ces bagues *des* „ *aides*. On les met, vous concevez où ; elles „ se prêtent suivant la grosseur du cavalier.

„ Elles sont fort souples , mais en même tems
 „ elles sont parsemées de petits nœuds , qui
 „ excitent une telle titillation chez la femme ,
 „ qu'elle est forcée de suivre l'impulsion de
 „ l'amoureux & de prendre son allure. ”

Pour finir l'inventaire de ces curiosités du cabinet de Madame Gourdan , il ne faut point omettre une multitude de *redingottes* appelées d'*Angleterro* , je ne fais pourquoi. Vous connoissiez , au surplus , ces especes de boucliers , qu'on oppose aux traits empoisonnés de l'amour , & qui n'émoussent que ceux du plaisir.

Nous ne fîmes que jetter un coup d'œil dans la *chambre de la question*. C'est un cabinet , où par des gases transparentes , des *trompe-valets* (1) , la maîtresse du lieu & ses confidens voient & entendent tout ce qui s'y fait & s'y dit. Il est d'un grand secours pour la police ; & c'est-là où les suppôts de cette dernière ont arrêté Madame d'Oppis.

Nous terminâmes par une dernière piece , que le concierge appella le *salon de Vulcain*. Jen'y trouvai rien d'extraordinaire qu'un fauteuil , dont la forme singulière me frappa.
 „ Asseyez-vous dedans , me dit le président ;
 „ vous allez concevoir son utilité. ” A peine je m'y fus jetté que le mouvement de mon corps fit jouer une bascule ; le dos se renversa & moi aussi ; je me trouvai les jambes écartées & enlacées mollement , ainsi que les bras , en croix :

(1.) Un *trompe-valet* est une petite lucarne , qu'ici les marchands ont au plancher de leur chambre , par où ils voient quand ils le veulent , ce qui se passe dans leur boutique.

„ Ma foi , répondis-je , les filets du Dieu de
 „ Lemnos ne valoient pas mieux.” Le magif-
 trat m'apprit que ceux-ci fe nommoient *les*
filets de Fronfac ; qu'ils avoient été imaginés
 par ce Seigneur , pour triompher d'une vierge
 qui , quoique d'un rang tres-médiocre , avoit
 réfifté à toutes fes féductions , à tout fon or &
 à toutes fes menaces. Devenu furieux d'amour ,
 il fe porta à commettre trois crimes à-la-fois
 pour affouvir fa pañion ; il fe rendit coupable
 d'incendie , de rapt & de viol. Une belle nuit
 il fait mettre le feu à la maifon de cette jeune
 fille par des coupe-jarrets à fes ordres : une
 vieille duegne , profitant du défordre qu'oe-
 cafionna cet accident , s'empare de la Demoi-
 felle fous prétexte de lui donner un afyle , &
 l'ayant fouftraite aux yeux de fa mere , la con-
 duit dans ce repaire. Le duc de Fronfac y
 étoit ; on la précipite dans ce fauteuil infer-
 nal , & là , fans égard à fes larmes , à fes cris ,
 à fon effroi , il fe livre à toutes les infamies
 que peut lui fuggérer fa coupable lubricité. Le
 local eft difpofé de façon que le bruit des
 plaintes , des fanglots , des hurlemens même ne
 pourroit fe faire entendre au-dehors. Ce ne fut
 qu'au bout de quelques jours , qu'au moyen
 des recherches de la police , la mégere , com-
 plice des forfaits du duc , fut obligée de relâ-
 cher fa proie.

Je frémis d'horreur à ce récit : „ comment ,
 „ m'écriai-je , on n'a point écartelé un fcélérat
 „ coupable de tant de forfaits ! Non , me dit
 „ le préfident ; le feu roi , inftruit des faits , l'e-
 „ xila de fa cour ; on commença une infor-
 „ mation & l'argent a fait le refte. Quand les
 „ clameurs publiques ont été affoupies , il a re-

„ paru , il a continué les fonctions de *gentil-*
 „ *homme de la chambre* , dont il a la survi-
 „ vance (1) ; & il les exerce aujourd'hui auprès
 „ du monarque régnant. Et c'est ce prince
 „ austere , l'ami des mœurs , dont , sans qu'il
 „ le sache , la personne sacrée est sans cesse
 „ souillée par les attouchemens impurs de ce
 „ monstre de débauche & de corruption.”

Après avoir examiné tout ce qu'il y avoit de remarquable dans cette maison , on fit des instances au président pour avoir communication de ce fameux livre , où l'historienne de la police rendoit compte de toutes les personnes qui entroient chez elle & de ce qui s'y passoit. Il n'y eut pas moyen de le vaincre , & il se retrancha sur la gravité de son ministère , qui lui imposoit la plus grande réserve sur cet article : „ mais , ajouta-t-il , je vais
 „ vous dédommager par une piece d'éloquence
 „ qui vous donnera une idée de la compo-
 „ sition de cette séductrice fameuse ; du moins
 „ assure-t-on que l'ouvrage est d'elle , & il est
 „ certain que le manuscrit , de sa main & cor-
 „ rigé en divers endroits , a été trouvé dans
 „ son secrétaire. Vous en allez voir le para-
 „ phe fait par le substitut du procureur gé-
 „ néral , qui en a dressé l'inventaire.” Il nous fit asseoir en même tems & tira de sa poche un papier qu'il nous lut. Ce morceau me parut si original , que je priai le président de me permettre d'en prendre une copie , que je vous envoie (2). L'anecdote est que l'idée de cette facétie étoit venue au prince de Conti ,

(1) Du maréchal duc de Richelieu son pere.

(2) Elle sera insérée à la suite de cette lettre.

ORAI SON F
puissante
 RIS , grana
 phos , Am
Novembre 17.
sa coadjutrice ,
nymphes de Vé

La vérole , ô mon I

AIMER le plaisir
 victime , lui sacrifier ce
 ne point craindre la mort

(*) Ces paroles sont tirées de
 vezet , dans son *débauché converti*.

ous
as une
tendre
ques, fa
ance dans
triomphes.
uriers mois-
ndrai surtout
glorieuse de

pauvres, mais
x d'une maladie
t l'un pour l'au-
ente, ils confon-
& ils les oublioient.
onduisirent bientôt
yant sans ressource,
ette chere JUSTINE,
ze ans.

notre tendresse, lui
ons plus qu'un insta
e saurions mieux l'e
nner un conseil qui se

t
ph.
et t.
le p.
d'un
celler
artifa
recevui
funéraire
sacrifice
pour eux
d'un pere
vrit en elle
elle compri.

01
(*) Selon le l.
ou Tartares Cir ng.
de pleurer les me^{ng}, A.
chez eux si elle étoit
piré aux obseques trié
me, entre autres réali
de tous les assistans un de
comme pour narguer la n.
rome 3. page 331. artich.
Vayer.

Tome II.

OT

as s

te f-

qu'ours

anc'our

trio'our

urier. ad-

ndra'ionna

glo'elle ne

aire va-

pau' Le Turc

x d'ndre hom-

t l'annoisiez le

ente s filles, &

& ils reçu les em-

ondu'étrangers, si

yan' quels héros ce

cette ce n'est pas que

ze a'ouvent de leurs

nc'e ferrail qui em-

on's retrace l'image de

e'ls sectateurs ardents

n' nous adorons tou-

le
philosophie
les r
est u
l'adr
que tr
où la
bonheur
devoit p
Plusieurs
ploits. Les
lutterent tou
faits. Elle pa
l'Allemagne.
différente façon
habitoient, ne l
tique avec l'Angl
emportée avec l'A
s'offrit partout & tri
ses voyages par l'Itali
du monde & centre de
la pourpre, gît la lux
de pieux fainéans con

as af-
res.
qu'ivoit
an' tou-
trite de
urie, s blef-
ndr' toit plus
gl'e Ninon
ou plutôt
p's cicatrices

X
t l' en lui transf-
ent, our de la vo-
& j'ns sa famille,
on, ie qui en est le
ya, c elle, fomentée
ce les veilles, étoit
avaux & les fatigues
elle sembloit l'avoir
is ce levain malheu-
étrangers qu'elle avoit
vint à fermenter. Déjà

fa
gra
foien
spect
Ses
lorsqu
son me
nous do
plus étroi
illustre fil
que la m
truire pou
J'y gémiss
captivité. Sa
mon cœur.
& je trouva
dit de trop. U
sentir une tend
que fâchée d'
pêchoit de jou
ble compagne.
ter ce courage r

as
ser à
im-
qu'avez
an cher
triéros,
urie astraite
ndr'est sur-
gl'a montré
e le récit

x s'est tou-
t l'voyoit peu
ent nombres, &
& j'en affoibli. Son
or-le corps, cen-
ya le ablir son siege,
ce le défense du reste
Z elle use : imaginez-
is ce alais & qui, im-
étrang sevelir que sous
vint et de la majesté.

c.

ne

Cor

vérol

J'en

puis-je

Là , vou

nale me t

pitoyable

pour fauv

ment obstr

noient ave

corrompoit.

mes nerfs affe

loueux frotte

mon corps ont

caves & troub

couronné du e

as
ser
im-
qt ave
an oc y
tri ne ces
urie afi mes
ndr eallon
gle a irtout
eue vous

x
t l
ent
& j
or le
ya c
ce le
ava
is elle
is ce
e etran
vint

à
à
m.
DIALOGUE
 & m.
 célèbre

LETTRE
 teffè c

LETTRE
 son m

LETTRE X
 Sieur de
 ces & l'l
 got.

LETTRE XIII.
 comte de Sa

ds
 sr
 im
 qu'av
 an
 tri 33
 urie el-
 ndr 295
 gla de fa
 313
 p adame
 x 324
 t l aris. 337
 ent
 & j
 or le
 ya c
 ce le
 z ava
 is elle
 is ce
 etran
 vint

